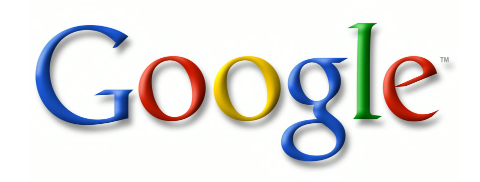



B 1,188,244


THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
·LIBRARIES·
THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
ARTES SCIENTIA VERITAS



LA

SERBIE CONTEMPORAINE

ÉTUDES, ENQUÊTES STATISTIQUES

PAR

Joseph MALLAT

TOME PREMIER

Géographie, Ethnographie, Histoire



PARIS

LIBRAIRIE ORIENTALE ET AMÉRICAINE

J. MAISONNEUVE, Editeur

6, RUE DE MÉZIÈRES ET RUE MADAME, 26 (VIe).

—

1902

AU LECTEUR

Ce livre est le fruit de vingt années d'études.

Cela ne veut pas dire que depuis vingt années je n'aie travaillé qu'en vue d'écrire les pages qui vont suivre, mais tandis que pour mes autres travaux, quelque soins que j'y apportasse, les matériaux réunis en quelques mois ou même quelques semaines me procuraient tous les éléments nécessaires à une étude complète, j'accumulais en vue de ce livre les documents les plus divers, les correspondances les plus volumineuses.

C'est que, lorsqu'il s'agit d'approfondir le caractère d'une race, de démêler dans le fouillis des origines d'un peuple et dans les révolutions qui l'ont souvent bouleversé, la raison d'être de ses actes et le mobile qui les lui a fait commettre, lorsqu'on prend à cœur la mission qu'on s'est imposée de faire connaitre, non pas seulement d'après l'histoire ou la légende mais surtout d'après la philosophie des faits, le tempérament et les penchants bons ou mauvais, héréditaires ou acquis d'une nation, il faut se méfier du jugement de primesaut que les hasards de quelques rencontres peuvent déterminer ; il ne faut pas s'en rapporter à une appréciation personnelle que le parti pris peut avantageusement ou désavantageusement avoir faussée ; il faut consulter ceux que leurs fonctions ont placés à un poste de choix pour juger posément les hommes et les choses, tels les diplomates, les consuls, les ingénieurs ; il

faut se créer et entretenir un commerce de relations avec les savants et les littérateurs du pays qu'on étudie ; ils vous familiarisent avec la façon de penser de ceux dont vous étudiez la façon d'être et vous donnent la notion de leurs dispositions intellectuelles ; à l'étude des mœurs et des lettres,il faut joindre l'étude des arts, surtout des arts populaires qui tout en révélant les goûts plus ou moins délicats des masses profondes éclairent souvent les côtés obscurs de leurs coutumes et expliquent certaines affinités qui autrement demeureraient inexplicables.

Ce livre n'est donc pas le résultat d'une enquête rapidement faite et pendant longtemps je l'ai nourri, je l'ai soigné, je l'ai mûri avec amour.

Et en effet, je me complus tellement dans la société des Serbes, je m'intéressai avec une si vive sollicitude aux évènements qui se sont passés en Serbie, je pris un tel plaisir aux relations que sa longue préparation m'a créées que je ne savais plus me décider à le livrer à la publicité.

C'est fait aujourd'hui et bien que déjà beaucoup d'études sur ce petit royaume aient été publiées, j'ai la confiance qu'on trouvera dans celle-ci de très nombreux renseignements nouveaux et surtout un travail d'ensemble qui manquait encore.

Je n'ai point donné à mon travail la forme d'un récit de voyage. Elle ne convenait point dans la circonstance et pour les raisons que je viens de donner. Elle ne me convenait pas davantage parce qu'elle m'eût obligé à entretenir le lecteur de beaucoup de choses qui ne doivent intéresser que le narrateur.

∴

Lorsque pour me conformer au règlement qui régit la Société d'Encouragement pour l'Industrie Nationale, je

déposai, rue de Rennes, le sommaire de la conférence que j'y fis le 12 janvier dernier (1) son distingué secrétaire me posa cette question :

— « Vous allez nous parler de la Serbie. Eh ! que deviendra-t-elle après la mort de l'Empereur François-Joseph ?

Je répondis à M. Richard que ma conférence étant avant tout économique, je n'y envisageais pas les destinées politiques des Etats dont j'ai surtout étudié les origines, les conditions *sociales* et les modifications qui s'y sont introduites depuis un quart de siècle.

Mais, ajoutai-je, si la mort de ce vieillard est une éventualité inquiétante pour la stabilité de la couronne impériale et royale de l'Autriche-Hongrie, il ne me parait pas que les Etats danubiens, placés sous le patronage effectif de toutes les puissances signataires du *Traité de Berlin* puissent être profondément atteintes par cet évènement.

Or, le mariage que le Roi Alexandre I vient de contracter avec Madame Draga Maschin, tout en attirant de nouveau l'attention sur le jeune royaume dont il est souverain, prouve combien peu sont liées les politiques Serbe et Autrichienne.

S. M. Alexandre I Obrenovitch est un jeune homme. Mais s'il est de principe qu'un prince régnant ne fait point de coups de tête, on peut dire que le roi de Serbie a tenu à entourer l'acte qu'il vient de commettre, de circonstances politiques qui attestent qu'il n'a point manqué à ce principe.

Il eût pu choisir entre des unions qui eussent rehaussé l'éclat de sa couronne de quelques-uns des rayons d'une

1. Nos relations commerciales avec les Etats danubiens. Ce qu'elles ont été, ce qu'elles sont et ce qu'elles devraient être.

couronne impériale voisine ; il eût pu devenir le neveu, le petit-fils ou le beau-frère d'un empereur ou d'un tzar, mais il lui eût fallu abdiquer sa politique personnelle essentiellement serbe, il ne l'a pas voulu; il a préféré demeurer comme devant le royal cousin des empereurs et des tzars, épouser une compagne de son choix et de sa race et conserver la liberté.

L'Autriche et la Hongrie sont, il est vrai, maîtresses du haut Danube et c'est en souveraines qu'elles promènent leur batellerie sur ce fleuve depuis son embouchure.

Mais, sur un parcours de 350 mètres, la rive droite du Danube est serbe, comme un peu plus loin sa rive gauche devient russe. Serbe ou russe cette frontière doit être inviolable.

Le mariage du roi de Serbie a eu l'heur de plaire à la Russie. C'est surtout parce qu'il était, dans le temps et dans les conditions où il s'est produit, une marque non équivoque d'éloignement de la politique austrophile.

Mais Alexandre I n'a pas voulu donner des gages à l'empire des Tzars, et s'il a répudié la politique paternelle il a également répudié la politique maternelle, non pas, comme quelques-uns ont pu l'insinuer, pour faire acte d'indépendance irrespectueuse pour ses auteurs, mais afin de bien affirmer son intention de ne pas aliéner au profit d'un puissant protecteur, quel qu'il soit, la liberté chèrement acquise par la nation Serbe tout entière, de pouvoir en toute liberté d'action travailler à l'avenir de cette nation.

∴

Pour se rendre compte de ce qu'est appelée à devenir la Serbie, il faudrait avoir lu toutes les études qui furent publiées à son sujet sous différentes formes depuis deux siècles. Quelques-uns de ces livres contiennent assurément

des exagérations, d'autres des inexactitudes ; mais la part étant faite des unes et des autres, on peut se former une idée précise de ce qu'a pu le sentiment patriotique des Slaves danubiens étayé de beaucoup de courage et aiguisé par l'adversité, surtout par l'oppression, et juger ce que peut encore créer de génies ce sentiment toujours aussi vivace.

Les différents auteurs qui ont traité de la Serbie peuvent être classés en deux catégories : ceux qui, voyageurs, l'ont rencontrée sur leur passage et, la traversant, ont noté leurs impressions et leurs observations, et ceux qui, d'après les travaux des premiers et les documents que nous a légués le passé, ont écrit ce qui a servi à constituer l'histoire de cette contrée (1).

Les uns, géographes, les autres historiographes, en ont surtout donné une connaissance superficielle dont peut parfaitement se contenter l'enseignement classique, mais, à part peut-être Chopin, aucun d'eux n'a approfondi ni le tempérament ni le caractère de ce peuple dont la note caractéristique ne faiblit jamais, même aux époques les plus sombres de son histoire.

La note caractéristique du peuple Serbe est un attachement farouche pour tout ce qui fait partie de sa constitution primitive en nation, pour tout ce qui aide à lui conserver la vie nationale au milieu des tourments épouvantables dans lesquels on crut souvent la voir tomber.

La religion autocéphale de Serbie, la Skoupstschina et la

1. Nous ne comprenons pas dans cette classification le travail si bien fait de M. E. de Borchegrave qui est une enquête complète sur l'état de la Serbie en 1883 ni le *Coup d'œil économique sur la Serbie actuelle* par M. Victor Lévy, qui est une apologie quelque peu trop enthousiaste du ministère Vladan Georgévitch.

Zadruga sont les trois paladiums de la puissance Serbe, ce sont trois institutions auxquelles elle tient autant qu'à la liberté, qu'à l'indépendance.

Sa liberté, son indépendance, son autonomie nationale, le Serbe a lutté pendant cinq siècles pour les conquérir Au cours de cette lutte, il les perdit plusieurs fois mais ses popes, en lui conservant la foi de Saint Sabbas, ses joupans et ses knièzes, en lui conservant, sous les ombreuses frondaisons de la Schoumadia ou dans les gorges profondes de la Kraïna, le principe de son gouvernement représentatif, enfin, ses patriarches, ses anciens en ne laissant pas tomber en désuétude les prérogatives de la Zadruga, cette conservation naturelle du foyer familial, mirent de telles entraves à l'incorporation étrangère que jamais le Serbe ne perdit sa nationalité.

L'Église Serbe suit à peu près les rites de la Religion grecque orientale, mais elle ne relève point d'un patriarche étranger. Elle eût accepté l'union avec l'Église romaine, dans laquelle elle sait apprécier la pureté de mœurs et de doctrine, si Rome lui eût permis de conserver son cachet national. Elle eût accepté, bien qu'avec moins d'enthousiasme, l'union avec l'Église d'Orient si elle n'y eût vu un danger pour sa politique nationale. Et pour prouver son attachement à son Église, le Serbe qui n'est pas dévot, ne se contente pas d'envoyer de nombreux popes siéger à la Skoupstschina, il observe ses longs carêmes avec le même scrupule qu'il apporte à chômer ses nombreuses fêtes.

« Ce sont les moines et les évêques qui ont fait la France comme des abeilles font leur ruche, me disait récemment un des personnages les plus importants de la Cour de Serbie, c'est du moins ce que j'ai lu dans vos histoires, eh bien, on peut dire que ce sont nos prêtres qui ont fait la Serbie et surtout qui l'ont empêchée d'être défaite.

Le Serbe est accueillant, poli, plein d'urbanité, mais il est fier à l'excès. Cette fierté a paru à certains économistes devoir le rendre réfractaire à toute industrie. En effet, ce Slave du Sud ne vend pas ses services, il ne les loue pas mais il les prête volontiers. Or, toute industrie ayant besoin d'une main-d'œuvre, où la trouvera-t-on dans une nation qui n'admet pas les services salariés ?

Eh bien ! les observations qui ont servi de base à ce jugement étaient par trop superficielles. Le Serbe admet la rémunération du travail lorsque ce travail ne lui est pas présenté comme une servitude, c'est-à-dire que si celui qui l'occupe sait s'assouplir aux exigences de ses coutumes de vie, il pourra aussi bien compter sur lui que sur quelque européen que ce soit.

Et ces coutumes de vie, ces exigences deviennent de moins en moins nombreuses.

Le Serbe est agriculteur. Chacun possède, soit en propriété soit à ferme, une étendue quelconque de terrain. Ce terrain, il le cultive lui-même, et lorsque ses bras ne suffisent pas pour l'exploiter, il a recours à la Moba; cette institution de secours manuel dont nous retrouvons quelques vestiges en Limousin.

Or, tant que la culture du sol n'exige pas les soins du paysan Serbe, il s'occupe volontiers dans les chantiers et dans les usines de l'industrie, mais, dès que la terre appelle ses bras, il y court et aucune considération ne saurait le retenir.

Mais une transformation s'opère en ce moment dans les conditions économiques de la vie sociale en Serbie. La population urbaine est en croissance active et les métiers, bien que florissants, ne pourront bientôt plus occuper tous les bras qui se tendent vers eux, non plus que le commerce

qui ne connait encore guère les bureaux pleins de nombreux secrétaires.

Ces bras, c'est l'industrie qui leur procurera une utilisation rémunératrice le jour prochain où elle aura pris le développement que promettent de lui donner les nombreux chemins de fer qui se construisent et sillonneront bientôt dans tous les sens ses profondes vallées.

L'avenir industriel de la Serbie est certain; il sera brillant.

Il n'est pas un pays au monde, si ce n'est peut-être le Transwaal, qui semble aussi bien fait pour établir une industrie quelle qu'elle soit.

Si, en effet, son sol est d'une richesse insolente en minéraux de toutes sortes, si les gisements de lignite avec le bois de ses immenses forêts offrent les matériaux, le combustible et la matière première nécessaires à toutes sortes d'exploitations industrielles, on peut dire que la force motrice s'y offre gratuitement et abondamment à tous les tournants du chemin.

Chaque rivière, et elles sont nombreuses, chaque ruisseau, et ils sont innombrables, présentent dans les vallées du Danube, de la Save, des deux Morawa et du Timok des chutes aisément captables, assez fortes pour actionner les plus puissantes machines.

Combien de chevaux-vapeur, combien de kilo-watts représentent ces eaux écumantes roulant sur des fonds de cailloux ?

Des missions scientifiques et industrielles, des ingénieurs ont été envoyés là-bas par l'Autriche et par l'Allemagne, par l'Angleterre et par les Etats-Unis d'Amérique afin de reconnaître ces richesses et d'en prendre possession. Et effectivement, il s'est produit depuis quelques années, dans cette Serbie réputée impropre à l'industrie, une quantité

de demandes de concessions ou d'exploitations que seuls en France nous sommes encore à ignorer.

∴

La Serbie, telle que l'a faite le Traité de Berlin, est un pays dont la population scientifique n'a point atteint la densité qu'on constate dans la plupart des autres États européens. Mais si l'on considère que depuis 1866, c'est-à-dire en moins de trente-deux ans, la population Serbe a fait plus que de doubler, si l'on tient compte de ce fait que d'après les statistiques officielles, elle augmente en moyenne de 21,841 pour cent et que dès lors en moins de 50 ans, elle aura encore doublé, on comprendra que ce petit pays puisse aspirer à se débarrasser de toute tutelle et à s'affranchir des liens qui pourraient, à un moment donné, opposer une entrave à son développement.

La race serbe est prolifique. Le gouvernement du royaume de Serbie a depuis quelques années prescrit des mesures hygiéniques qui ont diminué la mortalité et les dernières statistiques accusent un excédent de 17 0/00 des naissances sur les décès.

Voici pour la vitalité de la nation.

La race serbe s'assimile aisément les progrès de la civilisation occidentale. Son gouvernement l'a dotée de nombreuses écoles et les récentes statistiques nous apprennent que 80,887 élèves suivaient en 1898 les leçons de leurs instituteurs dans 1014 établissements d'enseignement public.

Aux progrès de l'instruction correspond naturellement le progrès dans les relations, et celui-ci s'accuse par un développement considérable du réseau télégraphique et par l'accroissement des recettes des services postaux qui, dans les dix-huit dernières années, se sont élevées de 397.000 francs à 2.054.000 fr.

L'instruction et la commodité des relations ont opéré dans les affaires commerciales un réveil qui a produit une révolution dans l'ordre des facteurs de ces opérations. Tandis que de 10.950.000 francs le chiffre des affaires du commerce intérieur est monté en 1898 à plus de 24 millions, le chiffre des importations qui, en 1888, dépassait de 1.000.000 celui des exportations, est aujourd'hui supérieur de 15.000.000 à ce dernier.

Un pays qui exporte plus qu'il n'importe est en voie de prospérité.

La Serbie est un pays agricole et viticole.

Les céréales, le vin, le bétail et ses produits sont l'objet de la plupart de ses transactions.

On ne saurait dire que l'agriculture, la culture de la vigne et les procédés de vinification ont fait de sérieux progrès en Serbie. On peut même dire que là-bas aussi bien qu'en France, la routine semble devoir longtemps régner en maitresse dans la campagne ; mais la culture a conquis sur la nature sauvage de nombreux champs et de vastes prairies, et si le rendement des céréales n'a pas encore sensiblement augmenté, le nombre des animaux domestiques s'est accru dans des proportions vraiment considérables.

Nous venons de parler des céréales. La Serbie possède une institution qui la met à l'abri de la famine. Elle n'a à redouter ni la disette que peut produire la perte d'une année de ses récoltes — qu'elle soit la suite d'une guerre qui empêche les labours et les ensemencements ou qu'elle soit l'effet de circonstances climatériques malheureuses — ni la spéculation des accapareurs en année de petit rendement, spéculation à la merci de laquelle nous nous trouvons spécialement placés en France. Cette institution, ce sont les greniers d'abondance.

Chaque commune est tenue d'avoir un grenier communal où tout contribuable doit verser, par an, 150 okas (192 kilos) de blé, orge ou maïs. C'est de ce fonds que l'habitant reçoit des provisions en cas de guerre ou de famine. Il y a généralement plus de 75 millions d'okas (96.000.000 kil.) de céréales dans tous les greniers de la Serbie.

Nous aurons fini de tracer le tableau d'une nation prospère et en voie de progrès marqués dans tous les détails de sa vie économique lorsque nous aurons dit que le Serbe pratique l'épargne avec beaucoup de prudence, aussi ses économies déposées dans des caisses publiques placées sous le contrôle du ministère des finances suffisent généralement pour parer aux besoins que peuvent faire naitre les accidents ou les calamités.

Le mouvement de ces caisses, en 1888, accusait un chiffre de 254 millions de francs ; à la fin de 1899 il dépassait un milliard cinq cents millions. Après ces chiffres il est superflu d'affirmer que le paupérisme n'existe pas en Serbie et que si l'on y rencontre quelques assez rares mendiants, ce sont des étrangers.

Quant aux ouvriers de métiers, ils ont leurs Esnafs ou caisses corporatives qu'ils alimentent eux-mêmes et qui suffisent à leur procurer des secours en cas d'accidents, de maladies ou de chômages. Ces caisses corporatives rendent à l'ouvrier et au patron serbes, qu'elles unissent par un lien matériel et moral, les mêmes services que rendaient aux corporations en France, les caisses de leurs confréries et, comme celles-ci, elles sont un trait d'union entre les travailleurs du même métier et font d'eux autant de collectivités.

En Serbie, du reste, les unités individuelles n'existent pour ainsi dire pas et bientôt elles n'existeront plus. Il n'y a pas de loi pour réglementer les associations mais le con-

trôle de l'Etat s'exerce libéralement sur toutes, qu'elles prennent la forme de la mutualité, de la coopération ou tout autre et voici qu'actuellement on y compte 64 sociétés coopératives de production, de consommation ou d'achat de matières premières, plus de 20 syndicats agricoles et viticoles et 180 caisses rurales de prêts.

Ces institutions, dues à l'initiative privée, empruntent à chaque pays ce qu'il a de meilleur dans l'espèce. Les syndicats sont à peu près copiés sur le type français, les caisses rurales sont du système Raiffeisen, les banques populaires, au nombre d'une centaine ont pris la forme Luzzati, c'est-à-dire de la responsabilité limitée. Quant aux sociétés de secours mutuels dont le nombre dépasse la centaine, elles procèdent de plusieurs systèmes.

*
* *

Une seule entrave à la prospérité de la Serbie, c'est la situation de ses finances d'Etat.

Les impôts se sont, depuis quelques années, élevés dans la proportion de 15 à 26.

La dette qui n'existait pas avant 1876 s'élève aujourd'hui à plus de 407 millions.

Le budget des dépenses pour l'année 1898 montait au chiffre de 62 millions.

La grande charge de ce budget c'est celle dont l'a dotée le système de paix armée imposé par les circonstances politiques au milieu desquelles vit toute l'Europe aujourd'hui.

Les dépenses de la guerre atteignaient en 1898, 23 0/0 des dépenses totales.

Il est vrai que le petit pays qu'est la Serbie, qui pour recouvrer son indépendance n'avait jamais été obligé de recourir aux armées constituées si coûteuses en temps de

paix et si onéreuses pour le sol qu'elles privent de ses bras les plus vigoureux ; il est vrai, disons-nous, que la Serbie qui avait toujours trouvé assez de volontaires pour faire respecter l'intégrité de son territoire tant que celui-ci était à la merci d'un coup de main de puissants voisins, est, aujourd'hui que, par le fait de son indépendance prononcée par les grandes puissances européennes et admise par la Porte, ses frontières devraient être sacrées, inviolables, obligée de maintenir sous les drapeaux une armée permanente de 21.700 hommes et les cadres et le matériel nécessaires pour mobiliser à tout moment 323.718 combattants.

∴

L'étude de l'histoire, des mœurs, du caractère et des institutions de ce peuple ne sera pas sans suggérer de nombreuses réflexions. On découvrira en lui des défauts héréditaires, d'autres acquis de ceux qu'il ne voulut jamais reconnaitre pour ses maîtres, les musulmans. Un peuple ne vit pas au milieu d'un autre sans emprunter à sa façon de vivre quelques vertus ou quelques vices.

On découvrira aussi dans le peuple serbe de brillantes qualités natives et de nobles vertus qui suffiront pour lui faire pardonner ses défauts et lorsqu'après avoir lu ces pages, le moment sera venu de porter un jugement en guise de conclusion, je ne doute pas que ce soit celui que Blanqui portait sur lui lorsqu'il écrivait :

« La Serbie est appelée à jouer tôt ou tard un grand rôle » (1) ou encore celui-ci, de M. Laboulaye :

« Depuis un demi-siècle, la Serbie a prouvé qu'elle était capable de se gouverner elle-même ».

1. *Voyage en Bulgarie pendant l'année 1841.*

En 1862, M. Henri Thiers publiait chez Dranard et Baudry un opuscule qu'il intitulait : *La Serbie, son passé et son avenir*. C'étaient des considérations politiques et économiques inspirées par d'autres travaux et qui pouvaient avoir, à l'époque, quelque intérêt qu'on ne saurait y trouver aujourd'hui.

A la page 143 du volume nous avons trouvé cette phrase qui est une prédiction en voie de réalisation :

« Que faut-il aux Serbes pour arriver à un développe-
« ment complet ? Une indépendance qui s'étende à toute la
« population, la reconstitution de leur nationalité. Alors,
« l'industrie et le commerce pourront apporter la richesse
« dans le pays et le sol, livré à une culture plus étendue,
« pourra se couvrir de moissons abondantes. Le caractère
« guerrier du Serbe tient uniquement à l'état d'hostilité
« permanente dans lequel il est obligé de vivre. Lorsqu'il
« n'aura plus d'ennemis à redouter, il pourra se vouer à
« l'agriculture dans les campagnes, à l'industrie dans les
« villes. »

M. Henri Thiers avait compris le Serbe. Il avait compris la Serbie et la prospérité qu'il lui prédisait est la seule à laquelle doive aspirer ce pays. Son ambition doit se borner aux conquêtes pacifiques de la science et de l'industrie. Assez longtemps il a bataillé pour se délivrer de l'oppression et de la tutelle qui entravaient son essor vers le progrès. Il est aujourd'hui libre et indépendant et suivant le mot de M. Laboulaye, « délivré de l'oppresseur, il peut vivre par ses propres forces sans avoir besoin d'un maître étranger (1). »

Le roi Alexandre I semble entrer résolument dans cette

1. Lettre de M. Laboulaye, membre de l'Institut, à M. Henri Thiers, du 5 mars 1862.

voie et décidé à suivre une politique personnelle, ni russe, ni autrichienne, une politique nationale. Pourvu qu'il trouve pour le seconder des hommes parfaitement désintéressés et en même temps suffisamment éclairés, la Serbie ne tardera pas à prendre dans le monde une place supérieure à celle que lui assignent ses frontières exiguës.

Paris et La Comtie, janvier-août 1900.

JOSEPH MALLAT.

LA

SERBIE CONTEMPORAINE

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE I

GÉNÉRALITÉS GÉOGRAPHIQUES.

I. — *Limites territoriales anciennes et actuelles.*

Les grands travaux de géographie et d'histoire auxquels travaillent actuellement des savants distingués de Serbie pour doter leur pays de Précis de géographie officiels et d'une Histoire nationale ne sont pas encore assez avancés pour qu'il soit facile dès maintenant de déterminer les limites du territoire sur lequel se fixèrent les familles Slaves, qui, descendues, croit-on, des Karpathes, formèrent après plusieurs migrations successives la souche de la race Serbe dont on retrouve de nombreux descendants sur tous les points du territoire cisdanubien de la presqu'île Balkanique et qui a même fortement débordé sur la rive gauche du grand fleuve.

Sous la domination turque, la Serbie correspondait à peu

2

près comme territoire à la Mœsie supérieure des anciens et malgré son indépendance de fait, elle était considérée par le gouvernement de Constantinople, comme faisant partie de l'élaïet de Roumélie. Elle était bornée au nord par le Danube et la Save qui la séparaient de l'Empire d'Autriche (Sirmie et confins militaires du Banat) à l'occident par les élaïets turcs de Bosnie; à l'orient par la Bulgarie et la Valachie et au sud par la Macédoine et l'Albanie. Sa superficie était d'environ 43.455 kilomètres carrés (1) et formait dix-sept départements. Sa longueur moyenne mesurait 35 lieues et sa largeur de l'orient à l'occident était d'environ trois degrés géographiques (2). Sa population était évaluée en 1870 à 1.216.000 habitants se livrant à peu près uniquement à l'agriculture et à l'élevage des bestiaux dans les vallées fertiles du Danube, de la Save, des deux Morawa, des deux Timok, de l'Ibar et de leurs nombreux affluents.

Il y a loin de l'étendue de ce territoire à celle de l'Empire serbe après les conquêtes d'Etienne Douchan. Ce prince avait, en effet, réuni sous sa domination, autour de la Serbie proprement dite : 1° la Rascie, 2° la Primordia (c'est-à-dire une partie de l'Herzégovine avec le cours de la Narenta jusqu'à l'Adriatique), 3° la Slavonie, 4° la Bosnie, 5° la Bulgarie, 6° la Macédoine, 7° la Dalmatie, 8° la Croatie.

Le Traité de Berlin, en accordant à la Principauté de Serbie son indépendance politique lui a incorporé les trois provinces de Nisch, de Pirot et de Vrania, établissant ainsi au royaume actuel de Serbie un territoire d'environ 19.000 kilomètres carrés. Exactement 18.567.

Par cette annexion, les artisans du Traité de Berlin prétendaient réunir à peu près tous les Serbes cisdanu-

1. *Dictionnaire Général de Géographie et d'histoire*, par Dezobry et Bachelet (1873).
2. *Provinces Danubiennes*, par Chopin. Firmin-Didot, 1855.

biens sous un même gouvernement. Ils ne le firent point et ce ne fut pas la moindre des *erreurs* de cet instrument diplomatique qui a fourni de si nombreux sujets d'étonnement et dont « les articles élaborés trop à la hâte dans les couloirs de la Chancellerie Allemande » ne purent recevoir leur exécution qu'après les laborieux travaux des nombreuses commissions techniques internationales, nommées pour en modifier les clauses inexécutables.

Dans un chapitre ultérieur nous aurons à étudier les considérations politiques qui inspirèrent plusieurs des clauses du Traité de Berlin et nous verrons que les impossibilités qui surgirent au moment de leur exécution étaient moins dues à la hâte mise à les élaborer qu'aux intérêts particuliers qu'avaient mission de faire prévaloir les diplomates qui les avaient inspirées.

En ce qui concerne la Serbie, il était naturel de laisser à l'Autriche les Serbes de la rive droite de la Save (Slavonie) habitant des provinces appartenant à l'Autriche et pratiquant la religion Catholique, tandis que les Serbes de la Rive Gauche politiquement indépendants appartiennent à la religion grecque orthodoxe. Mais on est surpris que la Bosnie et l'Herzégovine, pays Serbes par excellence et de religion orthodoxe aient été incorporés à l'Autriche, pays de religion catholique. Pour qui ne sait que rien n'est souvent plus loin de la vérité que ce qu'affirment vrai les documents diplomatiques, il est difficile de comprendre pourquoi les Serbes transdinariques ne furent point incorporés à la Serbie alors qu'unanimement ils demandaient cette annexion, et comment on a laissé sous la domination ottomane ceux qui occupent le Nord de l'Albanie et de la Macédoine (Territoires de Novi Bazar et de Kossovopolie), pays appelés de temps immémorial la *Vieille Serbie*, et dont la ville principale, Pristina, fut si longtemps la capitale des rois Serbes.

La constatation de cette anomalie a dicté à M. F. Bianconi la réflexion suivante :

« Espérons pour la Serbie qui a été si peu récompensée « à Berlin des sacrifices qu'elle a faits en 1876 et 1877, « qu'un jour viendra où le droit de la force cédera la place « au droit qui repose sur les aspirations et les intérêts « réels des peuples (1) ».

Bien que sortie d'une plume française cette phrase indique suffisamment que le congrès de Berlin a laissé la porte ouverte à bien des difficultés et que les pommes de discorde ne manquent pas dans les états danubiens.

Se plaçant au point de vue de situations politiques, un écrivain militaire a porté sur cette question le jugement suivant qui est à la fois une critique du traité de 1878 et la démonstration du malaise qui en résulte, non seulement pour la Serbie mais encore pour les autres États de la Péninsule :

« Enserrée désormais entre l'Autriche au Nord et à « l'Ouest, la Roumanie et la Bulgarie à l'Est, la Turquie au « Sud, la Serbie, pour si mal tracées que soient ses fron- « tières, ne saurait plus en sortir sans l'appui d'une grande « et même d'une très grande puissance. L'Autriche, à « moins d'y être contrainte, ne lui permettra jamais de « mettre la main sur la route de Salonique.

L'intrusion de cette dernière puissance dans la Pénin- « sule des Balkans, par l'occupation de la Bosnie-Herzé- « govine, a brutalement clos, du moins provisoirement, le « rêve qu'avaient pu faire les Serbes, de reconstituer l'an- « cien empire, et en a fait les adversaires de l'Autriche ; « d'un autre côté, s'ils veulent développer leur commerce « et leur industrie, ils sont contraints de s'unir à elle « parce qu'elle seule leur offre des débouchés certains.

« C'est ce qui explique les fluctuations de leur politique « extérieure allant de la Russie à l'Autriche et de l'Autri-

1. *Carte commerciale du royaume de Serbie* avec texte par Bianconi, publiée par la librairie Chaix, in-4°, 1885.

« che à la Russie, c'est-à-dire hésitante entre la grandeur « future de la patrie et ses intérêts immédiats » (1).

A côté des causes fournies par la situation géographique, cette politique hésitante, flottante, en a d'autres, tirées, celles-ci, de l'expérience et des leçons de l'histoire de la Serbie. Si les Slaves du Sud redoutent la Russie comme un océan toujours prêt à absorber leur indépendance, à noyer leur autonomie nationale si chèrement acquise, s'ils craignent de voir les relations de la Russie sur la Mer Noire prendre un développement qu'a rendu facile son absorption de la Bessarabie, ils savent aussi quels dangers sont à redouter pour eux d'un rapprochement trop accentué vers l'Autriche ; ils savent que de ce rapprochement naitraient forcément des rapports plus fréquents avec la Hongrie. Or, la Hongrie, c'est la race magyare avec son génie d'assimilation, avec sa vertu prolifique (2) encombrante qui a déjà magyarisé après la Transylvanie — cette Dacie que la Roumanie ne peut se consoler d'avoir perdue — la Croatie, la Dalmatie et la Moldavie et qui, débordant au sud des Karpathes, fait de persévérants efforts pour s'assimiler tous les peuples riverains du bas Danube.

Les Serbes auraient-ils oublié les luttes incessantes qu'eurent à soutenir leurs ancêtres contre le roi Louis de Hongrie, dont les entreprises furent alors heureusement repoussées par Etienne Douchan ; auraient-ils oublié que la Hongrie qui, à un certain moment, vit à peu près toute la race serbe réunie sous son sceptre et ployée sous sa domination, est et demeure l'ennemi héréditaire ; le livre que publiait il y a cinq ans un député à la chambre Hon-

1. *Puissance militaire des Etats de l'Europe* par le capitaine J. Molard, in-12 1895. (Il ressort de la lecture de sa préface que ce livre a été écrit en 1894).

2. D'après M. Levasseur sur vingt-neuf Etats européens, la Hongrie occupe pour les naissances la quatrième place.

groise, M. Beksics, est là pour leur rappeler les ambitions magyares et au besoin pour les mettre en garde contre elles (1). Ce livre très étudié contient de nombreux tableaux statistiques et les arguments qui les accompagnent ne peuvent laisser aucun doute sur les rêves que caresse la Hongrie à l'égard des peuples libres de la Péninsule. Conformément aux théories qui y sont longuement développées, le gouvernement de Pest y fait administrer et gouverner par des Hongrois des populations exclusivement Slaves et peu à peu, l'esprit national en a disparu. Si ce système est bon pour produire l'apaisement de la lutte des races à l'intérieur du royaume, il ne fait que lui donner plus d'acuité à l'extérieur et tandis que, dans certaines provinces, le peuple regrette en silence la domination turque, dans les autres, il est tout prêt de s'écrier : Plutôt Russes que Magyares.

La question de religion qui a conservé parmi les peuples de l'Europe orientale toute la force politique qu'elle avait autrefois dans nos pays occidentaux est surtout considérée au point de vue de l'intérêt de l'unité nationale et la Bulgarie entrée dans la communion romaine atteste que, pourvu qu'on laisse à ces Grecs autocéphales la liberté de recruter leur clergé national et leurs usages particuliers, leur liturgie, enfin tout ce qui n'est pas contraire à l'orthodoxie, ils ne répugneraient pas de rentrer dans le giron de l'Eglise latine. Nous verrons dans le règne de Douchan la confirmation de cette vérité.

Les Serbes sentent le besoin de se conserver de puissants alliés. Fidèles à la politique de leurs ancêtres, ils ne veulent pas de protecteurs et forts de leur sentiment patriotique, ils orientent leur politique vers celui de leurs voisins que l'intérêt du moment leur parait rendre plus utile à leurs intérêts.

1. *La Question roumaine et la lutte des races en Orient*, par M. Gustave Beksics, in-12, chez Léon Challey, Paris, 1895.

« Maitresse aujourd'hui de presque tout le bassin de la « Morava, la Serbie a, par ce fait, une importance grande « dans la Péninsule des Balkans, car elle est traversée « par la route de Constantinople et par celle de Salonique. « Ça n'est guère que par ces grandes voies qu'elle peut « facilement être abordée. Partout ailleurs, elle se trouve « dans des conditions naturelles merveilleusement propres « à la défensive (1) ».

Et en effet, les hauteurs et les gorges du Monténégro la défendent du côté de la mer et bien qu'elle ait été dépouillée d'une partie des immenses forêts qui la servaient si bien dans la défense de ses étroites vallées, les plis de terrain que forment ses chaines de montagnes lui permettent de lutter avec avantage contre des forces numériquement supérieures, car elles la placent dans des conditions identiques à celles des Boërs du Transvaal qui viennent de démontrer au monde militaire quel parti immense on peut tirer dans la guerre d'un sol fortement mouvementé.

Mais ne nous égarons pas dans des considérations sur lesquelles nous aurons occasion de revenir et voyons quelles sont les limites de la Serbie telle qu'elle est aujourd'hui constituée.

Le Royaume de Serbie est situé, entre le 42e et le 45e degré de latitude Nord et entre 16°50' et 20°30' de longitude Est. Il a pour limites, au Nord le cours du Danube et celui de la Save formant une ligne sinueuse remontant de l'Ouest à l'Est et développant près de 400 kilomètres entre le petit bourg de Tekia et celui de Mitrovitza Srbzka. La rive gauche de ces deux cours d'eau appartient à la Hongrie. A l'Ouest, la Drina sépare la Serbie de la Bosnie sur un parcours d'environ 160 kilomètres. Au Sud-Ouest, les monts Yavor, Golia, Kopaonik la séparent du Sandjak de Novi-Bazar (2) tandis qu'une ligne conventionnelle tracée

1. *Puissance militaire des Etats de l'Europe.*
2. Le Sandjak de Novi-Bazar administré par la Turquie, mais

sur le versant occidental des plateaux de Polianitza et de Sniégopolié lui servent de limites d'avec le territoire turc de Kossovopolié. Au Sud-Est, une ligne semblable de 150 kilomètres environ sur le versant oriental des plateaux des provinces de Vrania et Pirot la délimitent d'avec la Principauté Bulgare, tandis qu'à l'Est la chaîne des monts Tchiprovatz-Balkan, le cours du Timok jusqu'à son embouchure dans le Danube et la rive droite de ce dernier fleuve jusqu'au petit bourg de Tékia déjà nommé la séparent du royaume de Roumanie.

Aspect général.

La Serbie comprend deux régions présentant chacune des caractères absolument distincts. Au nord, et baignées par le Danube et ses affluents, s'étendent de vastes plaines rappelant, par leur aspect et leurs productions, celles de la Hongrie et de la Valachie. Là se trouvent de riches prairies, des vergers pleins d'arbres à fruits, des cultures étendues de céréales. Cette partie est à juste titre considérée comme le grenier de la Serbie.

Sur les bords mêmes du fleuve, entre Semendria et Negotine, des coteaux à faible inclinaison produisent un vin des plus renommés.

Si maintenant tournant le dos au Danube, on se dirige vers le Sud, on constate une élévation progressive du sol. D'abord ce sont des hauteurs dont l'altitude varie entre cinq et sept cents mètres. Les cultures ont disparu ; les forêts profondes de hêtres et de chênes les remplacent.

occupé militairement depuis le 8 septembre 1879 par l'Autriche de concert avec les troupes ottomanes, est une route ménagée à l'Autriche pour arriver à Salonique et en cas de besoin arriver dans la mer Egée et gagner Constantinople avant les Russes.

D'innombrables troupeaux paissent dans les vastes clairières, car le peuple serbe, depuis son établissement, tire de l'élevage la plus grande partie de sa richesse.

Cette seconde zone est la plus étendue ; elle forme les vallées supérieures de la Morava.

Enfin parait la chaine de montagnes, appelée monts Nissava-Gora, qui forme la ligne de faite pour le partage des eaux entre la Mer Noire et la Mer Adriatique et se continue dans la direction de l'Est par les monts Argentaro, puis les monts Balkans proprement dits.

Entassées les unes sur les autres en un cahotique assemblage, coupées de ravins profonds où mugissent des torrents, couronnées d'étroits et inaccessibles plateaux, dominées enfin par la masse imposante du Kopaonik élevé de près de 2.000 mètres, les montagnes de Serbie ont toujours servi d'asile aux patriotes. Dans les heures sombres de l'occupation étrangère dont nous tracerons bientôt le tableau nous verrons des nationaux réfugiés dans les hautes vallées résister à toutes les entreprises et, conserver,dans leur vie pauvre, le bien auquel tout Serbe est le plus attaché : l'Indépendance.

Sur le versant nord des monts Nissava-Gora et Argentaro jaillissent de nombreux cours d'eau.

Le bassin de la Morava se divise en deux parties bien nettement séparées l'une de l'autre par les défilés voisins de la ville de Kruschevatz : le bassin supérieur où se trouvent les villes de Nisch, Pristina, Tzaribord et le bassin inférieur dans lequel le fleuve, après avoir serpenté à travers les plaines de la Basse Serbie se jette dans le Danube non loin de Semendria.

II. — *Montagnes.*

Le sol de la Serbie est des plus mouvementés. Il atteste des convulsions successives qui se produisirent aux temps préhistoriques dans les profondeurs de la croûte terrestre

qui forme aujourd'hui la grande presqu'île cisdanubienne. Nous n'y connaissons pas, toutefois, de cratères éteints et rien ne révèle que des éruptions volcaniques aient, à quelque époque que ce soit, bouleversé sa surface externe.

Trois grandes chaînes de montagnes dominent la Serbie. Ce sont d'abord au Nord-Est, les KARPATHES, les Alpes Transylvaniennes qui, se prolongeant à travers le Danube, enfoncent leurs contreforts jusqu'au cœur de sa partie orientale, dans la Kraïna ; ce sont ensuite, à l'Est, les BALKANS qui, partis de la mer Noire, traversent la Bulgarie tout entière et poussent également leurs contreforts entre les vallées du Timok et de la Morawa pour rejoindre dans la Zrna Rena les derniers vallonnements des Karpathes. Enfin, à l'Ouest, les ALPES DINARIQUES, le rempart du Monténégro, dont les contreforts se prolongent entre la Morawa Serbe et la Drina.

Les massifs secondaires qui hérissent la Serbie de leurs nombreux sommets et forment des chaînes qui la sillonnent dans tous les sens n'offrent point de très hautes cimes mais plutôt des suites de plateaux dont les vallonnements tracent d'étroites vallées au fond desquelles coulent tumultueusement les eaux de nombreux cours d'eau.

Les principaux groupes de montagnes de la Serbie sont :

1° Le *Rudnik* ou Roudnik, au centre du royaume. Quelques-uns de ses pics s'élèvent à plus de 1900 mètres au-dessus du niveau de la mer (1). De nombreux affluents de la Morawa Srbska, du Danube et de l'Ibar descendent de ses hauteurs.

2° Le *Tchiprowatz Balkan* dont quelques plateaux atteignent 2400 mètres. Son point culminant est le sommet du mont Radotchina. Ses vallonnements vont s'amor-

1. Le Ssuwobor 1980 m. — Le Kablar 1920 m. — *Cotes de la carte Kiepert.*

tir entre le Timok et le Danube, à une altitude de 200 mètres, tandis que ses ramifications s'enfoncent vers le milieu du pays dans la direction de la Morawa.

3° Les Monts *Golubinje* ou Golubinié, contreforts méridionaux des Karpathes avec leurs ramifications Am-Planina, Omolje, etc., étendent leurs vallonnements dans tout l'espace compris entre le Timok et la Morawa jusqu'à Bania que domine la Rtani haut de 1565 mètres (1). A leur entrée en Serbie, sous Dolni-Milanovatz, les monts Golubinié sont coupés par le Danube qui se fraie un passage entre les bords abruptes de montagnes dont les sommets varient entre 500 et 1500 mètres. C'est ce qu'on appelle *la Porte de fer*, dont le spectacle grandiose laisse un souvenir ineffaçable. Que l'on s'imagine, en effet, le fleuve dont le lit resserré à 250 mètres de largeur forme, entre des rives se dressant en murailles escarpées de 300 mètres de hauteur, des rapides tels que, par les grandes eaux, il n'est praticable qu'à la descente et encore avec beaucoup de difficultés.

4° La chaine du *Gutchevo Barrauja* celle du *Yavor Statibor* qui sont les prolongements des Alpes Dinariques et enfin les *Monts Golia* et le *Kopaonik* qui forment à peu près la frontière naturelle du Sud-Ouest, offrent des sommets de 1000 à 2000 mètres (2).

5° Le *Senegopolié* et le Polianitza, dans le département de Vrania, ont des sommets dont les hauteurs varient entre 1000 et 2500 mètres.

Cette nomenclature ne peut être que très incomplète, et cela se conçoit étant donné, ainsi que nous le disons plus haut, que le sol de la Serbie est hérissé de nombreux sommets. Il existe de bonnes cartes topographiques des reliefs de ce pays, mais nous n'avons sous les yeux, en écrivant

1. *Cote de la carte de A. Petermann.*
2. Le Kopaonik 2106 m. — Le Jastrevatz 1434 m. — *Cotes de la carte de A. Petermann.*

ce chapitre, que celle de Kiepert dont les indications paraissent très douteuses et méritent vérification et celle de Petermann qui n'est pour ainsi dire pas cotée. Quant à celles que nous avons dressées, nous avouons avoir reculé devant les difficultés que nous avons rencontrées lorsque nous avons voulu les compléter de cotes d'altitudes.

Voici, d'après Ami Boué, le tableau de quelques hauteurs de lieux de la Serbie.

Belgrad { au nord de la Save.	237	pieds parisiens
Belgrad { au glacis de la citadelle . . .	335	id.
Topschidère	247	id.
Plate-forme au pied du Mont Avala. . .	800	id.
Cime du Mont Avala.	1.100	id.
Eglise de Grotska	243	id.
Semendria	229	id.
Pojorevatz	240	id.
Golubatz	205	id.
Montagnes au-dessus du défilé du Danube à l'E. de Golubatz	2.000	id.
Svilanitza.	254	id.
Popovitch.	254	id.
Monts Gozniak.	1.800	id.
Omolieska Planina.	3.500	id.
Ruines de Stalatsch	565	id.
Rajan	619	id.
Alexinatz.	327	id.
Mont Rtani	3.750	id.
Mont. entre Tergovitza et Soukova. . .	1.600	id.
Mont. à l'est de Soukova.	3.000	id.
Premier col au S. S. E. de Bania. . . .	1.400	id.
Second col avant la descente dans la vallée du Timok.	2.000	id.
Plateau entre le petit et le grand Timok.	2.100	id.
Gorgouschovatz.	200	id.
Mont. entre Iagodina et Kragouïevatz . .	2.100	id.
Kragouïevatz	507	id.
Mont Kosmaï.	1.250	id.
Mont Boukovik	1.400	id.

Palesch	250	pieds parisiens
Baniani	300	id.
Keschelevo	290	id.
Cime du Mont Valchitch.	1.001	id.
Mileschinski.	900	id.
Mont. de Kriva Granitza.	1.200	id.
Crête à l'E. de Krupanje	826	id.
Iagoda Planina.	1.817	id.
Quarantaine de Ratscha.	350	id.
Schabatz	360	id.
Krupaniè.	882	id.
Mont Gola à l'Est de Sokol.	2.260	id.
Cime un peu plus au Sud	2.500	id.
Crête au N. E. de Petratz.	1.730	id.
Sokol	1.380	id.
Mont Medvenick (ou de l'Ours)	2.900	id.
Valievo	300	id.
Toplitza	300	id.
Schmerlikovatz.	380	id.
Col de Voukosovitch.	973	id.
Treschmavitza.	995	id.
Mont Ventschatz	1.973	id.
Col de Klissouro	1.060	id.
Monts de Belopolje	2.500	id.
Col à l'ouest de Tzernoutia	2.500	id.
Mines de Maidan	2.500	id.
Plate-forme sous la cime du Mont Mali Schtouratz	3.037	id.
Monts de Rudnik.	3.145	id.
Cimes du Veliki Schtouratz	3.245	id.
Han de Schestein dans la vallée de Lepnitza	616	id.
Crête de Kotlenik.	1.000	id.
Crête à l'Est de Schesten-Han.	1.500	id.
Mont Jastribatz.	3.000	id.
Kruschevatz.	330	id.
Koranovatz	495	id.
Tchatchak	520	id.
Mont Jelitza.	1.800	id.

Mont Ovtschar.	1.500	pieds parisiens
Mont Kablar.	1.920	id.
Oujitzé.	1.000	id.
Mont-Slatibor	3.000	id.
Montagne près de Gleditza	2.600	id.
Verbitza	688	id.
Botouna	1.324	id.
Château de Kosnik.	2.858	id.
Brzelié.	3.367	id.
Cime septentrionale du Kopaonik. . . .	5.882	id.
Seconde cime au sud.	5.986	id.
Autre cime (Rochers).	5.650	id.
Monts Plotsch de	1.800 à 5.000	id.
Mont Stol au sud de Karanovatz. . . .	3.000	id.
Mont Gelen	4.200	id.
Lepatnitza sur l'Ybar.	531	id.
Mont Iako au nord de Stoudenitza . . .	3.477	id.
Balievatz	1.238	id.
Porte serbe sur une hauteur au confluent du Dikim-Potok et de la Raschka. . .	1.359	id.

III. — *Forêts.*

La plupart des montagnes de la Serbie sont couvertes de forêts dans lesquelles le hêtre et le chêne parviennent à un développement remarquable mais où la plupart des essences forestières de l'Europe réussissent aussi parfaitement. Dans le Podrinje et principalement dans la vallée du Timok on trouve le noyer en si grande abondance que la culture de cet arbre pourrait y devenir la source d'une utile exploitation.

Les forêts les plus susceptibles d'une exploitation régulière semblent être celles de la Basse-Morawa qui se prolongent jusqu'à Kragouïevatz et renferment des chênes de la meilleure qualité. Leur centre est la petite ville de Palanka (Hassan-Pacha), sur la ligne de Belgrad à Nisch. Le bois de Ragote, dans les environs, contient des spéci-

mens de dimensions colossales. L'étendue de cette forêt qui appartient à l'État, serait de 60.000 hectares. On en exporte une certaine quantité de bois par le port de Semendria et le Danube.

Au bord de ce fleuve s'étendent en ligne parallèle, mais à une énorme profondeur dans l'intérieur du pays, les grandes forêts de la Schumadia (Chourwadia) une des moins entamées dans le département de Rudnik, de Dobra, de Boulatino et de Maidanpek. Elles se prolongent à l'Est jusqu'à Brza Palanka, en face de la Roumanie. Leur longueur sur la rive du Danube est de 80 kilomètres et on évalue leur superficie à au moins 1800 kilomètres carrés. « La situation favorable de ces bois, surtout celui de Dobra, « semble solliciter l'exploitation, d'autant plus que les « villes roumaines situées au bord du Danube, depuis Turnu « Severine jusqu'à Galatz, manquent de bois à brûler et le « paient, par conséquent fort cher (1). »

D'autres forêts fort étendues sont celles du Podrinje, dans la vallée de la Drina, à proximité des villes de Loznitza et Valievo, et celle de la Koloubara dans laquelle domine le chêne rouge qui y atteint son plus grand développement et dont on peut, par la rivière du même nom, flotter le bois jusqu'à Obrenovatz sur la Save.

Les riches forêts de la Haute Morawa dont le point central est Kruschevatz, produisent beaucoup de chênes, de hêtres, de frênes et de sapins et ne sont, en général, exploitées que pour les besoins des localités voisines. Toutefois, il paraît qu'à Kruschewatz où se sont également établis depuis quelque temps des marchands exportateurs de bois, il a été fondé un important établissement mécanique de menuiserie et d'ébénisterie.

Enfin on trouve de jolies forêts de sapin dans les départements d'Oujitzé et de Tchatchak.

La Serbie n'est pas triangulée, elle n'a pas de cadastre,

1. Rapport Borchegrave.

donc on ne peut faire de la contenance des forêts que des estimations approximatives. On admet que le quart de la surface du pays est occupé par les forêts, mais on n'en connait que d'une manière générale, la circonférence, les essences, l'état, et la valeur.

« Les forêts serbes comptaient jadis parmi les plus riches « de l'Europe. Il y a un siècle, le pays tout entier, au « témoignage des voyageurs, ressemblait à une vaste forêt. « Depuis, d'énormes éclaircies y ont été pratiquées (1). »

En effet, ces forêts impénétrables à l'époque des guerres turques et dans lesquelles se réfugiaient, plus sûrement abritées que derrière de solides remparts, les populations chrétiennes, ces forêts qui avec les montagnes donnèrent si souvent et si longtemps asile à la patriotique résistance des Slaves du sud sont aujourd'hui, en maints endroits, inintelligemment détruites et il y a des contrées entières du pays où la pénurie du bois se fait fortement sentir. L'élevage du porc que la glandée rendait si peu coûteux a reçu les premières atteintes du déboisement, mais ses conséquences se font sentir d'une autre manière : Dans certains départements, les cours d'eau causent au printemps d'énormes dégâts par leurs débordements, tandis qu'en été ils sont presque à sec; ailleurs, les eaux des rivières ont tellement perdu de leur abondance et surtout de leur régularité qu'on constate souvent la sécheresse dans la plaine tandis que des torrents dévastent les flancs de la montagne. Enfin, disent les hygiénistes, le climat général s'en trouve sensiblement altéré.

Le gouvernement a fait de louables efforts dans le but d'arrêter ces dégradations.

En 1839, le Prince Milosch publia les premières lois destinées à protéger les forêts.

Depuis cette époque, de nombreuses ordonnances ont été rendues dans le but d'en prévenir la destruction. Une

1. Rapport Borchegrave.

grande partie des forêts fut déclarée propriété de l'Etat. Celui-ci revendiqua un droit absolu de surveillance sur tous les bois appartenant aux communes et aux particuliers et, en 1847, il attribua au ministère des finances, la direction de tout ce qui touche à la Sylviculture. Dès lors il ne fut plus consenti au déboisement que dans les lieux où seulement il y avait abondance de bois et manque de terres arables; encore fallait-il pour obtenir le droit de déboiser, qu'une enquête fût faite par les agents de l'Etat à la requête des communes intéressées. D'autre part, de nouvelles plantations furent projetées dans les zones peu boisées.

Ces dispositions, bonnes en elles-mêmes, demeurèrent lettre morte faute d'un personnel forestier qui eût été coûteux et que les communes n'eussent point consenti à payer parce que, pour ce faire, elles eussent dû s'imposer spécialement.

Alors on confia aux Kmêtes (chefs des communes) tous les bois de l'Etat et communaux et on rendit les préfets et sous-préfets responsables de la rigoureuse application des lois forestières.

Mais les Kmètes ne comprirent pas l'importance des obligations que cette ordonnance leur imposait et les ravages continuèrent si bien qu'à l'ouverture de la Skoupstschina de 1864, le prince Michel en prit prétexte pour donner un avertissement sérieux à la nation.

Enfin, en 1867, une nouvelle loi forestière préparée par Tsoukitch fut votée et si elle était appliquée, elle suffirait à préserver d'une lente destruction les restes encore considérables des grandes forêts vierges de la Serbie.

Cette loi déclare propriété de l'Etat, toutes les grandes superficies forestières sur lesquelles les communes ou les particuliers ne peuvent fournir des preuves positives de propriété. Moyennant une taxe minime et la prestation gratuite des travaux nécessaires à l'entretien des forêts, les communes limitrophes y ont les droits d'engrais, de

pacage et de chauffage et peuvent y prendre le bois nécessaire pour les constructions.

Quant aux concessions d'exploitations forestières, elles ne peuvent être accordées que par le Ministre des finances, sur l'avis conforme du Conseil d'Etat et avec l'approbation du Prince.

Sous le régime de cette loi commença aussitôt la plantation dans le département de Pojarevatz, sur la rive sablonneuse de la Morawa, d'une étendue de dix mille arpents de diverses essences et notamment d'acacias. M. Kanitz constata qu'en cette même année 1867, dix communes semèrent 23.000 okas de glands. Enfin, dans le but de donner à la fabrique de poudre de Stragari près de Srbernitza une force hydraulique à peu près constamment la même, on fit d'importantes plantations sur son territoire et les Ministres de la Guerre, des Finances et de l'Intérieur s'entendirent afin de faire surveiller ces bois par vingt-cinq sous-officiers en retraite relevant du sous-préfet du district.

On distingue donc, en Serbie, trois classes de forêts :

La première, la moins importante appartient soit aux particuliers soit aux monastères qui les exploitent à leur guise, soit aux communes qui en cèdent l'exploitation à leurs habitants. Sur les forêts communales, les habitants ont le droit gratuit de chauffage. Pour le bois de construction ils doivent acquitter une taxe qui varie suivant la qualité du bois. Un chêne destiné à servir de poutre est taxé à environ 9 francs, un hêtre destiné au même usage ne se paie que moitié de cette somme. Un baliveau pour faire une solive est évalué à cinq centimes. Lorsqu'un incendie, notamment dans les contrées qui ont le plus souffert de la guerre, détruit, dans la campagne, quelque maison d'indigent, les bois nécessaires à sa reconstruction sont fournis gratuitement par la forêt communale.

Pour obtenir la concession d'une exploitation de bois communaux, il faut la demander à l'arrondissement jus-

qu'à la valeur de cent francs, au département jusqu'à celle de 500 francs et au Ministère des finances jusqu'à celle de 1200 francs, lorsque les produits sont destinés à des besoins locaux, mais s'ils sont destinés au commerce et doivent sortir de la contrée, le consentement de la Skoupstchina est nécessaire, et le Ministre des finances fixe la taxe à payer.

La seconde classe de forêts, beaucoup plus considérable que la première, appartient à l'Etat qui n'en cède l'exploitation qu'en application stricte de la loi et moyennant paiement de taxes dont le barème est établi suivant la qualité des arbres et leur volume.

La troisième, la plus importante, est la propriété de la nation. Elle appartient « au peuple » qui depuis bientôt un siècle les exploite d'une façon inconsciente et tient tellement à ce privilège qui est un des premiers qu'il ait acquis avec son indépendance, que le législateur n'a guère osé jusqu'à présent y apporter les restrictions que réclame cependant l'intérêt bien compris de la nation.

*
* *

Les montagnes et les forêts de Serbie sont peuplées d'une grande quantité d'animaux. Les carnassiers y sont représentés par le loup, le renard, l'ours, le blaireau, la loutre, la fouine, la belette, le chat sauvage, le lynx ; les rongeurs par la marmotte, l'écureuil et le lièvre dont la chair est loin d'avoir la saveur de ceux de l'Europe occidentale mais dont la taille est bien plus grande ; enfin le chamois, le cerf, le chevreuil et le sanglier s'y rencontrent encore fréquemment bien que, depuis son affranchissement de la loi musulmane qui défend de tuer avec les armes à feu les animaux destinés à l'alimentation, les Serbes, qui sont tous chasseurs, aient détruit des quantités considérables de gibier.

Les oiseaux de proie y sont nombreux. Le vautour grif-

fon et le vautour cendré, le faucon, l'aigle de montagne et l'aigle pêcheur, le pélican, la corneille, le geai et la pie sont nombreux dans toute la Serbie.

Le coq de bruyère et le coq des bois se rencontrent dans certaines localités ; l'outarde dans les plaines qui longent le Danube ; quant aux gallinacées sédentaires, la perdrix par exemple, et le faisan, on les rencontre dans toute la Serbie.

Les oiseaux de passage, bécasse, bécassine, canard, sarcelle, oie, caille, ramier sont en abondance selon les saisons et les localités. Aux environs de Belgrad, on en trouve un grand nombre.

L'ordre des échassiers y est représenté par une quantité innombrable d'espèces et la Serbie, comme d'ailleurs les pays limitrophes du Danube, peut être considérée comme l'une des contrées de l'Europe les plus riches en échassiers. Citons entr'autres la grue cendrée, la grue demoiselle, la cigogne commune et la cigogne noire, le héron gris et le blanc, l'ibis, le flamant, le courlis, le crabier, le spatule, etc.

IV. — *Mines.*

Dans les pages que nous consacrerons à *l'agriculture*, nous nous occuperons des productions du sol de la Serbie. Ici, nous allons jeter un rapide coup d'œil dans les sous-sols.

La constitution géologique de ce pays offre les échantillons les plus variés de la minéralogie. Les richesses minérales de la Mœsie supérieure étaient connues dès l'époque de l'occupation romaine et « on assure, dit M. E. de Bor-« chegrave, que l'on pourrait, à l'aide de documents, qui « se trouvent dans les archives impériales à Vienne, re-« constituer un tableau du nombre de livres d'or et d'ar-« gent exportées de Serbie, à cette époque ».

Plus tard, sous les Krales et les Tzars, sous Douchan et sous Lazare, les Ragusains et les Allemands exploitèrent

un grand nombre de mines en Serbie, mais la conquête turque opposa un long temps d'arrêt à cette industrie florissante, le Koran défendant, en effet, aux sujets du sultan, de creuser le sol pour en extraire des pierres et des minéraux. « Ce n'est guère que de 1718 à 1738, à la suite de « la retraite des Turcs devant le prince Eugène, que les « mines recommencèrent à être exploitées avec quelque « succès ; mais depuis ce temps jusqu'en 1862, elles furent « à peu près totalement abandonnées ; sous le régime « actuel, des efforts sérieux ont été faits et se font encore « pour rendre à cette industrie son ancienne impor- « tance ».

Ce n'est, effectivement que depuis une trentaine d'années qu'on a réellement commencé l'exploration rationnelle et l'étude analytique des bassins miniers de la Serbie, quant à leur exploitation, on ne fait que de commencer à s'en occuper d'une façon intelligente et susceptible d'avenir.

La loi organique de 1866 règle les questions relatives aux mines. Elle eut pour auteur un homme compétent, le ministre Tsokitch. En voici les principales dispositions :

Chacun a le droit de faire des fouilles. Celui qui s'y livre paie un droit de un ducat (12 fr.) par million de mètres carrés de terrain exploré.

Des concessions cinquantenaires d'exploitations minières sont accordées moyennant le prix d'une somme d'un ducat par cent mille mètres carrés de surface exploitée plus une redevance de tant pour cent (de un à cinq) du produit net démontré. Après cinq ans d'exploitation ininterrompue, le concessionnaire peut devenir propriétaire du domaine minier avec toutes les eaux, forêts, etc., qu'elle renferme, pour autant qu'elles appartiennent à l'Etat, moyennant le prix minime d'achat de 2 à 5 ducats par arpent (Joch). Si les terrains sont la propriété de communes ou de particuliers avec lesquels on ne peut arriver à une entente raisonnable, l'Etat peut faire usage de son droit d'expropriation.

L'entrepreneur de mines a le privilège d'importer en franchise douanière, tous les ustensiles, machines, matériaux, etc., nécessaires à l'exploitation et d'exporter, également libres de tous droits, tous les produits et sous-produits des mines des fourneaux et des forges.

Le personnel mineur est exempt du service militaire et de toute espèce de contributions.

La formation des sociétés minières est soumise aux prescriptions de la loi sur le commerce Serbe.

Toutes ces conditions sont éminemment favorables et propres à encourager l'industrie minière en Serbie, et cependant c'est avec une prudence excessive qu'ont été généralement tentés les essais que nous allons relater ; aussi ont-ils souvent abouti à des résultats négatifs. On en est encore à redouter — à l'étranger, s'entend, — de se trouver en butte aux mille tracasseries qui sont le grand obstacle à la fondation de grandes industries dans les pays orientaux et dernièrement, un négociant qui échoua dans une grosse entreprise faite en Transylvanie me disait que si l'on voulait se ruiner il fallait engager des capitaux dans ces pays. C'est qu'on s'imagine volontiers que les coutumes turques avec le désastreux bakchich sont encore en usage en Serbie. On craint d'y aventurer de trop importants capitaux et ce n'est cependant qu'en faisant grand qu'on arrivera à un résultat rémunérateur.

Le gouvernement Serbe envisage le progrès industriel et commercial comme l'avenir prospère du royaume. Il ne demande pas mieux que d'encourager les étrangers qui viendront y exploiter les richesses que recèle son sol pourvu toutefois qu'ils le fassent honnêtement.

∴

Un centre minier important est celui de la vallée du Pek où, sous une couche riche de minerai de fer (hématite contenant jusqu'à 50 0/0 de fer pur) se trouvent de puis-

sants filons de porphyre siénitique contenant le cuivre en amas et en rognons, à l'état sulfuré et à l'état pyriteux. Il est parfois accompagné de calcaire grenu, de diorite, de kaolin d'une remarquable pureté et d'une brêche de schiste micacé. Dans presque toutes les galeries, on rencontre des filons dont la richesse va jusqu'à 54 pour cent de cuivre et l'épaisseur de quelques-uns dépasse 14 mètres. On a rencontré, dans les mines de Maidanpek, un filon de galène d'un mètre de puissance ; d'une autre galerie jaillit une source d'eau cuivreuse qui, reçue dans des bassins remplis de ferraille, a produit environ 400 kilogrammes par mois de schlich cuprique à la base de 35 pour cent de cuivre.

Les mines de Maidanpek sont situées à une trentaine de kilomètres de la ville danubienne de Dolni Milanovatz à laquelle elles sont reliées par une excellente route. Elles appartiennent à l'État qui, en 1848, commença leur exploitation en construisant, pour une somme de 2.500.000 florins, une fonderie de fer ainsi que des habitations pour les employés et les ouvriers et la petite bourgade composée de quelques cabanes habitées par de pauvres familles roumaines est devenue la ville de Maidanpek, centre d'une telle importance que pour elle on a fait une dérogation à la loi organique serbe en la dotant d'une administration spéciale, indépendante de la préfecture du département dans lequel elle se trouve et ayant dans ses attributions la police et les finances.

Le gouvernement Serbe exploita les mines de Maidanpek jusqu'en 1858, époque à laquelle elles furent prises à bail pour dix ans par une société franco-serbe qui, de la fonte produite, fabriqua des projectiles de guerre pour le gouvernement Serbe.

A l'expiration de ce bail, une Compagnie anglaise, la *Servian iron and copper Company limited* en prit à son tour l'exploitation moyennant une redevance de trois pour cent de la valeur vénale du métal produit. Cette conces-

sion fut accordée pour cinquante ans, mais, aprèsquelques années d'une exploitation mal dirigée la Compagnie concessionnaire manquant de capitaux et trouvant les bénéfices insuffisants, renonça elle-même à continuer l'entreprise.

Enfin, vers 1880, une nouvelle société anglaise, représentée par M. Joh Holloway, obtenait en bail, pour cinquante ans, les domaines de Maidanpek et de Rondua-Glava dans le but d'en exploiter les mines.

A lui seul, le domaine de Maidanpek est d'une contenance évaluée à 24.000 hectares dont la moitié est couverte de forêts. En lui attribuant une valeur moyenne de 600 francs à l'hectare, la valeur totale de ce domaine s'élèverait à 14.500.000 francs.

La nouvelle société y trouvait une installation excellente ayant coûté plus de douze millions de francs, deux fonderies de cuivre avec plusieurs fourneaux, une fonderie de fer avec un haut fourneau et un fourneau à coupole.

D'après le contrat passé avec le gouvernement Serbe, l'exploitation doit être minéralogique, métallurgique, industrielle et agricole.

Le fermier s'oblige à traiter non seulement les minerais riches mais aussi les minerais pauvres. L'exploitation agricole consiste en une bonne et régulière culture des prairies. Un plan exact des forêts est joint au contrat. La division en coupes et l'ordre d'exploitation de ces coupes ont été réglés par le Ministre des finances qui veille à l'immédiat reboisement des parties exploitées.

Le fermier est autorisé à construire un chemin de fer à voie étroite ou un tramway reliant à des magasins sur le Danube le centre de l'exploitation. Le terrain ainsi que les bois nécessaires à l'établissement de ces magasins et de cette voie sont fournis gratuitement sur les domaines de l'Etat. L'autorisation d'exproprier est accordée sur les domaines privés.

Le fermier doit produire un minimum chaque année et

il paie à l'Etat un droit de tant pour cent calculé sur la valeur du minerai produit et d'après une échelle décroissante. Le produit des industries accessoires tels que la couperose et l'acide sulfurique entre dans le total de la production sur laquelle est basée la levée de ce droit. Le fermier est exempt de tout autre impôt existant ou à établir, ainsi que du droit d'importation pour les matériaux, les machines et l'outillage nécessaires à son exploitation.

L'exploitation des produits miniers ne peut se faire qu'avec une autorisation délivrée par le ministre des finances.

Enfin, l'exploitant est tenu à se conformer aux prescriptions des lois du pays, à tenir ses écritures commerciales en langue Serbe et à remettre à l'Etat les terrains, bâtiments, machines etc., en bon état à l'expiration de son bail.

Ces détails donnent une idée générale des conditions auxquelles sont soumises les concessions minières en Serbie.

*
* *

A une faible distance de Maidanpek et à quinze kilomètres environ de la ville de Gradischté se trouvent les mines de plomb argentifère, de zinc et d'or de Koutchaïna. Elles occupent une superficie d'environ 1800 hectares dont les deux tiers sont couverts de belles forêts. La valeur des terres y est un peu plus élevée qu'à Maidanpek, le sol étant moins montagneux. En estimant l'hectare à environ 800, le domaine minier de Koutchaïna peut être évalué à 1.500.000 francs. Une maison Bright frères, de Londres, qui en avait obtenu la concession pour cinquante années, moyennant une redevance de cinq pour cent de la valeur extraite y avait fait une installation complète avec fonderie et fourneaux. En 1874 la production fut de 14.659 quintaux de plomb, 4925 quintaux de zinc, 230 livres d'argent et 33 livres d'or ; mais, soit insuffisance de capitaux, soit

difficulté d'exploitation, cette maison abandonna l'entreprise.

∴

Dans le Podrinie (Po Drina) tout près de Radjevina, se trouvent les mines de plomb, de zinc et d'antimoine de Kroupanié (Krupanj) du nom d'une petite ville voisine que baigne la Likodra, à une vingtaine de kilomètres de la Drina. L'Etat Serbe a dépensé environ 500.000 francs pour aménager une exploitation avec fonderie très bien installée qui produisit dans les deux exercices 1880 et 1881, environ douze mille quintaux de plomb.

A Nord-Est des précédentes, à environ 75 kilomètres de la Save, dans le département de Valiévo, se trouvent les mines de cuivre et de plomb de Podgoratz et celles de Planinitza.

Dans le bassin de la Save, également, les mines de fer de Rama et celles de Kostaïni.

Dans le bassin du Danube, on trouve les riches mines de fer de Rudna-Glava et celles de cuivre et d'argent de Tanda et Tzrnaïsta.

A Rallya, sur la petite rivière de ce nom, entre Belgrad et Semendria, d'importants gisements d'un minerai excellent se trouvent sur une surface d'environ 200.000 mètres carrés à une profondeur de, seulement, 2 m. 50 au-dessous du sol; on évalue à 900.000 tonnes le minerai qu'elles contiennent, calcul établi sur un poids spécifique de 4'5.

Le gisement de Goubrevatz, proche de celui de Rallya, s'étend sur une superficie de 1800.000 mètres carrés et on croit qu'on pourrait en tirer 8.000.000 de tonnes de minerai.

Ces deux stations minières sont à proximité d'une gare du chemin de fer Belgrad-Nisch. Enfin, on trouve le plomb et le fer dans la vallée de la Morawa Srbska aux environs de Kraliévo, le cuivre à Alexinatz et le fer à Topolnitza,

dans la vallée de la Nischava, près de la ville de Biéla-Palanka (1).

Par contre, le sel minéral ne paraît pas exister en Serbie. Le Prince Milosch chargea d'une exploration en vue d'en rechercher des gisements le baron Herder, directeur général des mines de Saxe. Ses recherches, faites en 1835 furent fructueuses à d'autres égards, mais vaines sur ce point. En 1856, le professeur Breithaupt se livra sans plus de succès à une nouvelle enquête. Il trouva des traces d'eau salée mais ne put en découvrir la provenance. Vers 1870, le gouvernement fonda un prix destiné à récompenser celui qui en trouverait un gîte. Des efforts nombreux furent tentés mais jusqu'à ce jour sans résultat.

*
* *

La richesse charbonnière de la Serbie est considérable.

Les bassins du Danube, du Timok et de la Morawa renferment des gîtes tellement nombreux de charbon et de

1. Les entreprises d'exploitations minières, qui furent faites au cours des siècles, ont laissé sur les lieux mêmes de ces exploitations, notamment au pied des montagnes de Rudnik, dans la Glavtchina et dans la vallée de Proudensk des masses de scories et de minerai incomplètement traité. Ces minerais appartiennent à l'Etat.

D'après une enquête faite il y a quelques années, la quantité de ces scories s'élèverait à plus de 400.000 mètres cubes représentant un poids de dix millions de quintaux métriques dispersés sur une surface de 2.500 hectares. L'Institut géologique de Vienne a fait étudier la question de l'exploitation de ce minerai dont la richesse est de 5,5 pour cent en plomb, et de 0,0037 pour cent en argent. Il estime que, non seulement il pourrait être exploité avec bénéfice, mais que le bénéfice à en tirer pourrait s'élever à trois ou quatre millions de francs, déduction faite de la redevance de 25 à 30 centimes par quintal à prélever par le gouvernement de l'intérêt des 50.000 francs demandés comme cautionnement.

lignite que nous renonçons à en donner seulement la nomenclature (1). Dans son Rapport de 1883 M. de Borchegrave donne des renseignements intéressants sur quelques-uns. Nous ne le copierons pas et nous bornerons à dire que si les forêts de la Serbie, bien qu'immenses, sont susceptibles d'être un jour épuisées, la pénurie du combustible parait ne devoir jamais y être connue et que la plus grande partie des couches se trouvent à de si faibles profondeurs que l'exploitation n'en sera jamais coûteuse.

Il résulte de travaux très précis et notamment d'un rapport de M. Koffmann, ingénieur des mines au département des finances, que les seules mines de Sénié ne contiennent pas moins de 27 millions de quintaux métriques de charbon, ce qui suffirait à assurer une exploitation intensive pendant une durée de cinq cents ans.

Donc il ne paraît pas que la Serbie puisse jamais consommer le charbon que recèle son sein et les moyens de l'exporter notamment vers les ports de la mer Noire ne lui faisant pas défaut, il n'est pas douteux que des concessionnaires habiles et disposant d'importants capitaux ne réalisassent de gros bénéfices d'une exploitation bien entendue.

De nombreux charbonnages sont déjà ouverts pour l'approvisionnement des chemins de fer, des bateaux à vapeur, etc. Ils obtiennent des résultats très satisfaisants et cependant leur production est insuffisante puisqu'elle est consommée tout entière par les besoins industriels locaux.

V. — *Carrières.*

La pierre à bâtir — pierre de taille et d'appareillage — est rare en Serbie, aussi y coûte-t-elle cher, par contre l'argile — de plus ou moins bonne qualité — y est très com-

1. V. la *Carte Commerciale* du royaume de Serbie par F. Bianconi sur laquelle les mines sont indiquées en rouge.

mune ; on en fait de la brique qui supplée à la pierre et que les Serbes savent très bien employer.

A quelques kilomètres à peine des dernières maisons de Belgrad se trouvent les carrières de pierre de grès et de chaux de Tropchidère qui s'étendent vraisemblablement sur toute la commune qui sépare cette petite ville de la capitale. On emploie la pierre qu'on en extrait pour le pavage des rues de Belgrad et la charge des routes environnantes. La qualité en a paru assez bonne pour qu'on s'en servit dans la construction du pont, sur la Save reliant le chemin de fer de Vienne à celui de Serbie.

On trouve d'importantes carrières de grès et de chaux dans le département de Rudnik, dans celui de Kragouïevatz et surtout aux environs de la ville de ce nom, dans la Kraïna, dans le bassin houiller de Dobra, entre Golubatz et Dolni-Milanovatz sur les bords du Danube, enfin, dans le département de Pojarevatz, près des villages d'Homolje et Yabaré, aux environs de la petite ville de Porodine.

On trouve encore des grès de bonne qualité dans les départements de Yagodina, Tchoupria, Alexinatz, Kruschevatz et dans celui de Trstenik où l'on recueille également d'excellente pierre pour meules de moulins.

Dans le département de Valiévo on trouve de belles pierres lithographiques et à Stoudenitza (département de Tchatchak) existe une carrière de marbre blanc duquel est entièrement construit le monastère de Stoudenitza (la Tsarska Lavra) le plus beau monument religieux de la Serbie.

Enfin, à Batotchina, à 3 kilomètres de Kragouïevatz existent des calcaires argileux produisant d'excellent ciment d'un gris bleuâtre; cette coloration paraît être due à la présence dans l'argile d'une certaine dose d'oxyde de fer. Ce banc de calcaire argileux forme une colline qui s'étend sur une grande longueur. Son exploitation est d'autant plus facile qu'il est situé au milieu de vastes forêts de chênes qui en permettraient la cuisson à bas prix et qu'il est

commodément desservi par deux gares, celle de Kragouïevatz et celle de Yagodina.

En Serbie, les carrières appartiennent généralement à des particuliers ou à des communes et ne sont guère exploitées que pour les besoins locaux ; et par conséquent par intermittence. Il y aurait cependant beaucoup à faire en les exploitant industriellement, certaines contrées du pays ayant des matériaux de construction en abondance alors que d'autres en sont presque complètement privées.

VI. — *Eaux minérales et Thermales.*

Dans un sol aussi métallisé que celui dont nous venons de décrire le contenu minéral, il est tout naturel que la nape d'eau soit abondamment imprégnée de sels métalliques et que les sources qui prennent naissance au flanc de ses montagnes produisent en maints endroits des eaux minérales de différentes espèces. C'est le cas de la plupart des contrées de la Serbie dont le docteur Lindenmayer étudia les eaux au point de vue de leurs propriétés médicales il y a quelque vingt ans. D'après lui, quelques-unes de ces sources possèdent des qualités qui, si elles étaient accompagnées d'installations confortables, devraient y attirer l'étranger.

Voici quelques-unes des plus connues :

Source de Bukovik près d'Aranghelovatz, sur la belle route de Belgrad à Kragouïevatz.

Eau acidulée possédant, d'après l'analyse, des propriétés thérapeutiques considérables. Employée tantôt comme boisson et tantôt comme bains, elle combat avec succès les diverses affections de l'estomac.

« La nature légèrement montagneuse, la beauté du site,
« les facilités que procurent le voisinage d'Aranghelovatz,
« un bon hôtel et un « Kurhaus » assez bien installé, des

« relations postales et télégraphiques, font de ce bain, l'en-
« droit le plus fréquenté de Serbie, du 1er mai jusque
« vers le 1er octobre » (Rapport Borchegrave).

A côté du bourg de Bania, sur la route d'Alexinatz à Kniajevatz, se trouvent des eaux qui, d'après l'analyse de M. Herder, doivent être classées dans la même catégorie que celles de Gastein et de Pfaffer. Leur température à la source est de + 46° Celsius et aux bains de + 39°. A une quinzaine de minutes sud-est de la source principale, jaillit du sol calcaire de Bania, une seconde source dont la température est de + 37° et le débit de près de quinze pieds cubes par minute.

Les Romains avaient fondé à Bania un établissement thermal dont les vestiges, découverts il y a quelques années, attestent les imposantes dimensions. Plus tard, les Turcs cherchèrent à les restaurer, mais en leur faisant subir les modifications conformes à leurs usages. Ils en firent des bains de luxe. Dans ses *Mémoires secrets*, le Comte de Schmettau écrivait en 1737 : « Le bourg de Bania
« est un lieu charmant ; il y a un château de maçonnerie
« qui paraît fort ancien ; il y a des bains qu'on dit merveil-
« leux ; ils sont faits de marbre et entretenus avec beau-
« coup de propreté. Les Turcs y viennent de tous côtés et
« même d'Asie ».

Aujourd'hui les beautés d'une nature des plus pittoresques, agrémentée des ruines d'un château que les archéologues déclarent un des plus beaux spécimens de l'architecture féodale, avec vue sur la gigantesque pyramide de Rtanié (Rtanj), sont le principal attrait de Bania où existe encore le pavillon que vint souvent habiter jadis la famille princière. Milosch et le Prince Alexandre y ont séjourné à plusieurs reprises.

Dans l'arrondissement de Kruschevatz et à quatre heures de voiture de cette ville, se trouvent les sources d'eaux de Rybar recommandées contre les maladies de la peau, celles des os et les paralysies. Elles sont très claires, ont

une légère odeur sulfureuse, leur température est, dans les bains, de + 28° à 30° Réaumur. Bien que Rybar ne soit qu'un village peu important, ses eaux commencent à être très fréquentées.

Dans le même arrondissement, entre Kraliévo et Trsténik, se trouvent les sources de Wrntzé qui est un petit village à une demi-heure de la grande route conduisant par Oujitzé à la frontière bosniaque. Ces eaux sont acidulées et leur température est de + 27° Celsius ; on les compare à celles d'Ems et de Carlsbad.

Toujours dans l'arrondissement de Kruschevatz, existe au village de Yochanitza une source jaillissant d'un rocher à une température de + 76° à 78° Celsius. C'est, dit-on, l'eau jaillissante la plus chaude connue en Europe. Les Serbes la comparent à celle de Gastein. La nature est fort riche dans les environs et les fruits y sont plus précoces que dans le reste du pays.

Sur la montagne d'Owtschar, à quelques kilomètres au sud de Tchatchak, sont des bains qui ne sont guère fréquentés que par les malades des environs. Les eaux très sulfureuses sont recommandées contre les affections rhumatismales et les maladies de la peau.

Dans la plaine marécageuse formée par la boucle que fait la Save entre Schabatz et Zernabora, au confluent de cette rivière et de la Drina, (arrondissement de Podrinié) se trouvent, dans un site fort pittoresque, les bains d'eau sulfureuse de Smardan-Bara (Marais-puants) dont on loue l'efficacité soit pour les affections de la peau, soit pour d'anciennes blessures, soit pour atonie générale des forces.

Les Romains avaient établi des Thermes au hameau de Bania, à une lieue de Nisch, où se trouvent des sources d'eau chaude (+ 33° Réaumur) qui n'ont ni saveur ni couleur particulières et auxquelles on n'attribue pas de vertus médicales, non plus, du reste qu'à celles (+ 70° Réaumur) d'un autre village du même nom de Bania à deux lieues

environ de Vrania et que fréquentaient beaucoup les Turcs à l'époque de la domination Ottomane.

Enfin, sur les rives du Timok noir, dans la Zrna Rieka, à quelques kilomètres à l'ouest de Zaïtchar, jaillissent les sources d'eau chaude de Hamsigrad ou Gamsigrad. Leur température est + 30° Réaumur. Beaucoup de malades y vont prendre des bains pour guérir des blessures ou des maux d'yeux.

Le docteur Pautchitch, qui a examiné les sources et analysé les eaux, prétend que de toutes celles de la Serbie, ce sont les eaux de Gamsigrad qui contiennent le plus de sels carboniques et ont le plus d'analogie avec celles de Carlsbad ; il leur attribue une vertu curative rare et prétend qu'on ne devrait reculer devant aucun sacrifice pour faire de cet endroit une station de bains très fréquentée.

Pour terminer cette nomenclature, mentionnons les sources minérales d'Orospi, sur le Danube, près de Belgrad, de Belavia, dans l'arrondissement de Yagodina, de Prilike, dans celui d'Oujitzé et de Bania à deux lieues de Kourschoumlié.

VII. — *Cours d'eau.*

Navigation. Irrigation.

§ I. — **Le Danube et ses affluents.**

Un des plus grands fleuves de l'Europe, le plus important, dit M. Foncin (1) le Danube (en autrichien : Donau ; en serbe : Duna ; en roumain : Dunaréa) né dans l'Europe occidentale au sud de la Forêt noire, navigable depuis Ulm, bai-

1. Le second par sa longueur (il a un parcours de 2.800 kilomètres) dit M. Charles Perigot dans son cours d'Etudes géographiques publié par M. E. Levasseur.

gne de sa rive droite la Serbie qu'arrosent « une rivière majestueuse » la Save (Sawa, Sau) et de nombreux cours d'eau dont les plus importants sont la Morava ou Morawa, la Drina, le Timok et la Nischava (Nissava). Ces cours d'eau ne forment pas, à proprement parler, des bassins, mais s'ils coulent rarement dans de larges plaines, par contre, ils portent une intense végétation dans les étroites vallées qu'ils sillonnent.

Entre Belgrad (Beograd) et Semline (Zimoun) au point où il reçoit les eaux de la Save, le DANUBE, large en cet endroit de près de 2.000 mètres (1) commence à servir de frontière à la Serbie et il la borde sur un parcours de 350 kilomètres jusqu'au port de Négotine (Negotin).

Sur ce parcours, il reçoit :

1° Sous Sémendria (Smederevo) la IESSAVA formée de la *Halja* et de la *Rallya*. C'est un cours d'eau peu important qui passe à Orascha.

2° Quelques kilomètres plus loin, au bourg de Rula, la MORAWA qui, qui sortie des montagnes de Kara Dagh en Macédoine, entre dans la Serbie au-dessous de Vrania qu'elle baigne, remonte vers le Nord, se grossissant, à droite de la *Wlassina* qui vient de baigner Vlatchosina, à gauche de la *Veternitza* qui vient de traverser Leskovatz, puis de la *Iablonitza*, formée de la *Medvedja* et de la *Bugaka*. Continuant sa course capricieuse vers le nord, elle reçoit encore à droite la *Toplitza* qui lui arrive bondissante des plateaux du Kopaonik, puis elle passe à gauche de Nisch où elle reçoit la *Nischawa* formée de la *Niseniava* qui arrose Pirot et de la *Temska* qui, sortie également des Balkans, a arrosé Velika Lukania et Biéla-Palanka (2).

La Morawa arrose Alexinatz et reçoit devant cette ville

1. Rapport de M. de Borchegrave.

2. « La Nischawa a un parcours d'environ 60 kilomètres et semble ne devoir jamais être d'aucune utilité pour le trafic. (Rapp. Borchegrave).

la *Moravitza* qui a baigné Skorbnitza et Bania, puis, arrivée à la petite bourgade de Stalatz, à une quarantaine de kilomètres de Paracin elle reçoit l'important tribut de la *Morawa Serbska*. Elle arrose ensuite la ville de Tchoupria tandis qu'un de ses petits affluents passe à Yagodina ; puis, toujours montant vers le Nord, elle reçoit à gauche la *Lepnitza* qui vient de visiter Kragujevatz, (Kragouïewatz) puis à droite, à peu de distance de Svilaïnatz, la *Retsava* descendue des terrasses du Goloubinié, et, encore à gauche, l'*Iasenitza* grosse des eaux de la *Medloudje* ; enfin, elle se jette dans le Danube, après un parcours, en Serbie, de 320 kilomètres.

Le principal affluent de la Morawa est la *Serbische Morawa* ou Morava Srbska (Morawa de l'Ouest) qui prend sa source dans les monts Yavor, arrose Yvanitza, Arilié puis Tchatchak après avoir reçu les eaux de la *Belitza*, reçoit celles de la *Despotovika*, puis celle de *l'Ibar*, entre en Serbie à Raschka, entre les monts Golia et Kopaonik, grossi de la *Stoudenitza*.

La Morawa Srbska passe ensuite à Trsténik, reçoit la *Wralar*, puis la *Rassina* qui vient de baigner Kruschewatz et enfin, après un parcours de 200 kilomètres, elle se jette dans la Morawa du Sud par 330 m. d'altitude.

Par elle-même, la Morawa a été jusqu'ici d'un faible secours pour le commerce. Peu profonde et d'une largeur fort inégale, elle n'est navigable qu'entre Stalatz et Tchoupria, puis, en arrivant à Semendria sur une étendue de quelques kilomètres avant de se jeter dans le Danube.

« Les transports de bois, de briques et pierres, de chaux etc., sont, dit M. de Borchegrave, presque les seuls qui s'y effectuent, par barques, d'un point à un autre ».

« Pendant la belle saison, elle est flottable entre Tchuprija (Tchoupria), Jagodina et Dobrovitza ».

Son cours est impétueux, torrentueux, en tous cas très irrégulier et assez mal encaissé pour causer presque chaque année au printemps des inondations souvent considé-

rables. Sa pente générale est de Stalatz à Tchoupria, soit sur une longueur d'environ 30 kilomètres de 18 m. 75, soit 0 m. 618 par kilomètre, ce qui n'a rien d'exagéré et ne rendrait pas particulièrement difficiles des travaux de canalisation. De sa source jusqu'à Stalatz, la pente est un peu plus forte, parce que la rivière y est plus étroite. De Tchoupria à Dobrovitza, la pente est plus faible, la rivière étant plus large.

On ne sait pour quelle raison des sociétés privées formées à différentes reprises pour régulariser le cours de cette rivière, ont ensuite abandonné leurs projets et laissé sans suite leurs études.

En 1867, la Compagnie de la Navigation du Danube avait obtenu l'autorisation de naviguer sur la Morawa et d'y établir des comptoirs. Des études qu'elle fit faire, il résultait qu'il y avait tout d'abord lieu de faire quelques travaux pour maintenir un niveau à peu près normal de ses eaux et d'exécuter quelques coupures nécessitées par les trop grandes courbes de la rivière ; enfin de la débarrasser des moulins et des établissements de pêche qui sont autant d'obstacles pour la navigation. Des pontonniers de Tchoupria et de Pojarevatz se mirent à l'œuvre ; la Compagnie danubienne devait fournir les ingénieurs, mais les travaux à peine commencés furent abandonnés.

Au mois de novembre 1882, le gouvernement royal de Serbie mit en adjudication quelques travaux de régularisation des rives de la Morawa sur une longueur d'environ 2 kilomètres pour préserver des inondations la plaine de Veliko-Orajié à environ 40 kilomètres au-dessus de Semendria. Ces travaux ont été exécutés avec intelligence, quant aux autres ouvrages projetés d'amélioration, ils n'ont pu être exécutés par suite du manque de fonds ; quelques ponts, cependant, ont été récemment jetés sur ce fleuve.

3° La MLAWA qui prend sa source non loin de Jagoubitza, passe à Petrovatz, se grossit des eaux de la *Vitovnitza*, et se jette dans le Danube près du bourg de

Kostolatz après un parcours de 120 kilomètres environ.

4° Le PECK qui prend sa source dans les mêmes mammelons, et à une petite distance de la Mlawa, traverse des terrains mêlés de minerai, passe à Koutschevo, et va se jeter dans le Danube à Veliko Graditzché.

5° Le TIMOK qui prend sa source, à droite (Mali Timok), dans les monts Wratarnitza, chaînon des Tchiprovatz Balkan, et à gauche (Veliki Timok (Zrnajeka) dans les terrasses du Mossna-Planina du Galubinje. Il passe près de Kniajevatz (Knjətchevatz), arrose Zaïtchar (Saitschar) reçoit les eaux de la Tchevna Reka, un peu plus loin, celles de la Statina, forme pendant environ quarante kilomètres la frontière entre la Serbie et la Bulgarie, et se jette dans le Danube en aval de Radouyevatz (Radujewatz) après un parcours d'environ 160 kilomètres.

Le Danube contourne les départements de Belgrad, Semendria, Pojarewatz et Kraïna et baigne, en Serbie, outre la capitale devant laquelle sa largeur est de deux kilomètres et sa profondeur de trente-huit mètres, Groska, Semendria, qui a un beau port de deux kilomètres sur le Danube (1) Veliko-Graditzché, Golubatz, Dolni-Milanovatz, les petits bourgs de Goloubinié et de Tékia-Kladova (Feth-Islam) Brza-Palanka et Radouyevatz où sa profondeur atteint cinquante mètres tandis que sa largeur n'est en cet endroit que de 1150 mètres.

Il n'existe pas de pont sur la partie austro-serbe du Danube. Il en a été récemment construit un entre Kladova et Tournou-Séverine reliant la ligne du chemin de fer Vienne-Bukarest à la ligne Kladova-Zaïtchar et ses prolongements.

Ce pont est situé à peu de distance de celui que, sous

1. Les premiers travaux (sur une étendue de 200 mètres devant les bureaux et les magasins de la Douane) en furent commencés en 1883 par la municipalité qui disposait de 450.000 francs pour effectuer ce travail.

Trajan, les Romains pour combattre et réduire les Daces, établirent « entre les rives du Danube » à une dizaine de kilomètres au-dessous de la dernière cataracte des Portes-de-fer (1) en aval d'Orsova presque en face de Kladova, et dont les ruines, les assises inférieures des piles actuellement dérasées, sont encore très apparentes pendant les basses eaux. Voici la description du pont de Trajan telle que la faisait en 1879 M. L. Lalanne, inspecteur général des Ponts-et-Chaussées (2).

« .... Dans cette partie de son cours où le fleuve est ré-« duit à un seul bras, s'élevait un pont en charpente, dont « les travées en plein cintre, composées de trois cours d'arcs « superposés et entretoisés, avaient près de trente-six « mètres d'ouverture et reposaient sur deux culées et sur « vingt piles en maçonnerie distantes de 54 mètres d'axe en « axe, ce qui donnait pour l'ouverture du pont, vides et « pleins compris, 1134 mètres. Des forteresses gardaient « chacune des deux têtes. Le lieu du passage avait été choisi « avec une rare sagacité, en dehors des cataractes, là où le « courant est tranquille, et où l'étendue de la plaine permet « au fleuve de s'étendre en largeur sans trop creuser son « lit. La plus grande profondeur n'y est, à l'étiage, que « d'environ six mètres. Le fond est d'un sable graveleux « assez solide pour porter le poids des maçonneries (3) ».

1. L'étranglement du lit du fleuve produit un surcroît de rapidité qui se fait sentir depuis le château-fort de Goloubatz jusqu'à Kladova (ou Kladovo).

2. *Rapport* de la Commission technique européenne formée par les puissances signataires du Traité de Berlin en vue de choisir l'emplacement d'un pont à proximité de la ville de Silistrie, 1879, Imprimerie Nationale 1880. M. L. Lalanne, inspecteur général de 1re classe des Ponts-et-Chaussées, directeur de l'Ecole, membre de l'Institut, y représentait la France.

3. La description que Dion Cassius a faite de cet ouvrage est empreinte d'une exagération manifeste. La hauteur des piles aurait été de 150 pieds romains, soit de 45 mètres, ce qui n'avait

D'après les bas reliefs de la Colonne Trajane qui figurent ce pont « les arches qui y sont représentées sont en char-« pente, composées d'un triple cours de pièces cintrées « concentriquement et dont l'équidistance est maintenue par « des moises convergeant vers le centre, système ingé-« nieux, souvent employé par les modernes, et dont l'œu-« vre d'art qui nous en donne l'image met en évidence les « dispositions heureuses, sauf en quelques détails où l'ar-« tiste a probablement altéré les formes que le célèbre « Appollodore de Damas, l'architecte de la colonne, avait « données au pont dont il avait été aussi l'ingénieur ».

La colonne Trajane, nous l'avons vu, n'est pas le seul monument par lequel les Romains nous aient transmis le souvenir de leurs conquêtes et de leurs travaux dans ces parages. A douze kilomètres environ, en amont de Tekia, dans la partie la plus sauvage du défilé de Drenkova, le voyageur qui suit le cours du Danube aperçoit, au pied des hauts rochers qui dominent le fleuve sur la rive serbe, une entaille pratiquée dans le roc sur quelques décimètres de largeur, formant une banquette qui se dégage parfois du milieu des broussailles et des ronces, et se maintient à un même niveau, supérieur à celui des crues ordinaires ; puis, tout à coup, une grande pierre incrustée dans la paroi verticale du rocher apparait entre des figures sculptées au-dessus de ces restes de l'ancien chemin qui aboutissait à la tête du pont du côté de la Mœsie et sur cette pierre est gravée une longue inscription rappelant que « Trajan

aucune raison d'être ; et des arches, maçonnées en plein cintre, réunissaient, suivant lui, les piles distantes de 54 mètres d'axe en axe, ce qui serait, même de nos jours, un prodige de construction. Les bas reliefs de la Colonne Trajane et plusieurs médailles de bronze frappées sous le règne de Trajan donnent un démenti formel à cette description que l'on s'étonne qu'un ingénieur aussi expérimenté que M. Gauthey (*Traité de la construction des ponts*, Paris 1809, t. I, p. 20) ait admis sans critique.

« fils du divin Nerva empereur a ouvert cette route à travers le fleuve et la montagne domptés ».

Non loin de cette route qui mettait Rome en communication permanente avec la Transylvanie, on trouve également les traces d'un canal large de 50 à 100 pas, de l'époque romaine, lui aussi, et destiné à tourner les cataractes du Danube (1).

L'impression que produisent ces traces de la puissance romaine dans ces parages est saisissante. Elle a été ressentie par tous ceux qui les ont visités avant les transformations politiques que les deux guerres d'Orient de 1854 et de 1875 y ont introduites (2); « elle ne paraît pas devoir « s'amoindrir quand on a vu, de la semence féconde que « la civilisation et la conquête avaient jetée dans ces para- « ges, surgir, après dix-huit siècles, un état compact, « prompt à mettre en pratique les principes d'une sage « liberté, à développer une haute culture qui non moins « que son origine, le rattache à l'occident, faisant preuve, « enfin, sur les champs de bataille, des plus brillantes qua- « lités militaires (3) ».

Le Danube est navigable depuis Belgrad pour toute espèce de bateaux, durant toute l'année sauf à l'époque des glaces. Toutefois, ainsi que nous l'avons dit plus haut, les communications entre le Bas Danube et la Mer Noire sont à peu près suspendues durant un mois et demi ou deux mois (saison des basses eaux) par la rapidité de courant que produisent alors les cataractes des Portes de fer, nécessitant alors le transbordement des voyageurs et des marchandises, ce qui entraîne outre la fatigue, de fortes pertes de temps et d'argent.

Le traité de Berlin a fait au gouvernement austro-hon-

1. Rapport Borchegrave.
2. Saint Marc Girardin (*Souvenirs de voyages d'études*, t. 1) ; V. Duruy (*Histoire des Romains*),
3. L. Lalanne (*Rapport* précité, p. 106).

grois l'obligation de rendre le cours du fleuve praticable en toute saison, mais il paraît décidé à éluder le plus longtemps possible cet engagement.

Tous les ans, au printemps, à la fonte des glaces, le Danube déborde du côté du Banat en Hongrie. A peu près tous les hivers ses eaux se couvrent de glaçons, qui pendant un temps plus ou moins long le ferment à la navigation.

Cette navigation est, depuis la disparition déjà ancienne de la Compagnie française qui opérait naguère comme auxiliaire des chemins de fer du Sud de l'Autriche, le monopole d'une puissante compagnie austro-hongroise, la *Erste Kaiserlich-Konigliche privilegirte Danau Dampfschiffsahrts Geselschaft*, ce qui veut dire Compagnie Impériale et Royale privilégiée de la Navigation du Danube. On peut dire qu'elle règne en maitresse quasi-souveraine sur la Save et le Danube où le gouvernement royal de Serbie n'a qu'un seul bateau à vapeur, *le Deligrad* d'une force de 160 chevaux et cinq chaloupes servant au transport des armes et munitions nécessaires aux garnisons et postes militaires échelonnés le long du fleuve, transports dont la compagnie austro-hongroise ne se charge pas.

M. L. Leger, professeur au Collège de France, a écrit avec humour le récit des vexations qu'est obligé de subir le voyageur qui descend le Danube sur l'un des bateaux de cette Compagnie (1).

Les débuts de cette Compagnie *privilégiée* furent modestes.

« Elle lança un premier vapeur en 1834, et un second en
« 1836, sur le Danube, en aval des Portes de fer. Ces navires
« n'effectuaient qu'un voyage par quinzaine. Ce n'est qu'en
« 1846 qu'on tenta de traverser la grande cataracte en bateau
« et c'est de cette époque que date la communication ininter-
« rompue de l'Europe centrale avec la Mer Noire par sa plus

1. *La Save, le Danube et le Balkan*, 2ᵉ éd. 1889, pp. 90 et suiv.

« grande voie fluviale. Les relations commerciales se développèrent rapidement. Tandis qu'en 1847, quatre vapeurs « suffisaient pour le trafic, dans toute la région inférieure du « fleuve, sept grands navires et vingt-neuf remorqueurs « furent nécessaires dès 1854 et, en 1864, vingt-neuf bateaux à « vapeur, et cent deux remorqueurs desservirent le Danube « depuis les Portes de fer jusqu'à son estuaire de Sulina.

« Les vaisseaux de la Compagnie relient sur la Save, « quatre fois par semaine, Belgrad avec Obrenovatz et « Chabatz et réunissent ces villes Serbes, deux fois par « semaine, avec les villes d'Esclavonie, Mitrovitza, Gradiska, « Brod et Brzka en Bosnie, pour aboutir à Sissek à l'affluent « de la Koulpa (1) ».

Depuis le 1er mars 1882, les bateaux de la *Compagnie impériale et royale* descendent trois fois par semaine de Vienne à Galatz et remontent également trois fois le fleuve entre ces deux villes. Leurs principales haltes sur la rive serbe sont : Semendria, Drobovitza, Rama, Dobra, Dolni-Milanovatz, Tékia, Kladovo et Radouyevatz (2).

La ville hongroise de Semlin en face de Belgrad et celle de Panschewo (Panscova) de quelques kilomètres en aval sont reliées avec la capitale de la Serbie par un service de bateaux qui fait quatre ou cinq fois par jour le trajet dans les deux sens.

La Compagnie des chemins de fer de l'Etat autrichien (staatsbahn), ligne de Vienne-Pesth à Baziach, possède quelques bateaux à hélice et de grands remorqueurs— qui peuvent traîner jusqu'à douze barques — pour les besoins de son transit ; ils font plusieurs fois par semaine le trajet de Baziach à Belgrad et touchent en passant la ville serbe de Semendria et celle hongroise de Panschova. Les tarifs de cette Compagnie sont assez favorables au commerce, mais comme son service est exclusivement restreint aux marchandises

1. Rapport Borchegrave.
2. Le débarcadère de Belgrad est sur la Save.

transportées par les chemins de fer *pour* ou *de* Baziasch, son utilité se trouve par suite également très réduite. Avant la construction du chemin de fer de Belgrad à Nisch, les voyageurs pour Vienne et l'Europe allaient en canot jusqu'à Panschova (Pantschova) et de cette ville, en voiture, ils gagnaient la station terminus de Temesvar-Baziach. Il fallait environ huit heures pour faire ce trajet. A cette époque plusieurs services de bateaux organisés par des sociétés particulières reliaient Belgrad et Panschova. L'ouverture des nouvelles voies ferrées a amoindri leur utilité, et par conséquent diminué la fréquence de leurs voyages.

« Le cabotage au moyen de petits bateaux légers se pra-
« tique assez régulièrement sur la côte serbe. De petits
« chevaux trainent ces embarcations le long de la berge.
« Tandis que les chantiers de la Compagnie Danubienne
« sont à Buda Pesth, les Serbes construisent leurs bateaux
« à Dolni Milanovatz, où cette industrie, visiblement en dé-
« cadence, s'exerce depuis plusieurs siècles. Les kaïques
« employés pendant les guerres entre les Autrichiens et les
« Turcs avaient la forme des bateaux de Milanovatz, qui ont
« longtemps servi de modèles pour les bateaux du Da-
« nube. (1) »

Il va de soi que ces modestes caboteurs ne peuvent faire une concurrence sérieuse à la Grande Compagnie qui, maîtresse de ses tarifs, en profite largement pour faire payer au commerce Serbe, Roumain et Bulgare des faux frais considérables.

L'omnipotence de cette Compagnie fut longtemps l'entrave la plus sérieuse au développement du commerce serbe. Le prince Miloch entreprit de s'affranchir de cette tutelle et, dans ce but, en 1860, il encouragea la création d'une Compagnie française de navigation formée par un M Magnan ; mais cette tentative échoua.

Le ministre de la guerre, colonel Grovitch, fit élaborer

1. Rapport Borchegrave.

à son tour des statuts pour la formation d'une compagnie serbe de navigation au capital de 1.800.000 francs dont moitié fourni par l'Etat serbe qui serait entré dans la Société comme simple actionnaire et moitié souscrit par le public. Une commission nommée par le ministre des Finances adopta ce projet à l'unanimité et tandis que plusieurs sociétés étrangères sollicitaient l'autorisation de soumissionner pour le matériel (bateaux et barques de toutes dimensions) les grandes maisons de commerce de Belgrad promettaient de souscrire entr'elles pour 600.000 francs et s'engageaient à faire transporter annuellement une quantité de marchandises dont le frêt suffirait à alimenter l'exploitation. Mais, écrivait M. de Borchegrave en 1882, l'esprit de routine entravant les créations nouvelles, il n'a pas encore été donné suite à ce projet.

Enfin, en 1891, il s'est fondé au capital de trois millions de francs une Société qui a pris le titre de *Première société de Navigation du Royaume de Serbie*, son siège social est à Belgrad. Elle possède six bateaux à vapeur et trente chalands et dessert Belgrad, Radouïevatz, Sizek, Budapesth et Vienne.

La navigation sur le Danube austro-serbe et sur la Save est régie par une convention conclue pour une durée de dix ans le 10-22 février 1882, mais qui n'a point été denoncée depuis et est toujours en vigueur (1).

Aux termes de cet arrangement dont le but est autant de développer la navigation fluviale que de lui donner une règle, les sujets serbes comme les autrichiens peuvent transporter des voyageurs et des marchandises sur toutes les voies navigables, aussi bien sur les artificielles que sur les naturelles de l'un et l'autre pays et s'arrêter tant pour charger que pour décharger, à toutes les stations de débarquement sous la seule condition de se conformer aux règle-

1. Lett. de M. le Secrétaire de la légation de France en Serbie du 27 février 1900.

ments locaux en vigueur. Ils jouissent, pour tout ce qui concerne la navigation fluviale, des mêmes droits, avantages et exemptions que les propres sujets du territoire sur lequel ils se trouvent.

« Les entrepreneurs de navigation appartenant à l'une « des parties contractantes qui veulent étendre leur indus- « trie sur le territoire de l'autre partie, ne sont assujettis « dans ce territoire, pour l'exercice de cette industrie, à « aucun impôt industriel ou spécial.

« Il est permis à tout entrepreneur de navigation de faire « enregistrer sa raison sociale dans le territoire de l'autre, « tout en observant les règlements respectifs, d'y établir « des agences de navigation, d'y disposer des bureaux et « établissements nécessaires à l'entreprise, d'acquérir dans « ce but des biens fonds aux lieux de débarquement et d'y « élever des constructions.

« Ils ne peuvent être empêchés de décharger leur car- « gaison sur le territoire de l'autre pourvu qu'ils se con- « forment aux règlements douaniers et aux règlements de « police en vigueur. Ils ont même le droit d'utiliser les « établissements et les lieux de débarquement, sous les « mêmes conditions que les indigènes et les sujets de la « nation la plus favorisée.

« Les règlements publiés par les entrepreneurs et dépo- « sés auprès des autorités compétentes, doivent avoir, en « cas de litige, force probante relativement à l'interpréta- « tion des conditions sous lesquelles l'entrepreneur de navi- « gation s'était chargé du transport des voyageurs et de « l'expédition des marchandises, et s'était engagé à l'ef- « fectuer.

« Il n'est perçu, sur les cours d'eau qui forment la fron- « tière entre le territoire Serbe et la Monarchie austro- « hongroise, aucun péage basé uniquement sur le fait de la « navigation, ni aucun droit sur les marchandises se trou- « vant à bord des navires. Sont exceptés les droits que les « navires devront acquitter en passant les cataractes entre

« Moldova et Turnu-Séverine, lorsque les travaux destinés « à faire disparaitre les obstacles que celles-ci opposent à « la navigation auront été exécutés. »

Cette convention règle minutieusement les questions de patente et de reconnaissance des navires, les taxes douanières et autres, les lieux d'embarquement et de débarquement et la police et l'emplacement des magasins de dépôt des marchandises transportées ou à transporter par voie d'eau. Ces magasins servent d'entrepôts réels de douane et les marchandises destinées à la réexpédition peuvent y être entreposées temporairement en franchise. Les stipulations de cette convention impliquent une parfaite réciprocité entre les deux pays contractants et s'étendent par surcroit à la Bosnie et à l'Herzegovine ainsi qu'à tous les pays qui appartiendront à l'avenir à l'union douanière du gouvernement austro-hongrois.

En résumé, le service de la navigation sur le Danube et sur la Save est aujourd'hui assuré par les bateaux à vapeur des compagnies autrichiennes, hongroises et serbes : les premières desservent tout le cours du Danube, de Vienne jusqu'à Galatz et Soulina ; les secondes font le même service mais à partir de Pesth ; elles visitent, en outre, ainsi que les Compagnies autrichiennes, les villes Schabatz et de Mitrovitza sur la Save ; enfin les vapeurs de la compagnie serbe desservent les villes précitées sur la Save, et celles de Semendria, Gradischté, Milanovatz, Kladovo, Doubrovitza et Radouievatz sur le Danube.

§ II. — La Save et ses affluents.

La SAVE ou Sava est une des plus importants affluents du Danube. C'est une grande rivière, navigable en toute saison qui, après avoir baigné la Croatie et suivi les confins de la Bosnie joint ceux de la Serbie devant Ratscha au moment où elle vient de se grossir des eaux de la *Drina*

qui sert de limite à ce royaume depuis Ratichte, petite localité du département d'Oujitzé.

La *Drina* prend sa source sous les noms de *Margaritza* et *Bzelitza*, sur les dernières terrasses du Monténégro, au Nord de l'Albanie. Elle traverse l'Herzegovine où elle s'appelle *Tara*. En aval de Fotscha et par 586 m. d'altitude, elle reçoit le tribut de plusieurs cours d'eau qui ont fertilisé d'étroites vallées en Herzegovine : infléchissant vers le nord-est elle passe à Wischegrad, grossie encore du *Lim*, puis prenant sa course au nord elle forme ainsi que nous l'avons dit, la limite entre la Serbie et la Bosnie, sur un parcours d'environ 180 kilomètres. Elle traverse des contrées d'une magistrale beauté.

Sa largeur est de 33 mètres à Fotcha, de 74, à Wischegrad (Wichégrad) et de 100 à 150 mètres de Lubovia à son embouchure. La rapidité de son courant et les roches qui encombrent son lit n'y permettent la navigation qu'au moyen de radeaux, encore ce mode de navigation devient-il périlleux lorsque, pendant la saison des pluies et celle de la fonte des neiges, la rivière subitement gonflée se précipite avec l'impétuosité d'un torrent.

La canalisation de la Drina serait assurément coûteuse mais combien profitable à la Bosnie et à la Serbie la dépense qu'on ferait pour la rendre navigable. « L'exploitation des « riches forêts qui la bordent deviendrait possible dans des « conditions favorables et les produits des mines voisines de « Krupani trouveraient par sa voie un écoulement facile ».

La Save arrose Mitrovitza, Schabatz, reçoit la *Tannava* (Tamniwa) près de Obrenovatz puis la *Kolubara* petite rivière d'un parcours d'environ 70 kilomètres que l'instabilité de niveau de ses eaux (son lit est souvent à sec en été et elle déborde en hiver) rend impropre à la navigation, mais qui baigne des vallées très fertiles entre Valievo et Obrenovatz. La Save passe à Amka et se jette dans le Danube entre la ville maggyare de Semline (Zimoun) en Sirmie et la forteresse de Belgrad.

La Save, quoiqu'en dise M. Bianconi, n'est pas praticable à la navigation à toute époque. Ses eaux ne présentent pas toujours en été, la profondeur nécessaire aux grands bateaux, tandis qu'en hiver et au printemps ses débordements causent des ravages dans les plaines riveraines. Toutefois, le long de la rive serbe, cette rivière est praticable à tous les navires, sauf à l'époque des glaces, durant trois ou quatre semaines chaque année. Son importance comme voie fluviale était surtout considérable avant le raccordement des chemins de fer européens avec les lignes orientales.

Un service de bateaux à vapeur serbes relie la ville de Belgrad avec celle de Schabatz.

C'est sur la Save, au sud-ouest de Belgrad qu'est jeté le beau pont de fer qui relie le chemin de fer de Vienne-Pesth à celui de Belgrad Nisch Vrania Uskub, etc. Ce pont a été construit par la Société métallurgique de Fives-Lille. Commencé en 1883 il fut terminé en 1887.

CONSIDÉRATIONS ÉCONOMIQUES.

Nous avons dû forcément borner notre énumération des cours d'eau qui sillonnent la Serbie et nous contenter de décrire les plus importants d'entre eux. Quelques-uns peuvent être appropriés à la navigation fluviale sur d'assez longs parcours ; d'autres sont plus ou moins facilement canalisables et susceptibles d'être utilisés comme voies de transactions intérieures du royaume de Serbie.

Il est un point de vue sous lequel il nous reste à les examiner, c'est celui de la force motrice qu'ils sont capables de fournir à l'industrie.

S'il est quelque chose qui frappe l'économiste dès qu'il met le pied dans ces régions cisdanubiennes, s'il est une observation qui s'impose à son attention, c'est avant tout la

constatation de l'immense valeur industrielle, de l'incalculable capital représenté par ces eaux vives, par ces chutes naturelles inutilisées et si facilement captables cependant. La représentation en francs ou en livres de cette force sur le seul territoire serbe équivaut à la fortune d'un immense Etat et, pour moi, je reste rêveur en songeant au repos improductif dans lequel cette fortune a été si longtemps tenue sous la tutelle de la paresse orientale.

Combien de millions de chevaux vapeur, combien de milliards d'hectowats représente la valeur dynamique de ces sources abondantes dont il est si aisé de se rendre maitre ?

Combien !

En France, nous l'ignorons encore. Les Serbes commencent à s'en rendre compte. Mais les Autrichiens, les Allemands, les Anglais, les Belges, les Américains ont, eux, depuis des années fait ce calcul. Ils ont envisagé la Serbie comme un champ propice pour de fructueuses opérations, ils y ont pris position, ils sont en train de s'y établir.

Ils s'y sont établis. Et ces vallées jadis silencieuses, où la brise descendant des hautes forêts assises sur les gradins de leurs collines et le murmure des eaux roulantes sur des fonds de cailloux étaient les seuls bruits dont l'écho des montagnes propageât le son, retentissent désormais de la voix puissante des générateurs de vapeur, du cri strident des machines-outils en fonctionnement. La Serbie s'éveille à l'industrie et le plus puissant moteur de sa prospérité à venir, elle le possède à bon marché, elle n'a qu'à se donner la peine de capter ses eaux vives.

Doit-on considérer comme un bien cette transformation qui s'annonce dans le tempérament routinier serbe et n'est-il pas à craindre que les conquêtes que va faire l'industrie ne marquent autant de défaites pour l'agriculture qui avait été jusqu'alors la grande nourricière du pays ?

Cette objection qui serait absolument juste s'il s'agissait de quelques contrées de notre vieille Europe et particulièrement de celles où la population tombe en décroissance ou

reste stationnaire ne saurait s'appliquer à la Serbie, peuplée d'une race prolifique.

En Serbie, en effet, nous le verrons dans un chapitre prochain, la population suit une progression ascendante très marquée et, dans un temps plus ou moins prochain, les produits de la culture de son sol seront insuffisants pour nourrir tous ses individus qui, à défaut d'autre ressource, se verraient obligés d'aller demander à l'étranger les ressources qui leur feraient défaut sur la terre natale.

Mais la nature, en mère prévoyante, a déposé dans ce sol même, qui fournit le nécessaire à l'alimentation, d'autres trésors qui ne sont pas davantage à dédaigner. C'est le charbon, houille et lignite, ce sont les minerais de fer, de zinc, de plomb argentifère et même d'or que le pic du vigneron et la charrue du laboureur rencontrent à tout instant au nord comme au midi, à l'orient comme à l'occident.

La nature a doté la Serbie de riches forêts qui furent longtemps les asiles impénétrables dans lesquels se cachèrent ses fiers enfants guerroyant pour la liberté. Rendues moins utiles par suite des progrès réalisés dans l'art de la guerre, ces forêts constituent aujourd'hui une valeur industrielle incalculable.

Mais et avant toutes ces richesses, la Serbie possède des cours d'eau nombreux, dotés de chutes puissantes, capables d'actionner d'importantes usines. Il est du devoir d'un gouvernement vraiment soucieux des intérêts de son peuple de faciliter la mise en valeur de ce capital improductif et le gouvernement royal de Serbie parait disposé à la faciliter en accordant à des industriels étrangers les autorisations nécessaires pour créer des usines, exploiter des mines, construire des fabriques, etc. Il est à souhaiter que sa sagesse sache accorder des concessions temporaires dont la durée soit suffisante pour faire l'instruction de ses nationaux et trop courte pour permettre à ces étrangers de demeurer des maitres lorsqu'auront pris fin leurs fonctions d'instituteurs.

VIII. — *Voies de communication.*

§ 1. — Routes.

Le tracé des principales routes de la Serbie remonte, dit-on, aux Romains qui auraient, en les traçant, tenu compte à la fois de la nature du sol et des besoins des populations. A défaut de témoignages écrits et authentiques de cette assertion, nous l'accepterons volontiers, étant connue la façon pratique des conquérants de l'ancien monde, sans toutefois rechercher si Trajan ne se contenta pas seulement de traverser la Mœsie pour se rendre en Dacie et en revenir.

Bien que désormais la Serbie soit pourvue d'un réseau de voies ferrées qui diminue considérablement l'importance des routes et les fait passer au second plan comme moyen de communication, nous allons jeter un coup d'œil sur celles-ci qui sont cependant encore et demeureront toujours l'auxiliaire indispensable des relations commerciales comme des mouvements militaires.

Les routes de Serbie sont en général bonnes, larges et bien entretenues. Si elles sont très boueuses à la saison des pluies et pendant les dégels, c'est parce qu'au lieu de les ferrer avec de la pierre on forme leur chaussée d'une couche d'argile fortement battue; mais dans la belle saison qui dure une grande partie de l'année dans ce pays, elles sont commodes et très praticables.

Hâtons-nous d'ajouter que depuis une quinzaine d'années les routes de la Serbie sont devenues à peu près aussi sûres que celles du reste de l'Europe et qu'on ne risque plus d'y rencontrer des bandes de brigands dont le chef vienne bien poliment vous prier de lui remettre tout ce que vous avez sur vous comme argent bijoux et valeurs. Nous ne sommes plus au temps où les ingénieurs chargés des études du

tracé du chemin de fer de Belgrad à Nisch étaient obligés de voyager avec une escorte de gendarmes qui leur inspiraient une telle confiance qu'ils avaient continuellement l'œil fixé sur eux et dans la main la poignée de leur revolver tout chargé. Il est vrai que ces gendarmes étaient turcs et que les ouvriers des chantiers étaient des Albanais, des Roumains ou des Macédoniens.

La principale route de Serbie est celle dite de Constantinople. Elle part de Belgrad, se dirige vers Semendria après avoir suivi la rive droite du Danube à partir de Groska. De Semendria, elle se dirige sur Yagodina en suivant la vallée de la Morawa. Elle touche Tchoupria, Paratchin et Rajan puis Alexinatz et aboutit à Nisch. Là, elle se divise en deux tronçons dont l'un, continuant à suivre la belle vallée de la Morawa dite Bulgare — par opposition à la Morawa Serbe— passe par Leskovatz et Vrania — douane serbe — et franchit la frontière turque pour entrer en Macédoine. Cette vallée, célèbre dans l'histoire, a de tout temps servi de communication entre l'Orient et l'Occident et jusqu'à l'invasion turque, ce fut par là que se fit le commerce entre Vienne et Byzance.

Les légions romaines la traversèrent. Au premier siècle de notre ère, Rome porta sa domination au cœur des pays danubiens en passant par Naïssus (Nisch) Horreum Margi (Tchoupria) et Singidunum (Belgrad). C'est donc la vieille route militaire, et les croisés n'en choisirent pas une autre pour se rendre à Constantinople. Cette vallée, sans laquelle une armée venant de la Mer Egée ne pourrait pas entrer en Serbie, avec son artillerie et ses bagages, est le boulevard du royaume. C'est l'ouvrage naturel le plus avancé que les Serbes s'efforcèrent toujours de défendre contre les Turcs et qu'ils leur disputèrent quelquefois avec gloire (1).

1. Cette route qui depuis Semendria n'a rencontré aucune difficulté de terrain entre à Leškovatz dans une gorge resserrée et sauvage nommée Grdelitza-Djep qu'elle suit presque jusqu'à la frontière turque.

L'autre tronçon, passant par Biéla Palanka et Pirot, passe le défilé de Petchenitza, côtoie la riante vallée de la Nischava après avoir gravi le sommet de la Plotcha d'où l'œil embrasse le grandiose spectacle des Balkans, et entre en Bulgarie par Novi Obrenovatz d'où elle se dirige sur Sofia.

A cette grande route de Constantinople aboutissent, avons-nous dit, toutes les routes importantes de la Serbie. C'est celle de Kralievo-Kruschevatz qui la rejoint à Djoumis; c'est celle de Viddin (Bulgarie), Zaïtchar avec son embranchement sur Négotin qui la rejoint à Tchoupria; c'est encore celle de Lom-Palanka (Bulgarie), Kniajevatz qui la rejoint à Alexinatz;

Les routes secondaires sont :

1° De Belgrad à Svornik, ville bosniaque sur la rive gauche de la Drina.

Elle passe par Obrenovatz, Schabatz, Letzchnitza, Loznitza et Krupani. Elle mesure environ 180 kilomètres. De Schabatz à Loznitza elle est excellente, mais vers la frontière elle est médiocre.

2° De Belgrad à Sseraïewo.

Elle touche Obrenovatz, Oub, Valiévo, Oujitzé, Makragora, sur la frontière de la Bosnie, d'où elle se dirige par Vichégrad. Son parcours en Serbie est de 190 kilomètres. Son importance est très grande pour l'exportation, car c'est le seul chemin que prennent pour arriver au Danube, les produits de Tchatchak, Outjizé et Valiévo. Très pittoresque sur une grande étendue de son parcours, elle a de nombreuses rampes, dont quelques-unes longues, et d'autres très rapides, notamment lorsqu'elle franchit les montagnes de Boukova, Laska et de Tzernakassa.

3° De Belgrad à Sienitza, ville de Sandjak de Novi Bazar.

Elle passe par Aranghelovatz, Rudnik, Gorni-Milanovatz, Tchatchak, Podjéga et Ivanitza, puis elle gravit le Yavor, au sommet duquel se trouve la douane serbe, à environ 230 kilomètres de son point de départ.

tracé du chemin de fer de Belgrad à Nisch étaient obligés de voyager avec une escorte de gendarmes qui leur inspiraient une telle confiance qu'ils avaient continuellement l'œil fixé sur eux et dans la main la poignée de leur revolver tout chargé. Il est vrai que ces gendarmes étaient turcs et que les ouvriers des chantiers étaient des Albanais, des Roumains ou des Macédoniens.

La principale route de Serbie est celle dite de Constantinople. Elle part de Belgrad, se dirige vers Semendria après avoir suivi la rive droite du Danube à partir de Groska. De Semendria, elle se dirige sur Yagodina en suivant la vallée de la Morawa. Elle touche Tchoupria, Paratchin et Rajan puis Alexinatz et aboutit à Nisch. Là, elle se divise en deux tronçons dont l'un, continuant à suivre la belle vallée de la Morawa dite Bulgare — par opposition à la Morawa Serbe— passe par Leskovatz et Vrania — douane serbe — et franchit la frontière turque pour entrer en Macédoine. Cette vallée, célèbre dans l'histoire, a de tout temps servi de communication entre l'Orient et l'Occident et jusqu'à l'invasion turque, ce fut par là que se fit le commerce entre Vienne et Byzance.

Les légions romaines la traversèrent. Au premier siècle de notre ère, Rome porta sa domination au cœur des pays danubiens en passant par Naïssus (Nisch) Horreum Margi (Tchoupria) et Singidunum (Belgrad). C'est donc la vieille route militaire, et les croisés n'en choisirent pas une autre pour se rendre à Constantinople. Cette vallée, sans laquelle une armée venant de la Mer Egée ne pourrait pas entrer en Serbie, avec son artillerie et ses bagages, est le boulevard du royaume. C'est l'ouvrage naturel le plus avancé que les Serbes s'efforcèrent toujours de défendre contre les Turcs et qu'ils leur disputèrent quelquefois avec gloire (1).

1. Cette route qui depuis Semendria n'a rencontré aucune difficulté de terrain entre à Leškovatz dans une gorge resserrée et sauvage nommée Grdelitza-Djep qu'elle suit presque jusqu'à la frontière turque.

L'autre tronçon, passant par Biéla Palanka et Pirot, passe le défilé de Petchenitza, côtoie la riante vallée de la Nischava après avoir gravi le sommet de la Plotcha d'où l'œil embrasse le grandiose spectacle des Balkans, et entre en Bulgarie par Novi Obrenovatz d'où elle se dirige sur Sofia.

A cette grande route de Constantinople aboutissent, avons-nous dit, toutes les routes importantes de la Serbie. C'est celle de Kralievo-Kruschevatz qui la rejoint à Djoumis; c'est celle de Viddin (Bulgarie), Zaïtchar avec son embranchement sur Négotin qui la rejoint à Tchoupria; c'est encore celle de Lom-Palanka (Bulgarie), Kniajevatz qui la rejoint à Alexinatz;

Les routes secondaires sont :

1° De Belgrad à Svornik, ville bosniaque sur la rive gauche de la Drina.

Elle passe par Obrenovatz, Schabatz, Letzchnitza, Loznitza et Krupani. Elle mesure environ 180 kilomètres. De Schabatz à Loznitza elle est excellente, mais vers la frontière elle est médiocre.

2° De Belgrad à Sseraïewo.

Elle touche Obrenovatz, Oub, Valiévo, Oujitzé, Makragora, sur la frontière de la Bosnie, d'où elle se dirige par Vichégrad. Son parcours en Serbie est de 190 kilomètres. Son importance est très grande pour l'exportation, car c'est le seul chemin que prennent pour arriver au Danube, les produits de Tchatchak, Outjizé et Valiévo. Très pittoresque sur une grande étendue de son parcours, elle a de nombreuses rampes, dont quelques-unes longues,et d'autres très rapides, notamment lorsqu'elle franchit les montagnes de Boukova, Laska et de Tzernakassa.

3° De Belgrad à Sienitza, ville de Sandjak de Novi Bazar.

Elle passe par Aranghelovatz, Rudnik, Gorni-Milanovatz, Tchatchak, Podjéga et Ivanitza, puis elle gravit le Yavor, au sommet duquel se trouve la douane serbe, à environ 230 kilomètres de son point de départ.

tracé du chemin de fer de Belgrad à Nisch étaient obligés de voyager avec une escorte de gendarmes qui leur inspiraient une telle confiance qu'ils avaient continuellement l'œil fixé sur eux et dans la main la poignée de leur revolver tout chargé. Il est vrai que ces gendarmes étaient turcs et que les ouvriers des chantiers étaient des Albanais, des Roumains ou des Macédoniens.

La principale route de Serbie est celle dite de Constantinople. Elle part de Belgrad, se dirige vers Semendria après avoir suivi la rive droite du Danube à partir de Groska. De Semendria, elle se dirige sur Yagodina en suivant la vallée de la Morawa. Elle touche Tchoupria, Paratchin et Rajan puis Alexinatz et aboutit à Nisch. Là, elle se divise en deux tronçons dont l'un, continuant à suivre la belle vallée de la Morawa dite Bulgare — par opposition à la Morawa Serbe — passe par Leskovatz et Vrania — douane serbe — et franchit la frontière turque pour entrer en Macédoine. Cette vallée, célèbre dans l'histoire, a de tout temps servi de communication entre l'Orient et l'Occident et jusqu'à l'invasion turque, ce fut par là que se fit le commerce entre Vienne et Byzance.

Les légions romaines la traversèrent. Au premier siècle de notre ère, Rome porta sa domination au cœur des pays danubiens en passant par Naïssus (Nisch) Horreum Margi (Tchoupria) et Singidunum (Belgrad). C'est donc la vieille route militaire, et les croisés n'en choisirent pas une autre pour se rendre à Constantinople. Cette vallée, sans laquelle une armée venant de la Mer Egée ne pourrait pas entrer en Serbie, avec son artillerie et ses bagages, est le boulevard du royaume. C'est l'ouvrage naturel le plus avancé que les Serbes s'efforcèrent toujours de défendre contre les Turcs et qu'ils leur disputèrent quelquefois avec gloire (1).

1. Cette route qui depuis Semendria n'a rencontré aucune difficulté de terrain entre à Leškovatz dans une gorge resserrée et sauvage nommée Grdelitza-Djep qu'elle suit presque jusqu'à la frontière turque.

L'autre tronçon, passant par Biéla Palanka et Pirot, passe le défilé de Petchenitza, côtoie la riante vallée de la Nischava après avoir gravi le sommet de la Plotcha d'où l'œil embrasse le grandiose spectacle des Balkans, et entre en Bulgarie par Novi Obrenovatz d'où elle se dirige sur Sofia.

A cette grande route de Constantinople aboutissent, avons-nous dit, toutes les routes importantes de la Serbie. C'est celle de Kralievo-Kruschevatz qui la rejoint à Djoumis ; c'est celle de Viddin (Bulgarie), Zaïtchar avec son embranchement sur Négotin qui la rejoint à Tchoupria ; c'est encore celle de Lom-Palanka (Bulgarie), Kniajevatz qui la rejoint à Alexinatz ;

Les routes secondaires sont :

1° De Belgrad à Svornik, ville bosniaque sur la rive gauche de la Drina.

Elle passe par Obrenovatz, Schabatz, Letzchnitza, Loznitza et Krupani. Elle mesure environ 180 kilomètres. De Schabatz à Loznitza elle est excellente, mais vers la frontière elle est médiocre.

2° De Belgrad à Sseraïewo.

Elle touche Obrenovatz, Oub, Valiévo, Oujitzé, Makragora, sur la frontière de la Bosnie, d'où elle se dirige par Vichégrad. Son parcours en Serbie est de 190 kilomètres. Son importance est très grande pour l'exportation, car c'est le seul chemin que prennent pour arriver au Danube, les produits de Tchatchak, Outjizé et Valiévo. Très pittoresque sur une grande étendue de son parcours, elle a de nombreuses rampes, dont quelques-unes longues, et d'autres très rapides, notamment lorsqu'elle franchit les montagnes de Boukova, Laska et de Tzernakassa.

3° De Belgrad à Sienitza, ville de Sandjak de Novi Bazar.

Elle passe par Aranghelovatz, Rudnik, Gorni-Milanovatz, Tchatchak, Podjéga et Ivanitza, puis elle gravit le Yavor, au sommet duquel se trouve la douane serbe, à environ 230 kilomètres de son point de départ.

tracé du chemin de fer de Belgrad à Nisch étaient obligés de voyager avec une escorte de gendarmes qui leur inspiraient une telle confiance qu'ils avaient continuellement l'œil fixé sur eux et dans la main la poignée de leur revolver tout chargé. Il est vrai que ces gendarmes étaient turcs et que les ouvriers des chantiers étaient des Albanais, des Roumains ou des Macédoniens.

La principale route de Serbie est celle dite de Constantinople. Elle part de Belgrad, se dirige vers Semendria après avoir suivi la rive droite du Danube à partir de Groska. De Semendria, elle se dirige sur Yagodina en suivant la vallée de la Morawa. Elle touche Tchoupria, Paratchin et Rajan puis Alexinatz et aboutit à Nisch. Là, elle se divise en deux tronçons dont l'un, continuant à suivre la belle vallée de la Morawa dite Bulgare — par opposition à la Morawa Serbe— passe par Leskovatz et Vrania — douane serbe — et franchit la frontière turque pour entrer en Macédoine. Cette vallée, célèbre dans l'histoire, a de tout temps servi de communication entre l'Orient et l'Occident et jusqu'à l'invasion turque, ce fut par là que se fit le commerce entre Vienne et Byzance.

Les légions romaines la traversèrent. Au premier siècle de notre ère, Rome porta sa domination au cœur des pays danubiens en passant par Naïssus (Nisch) Horreum Margi (Tchoupria) et Singidunum (Belgrad). C'est donc la vieille route militaire, et les croisés n'en choisirent pas une autre pour se rendre à Constantinople. Cette vallée, sans laquelle une armée venant de la Mer Egée ne pourrait pas entrer en Serbie, avec son artillerie et ses bagages, est le boulevard du royaume. C'est l'ouvrage naturel le plus avancé que les Serbes s'efforcèrent toujours de défendre contre les Turcs et qu'ils leur disputèrent quelquefois avec gloire (1).

1. Cette route qui depuis Semendria n'a rencontré aucune difficulté de terrain entre à Leškovatz dans une gorge resserrée et sauvage nommée Grdelitza-Djep qu'elle suit presque jusqu'à la frontière turque.

L'autre tronçon, passant par Biéla Palanka et Pirot, passe le défilé de Petchenitza, côtoie la riante vallée de la Nischava après avoir gravi le sommet de la Plotcha d'où l'œil embrasse le grandiose spectacle des Balkans, et entre en Bulgarie par Novi Obrenovatz d'où elle se dirige sur Sofia.

A cette grande route de Constantinople aboutissent, avons-nous dit, toutes les routes importantes de la Serbie. C'est celle de Kralievo-Kruschevatz qui la rejoint à Djoumis; c'est celle de Viddin (Bulgarie), Zaïtchar avec son embranchement sur Négotin qui la rejoint à Tchoupria; c'est encore celle de Lom-Palanka (Bulgarie), Kniajevatz qui la rejoint à Alexinatz;

Les routes secondaires sont :

1° De Belgrad à Svornik, ville bosniaque sur la rive gauche de la Drina.

Elle passe par Obrenovatz, Schabatz, Letzchnitza, Loznitza et Krupani. Elle mesure environ 180 kilomètres. De Schabatz à Loznitza elle est excellente, mais vers la frontière elle est médiocre.

2° De Belgrad à Sseraïewo.

Elle touche Obrenovatz, Oub, Valiévo, Oujitzé, Makragora, sur la frontière de la Bosnie, d'où elle se dirige par Vichégrad. Son parcours en Serbie est de 190 kilomètres. Son importance est très grande pour l'exportation, car c'est le seul chemin que prennent pour arriver au Danube, les produits de Tchatchak, Outjizé et Valiévo. Très pittoresque sur une grande étendue de son parcours, elle a de nombreuses rampes, dont quelques-unes longues, et d'autres très rapides, notamment lorsqu'elle franchit les montagnes de Boukova, Laska et de Tzernakassa.

3° De Belgrad à Sienitza, ville de Sandjak de Novi Bazar.

Elle passe par Áranghelovatz, Rudnik, Gorni-Milanovatz, Tchatchak, Podjéga et Ivanitza, puis elle gravit le Yavor, au sommet duquel se trouve la douane serbe, à environ 230 kilomètres de son point de départ.

tracé du chemin de fer de Belgrad à Nisch étaient obligés de voyager avec une escorte de gendarmes qui leur inspiraient une telle confiance qu'ils avaient continuellement l'œil fixé sur eux et dans la main la poignée de leur revolver tout chargé. Il est vrai que ces gendarmes étaient turcs et que les ouvriers des chantiers étaient des Albanais, des Roumains ou des Macédoniens.

La principale route de Serbie est celle dite de Constantinople. Elle part de Belgrad, se dirige vers Semendria après avoir suivi la rive droite du Danube à partir de Groska. De Semendria, elle se dirige sur Yagodina en suivant la vallée de la Morawa. Elle touche Tchoupria, Paratchin et Rajan puis Alexinatz et aboutit à Nisch. Là, elle se divise en deux tronçons dont l'un, continuant à suivre la belle vallée de la Morawa dite Bulgare — par opposition à la Morawa Serbe — passe par Leskovatz et Vrania — douane serbe — et franchit la frontière turque pour entrer en Macédoine. Cette vallée, célèbre dans l'histoire, a de tout temps servi de communication entre l'Orient et l'Occident et jusqu'à l'invasion turque, ce fut par là que se fit le commerce entre Vienne et Byzance.

Les légions romaines la traversèrent. Au premier siècle de notre ère, Rome porta sa domination au cœur des pays danubiens en passant par Naïssus (Nisch) Horreum Margi (Tchoupria) et Singidunum (Belgrad). C'est donc la vieille route militaire, et les croisés n'en choisirent pas une autre pour se rendre à Constantinople. Cette vallée, sans laquelle une armée venant de la Mer Egée ne pourrait pas entrer en Serbie, avec son artillerie et ses bagages, est le boulevard du royaume. C'est l'ouvrage naturel le plus avancé que les Serbes s'efforcèrent toujours de défendre contre les Turcs et qu'ils leur disputèrent quelquefois avec gloire (1).

1. Cette route qui depuis Semendria n'a rencontré aucune difficulté de terrain entre à Leskovatz dans une gorge resserrée et sauvage nommée Grdelitza-Djep qu'elle suit presque jusqu'à la frontière turque.

L'autre tronçon, passant par Biéla Palanka et Pirot, passe le défilé de Petchenitza, côtoie la riante vallée de la Nischava après avoir gravi le sommet de la Plotcha d'où l'œil embrasse le grandiose spectacle des Balkans, et entre en Bulgarie par Novi Obrenovatz d'où elle se dirige sur Sofia.

A cette grande route de Constantinople aboutissent, avons-nous dit, toutes les routes importantes de la Serbie. C'est celle de Kralievo-Kruschevatz qui la rejoint à Djounis; c'est celle de Viddin (Bulgarie), Zaïtchar avec son embranchement sur Négotin qui la rejoint à Tchoupria; c'est encore celle de Lom-Palanka (Bulgarie), Kniajevatz qui la rejoint à Alexinatz;

Les routes secondaires sont :

1° De Belgrad à Svornik, ville bosniaque sur la rive gauche de la Drina.

Elle passe par Obrenovatz, Schabatz, Letzchnitza, Loznitza et Krupani. Elle mesure environ 180 kilomètres. De Schabatz à Loznitza elle est excellente, mais vers la frontière elle est médiocre.

2° De Belgrad à Sseraïewo.

Elle touche Obrenovatz, Oub, Valiévo, Oujitzé, Makragora, sur la frontière de la Bosnie, d'où elle se dirige par Vichégrad. Son parcours en Serbie est de 190 kilomètres. Son importance est très grande pour l'exportation, car c'est le seul chemin que prennent pour arriver au Danube, les produits de Tchatchak, Outjizé et Valiévo. Très pittoresque sur une grande étendue de son parcours, elle a de nombreuses rampes, dont quelques-unes longues,et d'autres très rapides, notamment lorsqu'elle franchit les montagnes de Boukova, Laska et de Tzernakassa.

3° De Belgrad à Sienitza, ville de Sandjak de Novi Bazar.

Elle passe par Aranghelovatz, Rudnik, Gorni-Milanovatz, Tchatchak, Podjéga et Ivanitza, puis elle gravit le Yavor, au sommet duquel se trouve la douane serbe, à environ 230 kilomètres de son point de départ.

La traversée du Rudnik et l'ascension de l'Owtschar. (1200 m.), entre Tchatchak et Podjega rendent cette route difficile.

4° Embranchement sur la précédente, d'Aranghelovatz à Kragouïevatz.

5° Embranchement sur la même, de Tchatback à Raschka, douane serbe en face de la ville de Novi Bazar, à 230 kilomètres de Belgrad.

Elle passe par Kraliévo et le célèbre monastère de Stoudenitza. Sa longueur depuis Tchatchak est de 110 kilomètres. C'est une des meilleures routes de la Serbie.

6° De Tchatchak à la grande route de Constantinople qu'elle rejoint à Brzan : 95 kilomètres.

Elle passe par Gorni Milanovatz et Kragoulevatz.

7° De Karanovatz à Alexinatz. Son parcours d'environ 85 kilomètres est excellent.

Elle passe par Trstenik et Kruschevatz.

8° De Semendria à Radouïevatz par la rive du Danube. Route d'intérêt très secondaire, puisque c'est par le fleuve que se fait la plus grande partie des transports de cette région.

Elle passe par Pojarevatz, Maidanpek, Dolni Milanovatz, Brza Palanka, Negotin et Radouyevatz sur la rive droite du Danube, limite de la Roumanie.

Le total de son parcours est de 200 kilomètres.

9° De Negotin à la frontière bulgare par Zaïtchar et Kniajevatz.

Indépendamment de ces routes postales, il y en a un grand nombre d'autres moins importantes, dont la construction et l'entretien incombent aux communes qu'elles desservent. Dans certaines contrées, les habitants se font un point d'honneur d'entretenir parfaitement leurs voies de communication.

§ 2. — Chemins de fer.

Les moyens de transports sur les routes de la Serbie sont assez primitifs. Les voyageurs vont surtout à cheval. Quant aux marchandises on les charge sur des chariots assez sommairement construits et traînés par une paire de bœufs ou de buffles assez mal attelés.

Deux planches forment le lit de ce chariot. Il est garni de chaque côté d'une sorte d'échelle retenue en place par des pièces de bois coudées, fixées sur les essieux, à l'extérieur, le long des moyeux des roues, de façon à empêcher que celles-ci ne s'échappent. Dans certaines contrées l'essieu est en fer, mais souvent on le fait d'une pièce de bois. Les roues sont hautes et relativement fines.

Sur les routes où ces attelages primitifs ne sont pas possibles, et, en général, dans les parties accidentées du royaume, les transports s'effectuent à dos de cheval. L'allure naturelle des petits chevaux serbes est le trot lorsqu'ils sont attelés, mais, chargés des deux côtés de la selle de sacs contenant un poids moyen de 70 kilos, ils prennent le pas et s'en vont par caravanes, lentement mais le pied sûr et gravissent les côtes les plus abruptes sans jamais paraître fatigués.

Ce mode rudimentaire de transport fait, comme ont fait notre roulage et nos diligences ; il disparaît devant la vapeur ; la voie ferrée prend sa place et aujourd'hui les grandes routes dont nous venons d'indiquer le parcours ne sont presque plus fréquentées que par les charrettes et voitures des paysans amenant au marché les produits de leurs terres.

Il y a dix-huit ans, le représentant d'une puissance européenne près la cour du roi Milan, écrivait ceci :

« La Serbie est le seul pays d'Europe qui n'ait pas encore

« un service de chemins de fer organisé. Il serait difficile « de préciser la cause de cet isolement, auquel doit être « attribué l'arrêt marqué depuis vingt ans dans le dévelop- « pement de ses richesses ». Dix-huit ans, c'est peu de chose dans l'histoire d'un peuple et cependant, quand ce peuple entre dans la voie du progrès il peut faire bien des choses en ce laps de temps.

Le Traité de Berlin avait imposé à la Serbie indépendante l'obligation de construire des voies ferrées sur son territoire et de les raccorder avec celles de l'Empire Austro-Hongrois et de la Turquie, et il assignait la vallée de la Morawa au tracé du futur chemin de fer.

A ce moment trois lignes Vienne-Pesth aboutissaient au Danube, en face du territoire serbe. L'une avait son point terminus à Semline ou Zimoun, en face de Belgrad, la seconde à Baziasch, à environ vingt kilomètres à l'ouest de Veliko-Graditsché, la troisième côtoyait le fleuve depuis Orsova jusqu'à Tournou-Severine en face de Kladova. Toutefois, seule celle de Semline était entièrement livrée à l'exploitation.

Du côté de la Turquie, ce n'était qu'à plus de cent kilomètres au delà de la frontière serbe, à Uskub, qu'arrivait la voie ferrée ottomane.

Le Traité de Berlin n'imposait, en fait, que l'exécution d'un plan mûrement réfléchi, puis étudié et dont la mise en œuvre n'avait été retardée que par un enchaînement de circonstances que nous nous ferions un plaisir de rapporter ici, si d'un côté M. Emile de Borchegrave n'en avait fait un précis historique et si d'autre part, dans un plaidoyer *pro domo* des plus intéressants, M. Eugène Boutoux n'en eût donné quelques raisons (1).

Et puis, il existait dans la Skoupstchina un courant d'opinion contraire à la construction de la voie ferrée projetée. Le parti de l'opposition aurait voulu qu'avant de

1. *L'Union générale*, un vol. in-12.

l'entreprendre on eût signé avec l'Autriche qui attachait un grand prix au prompt achèvement du réseau ferré de la péninsule des Balkans, un traité de commerce qui en eût déterminé les avantages.

M. Ristitch, alors président du conseil des Ministres, combattait ces prétentions et le 5 juin 1880 il monta à la tribune et s'exprima ainsi : « Nous attachons plus d'impor-
« tance au traité de commerce qu'au raccordement ferré;
« mais l'Autriche-Hongrie nous a déclaré ne vouloir enta-
« mer de négociations commerciales aussi longtemps que
« le chemin de fer ne serait pas assuré, d'autant qu'un
« traité de commerce ne se conclut pas d'une manière aussi
« facile et aussi rapide. Je vous prie de ne pas perdre de
« vue un point important, c'est que celui qui négocie avec
« nous sait que nous sommes forcés de conclure le traité
« aussi vite que possible, sinon, il exploiterait la situation
« contre nous. Le chemin de fer nous affranchira de cette
« situation, et alors nous ne serons plus à la merci du né-
« gociateur politico-commercial; mais, ou bien nous obtien-
« drons un traité tel qu'il nous le faut, ou nous pourrons,
« même sans traité, régler d'une façon indépendante nos
« relations douanières. Voilà pourquoi, messieurs, nous
« disons constamment : Salonique et encore Salonique ! »

Le gouvernement serbe eut raison de l'opposition. Celle-ci, du reste, avait des vues politiques plutôt qu'économiques et devant un raisonnement serré, elle ne put tenir longtemps sur cette plate-forme. L'intérêt de la Serbie était que ce chemin de fer se fît, et le plus tôt possible. Le Consul d'Angleterre à Salonique le démontrait fort bien dans un rapport duquel nous extrayons ce lumineux exposé :

« Avant la construction de la ligne Salonique Mitrovitza,
« la région au nord de Velès, notamment les territoires
« d'Uskub, Kumarovo, Liskovatz, Prischtina, Vussitre,
« Diakovitza, Prizrand, Mitrovitza, Setovo et Katchanik
« prenaient, pour l'exportation de leurs produits bruts, la
« route de Nisch et de Belgrad, vers les places de com-

« merce autrichiennes. Ces produits consistaient en laine.
« poil de chèvre, tabac, cire, chanvre, peaux de mouton,
« d'agneau, de lièvre et cuirs tannés. La Turquie, obligée
« par suite du manque de communications avec le littoral,
« de diriger son mouvement d'importation et d'exporta-
« tion par la Serbie, contribuait notablement à l'accroisse-
« ment des ressources de ce pays. Après l'achèvement des
« voies ferrées turques actuelles, la Serbie a perdu ses
« avantages, car la plus grande partie des produits énumé-
« rés plus haut est transportée maintenant par les lignes
« Salonique-Mitrovitza, Routschouck-Varna, Bellova-Phi-
« lippopoli, Andrinople-Dédéagatch. La Serbie doit donc
« s'efforcer de ramener à elle le transit perdu. Le meilleur
« moyen d'y arriver serait de construire une ligne de Bel-
« grad à Nisch qui bifurquerait sur Salonique et Constan-
« tinople. Une telle entreprise serait pour le commerce
« de toute l'Europe d'une utilité incommensurable et pour-
« rait aider à créer une route commerciale directe et
« courte par voie de terre entre la Grande-Bretagne et ses
« possessions asiatiques ».

C'était la même hypothèse qu'avait soutenue vingt-cinq ans plus tôt un consul autrichien, M. de Harr, qui faisait également ressortir les avantages moraux qui résulteraient d'une ligne Salonique-Belgrad-Vienne-Ostende-Calais, pour les pays qu'elle traverserait.

*
* *

Les études étaient faites, le tracé définitif arrêté. Ce tracé comprenait dans sa totalité 363 kilomètres; le coût du kilomètre était évalué à 198.000 francs. Le gouvernement royal de Serbie mit l'entreprise au concours et ce fut M. Eugène Boutoux, président du conseil d'administration de l'Union générale de Paris, qui eut raison de ses concurrents. Le 3 février 1881, il signa avec le gouvernement serbe, une « *Convention pour l'établissement du premier chemin de fer de l'Etat Serbe* ».

Aux termes de cette convention, le concessionnaire devait 1° réaliser un emprunt de 71.400.000 francs destiné à couvrir les frais de construction de la ligne Belgrad-Vrania; 2° construire ladite ligne; 3° constituer une société pour son exploitation.

De son côté le gouvernement serbe s'obligeait à verser pendant cinquante ans une annuité de six millions payable en or, représentant l'intérêt de l'emprunt (1) et l'amortissement. Il affectait à la garantie de cette annuité :

1° Le produit net de la ligne à partir de la mise en exploitation ;

2° Le produit des douanes ;

3° Jusqu'à due concurrence le produit de tous impôts et redevances.

Enfin, le gouvernement prenait à sa charge la partie du pont sur la Save lui incombant entre Belgrad et Semline, le raccordement de ce pont à la gare de Belgrad, le raccordement à la station fluviale, la station même, les frais de surveillance, les indemnités et acquisitions de terrains dont le chiffre ne devait pas dépasser la somme de six mille francs par kilomètre.

Le krach financier dans lequel sombra l'*Union Générale* arrêta les travaux à peine commencés (2), mais une nouvelle société constituée par les soins du *Comptoir d'Escompte de Paris* les reprenait moins d'un an plus tard et

1. Le montant effectif de cet emprunt fixé à la somme de 71.400.000 francs devait être représenté par 200.000 *obligations hypothécaires des chemins de fer de l'Etat Serbe* de 500 francs chacune rapportant 25 fr. par an et remboursables au pair en cinquante ans par voie de tirage au sort semestriel. M. Boutoux les souscrivit ferme au prix net de 357 fr. par obligation. L'emprunt est inscrit en première hypothèque pour son montant nominal cent millions, sur les chemins de fer de Belgrad à Vranja.

2. M. Boutoux était précisément sur les chantiers lorsqu'il reçut la dépêche lui apportant la nouvelle de la catastrophe.

les menait avec une telle activité que dans le courant de l'année 1884 on pouvait mettre en exploitation la ligne de Belgrad à Nisch, et il ne restait plus qu'à construire le tronçon Nisch-Vrania, soit 79 kilomètres (1) pour que l'empire Austro-hongrois soit en possession d'une ligne qui des frontières de la France allait jusqu'aux frontières de la Turquie et mettait en communication les ports de la Manche et ceux de la Mer du Nord avec le principal port de l'Archipel, Salonique.

Et, en effet, entre temps, le sultan avait signé un iradé autorisant le raccordement de la ligne ottomane Salonique Mitrovitza à Vrania (2) et tandis qu'on en commençait les travaux, le gouvernement serbe prenait ses dispositions pour qu'un autre raccordement fût fait avec la ligne bulgare projetée de Sofia à Tzaribrod par Biela Palanka et Pirot. La construction de cette seconde ligne de l'Etat a été exécutée par la même société de construction aux conditions de la première Convention générale mais à un prix débattu d'environ 215.000 francs par kilomètre.

La Sublime Porte avait, le 9 mai 1882, signé à Vienne une convention par laquelle elle s'engageait à raccorder, d'une part, la ligne de Constantinople-Bellova à la ligne Serbe de Nisch à Sofia par Pirot et, d'autre part à construire un embranchement partant des environs de Prischtina ou de

1. *Rapport sur l'influence des chemins de fer d'Arlberg sur les relations commerciales de la France avec l'Autriche-Hongrie*, par M. Amédée Marteau, consul de France. (*Bulletin consulaire français*, année 1885).

2. La Turquie s'était opposée durant plus de deux ans à la jonction de Vrania à Uskub. Elle eut voulu le raccordement sur Prischtina. L'ouverture de la ligne de jonction Uskub-Vrania eut lieu en 1888. Ce fut un évènement heureux pour la Serbie qui pouvait dorénavant traiter par voie de Salonique ses affaires avec la France, l'Italie, etc., alors qu'auparavant on pouvait dire que son marché commercial était à Pesth.

tout autre point de la ligne Salonique Mitrovitza pour la relier à la frontière Serbo-Turque.

Les embranchements austro-hongrois, serbes, bulgares et turcs devaient être terminés et livrés simultanément à l'exploitation le 15 octobre 1886. Ils furent à peu près prêts pour cette date et on peut dire qu'avec leur ouverture coïncide le commencement du relèvement commercial de la Serbie.

Cependant ce jeune royaume comme s'il eût voulu, avant de continuer l'exécution entière de son programme, faire l'expérience de la partie qu'on l'avait obligé de construire si rapidement, suspendit les études des autres projets qui ne furent plus pendant longtemps qu'un sujet de vive polémique de presse entre les organes politiques et les organes commerciaux.

Les uns demandaient une voie ferrée d'Alexinatz sur Skutari (Albanie) passant par Kraliévo et Novi Bazar et d'un raccordement sur Sseraïevo par Tchatchak et Vichegrag. Ils demandaient aussi son prolongement à l'Est d'Alexinatz par Zaïtchar, Negotin et Radouyevatz et son raccordement avec la ligne Austro-Roumaine, Vienne-Bukarest. D'autres préconisaient l'établissement d'un chemin de fer de Mitrovitza-sur-Save par Schabatz, Valiévo, Tchatchak, Kraliévo et Novi Bazar, pour opérer la jonction avec la ligne projetée d'Agram-Semlin qui devait passer par Mitrovitza.

Et tandis qu'on discutait sur la largeur de voie à donner à ces lignes, tandis que les uns tenaient pour la normale et que les autres déclaraient leurs préférences pour la voie étroite de 0 m. 76, l'Etat Serbe prenait à son compte la gestion de l'exploitation de son modeste réseau comprenant environ 650 kilomètres de longueur de voies réparties entre les lignes suivantes :

1° Belgrad-Nisch-Vrania. . . .	354 kil.
2° Nisch-Pirot, frontière bulgare.	98 kil.
3° Semendria-Velika-Plana. . .	45 kil.
4° Lapovo-Kragouïevatz. . . .	29 kil.

5° Kladova-Zaïtchar-Kniagovatz . 130 kil. environ.

Les stations sur ces lignes sont assez rapprochées pour desservir utilement les villes qui se trouvent à proximité de leur parcours. Voici le tableau de celles de Belgrad à Vrania.

Gares et Stations	Distance de la Station précédente	Distance de Belgrad	Distance de Vrania
	kil.	kil.	kil.
1° Topschidère...........	5 500	5 500	348 500
2° Resnik................	8 500	14	340
3° Ripanié...............	7 500	21 500	332 500
4° Rallya................	13 500	35	319
5° Vlaschka..............	13	48	306
6° Medjoulidjié...........	05	53	301
7° Hissadak..............	14 500	67 500	286 500
8° Hassan Pacha Palanka.	11 500	79	275
9° Velika Plana..........	11 500	90 500	263 500
10° Lapovo...............	19 500	110	244
11° Bagrdan..............	10 500	120 500	233 500
12° Yagodina.............	15	135 500	218 500
13° Tchoupria.............	13	148 500	205 500
14° Paratchin.............	7	155 500	198 500
15° Sikiritza.............	13	168 500	185 500
16° Stalatz...............	8	176 500	177 500
17° Djunis................	19	195	159
18° Korman...............	7	206	152
19° Alexinatz.............	8 500	214 500	139 500
20° Greatch..............	10 500	225	129
21° Nisch................	19	244	110
22° Brelotindjé...........	10	254	100
23° Brestovatz............	14	268	86
24° Petchenitkotza........	8	276	78
25° Leskovatz.............	12	288	66
26° Grdelitza.............	14	302	52
27° Djep.................	18	320	34
28° Vladitchin Han........	9	329	25
29° Priboï................	12	341	13
30° Vrania...............	13	354	0

La vitesse moyenne des trains sur cette ligne est pour les trains mixtes de 26 kilomètres à l'heure.

Pour les trains de voyageurs 33 kilomètres.

Pour l'Orient-express de 40 kilomètres (1).

Le prix de transport des voyageurs est, par personne et par kilomètre de 0 fr. 15 en première classe, 0 fr. 11 en seconde et 0 fr. 08 en troisième classe. Celui des marchandises est en moyenne de 0 fr. 05 par 100 kilogrammes.

Dans son *Coup d'œil économique sur la Serbie*, M. Victor Lévy a publié le tableau suivant de l'importance du mouvement des chemins de fer serbes.

Années	Voyageurs transportés			Nombre de têtes de bétail transportées	Marchandises transportées. Tonnes	Recettes totales en francs
	Nombre	Recettes en francs	Moyenne du trajet parcouru par personne en kilomètres			
1890	339.000	1.930.000	80.400	180.300	130.000	4.975.000
1893	535.000	2.142.000	74.400	161.200	160.000	5.428.000
D'après le dernier relevé.	655.000	2.531.000	66.180	182.200	133.000	5.837.000

La diminution de la moyenne du trajet parcouru mise en regard de l'augmentation du nombre des voyageurs démontre que le chemin de fer est de plus en plus utilisé par le Serbe pour ses déplacements.

C'est une garantie pour l'avenir qui a porté la sollicitude du gouvernement à compléter son réseau intérieur et l'a décidé à faire étudier une série de tracés ne comprenant

1. L'Orient-Express met exactement 5 h. 40' pour faire le parcours de Belgrad à Nisch ; les trains ordinaires de voyageurs mettent 8 h. 20. De Nisch à Tzaribrod par Pirot, ils mettent 2 h. 15' ce qui fait une vitesse de 37 kil.

pas moins douze tronçons ou nouvelles lignes qui sillonnent le royaume à peu près en tous sens.

Ces projets ont été soumis à la Skoupstchina qui en a voté l'exécution. La loi du 6 décembre 1898 qui autorise la construction des nouvelles lignes approuve en même temps la concession qu'en a faite le gouvernement à MM. Edouard Calthrop et Marcus de Londres. Le délai de la concession n'est pas déterminé mais ne peut pas dépasser quatre vingt-dix ans et le gouvernement royal se réserve le droit de rachat avant que ce délai ait été écoulé, mais au plus tôt trente ans après la mise en exploitation.

Les voies de ces chemins de fer devront être ou normales (1 m. 435 d'écartement des rails) ou étroites (de 0 m. 76 c.) suivant les indications portées à la Convention et publiées dans le *Journal officiel du royaume de Serbie.*

Ces lignes sont les suivantes :

1re ligne. — Belgrad-Obrenovatz-Laïkovatz-Valiévo-Kozieritza et Podjega.

Environ 150 kilomètres. (Jonction du Danube à la Morawa Srbska).

2e ligne. — Stalatz (sur la ligne de Belgrad à Nisch) Kruschevatz-Trstenik-Kraliévo-Tchatchak, Podjéga Oujitzé.

Environ 150 kilomètres(1) (Vallée de la Morawa Srbska).

3e ligne. — Oujitzé-Kremnag-Mokra Gora et la frontière bosniaque.

Environ 40 kilomètres. (Raccordement avec la ligne de Sseraïevo).

4e ligne. — Valiévo-Ossetchina-Zavlaka-Loznitza et la frontière bosniaque.

1. Nous ne connaissons point les côtes du tracé définitif aussi les chiffres que nous donnons ici, mesurés sur la carte en suivant à peu près les vallées ne doivent être pris qu'à titre de renseignement.

Environ 70 kilomètres (desservira tout le Podrinie et la Drina).

5e ligne. — Bladinovatz (sur la ligne Belgrad-Nisch) Aranghelovatz, Lazarévatz-Laïkovatz.

Environ 80 kilomètres.

6e ligne. — Kragouïevatz-Gouberetz-Kraliévo.

Environ 45 kilomètres.

7e ligne. — Nisch-Kniajévatz (en suivant la rive du Timok).

Environ 50 kilomètres.

8e ligne. — Nisch-Prokouplié-Kourschoumlié et la frontière Turque.

Environ 70 kilomètres (C'est le raccordement que demandait la Turquie sur la ligne Mitrovitza-Salonique).

9e ligne. — Paratchin (sur la ligne Belgrad-Nisch) Lukovo, Bolievatz et Zaïtchar.

Environ 75 kilomètres (Reliant la vallée de la Morawa à la vallée du Timok).

10e ligne. — Doubrevitza (sur le Danube) Pojarevatz-Petrovatz-Iagoubitza-Zaïtchar.

Environ 125 kilomètres.

11e ligne. — Petrovatz (amorce sur la précédente) Yabaré et Velika Plana (sur la ligne Belgrad-Nisch).

Environ 30 kilomètres.

12e ligne. — Schabatz-Leschnitza-Loznitza.

Environ 60 kilomètres.

Enfin, pour relier les chemins de fer roumains à ceux de la Serbie, un pont sur le Danube va être jeté entre Kladovo et Tournou-Séverine sa construction sera faite à frais communs par les deux pays.

Lorsque seront achevées ces nouvelles voies, le réseau serbe comprendra plus de 1600 kilomètres de chemins de fer.

CHAPITRE II

POPULATION

§ I. — Population ancienne.

Avant de donner les chiffres que nous avons recueillis sur la population actuelle de la Serbie, nous croyons à propos d'emprunter au livre déjà fréquemment cité de M. E. de Borchegrave les renseignements suivants sur l'état de cette population depuis le commencement de ce siècle :

« Plusieurs écrivains serbes prétendent, dit-il, que la « population de la Serbie était plus considérable au com- « mencement du soulèvement de 1804 que celle de 1867 « lorsqu'on fit un recensement général.

« Comme on manque de données précises sur le chiffre « de la population de cette époque, on peut tenir cette « appréciation pour approximative, la guerre de la libéra- « tion qui a duré tant d'années, ayant dû causer des pertes « extraordinaires.

« En comparant donc la quotité de la population de 1804 « avec celle de 1893 (678.133 hab. contre 1.215.576), on « constate les vides qu'a faits la lutte de 1804 à 1815.

« En 1833, la Serbie est reformée avec les six départe- « ments qu'elle avait perdus en 1813 et ce n'est qu'à partir « de cette date qu'on a recueilli des renseignements posi- « tifs.

« Voici quelques données officielles :

Année	1833.	678.133	habitants
»	1840.	823.417	—

Année	1843.	859.545	habitants
»	1850.	990.610	—
»	1853.	990.009	—
»	1860.	1.097.000	—
»	1866.	1.215.576	—
»	1868.	1.247.834	—
»	1874.	1.352.522	—
»	1876.	1.366.923	—
	après la première guerre.		
»	1878.	1.480 010	—
»	1880.	1.750.000	—

« La population s'étant augmentée les dernières années, « en moyenne de 15.200 habitants par an, cela fait jusqu'à « la fin de 1880 un total de 76.000 habitants, chiffre qui, « ajouté à celui de 1875, donne une population de 1,453,062, « sans celle du territoire acquis par le traité de Berlin qui « compte plus de 280,000 habitants.

« La proportion de l'augmentation annuelle de la popu- « lation est, d'après les publications officielles, en moyenne « de 21,841 p. c., c'est-à-dire que la population de la Ser- « bie sera doublée en moins de cinquante ans.

« Un tableau détaillé établit nettement l'état de la popu- « lation dans tous les départements anciens en 1874, date « à laquelle s'arrête le dernier volume de la statistique « officielle (1881). Si l'on y ajoute les résultats produits par « l'annexion, on obtient la répartition suivante :

Villes de plus de 20.000 habitants (Belgrad et Nisch)	2	53
5.000 à 10.000 habitants.	8	
2.000 à 5.000 » .	37	
Villes de moins de 2.000 habitants . . .	6	
Bourgs ou villages de 1.000 à 2.000 habitants	180	2.200
Villages de 500 à 1.000.	750	
» 200 à 500	1.270	

Maisons dans les villes, près de.	30.000
— les villages, près de	215.000
Total. . . .	245.000

Ces chiffres recueillis avec soin par M. de Borchegrave vont nous servir de point de comparaison avec ceux que nous avons recueillis nous-même et que nous donnons ci-après afin d'établir la différence qui existe entre l'état de la Serbie et celui dans lequel elle se trouvait avant son émancipation.

§ II. — Population générale actuelle.

En 1874 on comptait, en Serbie,	1,682,452	habitants (1)
1880 —	1,750,000	—

1. En voici la répartition par districts :

Alexinatz.	57.661 hab.
Belgrad	71.902
Kniajevatz	62.917
Kraguïevatz.	107.695
Kraïna	76.017
Kruschevatz	77.103
Nisch	»
Pirot	»
Podrinié	52.397
Pojarevatz	158.922
Rudnik	52.713
Semendria	70.536
Ujitzé.	114.502
Schabatz.	79.367
Tzernareka.	58.434
Tchatchak	63.832
Iagodina.	70.569
Toplitza	»
Tchoupria	63.432
Valiévo	88.286
Vrania	»

En 1883 on comptait, en Serbie, 2,000,000 habitants (1).
1893 — 2,163,700 —
1898 — 2,348,980 — (2).
(ce qui représente une densité de 47 par kilomètre carré).

L'augmentation que constatent ces chiffres se produit sur la population urbaine dans la proportion de $\frac{2}{1}$ de la population rurale.

Au point de vue de la natalité et de la mortalité :

Les statistiques accusaient pour 1890 :

	96.000 naiss. (en chiffres ronds).
	66.000 décès.
Excédent des naissances sur les décès.	30.000

Les statistiques accusaient pour 1898 :

	103.000 naissances.
	62.000 décès (3).
Excédent des naissances sur les décès.	41.000

1. Ce chiffre n'est qu'approximatif mais nous le donnons parce qu'il a servi à M. F. Bianconi pour établir la répartition suivante par race et par religion.

Serbes orthodoxes.	1.841.000
Roumains orthodoxes	120.000
Tziganes	25.000
Israëlites.	2.100
Mahométans.	7.200
Catholiques	4.200
Protestants	500
	2.000.000

2. Dans son *Coup d'œil économique sur la Serbie*, M. Victor Lévy dit que « la population de la Serbie dépasse maintenant (1899) 2.400.000 hab. Nous ignorons sur quelles données il base ce chiffre.

3. Cette diminution du chiffre des décès atteste une sensible amélioration des conditions sanitaires.

De ces chiffres il résulte une proportion de 44 0/00 pour les naissances, et de 27 0/00 pour les décès ; soit un excédent de 17 0/00 des naissances sur les décès.

Quant à la moyenne du nombre d'enfants par famille elle est restée à peu près la même avec 6.2. On compte aujourd'hui à peu près 380.000 ménages.

Le nombre des habitations a augmenté, naturellement, en raison de l'accroissement de la population. Nous avons vu qu'en 1880 on comptait 245.000 habitations ;

en 1890 il y en avait 335.000

en 1898 il y en avait 360.000 soit 7.5 par kilomètre carré.

La population étrangère s'accroit également mais elle se maintient à peu près au $\frac{1}{10}$ de la population totale.

Après la publication du volume de *Statistique officielle* de 1881, M. E. de Borchegrave disait :

« Les neuf dixièmes de la population appartiennent à la « nation serbe.

« Le dixième restant est revendiqué par les autres na- « tionalités.

« On compte en Serbie environ :

160.000 Roumains,
3.000 Israélistes (1),
30.000 Tziganes ou bohémiens,
5.000 Turcs.

« Il y a en outre dans la principauté 12.000 étrangers « d'origines diverses dont 10.000 au moins ressortissent à « la monarchie austro-hongroise ».

Or, en 1890 on comptait 206.000 étrangers établis en Serbie et à l'heure actuelle on en évalue le nombre à 230.000.

∴

1. Restes d'une colonie juive venue d'Espagne vers 1550 et qui parle encore l'espagnol.

La croissance de la population serbe, nous venons de le dire, n'a pas profité uniquement à la campagne et l'augmentation du chiffre des habitants des villes depuis vingt-cinq ans appuie les constatations que nous ferons dans une autre partie de ce travail, à savoir que le Serbe se portera plus aisément qu'on ne l'avait cru jusqu'ici, où l'appelleront ses intérêts et que si les bras ne sont pas encore trop nombreux aux champs, on sent qu'au moment où ils le seront devenus, l'exode vers la ville forcera l'industrie à sortir d'un marasme dans lequel elle n'est à peu près retenue que par la difficulté de se procurer la main-d'œuvre.

Fluctuations de la population de quelques villes Serbes

Villes	Population en 1874	Population en 1883 (1)	Population en 1893 (2)	Population en 1899	augmentation sur 1883	Notes et observations
Belgrad.......	27.695	36.000	55.000	59.000	23.000	(1) Les chiffres de cette colonne publiés en 1884 par le *Vidélo* journal semi officiel de Belgrad, peuvent être considérés comme officiels.
Alexandrovatz.	»	550	»	1.400	850	
Alexinatz......	»	5.100	5.200	5.800	700	
Aranghjelovatz.	»	1.550	»	1.800	250	
Baïna Baschta.	»	720	»	1.000	280	
Bagatich.......	»	310	»	3.260	2.950	
Bolievatz......	»	860	»	1.000	140	
Brza Palanka..	»	1.020	»	1.500	480	(2) Les chiffres de cette colonne empruntés à l'annuaire du commerce peuvent ne pas être rigoureusement exacts.
Golubatz......	»	1.300	»	1.500	200	
Gorny Milanovatz........	»	1.350	»	3.000	1.650	
Graditsche Veliko.........	»	2.800	»	3.257	457	
Ivanjiza.......	»	1.380	»	1.500	120	
Iagodina (Yagodina).......	»	4.420	4.000	4.000	(3)	(3) Iagodina est la seule ville dont la population paraît avoir diminué depuis 1883: il semble qu'il y ait une erreur dans les chiffres qui m'ont été donnés pour 1899.
Kniajevatz.....	»	3.600	4.500	5.500	1.900	
Kladovo.......	»	1.750	»	2.050	300	
Kraguïevatz...	6.400	9.100	9.500	13.000	3.900	
Kraliévo......	»	2.700	»	3.600	900	
Kruschevatz...	»	5.200	5.150	5.950	750	
Leskovatz.....	9.788	10.670	»	12.132	1.462	
Loznitza.......	»	2.960	3.500	3.500	540	
Négotin (Necotine)........	4.400	4.750	6.400	5.400	750	
Nisch.........	12.801	16.200 (4)	19.000	23.000	6.800	
Obrenovatz ...	»	2.020	»	2.309	289	(4) En 1883, M. Borchegrave attribuait à Nisch près de 2.500 habitants. Il faisait évidemment une erreur.
Oujitzé (Uzize).	»	5.620	6.500	7.000	1.380	
Palanka.......	»	2.220	»	2.756	536	
Paratchine....	»	5.180	»	5.630	450	
Pirot..... .. .	8.785	8.770	8.830	12.108	3.338	
Pojarevatz.....	6.000	9.400	9.400	12.000	2.600	
Prokouplié....	»	3.650	»	5.004	1.354	
Schabatz.......	6.600	9.240	10.600	10.600	1.360	
Semendria (Smédérevo).	5.200	6.600	6.580	6.780	180	
Svilajenatz....	»	4.600	»	5.128	528	
Tchatchak,....	»	3.150	4.300	3.900	750	
Tchoupria (Tjuprija).......	»	3.400	3.800	4.715	1.315	
Trstenik......	»	1.150	»	1.500	450	
Ub (Oub)......	»	1.200	»	1.500	300	
Valievo.......	3.000	4.750	3.800	6.800	2.150	
Vrania(Vranja)	8.291	8.820	8.000	10.000	1.180	
Vlatchotinza (Vlazotinze).	»	3.850	»	3.900	50	
Zaïtchar.......	»	4.700	»	6.000	1.300	

CARTOGRAPHIE

Il est assez difficile de se procurer une bonne carte de la Péninsule balkanique.

Au cours des événements de 1876-1878, on publia hâtivement en France plusieurs cartes sur lesquelles on pouvait bien suivre les opérations militaires des belligérants, mais dont il faut se méfier, parce que les inexactitudes géographiques dont elles fourmillent ne peuvent qu'induire en erreur (1).

Une excellente carte, c'est celle qui, sous le titre DIE BALKAN HALBENSEL *in Maawstabe von* $\frac{1}{2.500.000}$ *von A Petermann* porte le n° 56 dans le *Sietgers hand Atlas* (Gotha; Justus Perthes). Admirablement gravée, elle est très claire; malheureusement son format réduit 0 m. 40 × 0 m. 50 a obligé d'employer une échelle avec laquelle il était impossible d'être riche en détails. Cette carte offre toutefois un grand intérêt, parce que, revue en 1884 et mise au point à cette date quant aux limites et à la situation politique des Etats, et, son échelle étant exactement au double de celle qui se trouve dans le travail de Chopin : *Provinces Danubiennes* et *roumaines* (2), elle permet de faciles comparaisons.

En ce qui concerne particulièrement la Serbie, l'Institut

1. Ces cartes sont du reste devenues très rares, car leur exécution peu soignée ne les recommandait pas à la postérité. Voici le titre de deux d'entr'elles qui font partie de mon cabinet géographique :

1° *Carte de la Turquie d'Europe*, par L. Lagansan, Paris. Imprimerie Lemercier, rue de Seine, 1877.

2° *Carte du Théâtre de la guerre en Orient*, juillet 1876, Robiquet, éditeur, 11, rue Fontanes à Paris.

2. Collection de l'*Univers pittoresque* publiée de 1856 à 1870 par Firmin Didot, frères.

géographique de Weimar a publié sans date, mais entre 1871 et 1875, une carte de la Principauté de Serbie dressée par H.Kiéper à l'échelle de $\frac{1}{800.000}$ (1). Cette carte en langue allemande, intéressante au point de vue des reliefs du sol exactement cotés et des cours d'eau, est très inexacte quant à l'indication de l'emplacement des villes. Il en existe d'autres gravées en Autriche avec tout le soin que les Allemands apportent dans ces sortes de travaux et quelques-unes ont cet agrément qui les fait facilement adopter dans tous les pays, elles indiquent les différents noms que portent les mêmes lieux qui, dans les pays latins sont connus sous une dénomination autre que dans les pays slaves et ottomans. Ainsi Prokouplié s'appelle en Turc Orkub; Constantinople, Istambul; Larissa, Henisschelir; Kladovo, Feth Islam, Uskub, Skopia, etc., Tchoupria s'appelle en Slave Kjupric et Drinovatz Drenefdsch.

En fait de cartes françaises, nous ne connaissons que celle que publia en 1885 la librairie Chaix dans une collection qui n'a pas obtenu l'accueil qu'elle méritait (2). *La Carte commerciale du Royaume de Serbie* à l'échelle de 1 : 100.000 dressé par F. Bianconi, ancien ingénieur architecte des chemins de fer ottomans, bien que de petit format, est bonne et bien gravée. Son seul défaut est d'avoir quinze ans d'âge, ce qui est une extrême vieillesse pour un pays tel que la Serbie. D'importants centres de population

1. *Kriegsschauplatz specialkarte von* SERBIEN und den Angrendzenden Landern entsvorfen von H. Kiepert, n° 72 du Catalogue de l'Institut de Weimar.

2. *Cartes commerciales* indiquant les productions industrielles et agricoles, les centres commerciaux, les chiffres de la population etc., avec texte explicatif sur le dénombrement, les mœurs et les coutumes des populations, les statistiques commerciales, etc. Plaquette in-4°, cart. avec une carte in-f°.

Ce sont d'excellentes compilations. Nous croyons que la publication fut arrêtée après le 4e fascicule.

s'y sont créés, d'autres se sont transportés ailleurs, et les indications à cet égard sont devenues sans valeur. D'autre part, seules les lignes de chemin de fer imposées par le traité de Berlin y sont figurées, alors qu'aujourd'hui elles ne représentent qu'une faible partie du réseau serbe.

Nous avons jugé à propos de joindre à ce travail quelques cartes qui permettront au lecteur attentif de nous suivre, soit dans nos descriptions, soit dans nos récits historiques, et qui aideront à faire connaître la configuration géographique de la Serbie. Nous avons adopté l'orthographe se rapprochant le plus de la prononciation serbe, souvent difficile à traduire au moyen des signes de notre alphabet latin. La quantité de consonnes groupées sans voyelles est quelquefois si grande que, si nous n'en intercalions quelqu'une, il nous faudrait faire opérer à notre langue des exercices de gymnastique très compliqués avant d'arriver à prononcer certains mots.

Nous ne terminerons pas cette note sans regretter qu'il n'existe pas une uniformité plus complète dans les travaux des géographes, quant à l'établissement des degrés de longitude et de latitude sous lesquels sont placés les pays dont ils dessinent les cartes, ce qui exige soit une habitude très grande de la part de celui qui les consulte, soit des calculs compliqués.

Villes principales.

BELGRAD

Nous allons terminer cette partie de notre ouvrage par un index géographique dans lequel nous donnerons succinctement quelques renseignements sur les principaux lieux de la Serbie. Ce travail ne sera point complet. C'est un simple aperçu, corollaire indispensable des indications données ci-dessus et des cartes que nous y avons annexées.

Nous commençons par une description de Belgrad, la capitale actuelle du royaume de Serbie.

On sait, et nous le verrons dans la seconde partie de cet ouvrage, que les souverains de Serbie, les grands joupans et les Tzars choisirent tour à tour pour capitales Prischtina, Kragouïevatz, Kruschewatz et d'autres villes, tandis que Belgrad qui n'était qu'une forteresse, la clé du Danube, il est vrai, n'est devenue une ville importante que sous la domination turque.

Aujourd'hui en plein développement, cette ville paraît appelée à devenir l'une des principales de l'Europe Orientale. L'état de paix et la confiance dans l'avenir qu'il procure, donne au Serbe cette liberté d'esprit si nécessaire à la prospérité et sans laquelle on ne saurait entreprendre rien de grand. Ce ne sont plus uniquement des routes stratégiques et des travaux de défense qui absorbent son intelligence. Il construit des palais et élève des maisons. Il canalise le fleuve et creuse un port de commerce. Il réunit des capitaux et se crée une batellerie qui le mettra à l'abri des exigences de l'étranger ; il fonde une Société importante pour l'exportation du bétail (1) qui est une branche très intéressante de son commerce ; il réunit également des capitaux improductifs pour former des sociétés d'assurances, de Banque (2) de constructions et de travaux publics (3). Le peuple serbe entre de plain pied dans une

1. *Société par actions Serbe des abattoirs* pour l'exportation du bétail, de la viande fraîche et des produits de viande. Marché central officiel de la Serbie.

2. 1° La *Zadruga de Belgrad* fondée en 1882. Assurances, comptes courants, etc. 2° La *Banque de Crédit serbe fondée* en 1883. 3° La Banque de commerce de Belgrad, etc.

3. *Zadrouga Zapodizanié Zgrada* au capital de un million de dinars.

M. de Borchegrave écrivait en 1883 « Une société générale de construction est désirée par tout le monde. Opérant sur une

ère de travail qui s'est ouverte pour lui il y a une quinzaine d'années et c'est à Belgrad qu'on peut le plus aisément constater que la seule chose qui lui manquât jusqu'ici pour marcher dans le mouvement progressif qui est la caractéristique de ce siècle, ce ne sont pas, ainsi qu'on peut le lire dans une grande publication annuelle (1) les capitaux, c'était uniquement la confiance en la paix.

∴

La capitale de la Serbie est située à 44° 48' N. de latitude et à 1 h. 13 m. E. de longitude (2). Le climat y est doux et l'air très sain. Au point de vue commercial elle est l'entrepôt naturel et principal du commerce indigène et des échanges internationaux. Sa situation géographique a pour corollaire la position du pays lui-même placé entre la Mer Noire, la Mer Egée et l'Adriatique, entre le grand courant des voies ferrées et les faciles communications maritimes.

Le nom de Belgrad que les Slaves prononcent à peu près Beograd signifie exactement Ville Blanche, c'est pour cela que les Allemands l'appellent Weissenburg. Les Turcs l'appelaient Daral-Dschiad, c'est-à-dire *le portique de la guerre sainte*. Les Hongrois l'appellent Fejervar.

Voici le tableau que Neugebaur faisait de la capitale de la Serbie en 1851 :

« Belgrad compte environ trente mille habitants. La « forteresse bâtie sur une hauteur qui s'avance dans le « Danube, domine à l'ouest la ville serbe et à l'est la ville « turque. Cette dernière a un aspect misérable et manque « de régularité. Les casernes qui s'élèvent sur le bord du « fleuve sont ce qu'il y a de mieux dans ce quartier de

vaste échelle, elle pourrait réaliser de beaux bénéfices. Les Autrichiens ont entendu ce vœu et y ont répondu.

1. *Annuaire du Commerce* dit Bottin, édition 1900, p. 1553.

2. *Annuaire astronomique* de Camille Flammarion.

« Belgrad. La demeure du Pachà lui-même menace ruine; « mais la mosquée qui est dans la forteresse est assez belle. « Il n'y a qu'une opinion (1) sur la droiture des Turcs et « sur leur bonne conduite envers les habitants qui vivent « avec eux dans la plus parfaite intelligence. Les mœurs « des Serbes ont eu sur leurs voisins une telle influence « que pas un musulman, à l'exception du pachà, n'a plus « d'une femme.

« Les Turcs ont d'autres établissements militaires sur « le bord du Danube, à Semendria et dans l'intérieur du « pays, à Oujitzé qui est une place très forte.

« La ville serbe offre un aspect plus agréable, quoique « les édifices en paraissent sans connexion. Une des plus « belles maisons appartient au jeune Milosch ; celle qu'oc- « cupait son père n'a rien de remarquable. On peut citer « encore le séminaire, l'Imprimerie de l'Etat. Quant au « palais où réside le prince, le Gouvernement l'a acheté à « un riche marchand.

« Le commerce de Belgrad prend tous les jours un déve- « loppement plus considérable. Un marchand du pays, Anas- « tase Mischa, qui fait venir des riches salines d'Okna, en « Moldavie, le sel destiné à l'approvisionnement de la « capitale, a introduit, il y a quelques années, une amélio- « ration qui facilite les communications fluviales : les « bâtiments qui naviguent sur le Danube peuvent aller à « voile.

« Belgrad, comme la ville la plus commerçante de la « principauté, est le séjour des consuls envoyés par les « grandes puissances européennes. Personne n'ignore que « leur mission est surtout politique et que, de même qu'à « Bukarest, ils sont chargés d'informer leurs cabinets de « tout ce qui se passe en Orient.

« Le commerce direct entre la France et la Serbie est « si peu considérable que quelquefois le Consul français n'a

1. Elle était peut-être un peu trop personnelle à l'écrivain.

« que les intérêts d'un ou de deux négociants de sa nation « à protéger. Le consul d'Angleterre est à peu près aussi « utile au point de vue commercial ; mais, comme disent « les Serbes, Belgrad est le vestibule de Constantinople. « L'agent politique le plus important est le consul de Rus- « sie, ce qui s'explique par les rapports multipliés que la « province n'a cessé d'entretenir avec cet empire, qui, « aussi bien que l'Autriche, ne s'est fait aucun scrupule « d'abandonner la cause de ceux qu'elle appelle ses frères « quand elle y trouve son intérêt (1).

Trente-cinq ans après Neugebaur, M. L. Léger, professeur au Collège de France, à la suite d'un voyage fait en 1883, donnait ainsi la description de Belgrad qu'il avait visitée à différentes époques.

« J'ai décrit autrefois la ville de Belgrad telle qu'elle m'a « apparue au lendemain de l'évacuation des forteresses par « les Musulmans (Dans mon livre *Le Monde Slave*, Paris, « 1872). Je l'avais quittée chef-lieu d'une principauté vas- « sale ; je l'ai retrouvée résidence d'un roi et capitale d'un « Etat indépendant. Je dois reconnaître qu'elle a fait quel- « ques efforts pour se mettre à la hauteur de sa nouvelle « fortune. Le quartier turc, Le Dortjol, avec ses maisons « louches et ses ruelles étroites, a presque entièrement « disparu. J'ai cherché en vain les ruines monumentales « du palais où avait naguère habité le prince Eugène et « celles de la grande mosquée turque, la Battal Djamia. « Tout cela n'est plus. Les autres mosquées, qui donnaient « à Belgrad une physionomie orientale, ont été rasées. « Deux seulement subsistent encore : l'une, entretenue « par le Gouvernement, pourvoit aux besoins spirituels des « voyageurs musulmans ; l'autre, — ironie amère du des- « tin ! — sert à fabriquer le gaz du Théâtre national. Les « derniers restes de l'enceinte fortifiée ont également dis- « paru ; les débris des portes (*Kapia*) ont été nivelés ;

1. *Die Sud-Slaven und ihre Lander*. Leipzig, 1851.

« Belgrad a maintenant, comme Paris, son boulevard « (*Chanats* de l'allemand *Schanze*) sur lequel on commence « à élever des constructions élégantes. La plupart des « ambassades y ont établi leur hôtel. Je regrette les Con- « sulats, dont les pavillons arborés aux grands mats flot- « taient naguère si gaiment au soleil.

« La nouvelle rue du Prince Michel, droite, flanquée de « trottoirs et presque pavée est bordée de maisons à plu- « sieurs étages et de magasins à l'européenne : ils sont « ornés d'enseignes cosmopolites dues au pinceau d'artistes « indigènes : *Au Viennois*, *Au Parisien*. Je ne donnerai « ni l'un ni l'autre pour un type de suprême distinction. « Dans ces magasins modernes, le système métrique et la « monnaie décimale sont désormais en usage. En ces pays « lointains, le nom du mètre et de ses subdivisions ont une « douceur toute particulière pour des oreilles françaises. « Le dinar (*franc*) et le décime ont heureusement rem- « placé cette effroyable anarchie monétaire, roubles, « ducats, piastres, contre laquelle se débattait jadis l'é- « tranger effaré. A vrai dire, les négociants serbes ne sont « pas encore faits à ce progrès. Ils se servent bien de la mon- « naie nouvelle mais ils persistent à compter en piastres.

« L'esplanade qui précède la forteresse, le kalimegdan, « naguère témoin de sanglantes exécutions, a été planté « d'arbres et constitue un agréable jardin de ville où la popu- « lation oisive vient respirer le soir l'air frais du Danube. « Le Konak du prince, devenu trop étroit pour la royauté « serbe, est en train de se transformer en un palais gran- « diose. Sur la place, où la statue du regretté prince Michel « a été récemment inaugurée, un théâtre permanent a été « élevé. Nous voilà loin du temps où la Thalie Serbe abri- « tait ses pénates errants dans des granges ou dans des « hangars. Je me rappelle avoir assisté autrefois à la repré- « sentation d'un grand drame intitulée : *Miloch ou la déli-* « *vrance de la Serbie*. On y voyait des voïwodes, des « heïdukes, des raïahs, des pachas, des nizains. « Il y aura

avait dit l'affiche, une scène avec des décors ». Tout ce monde épique s'agitait dans un espace de trente mètres carrés. Les coulisses étaient figurées par des paravents derrières lesquels Turcs et Serbes dissimulaient à grand peine leur stature héroïque.

« Aujourd'hui Belgrad possède un vrai théâtre, une vraie troupe. Les acteurs se recrutent en grande partie parmi les Serbes de la Hongrie. Le public se passionne et ne dédaigne point les allusions politiques. Une représentation de *Rabagas* a été dernièrement le sujet d'une véritable émeute ; les jeunes gens croyaient que Sardou avait voulu rendre ridicules les chefs de l'opposition indigène : Rabagas n'était plus Gambetta, c'était M. Ristitch !

« Voici encore un progrès fort louable, surtout en Orient. Les rues ont reçu des noms et les maisons des numéros. On les a même appliqués d'une façon fort ingénieuse. Chaque maison a été ornée d'une petite plaque en fonte indiquant le nom de la rue et le numéro. Précieuse innovation pour l'étranger ! Malheureusement, l'édilité a fait badigeonner de blanc toutes les plaques qui sont devenues aussitôt illisibles. Personne n'en tient compte et je pourrais citer telle personne qui ignore absolument la dénomination officielle de sa rue. Si vous demandez où est situé telle *Oulitza* (c'est le mot serbe officiel), le passant riposte invariablement par le mot turc *Sokak*. Si du moins le touriste avait un plan à son service ! mais le seul qui existe est en quatre feuilles grand aigle et vraiment peu portatif. Au bout de quelques jours, j'ai renoncé à courir après mes amis et j'ai attendu patiemment qu'ils vinssent me chercher dans mon hôtel.

« Grâce à Dieu, Belgrad offre au voyageur une hospitalité suffisamment confortable. Ce qu'elle ne lui offre point, par exemple, c'est une *poste restante* bien organisée. J'ai vu, de mes yeux, un employé me déclarer que rien n'était arrivé à mon nom, et cela lorsque je reconnaissais sur les rayons un paquet de livres qui m'était des-

« tiné. J'ai entendu, à ce sujet, dans les bureaux des léga-
« tions, des plaintes sérieuses et dont l'administration serbe
« devrait bien tenir compte. La poste serbe fait presque
« regretter la poste autrichienne, qui avait la réputation
« — méritée ou non — de lire les dépêches, mais qui, du
« moins, les remettait exactement.

« Tout en constatant avec sympathie les progrès accom-
« plis, peut-être un peu lentement, mais au milieu du
« tumulte des guerres extérieures et des convulsions poli-
« tiques, il faut signaler tous ceux qui restent encore à
« réaliser. Belgrad n'a point encore de quai sur la Save et
« la berge mal pavée où abordent les voyageurs est vrai-
« ment trop primitive. On s'étonne de ne pas rencontrer
« un système d'éclairage conforme aux besoins de la civi-
« lisation moderne. Il est singulier qu'on n'ait pas encore
« établi une usine à gaz dans une capitale commerçante
« dont la population, suffisamment agglomérée, est certai-
« nement supérieure à trente mille âmes. Les optimistes
« se consolent, il est vrai, en pensant qu'on débutera tout
« à coup par l'éclairage électrique. Le pavage, sauf dans
« une ou deux rues privilégiées, continue à ne justifier nul-
« lement le nom grec de *koderma* (la belle route) que la
« tradition bysantine a légué à l'idiome serbe.

« D'ici à deux ou trois ans, Belgrad qui n'est encore relié
« que par les voies fluviales, sera définitivement rattaché
« à l'Europe par le chemin de fer. J'ai visité sur les bords
« de la Save, le vaste chantier où notre compagnie de
« Fives-Lille achève le grand pont de fer qui réunira pro-
« chainement l'Autriche à la Serbie. Deux locomotives cou-
« rent déjà le long du fleuve et ballastent la voie. Non loin
« de Belgrad on commence à percer des tunnels. Le
« royaume tout entier est couvert d'ingénieurs qui plan-
« tent des jalons et relèvent des niveaux. Bientôt Belgrad
« sera relié à Pesth et à Vienne, à Sofia, à Salonique et à
« Constantinople. Elle deviendra une des grandes étapes
« du train international. Il faudra qu'elle s'apprête à jouer

« dignement le rôle de ville européenne. En attendant « que le royaume soit traversé de part en part par la voie « ferrée, on a du moins organisé quelques lignes postales. « Une diligence, fort primitive d'ailleurs, franchit en « vingt-quatre heures les trois cents kilomètres qui sépa- « rent Belgrad de Nisch. Dans la plupart des provinces, « on voyage encore à cheval ou en voiture particu- « lière » (1).

Eh bien, il y a autant de différence entre Belgrad d'aujourd'hui et Belgrad de 1883 qu'il y en avait entre cette ville à cette date et celle décrite par Neugebaur en 1851.

La capitale de la Serbie ne ressemble point à nos grandes capitales européennes et pour plusieurs raisons :

D'abord, il n'y a pas de quartiers miséreux parce que le paupérisme y est inconnu et parce que, vu l'absence d'industrie, il n'y a qu'une population ouvrière très restreinte (2). Ensuite les maisons de rapport étant peu nombreuses (3) et le terrain, bien qu'ayant depuis trente ans quadruplé de valeur dans tous les quartiers de la ville (4)

1. La Save, le Danube et le Balkan, 2ᵉ éd., 1889 pp. 90 à 94.

2. « J'ai fait remarquer, dit M. de Borchegrave, que les ouvriers « appartenant à des corporations ou corps de métiers ont formé « entr'eux des associations et que ceux qui tombent malades sont « soutenus par leur caisse de secours. Aussi ne rencontre-t-on « pas de mendiants serbes ; ceux qui tendent la main aux pas- « sants sont presque toujours étrangers ».

3. La plupart des maisons de Belgrad sont habitées par leur propriétaire.

4. Voici ce que valait le sol à bâtir il y a quelques années : En bordure sur la rue Terasia ou sur la rue du Prince Michel, qui sont considérées comme le centre de la ville, de 100 à 140 francs le mètre carré ; aux alentours du théâtre, un peu moins cher ; en descendant vers la Save ou vers le Danube, de 30 à 50 francs. Il est à prévoir que la valeur des terrains qui deviennent plus chers de jour en jour augmentera encore surtout si la spéculation vient à s'en mêler.

étant encore relativement peu cher, les maisons ne comportent pas cette grande quantité d'étages qui donnent aux rues de Londres, de Paris, de New-York et de Chicago l'aspect de grands couloirs privés de lumière et quelquefois d'air respirable (1).

Chaque maison n'est, en général, occupée que par une famille. Un grand nombre possèdent un jardin assez étendu, de là, la grande superficie de Belgrad, mais, de là aussi, l'agrément de la vue et de la salubrité des habitations.

Depuis quelques années, on a beaucoup bâti à Belgrad. La pierre et surtout la brique, — cette dernière toujours fort chère — entrent concurremment dans les constructions; l'on y emploie aussi du joli granit.

La ville est aujourd'hui assez bien percée. La rue Térasia et celle du Prince Michel qui se font suite et occupent à peu près le sommet du plateau sur lequel est assise la capitale de la Serbie en sont l'artère vitale à laquelle viennent se rattacher comme autant de petites veines, les différentes rues, les unes sur le versant du Danube, les autres sur le versant de la Save.

Quelques travaux importants ont été faits sur la Save qui possède aujourd'hui un quai suffisant aux besoins de la batellerie. Quant à la gare du chemin de fer, elle ne sert pas seulement de station à l'*Orient express*, mais elle est devenue un point de mouvement considérable de voyageurs aussi bien que de marchandises.

Vu du Danube, le panorama de Belgrad n'est pas seule-

1. Les anciennes maisons n'ont presque toutes qu'un rez-de-chaussée élevé sur cave. Les nouvelles ont un ou deux étages, ce qui fait qu'à l'encontre de ce qui existe ailleurs, le prix du terrain se trouve souvent plus élevé que celui de la bâtisse. La valeur locative d'une maison est actuellement d'environ 8 p. c. de la valeur de l'immeuble (terrain, bâtisse et tous autres frais du propriétaire) ; il en est cependant qui rapportent jusqu'à 18 pour cent.

ment pittoresque, il est des plus gracieux. La ville s'étage, coquette au delà de l'esplanade devenue la jolie promenade dont parle M. Léger. Sur le côté, la masse imposante de la vieille forteresse devenue aujourd'hui à peu près inutile au point de vue militaire, produit un effet d'archaïsme agréable avec ses bastions qui se développent encore sur une large étendue.

Cette ville est certainement aussi digne d'être la capitale d'un royaume de deux millions d'habitants comme elle est séduisante pour faire la résidence d'un roi et de sa cour, et pour moi, je comprends qu'avec des yeux de fils et avec une âme poëtique « quoique pas chauvine » de Serbe, S. Ex. M. Krstitch se plaise à prévoir que dans un avenir prochain on doive changer en faveur de sa jolie Belgrad le cri des Napolitains : « Voir Naples, puis mourir » !

Qu'ajouterons-nous encore ?

Belgrad est le centre du mouvement intellectuel des Slaves méridionaux. On y trouve donc rassemblé tout ce qui forme, entretient et développe, avec le sentiment national l'éducation morale d'un peuple.

La Bibliothèque et le Musée sont logés dans un édifice spacieux et de bon aspect dû aux libéralités du capitaine Micha Athanasievitch.

La bibliothèque contient plus de 25.000 volumes en toutes langues (L'annuaire Bottin dit 14.600) et une belle collection de cartes et de dessins. Quant au Musée, fondé un peu avant 1850 par la première Société savante de Belgrad dans le but de réunir les antiquités serbes jusqu'alors bien peu considérées (1) il est aujourd'hui des plus intéressants

1. Il paraît qu'il y a encore quelques années le Serbe qui professe cependant à un haut degré le culte des ancêtres avait bien peu d'admiration et pas du tout de respect pour les souvenirs matériels laissés par leurs aïeux. On raconte qu'un archéologue étranger se promenant en compagnie d'un Serbe instruit fit la découverte dans des ruines, d'un objet de poterie assez bien con-

au point de vue archéologique et numismatique. La galerie de peinture est moins riche mais elle renferme les portraits des héros de l'histoire de la Serbie et le peuple en est très fier.

La Société des Sciences de Belgrad (*Outcheno-droutjvo*) — subventionnée par l'Etat — fondée en 1842 sous le règne de Milosch reçoit l'hospitalité dans le même palais que la Bibliothèque et le Musée. Ses travaux scientifiques ont rendu d'utiles services au pays et la collection de ses mémoires jouit d'une légitime autorité. La Serbie a lieu d'être fière de ce corps savant tout comme la France l'est de l'Institut. L'Outcheno droutjvo comprend quatre sections : Philosophie et Philologie, Histoire et Droit, Sciences, Beaux-arts. Il y a également dans la capitale de la Serbie une société d'agriculture qui a pour organe « le *Téjak* » et une société de médecins qui publie « *L'Archive* ».

L'Imprimerie royale, fondée par Milosch et dont les travaux remarquables entretiennent l'émulation dans l'industrie privée, mérite d'être visitée.

En tant que capitale de la Serbie, Belgrad est, naturellement, le centre de tous ces rouages administratifs, de toutes les institutions sociales ou politiques, la tête de toutes les hiérarchies civiles, militaires et religieuses.

L'archevêque métropolitain, les Ministères, le Conseil d'Etat, le Tribunal de cassation et d'appel, l'Etat major général, les Ecoles militaires, les facultés, l'Ecole ecclésiastique, en un mot toutes les administrations centrales ont leur siège à Belgrad.

servé, découverte qui le combla de joie. Le Serbe le questionna sur la cause pour laquelle il attachait tant de valeur à un débris de vase moins beau que ceux qui se font de nos jours. C'est, répondit l'archéologue, parce que ce vase porte les marques d'une époque reculée. — Le Serbe ramassant alors un caillou : Ceci, dit-il, doit être encore plus ancien que votre vase.

.
. .

La capitale du royaume de Serbie occupe une position évidemment des plus favorables pour être la première ville de commerce du pays. Sa situation au confluent de la Save et du Danube, à la tête du chemin de fer qui relie les centres européens aux ports de la Mer Noire, à celui de Salonique et enfin à Constantinople en fait bien le vestibule du commerce européen avec l'Orient.

Cette position est-elle aussi avantageuse au point de vue politique ?

Non. Une capitale dans laquelle sont concentrés tous les rouages de l'organisme vital d'une nation, une ville dans laquelle les finances du royaume, les archives militaires et diplomatiques, les richesses artistiques et littéraires, le patrimoine intellectuel aussi bien que le levier de la force matérielle sont réunis et conservés, ne devrait pas être à la merci d'un coup de main et à ces égards Kraguïevatz, l'ancienne capitale de la province, offrait toutes les sécurités désirables. Kruschevatz, la résidence du Tzar Lazare n'est pas non plus mal placée car au point de vue stratégique elle se trouve dans la position la plus sûre du royaume. C'est ce qu'explique lumineusement M. J. Molard dans son livre *Puissance militaire des Etats de l'Europe* :

« Maîtresse aujourd'hui de presque tout le bassin de la « Morawa, la Serbie a, par ce fait, une importance grande « dans la Péninsule des Balkans car elle est traversée par la « route de Constantinople et par celle de Salonique. Ça n'est « guère que par ces grandes voies qu'elle peut facilement « être abordée. Partout ailleurs elle se trouve dans des « conditions naturelles merveilleusement propices à la « défensive.

« Au point de vue de sa défense, ce sont donc ces routes « qu'il lui importait de couvrir.

« Du côté de l'Autriche, la route de Constantinople e
« couverte par la forteresse et les défenses de Belgrad (
« dont le rôle fut si considérable lors des luttes contre le
« chrétiens et les Turcs, et que ceux-ci appelaient, d
« reste, la Porte de la guerre sainte ; cette position c
« Belgrad est appuyée à l'ouest sur la Save, par l'ancie
« fort de Sabac (Schabatz), à l'Est par la forteresse c
« Semendria.

« Du côté de la Bulgarie, la route de Constantinople e
« défendue par l'ancienne citadelle de Pirot et surtout p
« la petite place de Nisch ou Nissa avec une très forte cit
« delle et quelques ouvrages.

« C'est en ce point de Nisch que vient se souder à la pr
« cédente, la route de Salonique qui n'est pas autreme
« défendue.

« *La position la plus importante de la Serbie est cel*
« *qui est formée par les villes d'Alexinatz, Deligrad*
« *Kruschevatz, au confluent des deux Morawa et c*
« *viennent aboutir toutes les principales routes et ch*
« *mins du pays. C'est la position centrale à occupe*
« *dans le cas d'une guerre, soit contre la Bulgarie, so*
« *contre la Turquie.*

« Du côté de la Bosnie, la Serbie possède la forteres
« d'Uzice (2) et la place de Loznica (3) entourée de que
« ques ouvrages en terre.

« D'autres points encore de la Serbie sont protégés p
« d'anciennes forteresses, vestiges de la domination turqu
« mais ces édifices, à moitié ruinés, non entretenus, :
« sauraient avoir aucune importance ».

1. Hélas ! dans l'état actuel combien de temps tiendrait Belgr
contre une armée assaillante bien armée et munie de canc
modernes ? J. M.

2. Oujitzé.

3. Loznitza.

Nisch.

Nisch (Nissa) est la seconde ville de la Serbie. Non pas seulement parce que sa population de 12.000 habitants en 1874 s'élève aujourd'hui à plus de 23.000 âmes, mais parce que, déjà la première ville des territoires annexés. — (Elle était le chef-lieu du Pachalik de Nisch qui comprenait les quatre départements de Toplitza, Vrania, Pirot et Nisch), elle occupe géographiquement une position commerciale très importante.

Elle est, en effet, le point terminus du réseau des chemins de fer européens et la tête en Europe des chemins de fer orientaux. Elle est la tête de ligne de la voie ferrée qui par Vrania et Uskub achemine les marchandises de ou pour la Turquie ainsi que de celle qui par Philippopoli aboutit au Bosphore. Nisch est le marché tout désigné des transactions avec Salonique aussi bien qu'avec Sofia, Andrinople et Constantinople.

Autrefois, c'était une ville Turque bien qu'elle ait été fortifiée à la Vauban sur des plans fournis par des ingénieurs français ; mais depuis quelques années elle a subi une transformation sérieuse. De larges rues ont remplacé tout un quartier turc ; de bons hôtels à l'européenne offrent au voyageur une hospitalité confortable. Cependant il est encore d'autres quartiers qui conservent leur aspect d'autrefois.

Un écrivain qui a visité Nisch en 1883 dit y avoir rencontré des *hans* turques encore très fréquentés, et des ruelles étroites et des masures cotoyant les palais, défendues comme des forteresses par de hautes murailles en pierres recouvertes de terre glaise. C'était encore l'Orient.

Du reste, à Leskovatz, à Vrania et à Pirot, on se croirait encore dans des villes turques si des églises, des écoles et d'autres édifices, marques de la civilisation européenne ne

venaient affirmer l'affranchissement du joug musulman et donner un peu de gaieté au cachet aussi pittoresque que peu riant de ces villes.

M. E. de Borchegrave a écrit : « Dans les quatre départements nouveaux qui formaient naguère le Pachalick de « Nisch, on remarque l'empreinte d'une impulsion vigou- « reuse. Lorsque Midhat-Pacha était gouverneur de Nisch, « il y éleva plusieurs grands édifices administratifs que les « autorités serbes ont été heureuses d'y trouver ; il traça « des routes qui valent les meilleures de la Serbie ; il « laissa partout des traces d'une initiative puissante et « éclairée. Son nom vivra parmi les populations des nou- « velles provinces ».

Le gouvernement serbe a placé ses sujets turcs sous l'égide de lois qui leur assurent une parfaite égalité de droits ; mais cette égalité ne suffit pas aux Ottomans. Ils ne supportent pas le contact du raïah devenu leur égal et ont émigré en masse après l'annexion. Nous verrons plus loin, (3e partie) que le Gouvernement a dû contracter un emprunt pour acheter les propriétés foncières de ces émigrés.

Le prix de la propriété est à Nisch au moins d'un tiers moins élevé qu'à Belgrad.

La Nischava qui passe à Nisch après un parcours d'environ cinquante kilomètres n'est guère utilisable — quant à présent — pour le commerce, mais l'industrie en peut tirer de grands profits.

La région de Nisch produit beaucoup de vins, légers, doux et veloutés. On évalue qu'il y a 10.000 arpents de vignes plantées sur les coteaux.

A quelques kilomètres de Nisch, du sommet du plateau de Plotcha, (des Monts Moralia) on aperçoit, à dix lieues de distance, le spectacle grandiose des Balkans dont les cimes sont couvertes de neiges éternelles.

INDEX ALPHABÉTIQUE (1)

De quelques noms de lieux.

XANDROVATZ. — Chef-lieu de l'arrondissement de la Koznitza, **sur la rivière de ce nom, 1400** habitants, ⊠ ⚲.

XINATZ. — Chef-lieu du département de ce nom, au confluent **de la Morawa et de la** Morawitza, **5800** habitants, ⊠ ⚲ **de Belgrad à** Nisch. Mines de cuivre, houille. Non **loin, monastère de Saint-Stépan.**

XINATZ. — Département de ce nom, arrondissement 30 com**munes.**

NGHELOVATZ. — Chef-lieu de l'arrondissement de l'Iassenitza, **département** de Kragouïevatz, 1800 habitants, ⊠ ⚲ **reliant Loznitza à la ligne** Belgrad Nisch. Source d'eau **minérale** de Boukovik, **station** balnéaire très fréquentée **de mai à octobre.**

LIÉ (Arjlje). — Chef-lieu de l'arrondissement de ce nom, dé**partement d'Oujitzé, au confluent** de la Morawa et de la **Rsaw.**

LIÉ. — Arrondissement, 23 communes du département d'Ou**jitzé, vallée** de la Morawa Serbe.

OUKOVATZ. — Arrondissement dont le chef-lieu est Lubovia, **38 communes.** Département de Podrinié ⊠ ⚲.

NJA. — Ville de l'arrondissement de Iassenitza, 4500 habitants, ⊠ ⚲. **Département** de Kragouïevatz.

. **Les caractères** latins correspondant mal avec l'orthographe **re, c'est l'orthographe** euphonique que nous nous sommes effor**de donner ici** : Ub, oub ; Oujitzé, Uzize ; Iassenitza, Yasse**a; Arilié ; Arjlje** ; Pojarevatz, Possharewatz ; Podjega, Posche**yant la même** valeur en prononciation, il a pu nous arriver **rire le même** nom de deux façons différentes.

BAGRDAN. — Sur la Morawa 🚂, station du chemin de fer Belgrad Nisch.

BANIA. — Chef-lieu de l'arrondissement de la Morawitza, sur ce cours d'eau, département d'Alexinatz. Houille, station balnéaire très fréquentée. Reste d'un établissement thermal de l'époque romaine. Ruines d'un château féodal, beau spécimen d'architecture, vue sur la Pyramide de Rtanjé, site pittoresque, un des plus beaux de la Serbie.

BANIA. — Hameau à une heure de Nisch, source d'eau chaude.

BANIA-BACHTA. — Chef-lieu de l'arrondissement de la Ratscha, sur ce cours d'eau, département d'Oujitzé, ✉ ⊤ non loin, célèbre monastère de Saint-Sava.

BANIA-YOSCHANITZA. — Chef-lieu de l'arrondissement de la Yoschanitza, département de Kruschevatz.

BELAVIA. — Arrondissement de Jagodina, eaux minérales.

BELGRAD. — V. page 91 ci-dessus.

BELIVNIA. — Chef-lieu de l'arrondissement de Prokoupatz, département de la Toplitza et sur la rivière de ce nom, ✉ ⊤ Vignes.

BIÉLA-PALANKA. — Chef-lieu de l'arrondissement de ce nom, département de Pirot, sur la Nischava, 🚂 de Nisch à Sofia ; à Topolnitza, riches mines de fer.

BIÉLA PALANKA. — Arrondissement (44 communes) du département de Pirot.

BIELITZA. — Petit affluent de la Morawa, a donné son nom à l'arrondissement dont Iagodina est le chef-lieu (49 communes).

BOLIÉVATZ. — Chef-lieu de l'arrondissement de ce nom, département de Tzrna Reka, au pied du mont Ratni. 🚂 reliant Zaïtchar à la ligne Belgrad-Nisch, ✉ ⊤ 1000 hab.

BOLIÉVATZ. — L'un des arrondissements de la Zrnarjeka (Tzrna Reka), 19 communes.

BOGATITCH. — Chef-lieu de l'arrondissement de la Matchva, département de Schabatz.

BLATO-LUZNITZA. — Chef-lieu de l'arrondissement de Luznitza, département de Pirot. Vignes.

BRESTOVATZ. — 🚂 Station de la ligne Nisch Vrania.

BRZA-PALANKA. — Chef-lieu de l'arrondissement de ce nom, sur le Danube, département de la Kraïna 1500 hab. ✉ ⊤ 🚂 de Kladova à Zaïtchar.

ZA-PALANKA. — Arrondissement dont le chef-lieu porte ce nom, frontière roumaine, 20 communes. Département de Negotin.

ABATZ. — Voyez Schabatz.

OUMADIA. — Voyez Schumadia.

NUBE. — Fleuve v. ch. VII, p. 49.

RVEN. — Chef-lieu de l'arrondissement de Sverlichka département de Kniajevatz. Non loin, monastère de S. Aranghel. Céréales.

POTOVATZ. — Arrondissement dont le chef-lieu est Veliko Popovitch, 33 communes. Département de Tchoupria.

UNIS. — Sur la Morawa station de la ligne Belgrad Nisch.

EP. — Station de la ligne de Nisch à Vrania.

BRA. — Mine de charbon sur le Danube entre Golubatz et Dolni Milanovatz.

OBRITSCH. — Arrondissement dont le chef-lieu est Prokouplié (Orkub) 85 communes. Département de la Toplitza.

OLNI DUCHNIK. — Chef-lieu de l'arrondissement de Zaplania, département de Nisch et au su l de cette ville.

OLNI MILANOVATZ. — Chef-lieu de l'arrondissement de Poreschka-Rieka, département de la Kraïna, sur le Danube. Production de céréales, belles forêts, lignite, pierre à chaux dans les environs.

RAGATCHEVO. — Arrondissement dont le chef-lieu est Gutscha, 55 communes. Département de Tchatchak.

RINA (Drin). — Rivière, affluent de la Save, naît dans la Bosnie et sert de frontière ouest à la Serbie entre Ratichte et Zrnabora.

AMSIGRAD (Hamsigrad). — Localité située à peu de distance de Zaïtchar. A côté, sur un plateau près du Timok noir se trouvent les ruines d'une forteresse romaine, construction dont les murs de plus de deux mètres d'épaisseur forment un grand quadrilatère à chacun des angles duquel est une tour de guèteur ronde. Le mur de circonvallation porte dix-huit tourelles et est encore entouré de travaux d'arts qui masquaient la forteresse, une des plus importantes et des plus redoutables qu'on connaisse dans le pays.

Sur les rives du Timok noir, source d'eau thermale dont l'ana-

lyse faite par le docteur Pautchitch décèle de gran vertus curatives.

GLEDIKJ. — Plateaux au Sud de Kraguievatz.

GOLEMO-SELO. — Chef-lieu de l'arrondissement de Polianitza, pied des Montagnes de ce nom, département de Vra sur la frontière du territoire de Kossovopolie.

GOLIA. — Chaîne de contrefort des Alpes Dinariques, à la fr tière sud-ouest de la Serbie; l'autre versant est au Sand de Novi-Bazar.

GOLUBATZ (Goloubatz). — Chef-lieu de l'arrondissement de nom, département de Pojarevatz sur le Danube. Mi de houille.

GOLUBATZ. — Arrondissement dont le chef-lieu est Golubatz, communes.

GOLUBINIÉ (Goloubinje et Golubinske). — Monts dans la Kra contreforts des Balkans.

GORNI-MILANOVATZ. — Chef-lieu de l'arrondissement de Tak et du département de Rudnik sur la Despotovika (afflu de la Morawa Srbska) 3000 habitants. ✉ ⊤. Ecole commerce.

GRADITSCHÉ-VELIKO. — Voir Veliko-Graditsché.

GRDELITZA. — Station de la ligne Nisch-Vrania, au Sud Vlatchotinza.

GRÉATCH. — Station de la ligne de Belgrad à Nisch, au S d'Alexinatz.

GROSKA. — Chef-lieu de l'arrondissement de ce nom. Dépar ment de Belgrad, sur le Danube.

GROSKA. — Petite rivière qui a donné son nom à un arrondis ment. 17 communes, du département de Belgrad.

GRUJA (Gruscha). — Rivière affluent de la Morawa Srbska a don son nom à l'arrondissement dont Kragouïewatz est chef-lieu, 63 communes.

GUBEREVATZ. — Importants gisements minéraux à environ kilomètres de Belgrad.

GUTSCHA. — Chef-lieu de l'arrondissement de Dragatchevo, dép tement de Tcatchak, dans la vallée de la Morawa Serl Pâturages et céréales.

GUTSCHEVO-BORANJA. — Monts dans le département de Podrin

HASSAN-PACHA PALANKA (Palanka). — Chef-lieu de l'arrondiss ment de la Iassenitza sur la rivière de ce nom, dépa

tement de Semendria, 2756 habitant ✉ ⚲ 🚂 de Belgrad à Nisch.

IVANITZA. — Chef-lieu de l'arrondissement de la Moravitza, petite rivière de ce nom, département d'Oujitzé, 1600 habitants. ✉ ⚲ sur la route de Siénitza (Sandjak). Céréales.

IBAR. — Rivière affluent de la Morawa Srbska, prend naissance dans la Pitschina.

IABLONITZA. — V. Yablonitza.

IADAR. — Rivière affluent de la Drina, a donné son nom à l'arrondissement dont Loznitza est le chef-lieu, (40 communes). Département de Podrinié.

(Pour les autres noms en I et en J, voir à l'Y).

KAMENITZA. — Chef-lieu de l'arrondissement de Podgaratz, département de Valievo, 🚂 de Valievo à la frontière Bosniaque par Loznitza.

KATSCHER. — Arrondissement dont le chef-lieu est Rudnik, 38 communes, département de Rudnik.

KIRRADAK. — Sur la Medloudje à 10 kilomètres de HP. Palanka. 🚂 de Belgrad à Nisch.

KJUPRIJA. — V. Tchoupria.

KLADOVA. — Chef-lieu de l'arrondissement de Kljoutscha, département de la Kraïna sur le Danube. 🚂 de Zaïtchar relié à la ligne Vienne Bukarest par un pont sur le Danube à Turnu-Sévérine. 2050 habitants. ✉ ⚲.

KLIOUTSCHA (Kljutsch). — Arrondissement dont le chef-lieu est Kladova, 21 communes, au Nord de la Kraïna.

KOLUBARA. — Rivière, affluent de la Save ; a donné son nom 1° à l'arrondissement dont le chef-lieu est Tchopitz, 33 communes, département de Belgrad ; 2° à l'arrondissement dont le chef-lieu est Mionitza, 56 communes, département de Valiévo.

KORMAN. — 🚂 de Belgrad à Nisch à 10 kilomètres nord d'Alexinatz.

KOPAONIK (Kopavnits). — Monts prolongeant au sud les Alpes Dinariques.

KOSSMAI. — Montagne qui a donné son nom à un arrondissement dont le chef-lieu est Iopot, 26 communes, département de Belgrad.

Kostlenik. — Montagne dans le département de Rudnik.

Kourschoumlié. — Chef-lieu de l'arrondissement de la Kossanitza, département de la Toplitza, au pied des monts Kopoanik sur la frontière turque. Vignes.

Koutschévo. — Chef-lieu de l'arrondissement de Svidje, département de Pojarevatz, sur le Pek. Mines de charbon.

Kossanitza. — Arrondissement dont le chef-lieu est Kourschoumlié, 125 communes, département de la Toplitza.

Kozieritza. — Chef-lieu de l'arrondissement de Tzerna Gora, (Montagne de ce nom), département d'Oujitzé, de Valiévo à Podjéga.

Koznitza. — Cours d'eau, affluent de la Morawa Srbska, a donné son nom à l'arrondissement dont le chef-lieu est Alexandrovatz, 92 communes, département de Kruschevatz.

Kniajevatz. — Chef-lieu de l'arrondissement de Zaglavatz ou Zaglas et du département de Kniajevatz, au pied des contreforts des Balkans, de Kladovo à Nisch, 5500 habitants, ⊠ ⊤, céréales, école de commerce.

Kniajevatz (Kjzvaatz). — Un des départements de l'est de la Serbie.

Kragouievatz. — Chef-lieu du département de ce nom et de l'arrondissement de Gruja, ancienne capitale de la Serbie, sur la Lepnitza, 13000 habitants, ⊠ ⊤ reliant la ligne Belgrad Nisch à la frontière Bosniaque. Bibliothèque, fabrication d'armes de guerre ; poudrerie ; fabrication de poterie ; pierre à chaux dans les environs et calcaire argileux à Batotchina, à 8 kilomètres. Vignes.

Kragouievatz (Kragujewatz). — Département et arrondissement, 43 communes, du centre de la Serbie.

Kraliévo. — Chef-lieu de l'arrondissement de ce nom, département de Tchatchak, mines de plomb et de fer, 3600 habitants. ⊠ ⊤ de la vallée de la Morawa, école de guerre.

Kraliévo. — Arrondissement dont le chef-lieu est Kraliévo, 39 communes. Département de Tchatchak.

Kraina. — Département dont le chef-lieu est Négotin, au Nord-Est de la Serbie, arrondissement de ce nom, 27 communes.

Kroupanié (Krupanj). — Dans l'arrondissement de Radjevina.

département de Loznitza, mines de plomb, de zinc et d'antimoine.

Kruschevatz. — Chef-lieu de l'arrondissement et du département de ce nom, 5930 habitants. Ancienne résidence des Tzars de Serbie, reliant la frontière bosniaque à la ligne Belgrad-Nisch. Vignes.

Kruschevatz. — Département et arrondissement, 79 communes, du centre de la Serbie, dont le chef-lieu est Kruschevatz.

Lapovo. — point de jonction de la ligne Kragouïevatz à la ligne Belgrad-Nisch.

Lebanié (Lebanje). — Chef-lieu de l'arrondissement de Yablonitza, au point où cette rivière reçoit la Medvedja et la Buguecka, département de Toplitza. Vignes.

Lepenatz. — Suite de plateaux qui viennent du sud-ouest et rejoignent les environs de Nisch.

Lepnitza. — Rivière, affluent de la Morawa, a donné son nom à l'arrondissement dont Ratscha est le chef-lieu, 40 communes. Département de Kragouïevatz.

Leskovatz. — Chef-lieu de l'arrondissement de ce nom, département de Nisch, sur la Veternitza, 13132 habitants, Nisch à Uskub. Non loin, Monastère de S. Radmi.

Leskovatz. — Arrondissement dont le chef-lieu est Leskovatz, 77 communes. Département de Nisch.

Levatch (ou Levatschka). — Rivière, affluent de la Morawa, a donné son nom à l'arrondissement dont le chef-lieu est Rekowatz, 52 communes. Département de Yagodina.

Lipovatschia. — Petite rivière dans l'arrondissement de Ratscha.

Loznitza. — Chef-lieu du département de Podrinié et de l'arrondissement du Yadar, (Petite rivière de ce nom), 3500 habitant, 1° de Schabatz, 2° reliant la ligne Belgrad à Nisch à la frontière Bulgare. Ecole de commerce.

Lubovia. — Chef-lieu de l'arrondissement d'Asboukovatz, département de Podrinié, sur la rive droite de la Drina.

Luznitza. — Arrondissement dont le chef-lieu est Blato Luznitza, 54 communes. Département de Pirot.

Maidanpek. — Important centre minier à 30 kilomètres, de Dolni-Milanovatz, sur le Danube, cuivre et fer, vastes forêts.

Matschwa. — Arrondissement dont Bogatisch est le chef-lieu,

24 communes, nord-est de la Serbie. Département de Schabatz.

MAZOURITZA. — Arrondissement dont le chef-lieu est Vlassina, 43 communes, frontière Bulgare, département de Vrania.

MÉDJOULOUDJÉ. — 🚂 de la ligne Belgrad-Nisch, sur la rivière du même nom.

MIONITZA. — Chef-lieu de l'arrondissement de la Kolubara, département de Valièvo et à quelques kilomètres de cette ville.

MLAVA — Rivière affluent du Danube, a donné son nom à l'arrondissement dont le chef-lieu est Petrovatz, département de Pojarevatz. 32 communes.

MORAWA. — Principale rivière de la Serbie, la baigne du Nord au Sud et par son affluent, la Morawa-serbe (Morawa-Srbska par opposition à la Morawa bulgare) qui prend sa source dans les monts Yavor, arrose une grande partie du Sud-Est du Royaume.

MORAWA. — Arrondissement de ce nom dont le chef-lieu est Yabar. 34 communes. Département de Pojarevatz. Autre arrondissement dont le chef-lieu est Preillina. 38 communes. Département de Rudnik.

MORAWITZA. — Rivière affluent de la Morawa, donne son nom 1° à l'arrondissement dont le chef-lieu est Bania. 31 communes, département d'Alexinatz ; 2° à l'arrondissement dont Yvanitza est le chef-lieu, 149 communes, département d'Oujitzé.

NEGOTIN. — Chef-lieu du département et de l'arrondissement de la Kraïna. Est du royaume. 5.400 habitants. ⊠ T 🚂 de Kladovo à Nisch. Vignes.

NISCH. — Voir page 105.

NISCHAVA. — Rivière affluent de la Morawa dans laquelle elle se jette un peu au-dessous de Nisch; a donné son nom à l'arrondissement dont Pirot est le chef-lieu. 65 communes.

NOVI HAN. — Chef-lieu de l'arrondissement du Timok, département de Kniajevatz, dans les monts Tchiprovatz Balkan sur la frontière Bulgare. 🚂 de Kladovo à Nisch.

OBRENOVATZ. — Chef-lieu de l'arrondissement de la Possava, département de Valiévo, sur la Tamnava, non loin de son embouchure dans le Danube. 2309 habitants. ⊠ T 🚂 de Belgrad à Laïkovatz.

Omolié (Omolje). — Montagnes (sommets de 3.500 mètres) qui ont donné leur nom à l'arrondissement dont le chef-lieu est Igoubitza, 18 communes, département de Pojarevatz.

Oropsi. — Sources thermales et minérales près de Belgrad.

Oratscha (Orajié). — Chef-lieu de l'arrondissement de ce nom, département de Semendria sur la petite rivière Rallya.

Oratscha. — Arrondissement, 14 communes, du département de Semendria (Smedérevo).

Oub. — Chef-lieu de l'arrondissement de Tamnava, sur la rivière de ce nom, département de Valiévo.

Oujitzé (Uzize et Ushitza). — Chef-lieu du département de ce nom. 7.000 habitants, ✉ T 🚂 de Stalatz-Podjéga à la frontière Bosniaque. Vignes. Ecole de commerce.

Oujitzé. — L'un des départements de l'ouest de la Serbie.

Ovtschar. — Montagnes à 2 lieues de Tchatchak. Source d'eaux sulfureuses.

Palanka. — Voir Hassan Pacha Palanka.

Paratchin (Parakjin). — Chef-lieu de l'arrondissement de ce nom sur la Zanitza, département de Tchoupria. ✉ T 🚂 reliant Zaïtchar à la ligne Belgrad-Nisch. Lignite. Non loin, monastère de Saint-Petka.

Paratchin (Parakjin). — Arrondissement, 37 communes, dont le chef-lieu est Paratchin, département de Tchoupria.

Petchenikotza. — Au confluent de la Iablonitza et de la Morava 🚂 de la ligne Nisch-Vrania.

Petrovatz. — Chef-lieu de l'arrondissement de la Mlava (petit affluent du Danube) département de Pojarewatz, 🚂 reliant la ligne Dobrevitza-Zaïtchar à celle Belgrad-Nisch.

Pirot. — Chef-lieu du département de ce nom et de l'arrondissement de la Nischawa, au Sud-Est de la Serbie, 12108 habitants. ✉ T 🚂 de Nisch à Sofia.

Podjega (Poshega). — Chef-lieu de l'arrondissement de ce nom, département d'Oujitzé, sur la Deschina (affluent de la M. serbe). 🚂 1° de Valiévo, 2° de Stalatz à la frontière Bosniaque.

Podjega. — Arrondissement dont le chef-lieu est Poschéga, 52 communes, département d'Oujitzé.

Podounvalié. — Arrondissement dont le chef-lieu est Semendria 25 communes, département de Smedérevo.

PODGORIÉ (Podgoraz). — Arrondissement dont le chef-lieu est Kamenitza, 29 communes, département de Valiévo.

PODGORATZ. — Mines de fer, de cuivre et de plomb, département de Valiévo. Pierres lithographiques.

PODRINIÉ (Podrin). — Département Ouest de la Serbie, chef-lieu Loznitza.

POJAREVATZ (Poscharewatz). — Chef-lieu du département et de l'arrondissement de ce nom, 12.000 habitants. ✉ ⊤ 🚂 de Dobrevitza à Zaïtchar, haras. Ecole d'Agriculture et de Sylviculture. Mines, pierres de grès.

POJAREVATZ. — Département du Nord de la Serbie et arrondissement, 34 communes, dont le chef-lieu est Pojarevatz.

POLANITZA. — Arrondissement dont le chef-lieu est Golimo-Sélo. 57 communes, frontière Turque, département de Vrania.

PORTE-DE-FER. — Passage du Danube entre les Balkans au point où le fleuve entre en Serbie. Ville de l'arrondissement de la Kraïna sur la frontière roumaine 2.036 habitants ✉ ⊤. On trouve sur la montagne le cerisier sauvage devenu très rare et très recherché pour meubles de luxe.

PORESCHKA — Rivière affluent du Danube; coule au fond d'une vallée profonde entre les monts Pekska et le Misosch. A donné son nom à l'arrondissement dont le chef-lieu est Dolni-Milanovatz, 11 communes, dans la Kraïna.

POSSAVA. — Arrondissement dont le chef-lieu est Obrenovatz, 22 communes, au nord du département de Valiévo.

POSSAVA. — Arrondissement dont le chef-lieu est Umka, 27 communes, département de Belgrad.

POSSERIÉ. — Arrondissement dont le chef-lieu est Schabatz, 31 communes.

POSSOVA-TAMNAVA. — Arrondissement dont le chef-lieu est Vladimirsti, 54 communes, département de Schabatz.

PREILLINA. — Chef-lieu de l'arrondissement de la Morawa, au point où cette rivière reçoit la Despotovitza, à quelques kilomètres seulement de Tchatchak.

PRECHILOVATZ. — Chef-lieu de l'arrondissement de ce nom, département d'Alexinatz et à quelques kilomètres de cette ville sur la rive gauche de la Morawa.

Prechilovatz (Prkjilowatz). — Arrondissement, 42 communes, du département d'Alexinatz.

Priboï. — Sur la Morawa, 🚂 de la ligne Nisch-Vrania.

Prilika. — Eaux thermales dans l'arrondissement d'Oujitzé.

Prokoupatz. — Arrondissement dont le chef-lieu est Belivnia, 104 communes, département de la Toplitza.

Prokouplié. (Orkub). — Chef-lieu du département de Toplitza, et de l'arrondissement de Dobritsch, sur la Toplitza, 500 habitants, ✉ ፐ 🚂 de Nisch à la frontière Turque.

Pschinie. — Arrondissement dont le chef-lieu est Vrania, 89 communes, département de Vrania.

Radjevina (Radschewina). — Chef-lieu de l'arrondissement de Radjevo, département de Podrinié sur la frontière Bosniaque, mines de plomb.

Radjevo. — Arrondissement dont le chef-lieu est Radjevina, 32 communes. Département de Podrinié.

Radouyevatz. — Ville sur le Danube au point où la rive droite de ce fleuve cesse d'être Serbe.

Rajan. — Chef-lieu de l'arrondissement de ce nom, département d'Alexinatz. Non loin Monastère de Saint-Roman.

Rajan (Rashan). — Arrondissement, 24 communes, du département d'Alexinatz.

Rallya. — 🚂 4e Station sur la ligne Belgrad-Nisch. Mines importantes dans le bassin de la Rallya.

Rallya. — Petite rivière qui se jette dans le Danube à Semendria.

Rama. — Arrondissement dont le chef-lieu est Veliko Graditché, 31 communes. Arrondissement de Pojarevatz.

Raschka. — Chef-lieu de l'arrondissement de la Stoudenitza, département de Tchatchak sur la frontière du Sandjak au confluent de la Raschka et de l'Ybar, au pied du Mont Golia.

Ratscha. — Chef-lieu de l'arrondissement de Lepnitza sur la Lipovatscha, département de Kragouïevatz, à quelques kilomètres de la station de Lapovo.

Ratscha. — Arrondissement dont le chef-lieu est Baïna Bachta, 28 communes. Département d'Oujitzé.

Rekovatz. — Chef-lieu de l'arrondissement de Levatch, département de Yagodina.

Resnik. — 🚂, 2e station sur la ligne Belgrad-Nisch.

RESSAVA (Ressawa). — Rivière, affluent de la Morawa, a donné son nom à l'arrondissement dont le chef-lieu est Svilaïnatz, 24 communes. Département de Tchoupria.

RIPANIÉ. — , 3e station sur la ligne Belgrad-Nisch.

RTANIÉ. — Montagne pyramidale. 3900 mètres dans l'arrondissement d'Alexinatz.

RUDNIK (Roudnik). — Chef-lieu de l'arrondissement de Kastcher, département de Rudnik.

RUDNIK. — Montagnes du centre de la Serbie qui ont donné leur nom à un département dont le chef-lieu est Gorni Milanovatz.

RYBAR. — Station balnéaire thermale, dans l'arrondissement de Kruschevatz.

SAVE (Sawa). — Rivière, affluent du Danube dans lequel elle se jette au pied de Belgrad.

SCHABATZ. — Chef-lieu du département de ce nom et de l'arrondissement de Possérié, sur la Save. 10.600 habitants Evêché [illegible] T de Loznitza.

SCHABATZ. — Département au Nord-Ouest de la Serbie, circonscrit par la boucle formée par la Save et le Danube.

SCHORNIK. — Plateaux à l'Ouest d'Oujitzé.

SCHUMADIA (Choumadia). — Vaste forêt qui s'étend sur les départements de Belgrad et de Rudnik.

SEMENDRIA (Smederevo). — Chef-lieu du département de ce nom et de l'arrondissement de Podunvalié, sur le Danube, 6780 habitants, [illegible] T rejoignant à Velika Plana la ligne Belgrad-Nisch. Vignes.

SIKIRITZA. — Gisement de lignite, de Belgrad à Nisch.

SIKOLIE. — Gisement épais et étendu de lignite dans la Kraïna.

SLATIBOR. — Chaîne de montagnes faisant partie des Alpes Dinariques, séparant la Serbie de la Rascie, (Sandjak de Novi-Bazar) et comprenant les monts Yavor et Golia.

SLATIBOR. — Arrondissement, 30 communes, du sud-ouest du département d'Oujitzé, a pour chef-lieu Tchaïtina.

SMARDAN-BARA. — Station thermale, eau très sulfureuse, au confluent de la Drina et de la Save, arrondissement de Loznitza. Site pittoresque.

SAPOT. — Chef-lieu de l'arrondissement de Kossmaï, département

de Belgrad, desservi par la station de Rallya sur la ligne Belgrad-Nisch.

Stalatz. — Point de jonction de la ligne de chemin de fer Kruschevatz-Oujitzé à la ligne Belgrad-Nisch.

Stanischitza. — Hauts plateaux dans le département de Kruschevatz.

Studenitza (Stoudenizza). — Rivière, affluent de l'Ibar dans laquelle elle se jette entre les monts Iakowo et Radotschewo; a donné son nom à un arrondissement dont le chef lieu est Ratschka, 144 communes, département de Tchatchak. Célèbre monastère de Tsarska Lavra, bâti au XIIe siècle par les ordres du Krale Stefan Nemania qui y prit le froc sous le nom de Siméon. Ce couvent de style slave, orthodoxe et byzantin, est entièrement construit de marbre blanc d'une grande beauté dont la carrière se trouve toute proche du bourg de Studenitza.

Şvidjé. — Arrondissement dont le chef-lieu est Koutschévo, 13 communes, département de Pojarevatz.

Svilaïnatz. — Chef-lieu de l'arrondissement de la Ressava sur la rivière de ce nom et à son confluent dans la Morawa, département de Tchoupria. Houille.

Sverlichka. — Arrondissement dont le chef-lieu est Derven, 40 communes, département de Kniajevatz.

Takovo. — Arrondissement dont le chef-lieu est Gorni-Milanovatz, 43 communes, département de Rudnik.

Tamnavo. — Rivière, affluent de la Save, a donné son nom à l'arrondissement dont Ub (Oub) est le chef-lieu, 42 communes, département de Valiévo.

Tchaïtina. — Chef-lieu de l'arrondissement de Slatibor, département d'Oujitzé près de la frontière bosniaque, à une vingtaine de kilomètres de Mokragora.

Tchopitz. — Chef-lieu de l'arrondissement de la Kolubara, département de Belgrad.

Tchoupria. — Chef-lieu du département de ce nom, sur la Morawa à son confluent avec la Kamenitza, 4715 habitants, ✉ ⊤ 🚂 de Belgrad à Nisch. Houille, lignite.

Tchoupria (Kjuprija). — Département dont le chef-lieu Tchoupria est compris dans l'arrondissement de Paratchin.

Tchatchak. — Chef-lieu du département de ce nom et de l'arron-

dissement de la Trnava, sur la Morawa serbe, 3900 habitants, ✉ ⊤ 🚂 de Stalatz à la frontière bosniaque.

TCHATCHAK (Tchatschak). — Département dont le chef-lieu est Tchatchak.

TEMNITCHKA. — Montagnes au sud du département de Yagodina : ont donné leur nom à l'arrondissement dont Varvarine est le chef-lieu. 43 communes.

TIMOK. — Rivière qui prend sa source près de Biéla Palanka, remonte vers le nord et se jette dans le Danube un peu au-dessous de Radouyevatz, après avoir servi de frontière entre la Serbie et la Bulgarie sur un parcours d'une cinquantaine de kilomètres.

TIMOK. — Arrondissement dont le chef-lieu est Novi-Han. 20 communes, département de Kniajevatz.

TOPLITZA. — Rivière qui prend sa source dans les monts Kopaonik et va se jeter dans la Morawa au-dessus de Nisch ; a donné son nom au département dont Prokouplié est le chef-lieu.

TOPOLA. — Petite ville de l'arrondissement de l'Iassenitza et du département de Kragouïevatz, 2608 habitants, ✉ ⊤.

TOPSCHIDÈRE. — Petite rivière, affluent de la Save.

TOPSCHIDÈRE. — 🚂 première station sur la ligne Belgrad-Nisch. Jardins royaux. Ancienne Ecole d'agriculture. Carrières, mines.

TRNAVA. — Arrondissement dont le chef-lieu est Tchatchak, 29 communes.

TRSTENIK. — Chef-lieu de l'arrondissement de ce nom, département de Kruschevatz, sur la Morawa Srbska. 1500 habitants, ✉ ⊤ 🚂 de Stalatz à la frontière bosniaque. Pierre à faire des meules pour les moulins.

TRSTENIK. — Arrondissement, 38 communes, du département de Kruschevatz.

TZERNAGORA (Zerna-Gora). — Montagne qui a donné son nom à l'arrondissement dont Koziéritza est le chef-lieu, 126 communes, département d'Oujitzé (1).

1. Nous devons remarquer à propos de ce nom que les Synaliphes sont nombreux dans les noms serbes de personnes et de lieux. Karageorge pour Kara-George, Podrinié pour Po-Drinié, Mokragora pour Mokra-Gora, etc.

TZERNARIEKA (Zerna-Rjeka). — Département de l'Est de la Serbie, frontière bulgare, entre les monts Golubinje et les plateaux de Wratarnitza.

UB. — Voir Oub.

UMKA. — Chef-lieu de l'arrondissement de la Possawa, département de Belgrad, sur la Save. de Belgrad à Laikovatz.

VALIÉVO. — Chef-lieu du département et de l'arrondissement de ce nom, sur la Kolubara, 6800 habitants. 1° reliant la ligne Belgrad-Nisch à la frontière bosniaque ; 2° à Oujitzé. Dans les environs, pierres lithographiques.

VALIÉVO (Valjewo). — Département et arrondissement, 62 communes, dont le chef-lieu est Valiévo, dans la région Ouest.

VLASCHKA. — , 5e station sur la ligne Belgrad-Nisch.

VARVARINE. — Chef-lieu de l'arrondissement de Temnitch, département de Yagodina, à quelques kilomètres de la station de chemin de fer de Stalatz.

VELIKA-LUKANIA. — Chef-lieu de l'arrondissement de Wizzotschka, département de Pirot au pied du mont Radotschina (Balkan) frontière Bulgare. Non loin, monastère de Saint-Aranghel.

VELIKA-PLANA. — Au point de jonction de la ligne de Semendria à celle Belgrad-Nisch.

Un autre bourg porte le même nom dans les environs de Prokouplié.

VELIKO-GRADITSCHE. — Chef-lieu de l'arrondissement de Rama, département de Pojarewatz, sur le Danube, au confluent du Pek. 3257 habitants, céréales.

VELIKO-POPOVITCH. — Chef-lieu de l'arrondissement de Despotovatz, département de Tchoupria, sur la Retsava.

VERSCHKA-TCHOUKA. — Montagne, entre Zaïtchar et Novi-Han, mines de charbon.

VIZZOTSCHKA. — Arrondissement dont le chef-lieu est Velika-Lukania, 26 communes, frontière balkanique du département de Pirot.

VLADIMIRSTI. — Chef-lieu de l'arrondissement de Possova-Tamnava, département de Schabatz.

VLASSINA. — Chef-lieu de l'arrondissement de Mazouritza, dépar-

tement de Vrania sur la frontière bosniaque, à quelques kilomètres de la station de chemin de fer de Preboï (ligne de Nisch à Vrania).

VLASSINA. — Petite rivière, affluent de la Morawa, prend sa source dans les collines qui forment la frontière bulgare.

VLADITCHIN-HAN. — de la ligne Nisch-Vrania, sur la Morawa.

VLATCHOTINZA. — Chef-lieu de l'arrondissement de ce nom, département de Nisch, sur la Vlassina-Vignes.

VLATCHOTINZA. — Arrondissement dont le chef-lieu est Vlatchotinza, 51 communes, département de Nisch.

VRANIA (Vranja). — Chef-lieu du département de ce nom et de l'arrondissement de Pschjnié, sur la Morawa, au sud de la Serbie, frontière du territoire de Kossovopolie. de Nisch à Uskub. ✉ ⚲. Vignes. Au village de Bania, eaux thermales.

VRANIA. — Département du sud de la Serbie.

VRATCHAR (Vratchar Ebene). — Arrondissement dont le chef-lieu est Belgrad. 20 communes.

WRATARNITZA. — Plateaux à l'Est de la Zrna-Ricka, frontière bulgare.

WRNTZÉ. — Source d'eau thermale acidulée, sur la route de Kralievo à Trstenik dans l'arrondissement de Kruschevatz.

YABAR (Shabaré). — Chef-lieu de l'arrondissement de la Morawa, département de Petrovatz à Velika Plana. Lignite en abondance.

YABLONITZA (Iablonitza). — Rivière formée de la Medvedja et de la Bugucka ; se jette dans la Morawa à Brestovatz-Tchetina ; a donné son nom à l'arrondissement qui a pour chef-lieu Lebanié, 58 communes, département de la Toplitza.

YADAR (Iadar). — Rivière, affluent de la Drina, a donné son nom à l'arrondissement dont Loznitza est le chef-lieu, 40 communes, département de Podrinié.

YAGODINA (Iagodina). — Chef-lieu du département de ce nom et de l'arrondissement de Biélitza (petite affluent de la Morawa), sur la route de Constantinople, 4000 habitants, ✉ ⚲ de Belgrad à Nisch. Vignes.

Yagodina. — Département au centre de la Serbie.

Yagoubitza (Iagoubitza). — Chef-lieu de l'arrondissement d'Omolje département de Pojarévatz sur la Mlava de Doubrevitza à Zaïtchar, non loin, monastère de Saint-Giorgiak.

Yassenitza (Iassenitza). — Rivière affluent de la Morawa ; a donné son nom à un arrondissement dont le chef-lieu est Aranghelovatz, 27 communes, département de Kragouiévatz.

Yassenitza (Iassenitza). — Petite rivière, affluent de la Medjloudje ; a donné son nom à un arrondissement dont le chef-lieu est Hassan-Pacha-Palanka, 15 communes, département de Semendria.

Yavor. — Montagnes, frontière Ouest de la Serbie (Sandjak de Novi-Bazar).

Ybar (Ibar). — Rivière, affluent de la Morawa serbe dans laquelle elle se jette au dessous de Kraliévo. Elle entre en Serbie par la frontière Turque entre les monts Golia et le Kopaonik.

Yoschanitza (Iotchanitza). — Petit affluent de l'Ibar ; a donné son nom à l'arrondissement dont Bania-Ioschanitza est le chef-lieu, 74 communes, département de Kruschevatz.

Yozchanitza. — Source d'eau jaillissante la plus chaude de l'Europe, non loin de Kruschevatz.

Yvanitza (Ivanitza). — Chef-lieu de l'arrondissement de la Morawitza (petite rivière de ce nom) département d'Oujitzé, 1500 habitants, ✉ ⚲, céréales.

Zaglas (Zaglavatz). — Arrondissement dont le chef-lieu est Kniajevatz, 51 communes.

Zaïtchar (Saïtschar). — L'un des arrondissements de la Zrna Rieka, 25 communes.

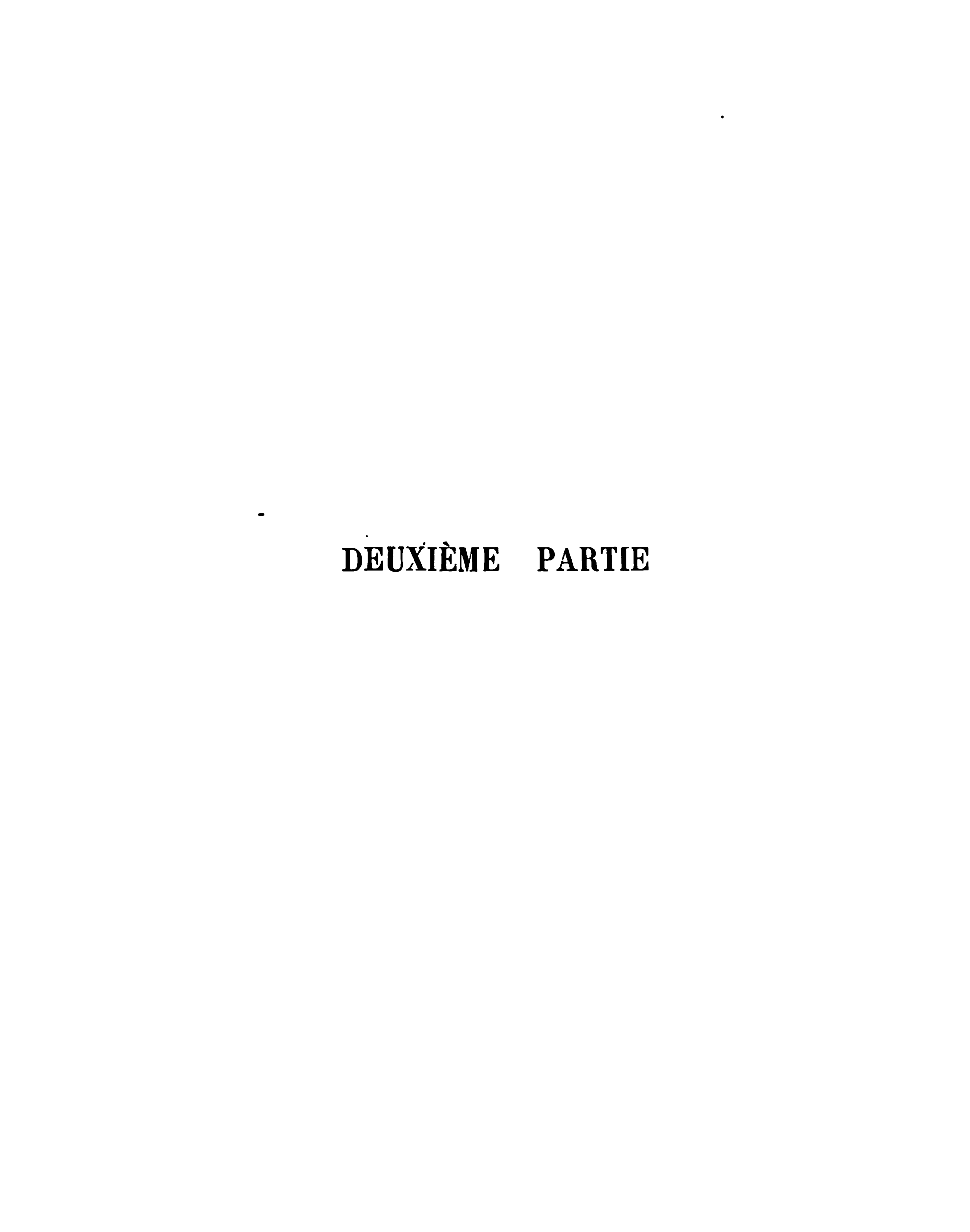
Zaïtchar. — Chef-lieu de l'arrondissement de ce nom et du département de Zrna Rieka (Tzernarieka), 6000 habitants, ✉ ⚲ de Kladovo à Kniajevatz et Nisch. Charbon dans le bassin du Balkan.

Zaplania. — Arrondissement dont le chef-lieu est Dolni Duchnik, 55 communes, département de Nisch.

Zerna Gora. — V. Tzernagora.

Zerna Rjeka. — V. Tzernarieka.

Zverliska. — V. Sverliska.



DEUXIÈME PARTIE

DEUXIEME PARTIE

Histoire.

CHAPITRE PREMIER

ORIGINE. — ETHNOGRAPHIE.

Parmi les nombreux ouvrages dans lesquels il est traité de l'origine des races slaves et particulièrement des familles qui occupent aujourd'hui la Péninsule Balkanique, nous en sommes encore réduits à choisir suivant nos goûts personnels entre des opinions nombreuses toutes basées sur des hypothèses plus ou moins admissibles. De ces opinions, les plus acceptables sont celles qui nous paraissent à la fois les plus conformes avec les traditions populaires et les données certaines de l'histoire et les moins en contradiction avec les termes de comparaison dont nous sommes encore à même de disposer.

A l'égard des Serbes, toutefois, bien que les archives de l'Empire de Bysance retiennent soigneusement les secrets de leurs origines, il y a mieux que de simples présomptions, il y a une chaîne d'évènements recueillis par l'histoire et si dans la succession des évènements dont la Serbie fut le théâtre et ses habitants les héros, il se trouve encore de nombreuses lacunes, les mailles absentes ne sont pas assez nombreuses pour qu'il ne soit pas possible d'y suppléer et de relier entr'eux les chainons pieusement conservés.

Que si quelquefois l'exagération des traditions populaires a grossi outre mesure des évènements dont l'importance fut peut-être médiocre, nous devons faire la part à la poésie qui sait toujours orner les récits du foyer, aussi bien qu'à l'enthousiasme du chroniqueur pour lequel un acte héroïque ne saurait être rapporté en termes ordinaires (1).

Les Serbes que, jusqu'aux évènements de 1875, nous appelions Serves ou Serviens appartiennent, à n'en pas douter, à la race slave et descendent des Sorabes, peuplades qui habitaient, au commencement de notre ère, les terrasses inférieures des Karpathes.

Lorsque les Avares abandonnèrent les bords du Danube pour remonter à l'occident le cours de la Drave vers les sources de laquelle ils s'établirent, les Serbes descendirent dans les vallées ainsi dépeuplées et, vers l'an 630, l'empereur Héraclius leur permit de s'établir dans ces contrées qui ont formé, depuis, la Serbie actuelle, ancienne Mœsie supérieure, la Bosnie, une partie de la Dalmatie, l'Herzégovine, le Monténégro et une notable partie de l'Albanie et de la Macédoine (2). Ils furent en outre autorisés à fonder des établissements sur le littoral de l'Adriatique, sur toute la côte comprise entre Cataro et Durazzo.

A peu près à la même époque, les Croates, autre peu-

1. Pour l'histoire de la Serbie, on peut consulter, outre les sources que nous allons citer :

1° GLASNIK *Monumenta historica serbica*, Archivi veneti. Belgrad, 1859.

2° LJUBIC. *Monumenta spectantia historiam slavorum meridionalium*. Zagrabiée, 1868.

3° KRSTITCH. *Istoria Srpskog Naroda*, 1873.

4° BENJAMIN v. KALLAY *Geschichte der serben*, etc.

2. V. la carte à la suite de ce volume.

Dans une étude sur *La question religieuse en Bosnie et en Herzegovine*, M. Gabriel Charmes donne des limites quelque peu différentes de celles-ci au territoire concédé aux Serbo-Croates des Karpathes (*Revue des Deux Mondes*, 1er juin 1885).

plade de la même origine que les Serbes (et sans doute que les Sarmates et les Thraces qui appartiennent tous par l'origine à la grande famille Slave) occupèrent le Nord de la Dalmatie et une partie du pays situé au sud de la Styrie ou de la Pannonie. « Ni Croates ni Serbes, dit M. Gabriel Charmes, ne formaient d'ailleurs un peuple uni, et ce sont surtout les conditions géographiques qui contribuèrent à constituer des groupements ethnographiques durables ».

Ces peuples placés sous la protection de l'Empereur grec étaient administrés par un Joupan (Chef). Croates et Serbes se réunirent sous l'autorité d'un grand Joupan (Veliki Zupan).

Le Serbe est un slave montagnard et un slave occidental, presque méridional. En cette double qualité il diffère sensiblement du slave du nord et de la plaine, tant par les formes physiques que par les facultés intellectuelles. Nous verrons plus tard qu'à l'égard de ces dernières, l'influence de l'évangile qui lui fut porté par des envoyés de l'Eglise d'Occident ont peut-être autant agi sur le caractère serbe qu'ont pu le faire l'habitat et le milieu géographique.

Le Serbe est au Slave, ce qu'est le Basque au Français du Nord. Bien bâti et de taille élégante au-dessus de la moyenne, mais rarement grand, il est vigoureux, vif et endurant à la fatigue. Son teint est chaud, ses cheveux et sa barbe châtains, son allure dégagée est peu encline à la lourdeur. Son esprit est vif et son intelligence s'ouvre facilement aux conceptions de notre civilisation occidentale. Doué d'une faculté d'assimilation remarquable, dès que l'étude a éveillé son entendement, il aborde avec facilité les questions les plus ardues de la science. Toutefois, il paraît avoir un penchant plus marqué pour les sciences politiques, la jurisprudence et la diplomatie. En fait d'études économiques, il s'occupe surtout de celles qui sont immédiatement applicables à son pays, à son tempérament (1).

1. « Au physique, les Slaves du Sud se rapprochent davantage « du type asiatique que leurs frères du Nord, les Russes et les

Le Serbe de la classe éclairée est liant et sympathique, voire très hospitalier, et si certains auteurs le dépeignent ombrageux, c'est parce qu'ils s'en sont rapportés au récit de voyageurs maladroits ou d'industriels insolents qui se sont présentés en conquérants ou ont laissé entendre qu'ils venaient en Serbie pour en changer les institutions.

L'attachement du Serbe pour ses institutions est aussi grand que son amour du sol, de la patrie. On peut dire que là est toute sa religion. C'est si vrai que malgré sa grande indifférence apparente pour les affaires politiques, malgré son indifférence presque aussi grande pour la pratique de sa religion, le peuple serbe se lèverait comme un seul homme pour défendre sa Constitution et son Eglise, le jour où il croirait que l'une et l'autre sont menacées.

Le peuple serbe comprend que son Eglise nationale, c'est son drapeau. Il comprend que sa Constitution c'est la sauvegarde de ses libertés et sa façon de le prouver, c'est de chômer toutes les fêtes de son Eglise nationale, c'est de ne perdre aucune des prérogatives que lui octroie sa Constitution.

J'ai entendu souvent répéter, j'ai lu en plusieurs écrits récents, que depuis la déclaration d'indépendance du royaume de Serbie, le peuple serbe s'est désintéressé de

« Polonais. L'influence du climat, son sol accidenté, le genre de « vie qu'ont toujours mené ses habitants, expliquent dans une « certaine mesure pourquoi les Slaves du Midi ont conservé aussi « bien leur caractère primitif. (P. COQUELLE. *Le Royaume de « Serbie*, p. 13) ».

« Une contrée sèche et montueuse, mais chargée de senteurs, « un soleil brillant, un ciel pur et les produits variés du sol, ont « rendu la race des Slaves méridionaux, brune, maigre, agile, « belliqueuse et chevaleresque. Peu d'hommes sont plus forts au « physique et au moral que les Slaves de l'Empire ottoman. Leurs « mœurs hospitalières, leur langage empreint de poésie, leurs « chants nationaux, tout revêt un caractère de grandeur et de « beauté. (FIGUIER, *Les Races humaines*).

toutes les questions qui autrefois le passionnaient, et que la révolution politique qui le ferait brutalement passer sous la domination autrichienne ou sous la domination russe ne trouverait chez lui qu'une bien faible résistance. C'est une erreur grave qui pourrait créer de sérieux mécomptes à la puissance qui y croirait. Le Serbe est nationaliste, et s'il semble dormir, c'est qu'il sent qu'il peut se reposer sur ceux aux mains desquels il a mis ses intérêts. Du jour où il verrait qu'il s'est trompé, il se réveillerait bien vite et montrerait encore qu'il y a chez lui la même valeur militaire qui animait ses ancêtres.

La population de la Serbie se compose de trois éléments parfaitement distincts.

1° *Le Serbe*, race autochtone et sédentaire, dominante répandue sur presque toute la surface de la Presqu'île Balkanique et même au-delà, au nord de la Save et du Danube.

2° *Le Turc* peuple adventice qui ne s'est point confondu dans la race serbe. Dans les villes, il habite plutôt des quartiers distincts et y forme des colonies avec un genre de vie particulier. Tel on le trouve à Jérusalem, tel on le trouve à Belgrad. Dans les provinces et particulièrement dans les villes des quatre nouveaux départements où ils sont plus nombreux qu'ailleurs et à la campagne où il y en a encore quelques-uns, les Turcs ne se mêlent pas davantage à la population slave ; ils y exercent, avec toute la nonchalance qui est leur caractère, les industries qui leur sont propres et y conservent les mœurs et les coutumes qu'ils ont importées d'Orient.

Cette race paraît devoir disparaître de la Serbie dans un temps plus ou moins proche et par extinction. Beaucoup moins prolifique que le Slave, un moment viendra où le Turc n'aura plus de représentants sur la terre serbe et, bien que les dénombrements de la population ne permettent pas d'en suivre la décroissance, la race turque semble déjà avoir sensiblement décliné. D'autre part, bien que le gou-

vernement serbe ait placé ses sujets turcs sous l'égide de lois qui leur assurent une parfaite égalité de droits, cette parité ne suffit pas aux Ottomans. Ils ont émigré en masse après l'annexion ; les quelques centaines de Turcs qui n'ont pu encore vendre leurs propriétés ou réaliser leur avoir, n'attendent que ce moment pour passer en Turquie. Ils ne supportent pas le contact du *raïa* devenu leur égal.

3° *L'Etranger*. Celui-ci qui, d'après le dernier recensement comprenait 230.000 individus (1) soit 1/9 de la population se compose en grande partie de Hongrois et sous cette dénomination il semble qu'on doive entendre les quelques milliers de Tsiganes qu'on a tenté de faire coloniser dans l'intérieur du pays, mais que leur tempérament nomade a toujours empêchés de s'appliquer aux soins de la terre. Quant aux Roumains de Serbie, on peut dire qu'en mettant le pied sur le sol serbe, ils deviennent serbes et sans admettre complètement l'opinion de M. Picot avançant que la maison serbe où entre une femme roumaine ne tarde pas à se roumaniser, ni celle de M. Beksics qui dit que la race

1. Ce chiffre ne comprend pas les ouvriers agricoles qui viennent régulièrement chaque année de la Macédoine au nombre d'une trentaine de mille et du Banet au nombre d'environ cinq cents pour offrir leurs services aux cultivateurs serbes pendant les grands travaux. Voici, d'autre part la composition officielle de la colonie étrangère établie commercialement en Serbie.

Nationalités	en 1890	en 1898
Hongrois	11.635	12.264
Autrichiens	3.969	2.406
Italiens	597	538
Allemands	337	351
Russes	75	90
Français	62	68
Totaux	16.675	15.717

roumaine se répand dans les contrées qui avoisinent le Bas Danube, on peut dire que c'est la race qui s'assimile le plus facilement avec le Serbe et que cette facilité d'assimilation n'est pas sans donner à ces derniers des agréments et même des qualités appréciables.

Quant aux juifs je vais transcrire textuellement un paragraphe les concernant qui se trouve dans une lettre à moi adressée de Belgrad, il y a quelques années. Je prie le lecteur de me permettre de ne point citer le nom de mon correspondant :

« Les Juifs, autrichiens presque tous, sont en effet, en assez grand nombre à Belgrade où ils représentent le haut commerce et donnent une assez piètre idée de la civilisation de l'Europe. C'est un élément démoralisateur, comme dans toutes les contrées de l'Orient où ils pullulent. Au fond, ils ne sont que tolérés ; mais leur influence, basée sur leur richesse, est assez considérable, commercialememt parlant, bien entendu, car au point de vue politique, ils n'existent pas ».

Le Serbe est naturellement intelligent, fin même, mais très indépendant et il ne supporte que péniblement la contrainte ; aussi n'a-t-il aucun penchant vers l'*emphyomanie* ou le *fonctionnarisme*. Son écorce est un peu rude, disent certains auteurs, et d'autres ajoutent que, surtout en province, il est méfiant vis-à-vis des étrangers. La vérité est, du moins à l'égard des générations actuelles, qu'on trouve en Serbie tout autant de politesse et d'affabilité que chez les Russes, les Autrichiens et les Français et que l'hospitalité s'y exerce presque avec autant de grâce que chez les anciens montagnards écossais. Il y a dans presque toutes les maisons la chambre de l'hôte et ce n'est ni la moins confortable ni la moins soignée. Le paysan lui-même, lorsqu'il a fréquenté quelque temps l'étranger nouveau venu et qu'il l'a reconnu bon et inoffensif, devient avec lui communicatif et serviable et l'introduit facilement dans sa famille.

Le sentiment de la solidarité est très développé chez le

Serbe et se traduit par des institutions de mutualité très répandues dans le royaume sous la forme *d'Esnafs* ou Caisses des corps de métiers. Chaque corps de métier a la sienne qui est alimentée par les patrons et par les ouvriers et dans lesquelles l'Etat n'intervient en rien. Le but de ces caisses est de venir en aide soit aux patrons, soit aux ouvriers, en cas de nécessité pressante ou de maladie. Les étrangers peuvent concourir au même titre que les Serbes à l'alimentation de la caisse et bénéficient d'autant.

La *moba* est une institution rurale qui procède du même sentiment et trouve sa source dans les relations de bon voisinage. Nous en parlerons un peu plus loin.

∴

On ne saurait porter un jugement sur le caractère et le génie des peuples d'après les échantillons qu'il nous est donné de rencontrer hors de leur pays. C'est chez eux et non chez nous qu'il faut les étudier pour les apprécier.

Si nous devions nous former une opinion sur les Serbes d'après les rapports que nous avons eus avec M. Milan Garachanine, qui représenta la Serbie à Paris, ou avec M. Chrstitch qui l'y représente aujourd'hui comme secrétaire de la Légation de Serbie auprès du gouvernement de la République Française, il n'est pas douteux que nous nous la fassions par trop favorable et que nous écrivions que ce Slave méridional est à la fois un parfait gentleman et un type accompli de serviabilité.

Si, au contraire, nous nous en rapportions à la réputation que font à l'étudiant serbe venu dans notre capitale pour suivre les cours de nos facultés, les hôteliers marrons chez lesquels ils ont eu longtemps le tort de descendre, nous serions tentés de croire à l'indélicatesse de toute la race, parce que ces jeunes gens jugèrent quelquefois à propos de soustraire leur bourse à une trop peu scrupuleuse exploitation et eurent pour cela, recours à un procédé

dénué, lui aussi, de scrupules, le *déménagement à la cloche de bois*.

Ce n'est également point au cours d'un rapide voyage qu'il est permis d'entrer dans les détails de l'existence qui font ressortir les défauts et les qualités des membres d'une société, c'est pourquoi j'apprécie beaucoup la bonne fortune qui m'a mis à même de profiter de l'expérience d'un homme, observateur attentif, qui, ayant vécu plusieurs années en Serbie, a pratiqué le Serbe et le connait parfaitement. Je veux parler de M. Fortuné Gandin, ingénieur des ponts et chaussées, qui, après avoir fait les études préparatoires des principaux chemins de fer de la Turquie d'Europe, fit encore celles des grandes lignes de la Serbie et de la Macédoine. Ce vieillard s'est fait un plaisir de rappeler pour moi ses souvenirs et se prêta toujours avec bonne grâce aux interwievs que je lui imposai.

Enfin, ce n'est pas non plus dans les villes qu'il faut aujourd'hui étudier les mœurs et le caractère d'une race. On peut bien encore y découvrir certains traits originaux mais depuis que toutes les villes sont devenues de grands boulevards sur l'asphalte desquels on rencontre des étrangers de toutes origines, depuis que la note du bon ton se prend à Londres et à Berlin, depuis que le bourgeois serbe se fait habiller à la mode de Vienne ou à celle de Paris, ce que nous sommes convenus d'appeler la civilisation, couvre de son étiquette toutes les aspérités pittoresques et fait disparaître sous son vernis monotone les nuances qui charmaient autrefois l'observateur en voyage.

On peut dire que la population serbe est répartie en cinq catégories : 1° Les ecclésiastiques, réguliers ou séculiers ; 2° les militaires ; 3° les fonctionnaires de tous ordres ; 4° les négociants ; 5° les paysans.

C'est dans le paysan que nous allons étudier le Serbe et cela sera d'autant plus rationnel qu'en Serbie, le paysan, c'est-à-dire le rural est à la fois le nombre et la richesse.

⁂

Malgré les diverses tentatives faites par les Serbes depuis le commencement de ce siècle pour secouer le joug turc, ce n'est que depuis 1830 que la Serbie a été érigée en principauté autonome. Jusqu'à cette époque, le pays avait été tenu dans un état lamentable de désordre, d'ignorance et de pauvreté. Et comment, en effet, sous la domination turque, l'amour du travail, le désir du lucre, le goût pour le mieux auraient-ils pu exister chez le serf qui savait que le fruit de ses labeurs était acquis au seigneur musulman ? Car, à l'époque de la conquête turque, au quinzième siècle, le système social qui disparaissait dans le reste de l'Europe, la féodalité était organisée dans tous les petits Etats de la Péninsule Balkanique. Mais, tandis qu'en Bosnie et en Herzégovine les nobles (begs) embrassaient l'islamisme pour conserver leurs terres et leurs privilèges, les Serbes se refusèrent à adopter la religion du conquérant et virent, pour ce motif, leurs terres distribuées par le Sultan à ses guerriers vainqueurs. Le raïa, le Serbe, fut réduit en servage.

Les guerres d'indépendance de 1804, 1815, 1830 affranchirent d'un même coup le territoire et le sol du joug féodal. Il en résulta un état de choses nouveau ; chaque Serbe put occuper autant de terres qu'il lui fut possible d'en cultiver ; aussi le paysan est-il presque le seul maître du sol et forme-t-il la classe la plus nombreuse et la plus aisée de la société. On peut dire que le pays est entre les mains des paysans, car ils siègent nombreux à la Skoupchtina. Une grande égalité règne au milieu d'eux, aussi la Serbie représente-t-elle le spectacle curieux d'une démocratie absolue dans une monarchie.

Il n'y a point d'aristocratie en Serbie et la grande propriété y est inconnue. Il n'y a pas non plus de prolétariat, la Zadruga et les lois ouvrières rendant à peu près impossible le paupérisme (1). Il n'y a pas non plus, de caste de

1. On m'a assuré que les quelques miséreux qu'on rencontre en Serbie sont tous des étrangers au Royaume.

nobles et le Serbe quel qu'il soit, auquel on demande s'il n'y a pas une noblesse en Serbie, répond toujours dans sa fierté native : « mais si, il y a une noblesse et nous en sommes tous ».

Pendant leur domination de plus de quatre siècles, les Turcs n'ont construit aucun monument en Serbie sauf quelques mosquées, bains (Hamams) et fontaines. Ils n'ont pas non plus, détruit ceux existants lors de la conquête, églises, couvents, forts, etc. Mais depuis que le pays a recouvré son autonomie, il est entré dans une voie de développement qui va s'accentuant avec une célérité pondérée qui est d'heureux présage pour l'avenir du peuple serbe. De jolies routes larges et bien tracées, relient tous les centres, facilitent les communications, rapprochent les intérêts. L'ordre et la sécurité règnent partout dans le pays et bien que tous les paysans soient armés, les actes de brigandage sont rares en temps de paix, ainsi que les vengeances de famille à famille ; l'instruction publique se répand, le bien-être se généralise, des fortunes se fondent. Depuis quelques années, depuis un quart de siècle, des édifices religieux, civils, militaires, hospitaliers, des gymnases s'élèvent dans toutes les villes et l'esprit de nonchalance, déteint du caractère turc, commence à faire place à une activité commerciale qu'on avait longtemps supposé incompatible avec les mœurs serbes (1). Enfin, le ministère actuellement au pouvoir y est arrivé avec tout un programme de réformes et

1. Un de mes amis, que des fonctions diplomatiques avaient retenu en Serbie pendant plusieurs années, m'écrivait en 1886 : « Les Serbes sont peu enclins aux opérations commerciales. Leur « indolence, leur haine du progrès et l'absence de besoins maté- « riels sont autant d'obstacles à des opérations commerciales. A « mon sens, l'établissement du chemin de fer est de nature à « changer les conditions économiques de la Serbie en mettant les « indigènes en contact avec les occidentaux et en leur faisant « connaître une existence et un bien-être qu'ils ignorent. Mais il « faut du temps ».

de réorganisation qui, s'il peut se réaliser, doit procurer à la Serbie le relèvement de sa situation commerciale et financière, le développement de son agriculture et de son industrie, la suppression des abus existant dans son administration, une meilleure et plus équitable répartition des impôts, que sais-je encore de plus? L'âge d'or du royaume (1). Ce n'est qu'un programme !

*
* *

Dans la famille serbe, le père a une grande autorité. La femme y est traitée en inférieure bien que son éducation morale soit généralement bien supérieure à celle des hommes (2). Dans les provinces nouvellement annexées surtout, tandis que les hommes sont assis, la femme les sert silencieuse, dans une attitude de soumission et d'impassibilité qui trahit la dépendance. Cette remarque frappe particulièrement dans une nation où le sentiment de l'indépendance nationale domine tous les autres et où, par conséquent, la femme devrait être considérée comme l'un des principaux facteurs de cette indépendance, car l'existence d'une race repose sur une base d'autant plus solide que la femme y est plus féconde et possède à un plus haut degré les vertus familiales. La femme n'est pas seulement le principal facteur de la puissance multiplicatrice, elle est encore le génie conservateur des races, et la femme serbe n'est pas une exception à cette règle. Elle aime sa race d'un amour ardent comme elle hait d'une haine indicible les ennemis réels ou imaginaires de celle-ci.

Dans son intérieur, la Serbe est moins indolente que la

1. Ces pages étaient écrites en 1900.

2. « Ce qui devrait préoccuper au plus haut point les pouvoirs « publics, c'est l'*éducation morale* des jeunes hommes, très inférieure à celle des femmes et peu conforme, le plus souvent, au « degré d'instruction qu'ils ont reçue et à la position sociale qu'ils « sont appelés à occuper (*Rapport* Borchegrave, p. 354) ».

Roumaine et par conséquent apporte plus de propreté et d'ordre dans les soins de son ménage. Celui-ci, toutefois n'est pas tenu avec le soin excessif qu'on trouve dans la maison magyare qui peut être prise comme le type de l'intérieur dans l'Europe orientale.

La maison du paysan serbe est généralement construite en briques dans les vallées et en torchis dans les montagnes ; le plus souvent à un seul étage, son plancher s'élevant à un ou deux mètres au-dessus du sol excavé. Les maisons sont construites avec les matériaux pris à peu près sur place et par des ouvriers de la localité, propriétaires eux-mêmes et qui n'exercent leur métier que lorsque les soins de leurs cultures n'appellent pas leurs bras. Les tuiles qui ont la forme de celles que nous employons en France (tuiles creuses) sont massives et de qualités diverses car l'argile abondante en Serbie varie de qualité suivant le gisement où elle se trouve.

L'habitation, fort simple, se compose de deux ou trois pièces. L'une, plus vaste, est celle où se prennent les repas en commun. Le mobilier en est assez primitif, comme du reste, celui de nos paysans du Limousin. Une table, deux bancs et quelques chaises et une armoire. Sur les murs blanchis à la chaux, des gravures coloriées représentant quelques sujets de piété. Dans les autres chambres, le sol est recouvert d'un tapis à couleurs vives et dans certains villages de la Matchava et de la vallée de la Morava où le paysan a des chambres confortables on trouve parfois un salon où l'on est tout étonné de rencontrer des meubles de Vienne.

Cette description est celle de la maison serbe telle que nous la rencontrons aujourd'hui dans les départements où l'aisance est moyenne. Mais il existe aussi en Serbie beaucoup de maisons de paysans composées d'une seule pièce ou de deux, dont un treillis de branchages couverts d'argile forme les murailles et où le sol nu tient lieu de plancher. Les solives du toit sont jointes par des chevilles en

bois, le fer n'y entre pour rien. Le propriétaire est à la fois l'architecte, le maçon et le charpentier de sa demeure. La hache façonne les matériaux qu'offre la forêt ; et la paille ou le chaume font tous les frais de la toiture.

Ami-Boué, dans son ouvrage *La Turquie d'Europe*, donne la description suivante de la maison du paysan serbe telle qu'elle était de son temps :

« Ordinairement la maison n'a qu'une entrée avec une ou « deux fenêtres ; mais on n'y trouve ni grenier ni chemi- « née. Dans les habitations de paysans un peu aisés où « existent plusieurs chambres, outre la porte du devant, il « y en a une sur le derrière. Les portes se ferment la « nuit avec des barres en bois mises en travers, le *binia* « des Slaves... Les portes des chaumières sont ordinaire- « ment si basses qu'il faut se baisser pour y entrer. On « donne pour raison de cet usage que le propriétaire est « plus en sûreté chez lui et a le temps de se mettre en « défense contre une attaque soudaine. Les cheminées sont « des raretés dans ces maisons ; aussi les murs et les soli- « ves de la toiture sont ordinairement tout noircis par la « fumée et couverts de suie (1).

« ... Un sol inégal de terre battue forme le plancher des « chambres et chacun y jette de l'eau en se lavant ; ce qui « rend les maisons humides surtout dans les montagnes.

« Chaque habitation est entourée d'un enclos en treillage « ou de palissades de bois et se compose d'une ou plusieurs « maisons avec quelques petites huttes ou granges cons-

1. M. Emile de Laveleye (*En deçà et au delà du Danube.* «Revue des Deux-Mondes», juin 1885) dit qu'encore dans les maisons anciennes de Croatie le feu se fait au milieu de la chambre et la fumée s'échappe à travers la charpente visible, et par un bout de cheminée formée de planchettes, au-dessus de laquelle une large planche inclinée est posée sur quatre montants afin d'empêcher la pluie et la neige de tomber dans le foyer. « Tous les parois de l'habitation se couvrent de suie mais les jambons sont mieux fumés ».

« truites en branches tressées et recouvertes de paille (1).
« Quelquefois on y joint la grange en osier pour suspendre
« le maïs. On l'exhausse assez pour que les animaux ne
« puissent y pénétrer. Le métier à tisser est placé ou dans
« un angle de cette grange ou dans une maisonnette en
« osier devant la maison ».

« On voit rarement dans le voisinage des maisons des
« amas de bois de chauffage ; les forêts en fournissent
« amplement pour tous les besoins.

« En Serbie, une habitation commune de paysan coûte à
« ce dernier, non compris le bois et la main-d'œuvre, de
« douze à treize francs ; on comprend d'après cette éva-
« luation minime que les grandes forêts dont le pays est
« couvert rendent facile de transporter un village d'un lieu
« à un autre. Le gouvernement assigne au paysan le bois
« nécessaire ; celui-ci va le couper, taille lui-même les pou-
« tres, les planches et les chevilles en tâchant d'employer
« dans sa construction le moins de clous et de fer qu'il lui
« est possible ».

∴

Les ustensiles de cuisine de la maison serbe sont peu luxueux ; cependant la chaudronnerie de cuivre qui se fabrique un peu dans tous les bourgs est assez bien faite.

Dans les départements forestiers et montagneux, on se sert beaucoup de vases et écuelles en bois. Dans le reste du pays où l'argile est abondante, on se sert de poterie de terre aux formes variées émaillée en jaune, vert, brun ou noir avec différents ornements, mais de qualité très inférieure. La verrotterie est toute d'importation étrangère ainsi que la quincaillerie.

Dans les maisons, à la campagne, on s'éclaire au moyen de chandelles de suif.

1. Nous verrons au chapitre de la Zadruga ce que sont ces groupes de petits bâtiments.

⁂

Cette description est-elle suffisante pour donner l'idée de ce qu'est la maison serbe et de la physionomie de ses habitants ? C'est un tableau dressé sur la moyenne et il est évident qu'on aurait de la peine à reconnaître les vêtements que nous venons de décrire dans ceux que les cultivateurs portent aux champs ou dans leurs rudes travaux agricoles. Le linge de travail est plus rude et plus grossier et sur les habits on ne voit point les broderies; elles ont été ôtées de ces effets défraîchis pour orner ceux qui ont pris leur place dans le coffre pour ne sortir qu'aux jours de fête. Le Serbe et même sa femme vont facilement pieds nus à leur travail. Les filles et les jeunes femmes laissent les longues nattes de leurs cheveux retomber sur leur dos, simplement attachées d'un bout de ruban et elles remplacent le tablier brodé par un autre beaucoup plus simple. Les femmes âgées portent un mouchoir de couleur sur la tête.

Je ne sais pas si les Serbes ont leur jeu national comme les Espagnols et les Basques ont la paume, comme les Anglais ont le foot ball. Ils jouent aux cartes (1) et sont d'enragés fumeurs de tabac.

1. Sous le titre : *Fabrique de cartes à jouer*, on lit dans le Rapport de M. Borchegrave « En 1879 il y en avait plusieurs à « Belgrade, celles de la *Pesther Actien Gesellschaft*, de Pfaff « et Bossit, de Zettel, de Markwitch et Dilber (serbes) et de Mo- « roslav Yorgovitch. La fabrication de ce dernier montait en 1879, à « 6122 douzaines de jeux.

« Lors de l'introduction de la loi sur le timbre (1/13 juin 1881) « qui frappa d'un ducat (12 francs) la douzaine de jeux, elle dimi- « nua sensiblement. Bien que ses concurrents cessassent leurs « entreprises, M. Yorgovitch fabriqua : en 1881, 2391 douzaines; « en 1882, 2333 douzaines ; en 1883 (31 mai) 515 kilogrammes.

« Les prix sont par douzaine : 1° qualité, 6 francs ; 2° qualité, « 4 francs ; 3° qualité, 2 francs avec 10 p. c. de rabais ».

vigne y est la base de la boisson ; toutefois l'usage de la bière, commence à se répandre et on y trouve de nombreuses brasseries qui font assez d'affaires. Comme boissons fermentées, ou plutôt alcooliques, produits de la distillation, on consomme beaucoup d'eau-de-vie de pruneaux, généralement fabriquée à domicile (1) et de l'eau-de-vie de marc de raisin.

Le linge serbe mériterait une description détaillée et entendue. C'est l'orgueil de la femme en même temps que son œuvre. Le lin et le chanvre desquels il est tissé sont filés par sa main et c'est encore elle qui l'a ourdi sur le métier à tisser d'un système très primitif qui existe dans chaque maison. Les tabliers et les essuie-mains (Pechkirs) brodés sur toile avec de la laine mêlée de fils d'or et d'argent et les étoffes connues sous le nom de toile serbe qui font de si charmantes robes d'été ou de bal sont le produit de l'activité domestique.

Le costume serbe n'est pas seulement pittoresque ; il est, de plus, artistique.

Aussi bien comme économiste que comme dévot du souvenir, j'ai regretté de voir disparaître, avec les diligences d'autrefois, les costumes nationaux qui semblaient conserver dans les gens qu'ils habillaient, l'âme des générations héroïques qui les avaient revêtus avant eux. En France le progrès, dans sa marche irrésistible, a emporté le costume breton aussi bien que le normand, celui du pays de Caux comme celui du pays basque et si nous trouvons encore aujourd'hui dans les squares de la capitale le costume angevin ou celui du pays d'Auvergne, s'est sur le dos et comme ornement de plantureuses nourrices originaires des bords de la Seine et nées quelquefois sur les hauteurs de Vincennes

1. Prune, en serbe *Schliba* a fait, pour eau-de-vie de prune ***Schlibovitza.*** La terminaison *vitza* féminin de ***vitch*** signifie *issu* ***de*** et non, comme on le croit généralement *fils* ***de*** qui est un sens extensif. *Komovitza* eau-de-vie de raisin.

La sollicitude du gouvernement royal s'est émue de c état de choses et a consacré, depuis quelques années, sommes importantes à l'assainissement de ces *marais P tins* qui faisaient de certaines villes de la Serbie de n velles Rome où la malaria faisait de fréquentes et me trières visites.

Depuis un demi-siècle, du reste, mais particulièrem depuis vingt-cinq ans, il a été fait beaucoup pour l'amél ration du régime de la vie privée. Des mesures d'hygiè ont été prises, des règlements de police édictés et les st tistiques révèlent une diminution graduelle mais tr notable de la mortalité.

On y constate encore toutefois de périodiques retour au printemps et en automne de fièvres rémittentes et d maladies inflammatoires qu'il faut attribuer à l'eau pris comme boisson.

Les ophtalmies sont fréquentes dans les régions monta gneuses ; et l'habitude de se tenir trop couvert dans le maisons tandis que l'on s'expose sans précaution à l'ai froid, multiplie les refroidissements et les rhumatismes.

Avant que la vaccination fût prescrite par l'autorité, l petite vérole faisait quelquefois de grands ravages.

Le choléra remontant les rives du Danube et la peste (1 ont également fait quelques meurtrières apparitions e Serbie. On y a établi des lazarets dans lesquels, lorsque l fléau a éclaté sur quelque point de la Turquie, marchandi ses et voyageurs subissent une quarantaine peut-être tro peu rigoureuse.

Les cas de longévité sont assez rares en Serbie, surto chez les paysans, ce qui est en désaccord avec ce qui s passe dans l'Europe occidentale.

La carrière du Serbe est courte et il semble qu'il a

1. La peste dégénère souvent, dit-on en Serbie, en fièvre typho de. On regarde, à tort ou à raison, comme plus meurtrière cel qui vient de Trébizonde ou de Sinople que celle qui vient d'Egypt

autant vécu que les autres Européens en un moins grand nombre d'années. Sa barbe et ses cheveux grisonnent souvent avant quarante ans.

⁂

Comme dans toute nation, il y a en Serbie, à côté des masses éclairées, pénétrées par l'instruction et gagnées à la vraie civilisation, d'autres masses profondes composées des ignorants et des simples que la lumière n'a encore qu'imparfaitement éclairés et pour lesquels toute manifestation de la nature est matière à des pratiques superstitieuses, à des usages ridicules, quelquefois grossiers, qui sont tantôt de simples réminiscences des anciennes pratiques du paganisme, et tantôt une interprétation fausse, une corruption ou un déguisement des dogmes de la religion chrétienne.

Ces usages varient selon les contrées. Au midi, ce ne sont pas les mêmes qu'on retrouve à l'Est ou à l'Ouest. Pratiqués avec modération ou délaissés dans les villes importantes, on les trouve observés avec une ponctualité d'autant plus grande qu'on s'éloigne davantage des centres populeux.

Voici la curieuse page que Chopin consacre aux « Coutumes symboliques et religieuses » des Serbes et à leur explication.

« Avant qu'une peuplade adopte un culte défini qui « réponde aux aspirations de l'élément moral, l'homme, « dans la conscience intime que son être dépend de tout ce « qui l'entoure, adresse son premier culte aux manifesta- « tions de la nature. Il prend le mouvement pour la vie, et « des effets purement matériels pour une cause intelli- « gente. Le retour périodique des mêmes phénomènes lui « apparait comme une puissance inhérente à la nature « elle-même ; et, trop ignorant pour remonter à la cause « universelle, il en adore les effets. Dans le besoin de com-

« muniquer avec des êtres supérieurs, il leur prête ses « craintes et ses instincts ; en un mot, il les personnifie, et « cette phase du paganisme le rapproche de l'idée divine, « dernier terme de l'aspiration religieuse. Cependant, lors « même qu'il s'est élevé à cette conception abstraite, il « reste plus ou moins accessible à la poésie des objets exté- « rieurs ; même dans ses superstitions, il semble deman- « der aux merveilles de la création de servir d'intermé- « diaire entre sa faiblesse et le pouvoir infini du Créateur. « Le Christianisme épure cette sorte de culte des objets « naturels en le ramenant à sa source, partout où il « a porté ses enseignements, il a commencé par faire « triompher ses principes avant de détruire les formes « diverses de l'erreur.

« Chez les Serviens, le cercle entier de l'année est mar- « qué par des rites qui expriment naïvement les rapports « mystérieux de l'homme avec la nature.

« Vers la fin de l'hiver et aux approches du Carême, les « Serviens célèbrent la fête des morts qui coïncide ainsi « avec la dernière période du deuil de la nature (1) ; au « dimanche des Rameaux, quand tout ce qui a vie se renou- « velle, ils se réunissent de nouveau pour solenniser cette « époque de promesse et de rajeunissement universel. La « veille de cette fête, les jeunes filles s'assemblent sur « quelque colline et chantent quelque ballade sur la résur- « rection de Lazare. Le lendemain, avant le lever du soleil « elles se rendent à l'endroit où elles ont coutume de pui- « ser de l'eau : là elles dansent des rondes et répètent en « chœur des chants où le poète raconte comment le bois « du cerf trouble les ondes, tandis que son œil les rend « limpides.

« A peine la glace et les dernières neiges ont-elles dis-

1. Dans son énumération, Chopin entremêle des pratiques religieuses très louables des pratiques dérivées du paganisme et d'autres, qui ne sont que de rares superstitions.

« paru que le peuple célèbre divers rites symboliques. La « veille de la Saint-Georges, vers la fin d'avril, les femmes « cueillent de jeunes feuilles et des fleurs qu'elles jettent « dans l'eau agitée par la roue d'un moulin, et le lende- « main matin, elles se baignent dans cette eau aromatisée « par les offrandes printanières. Il semble qu'elles veulent « s'associer ainsi au renouvellement des forces de la nature, « et sans doute qu'elles attachent à cet usage un espoir de « fécondité.

« C'est à la Pentecôte que se célèbre la fête de la Kra- « litze ou de la Reine. Des jeunes filles se réunissent ; l'une « représente le porte-bannière, une autre le roi et une « troisième enfin la reine, qui, la tête voilée et accompa- « gnée d'une demoiselle d'honneur, s'arrête en chantant « et en dansant devant chaque habitation du village. Le « sujet de ces chants est ordinairement le mariage, le choix « d'un époux, le bonheur de la vie conjugale et les soins « de la maternité. A chaque stance, on répète le refrain « *lélio*, divinité qui présidait à l'amour chez les anciens « Slaves méridionaux, et qui paraît être la même que le « *Lado* des Russes et le *Létum* des Polonais.

« On répète encore processionnellement d'autres chants « symboliques qui célèbrent les *Vilas* (nymphes des forêts) « dansant sous les arbres dont les fruits mûrissent, ou « *Ratischa*, qui se plaît à secouer la rosée des fleurs et « des feuilles et qui, poursuivant quelque *vila*, essaye de « l'attirer sous l'ombrage en lui promettant qu'elle y filera « près de sa mère une soie précieuse sur une quenouille « d'or (1).

1. Une des créations les plus gracieuses du génie servien est la *vila*. Il est souvent question d'elle dans les chants populaires. Quand on veut donner une haute idée de la beauté d'une jeune fille, c'est à la *vila* qu'on la compare. Les vilas se plaisent surtout dans les profondeurs des forêts ou sur le bord des rivières et des lacs ; elles évitent le regard de l'homme mais leur voix domine le murmure des torrents. A force d'entendre parler de la vila et de

« La puissance du soleil est célébrée en Servie à l'époque « où cet astre est parvenu au plus haut degré de sa course. « Le peuple associe poétiquement l'idée du solstice avec la « fête de Saint-Jean : il croit que, par respect pour le pré- « curseur, le soleil s'arrête trois fois dans le ciel. Les pâtres, « à cette époque de l'année, font le tour de leurs enclos et « de leurs étables, portant des torches formées de l'écorce « résineuse du bouleau ; puis ils montent sur la montagne « où ils laissent ces flambeaux se consumer, tandis qu'ils se « livrent à des jeux et à des divertissements.

« Quand les moissons souffrent d'une trop grande séche- « resse, les femmes déshabillent une jeune fille et la cou- « vrent entièrement d'herbe, de feuillage et de fleurs. « Lorsqu'elle n'offre plus aux yeux qu'une masse de ver- « dure, elle s'achemine de maison en maison, et les mères « de familles versent sur elle des vases d'eau. Pendant ces « ablutions symboliques, les jeunes filles qui accompagnent « la *Dodola* implorent la pluie dans leurs chants. Le peuple « croit à l'efficacité de cette cérémonie ; il est persuadé « que les nuages devancent la procession et raffraîchissent « les vignes et les grains à mesure qu'elle s'avance.

« Quant à l'orage et à la foudre, les Serviens les mettent « sous l'influence de Saint-Elie, en mémoire sans doute de « l'ascension du prophète ; c'est la Sainte Vierge qui, dans « son courroux, envoie les éclairs, tandis que Saint Pan- « thelemon a le gouvernement des tempêtes.

« Dès le commencement d'août, les champs et les jardins « réclament les soins des paysans, qui rentrent les produits « de la terre. L'hiver amène de nouvelles cérémonies. La

rêver à elle, l'imagination du Serbe en est frappée et l'on affirme dans le pays qu'il est donné à certaines personnes de converser avec ces êtres mystérieux.

Ce sont, en somme, les bonnes fées de nos grand'mères, les lutins dont on entendait le vol rapide à travers le feuillage et qu'il fallait se garder de déranger dans leurs danses nocturnes.

« veille de la fête de Sainte-Barbe, on fait bouillir toutes « sortes de grains dans un vase que l'on laisse près du feu « pendant la nuit ; le lendemain matin on observe de quel « côté la cuisson a déterminé un renflement plus considé- « rable, et l'on ensemencera sur cette indication les champs « en friche qui s'étendent dans cette direction (1).

Le paysan servien jure par le soleil et la terre. L'idée de Dieu ne lui est pas moins présente dans ses transactions et jamais il n'entreprend quelque chose sans dire préalablement « *s'il plaît à Dieu* ». Il fait ses prières trois fois par jour : Le matin, avant le souper et le soir au moment d'aller prendre son repos. A table, il récite le *Benedicite* et les *grâces*.

« La veille de Noël, vers le soir, le père de famille va « couper dans le bois un jeune chêne et l'apporte à la mai- « son en disant : Bonsoir et heureux Noël ! On lui répond : « Que Dieu accorde l'un et l'autre à toi ! puis on répand « sur lui des grains de blé. On place ensuite l'arbuste sur « des charbons, et le lendemain matin, qui est salué par « des coups de pistolet, un visiteur paraît qui lançant des « grains à travers la porte, crie : Le Christ est né ! Alors « ceux que le grain a touché répondent : En vérité il est « né ! Le visiteur entre alors et frappant le chêne embrasé « avec une pièce de fer, il ajoute : Autant d'étincelles, « autant de bœufs, de chevaux, de chèvres, de brebis, de « porcs, de ruches. Enfin, la maitresse du logis jette un « voile sur l'hôte et l'on porte dans le verger le reste du « tronc, aux cendres duquel on attribue une vertu fécon- « dante. On ne se rend pas à l'église, mais au repas qui « suit la cérémonie, chacun se présente, un cierge allumé « à la main. Il est d'usage de s'embrasser en annonçant la « naissance du Sauveur, et pour figurer l'union de tous les « membres de la famille, le père réunit en un faisceau tous « les cierges et les place dans un plat où l'on a servi un

1. *Les provinces danubiennes.*

« gâteau azyme dans lequel on a mis une pièce d'argent. « On rompt le gâteau et celui à qui tombe cette pièce est « réputé le plus heureux de la Société. La table reste ser- « vie pendant trois jours et l'hospitalité slave n'en exclut « personne ».

Les Serbes admettent l'existence d'êtres malfaisants et de génies qui neutralisent dans certaines circonstances le pouvoir des influences favorables.

« Les Serviens croient aux vampires, aux appari- « tions et aux sorcières (1). Ces dernières ont la « faculté de dépouiller leur corps comme un vêtement ; « leurs ailes de feu les transportent à travers l'espace au « chevet des personnes endormies. Elles leur ouvrent le « flanc gauche et en arrachent le cœur pour le dévorer. « C'est surtout sur les enfants qu'elles se plaisent à exer- « cer leurs maléfices. Les adultes sont plutôt visités par les « vampires, monstres surnaturels dont la nature est de « nuire.

« L'imagination des Serviens représente la peste sous les « traits d'une femme voilée qui va porter de côté et d'autre « le principe mortel. Il n'est pas rare d'entendre affirmer « par des personnes atteintes du fléau qu'elles ont conversé « avec le fantôme. Le peuple dit que Dieu, irrité de la « méchanceté des hommes, l'envoie de temps à autre pour « les châtier (2) ». Le peuple a peut-être raison.

1. Nombreux sont encore les paysans français qui y croient.
2. *Les provinces danubiennes*, p. 286.

CHAPITRE II

DU VIIe au Xe SIÈCLE

A quelle nécessité politique l'Empereur d'Orient cédait-il en accordant si libéralement aux Serbo-Croates une importante étendue de territoire ?

M. Gabriel Charmes, dans l'étude que nous avons déjà citée, en donne l'explication suivante :

« En 535 commence la lutte des Ostrogoths contre « Byzance, dont le pouvoir pacifique était aisément supporté « en Bosnie, aussi bien qu'en Pannonie et Dalmatie. Quoi- « que ariens, les Empereurs byzantins laissaient le Chris- « tianisme romain faire assez librement des progrès con- « sidérables. Après vingt ans de luttes, l'empire des Goths « fut détruit ; mais les Avares joints aux Slaves, conti- « nuèrent une série de guerres de rapine et de brigandage « dans lesquelles succombèrent toutes les œuvres romaines « et parmi elles l'Eglise de Bosnie qui était alors celle de « Betsœ (1). Pour arrêter ce torrent dévastateur, les « empereurs byzantins firent appel aux tribus Serbo-Croa- « tes établies sur les monts Carpathes et leur concédèrent « les territoires qui s'étendent des bords de la mer Adria-

1. C'est de Dalmatie, dont le centre religieux était Salona que vint en Bosnie l'organisation du culte catholique. Au VI siècle, nous y trouvons déjà les traces d'un christianisme florissant. L'évêché porte le nom *Episcopatus Bestoensis vetus* ce qui suppose une existence déjà ancienne. On ignore où était l'évêché de Bestoé ou Betsoe. Les uns le placent à Visoko, les autres à Tojnica ou à Seraïevo (Bosna seraï).

« tique (entre l'Istrie et Antivari) vers l'est,jusqu'à Semen-
« dria (Smédérevo); vers le nord jusqu'à la Drave ; vers
« le sud, jusqu'à Novi Bazar et Pristina (Pritchina), con-
« trées conquises presqu'entièrement par les Romains sous
« Auguste, et passées, après la chute de l'Empire de
« l'Ouest, sous la domination de Byzance ».

Telle n'est pas l'opinion de M.Coquelle qui dit que Héraclius « voyant l'impossibilité de lutter contre l'envahissement des barbares, préféra traiter avec eux et accorda aux tribus serbes la pleine possession du pays compris entre le Danube au Nord et à l'Est, la Drina et l'Adriatique à l'Ouest et la Macédoine au Sud. Elles devaient payer tribut à l'Empire. Raguse était leur capitale (1).

Les croyances primitives des Slaves des Karpathes étaient un mélange de superstitions grossières, de foi au merveilleux, de crainte des puissances supérieures et de pressentiments mystiques. Par là, l'Eglise de Byzance,tout imprégnée de vieilles coutumes, répondait mieux que l'Eglise romaine à leurs instincts profonds. De plus, ses missionnaires avaient l'immense avantage de parler Slave, tandis que les missionnaires latins, excepté au IXe siècle, du temps des Saints Cyrille et Méthode, étaient forcés de s'appuyer sur les éléments italiens.

Dom J. Rabory avance que c'est un prêtre romain nommé Martin qui, le premier, évangélisa les Serbo-Croates et il ajoute que leur prince Porga se fit baptiser par les missionnaires romains avec une grande partie de son peuple. « Les Serbes, ajoute encore le même auteur restés
« sous la domination de Byzance,qui leur imposa le baptême,
« ne furent chrétiens que de nom, échappèrent à la domi-
« nation grecque, rétablirent même le culte des idoles
« jusqu'à ce qu'ils furent ramenés (868) sous le joug de
« l'empire grec et de l'autorité ecclésiastique (2).

1. *Le Royaume de Serbie*,par P. Coquelle,Paris, E. Leroux,1894.
2. L'*Union des Eglises* dans la *Revue du Monde Catholique*. N° 12, 6e série, t. IV.

D'après une opinion généralement adoptée, les premières notions du Christianisme furent apportées aux Slaves du Danube dans leur langue maternelle et, ajoutent certains, par des prédicateurs qui étaient de leur sang. Pour eux auraient été faites en slavon des traductions des Saintes Ecritures et des livres liturgiques. Cette opinion nous paraît erronée et résulter d'une confusion. Il ressort, en effet, d'études critiques très savantes, que c'est Saint Cyrille qui fit la traduction en idiôme slavon des livres saints pour en rendre la lecture accessible aux néophytes Slaves occidentaux qu'avec son frère, ou disciple, Méthode, il avait entrepris d'évangéliser. Quant à la version slavonne de la liturgie grecque que les églises de Serbie et de Russie ont empruntée à l'Eglise Bulgare, elle serait l'œuvre de Clément l'un des disciples de Cyrille (1). « Clément (qui était Bulgare lui-même, si l'on en croit la légende) composa un alphabet plus facile que celui de Cyrille. Avec ces lettres nouvelles, il écrivit, dit-on, la traduction de toute la Bible, les Vies des saints, les Hymnes sacrées et plusieurs ouvrages utiles à l'instruction de ses compatriotes (2) ».

La conversion des Serbes, commencée sous l'influence d'un empereur zélé pour la religion (3) rencontra fréquemment dans leur tempérament des obstacles difficiles à sur-

1. V. dans les *Etudes religieuses* par des pères de la Compagnie de Jésus, janvier 1878 : *La Bulgarie et les Bulgares*, par le P. Brucker. Consulter aussi le *Mémoire sur l'alphabet, la langue et le rite des apôtres slaves* par M. le Baron d'Avril.

2. P. Brucker.

3. Héraclius, fils du gouverneur de l'Afrique, succéda à Phocas sur le trône de Byzance en 610. C'était un prince chrétien plein de zèle et courageux qui reprit sur les troupes de Cosroès la Palestine envahie et désolées et reporta lui-même à Jérusalem l'arbre de la vraie croix. Malheureusement, la fin de sa vie fut marquée par la prise de Damas par les Sarrazins devant lesquels il s'enfuit lâchement.

monter. Elle en rencontra aussi dans ce fait que la foi leur ayant été offerte par des missionnaires envoyés par Byzance, les successeurs de ces prédicateurs, souvent séparés de l'unité de l'Eglise manquaient de l'autorité morale nécessaire pour les maintenir dans une doctrine pure. L'influence de l'Empire grec fut funeste à la foi des Serbes comme elle le fut à la foi des Bulgares. D'après M. Gabriel Charmes, c'est principalement au VIIIe siècle que l'Eglise grecque obtint de rapides succès « à l'époque où Léon « l'Isaurien ne mettait pas moins de zèle à organiser des « missions qu'à accomplir sa réforme — d'iconoclaste — ».

Il résulte, en effet, des écrits du temps, que les missionnaires byzantins faisaient plus de prosélytes parmi les Serbes que les missionnaires italiens n'en faisaient parmi les Croates.

Les Empereurs grecs purent espérer que cette influence spirituelle dominatrice assurerait la soumission complète des Serbes. Il n'en fut rien. Ceux-ci n'acceptèrent qu'avec des restrictions la souveraineté politique aussi bien que la domination religieuse et « la première condition qu'ils « mirent à leur dépendance, c'est qu'ils ne seraient pas « gouvernés par des officiers grecs et qu'ils choisiraient « eux-mêmes leurs chefs parmi leurs compatriotes ; grâce « à ce droit, ils conservaient le principe électif, base de « tout gouvernement libre (1) ».

Donc, tandis que, d'une part, les Slaves de l'Occident, Wendes, Moraves, Bohémiens, Polonais et Russes subissaient l'influence dominatrice de l'Empire d'Occident élevé par Charlemagne et tendaient à entrer dans l'union de l'Eglise romaine ; tandis que, encore, les Croates étaient, par leur situation géographique, forcés de tomber sous l'attraction du monde romain, les Serbes, dont le caractère

1. *Les Provinces danubiennes*, par Chopin. L'auteur déclare, à la page 247, avoir « suivi le plan et les appréciations de Ranke « pour ce qui regarde l'histoire de la Serbie ».

remuant et le tempérament belliqueux repoussent comme insupportable tout ce qui leur paraît un joug, un asservissement, refusent de se confondre avec l'Empire grec; mais, par leurs rapports avec Constantinople, par l'influence de la politique déliée et astucieuse de la cour de Byzance, un moment arrive où ils se trouvent, à leur insu, imbus des principes auxquels ils ont cru se soustraire et, de ce moment, ils commencent une politique à double face, consistant à s'appuyer tour à tour et sans scrupules, sur l'Eglise de Constantinople et sur l'Eglise de Rome auxquelles, suivant leurs intérêts du moment, ils font des promesses de fidélité inébranlable.

Si la question religieuse jouait alors un rôle important dans les affaires politiques, la place qu'occupait la politique dans le mouvement religieux n'était pas moins considérable.

En s'agrandissant, la Hongrie avait pris sur les Croates une influence décisive. Ses ambitions entrèrent bientôt en conflit avec les intérêts de Byzance. Elle s'avança jusqu'à Constantinople. Les Arpads se firent les champions du catholicisme romain contre l'autorité spirituelle que s'arrogeaient les empereurs grecs. « Si les Commènes l'emportent, le Schisme se répand ; avec le pouvoir des Arpads « croît le catholicisme ».

La conversion au christianisme des races slaves du Sud, leurs progrès vers la civilisation dépendent de cette double alternative et cet état de chose demeurera jusqu'à ce que le Schisme grec s'étant définitivement organisé (vers la fin du douzième siècle) et ayant gagné un terrain considérable dans la Serbie et la partie orientale de la Bosnie, le catholicisme ne pourra plus s'appuyer dans ces contrées que sur le droit (toujours très précaire) du souverain, droit en vertu duquel le sujet est obligé à observer la religion de son maître.

CHAPITRE III

DE LA RÉVOLTE DE BOÏSLAF AU RÈGNE D'ETIENNE DETCHANSKI.

Vers 923, à la suite d'évènements qui nous sont encore insuffisamment connus pour être rapportés, les Serbes passèrent sous la domination des Bulgares, mais ils ne la subirent pas longtemps et une quinzaine d'années plus tard ils se trouvaient de nouveau sous celle des Grecs. Ceux-ci, en échange du secours qu'ils leur avaient prêté pour secouer le joug bulgare crurent pouvoir leur imposer les mêmes conditions auxquelles ils soumettaient les autres peuples soumis à leur domination.

Or, dans les premières années de la seconde moitié du dixième siècle, disent les auteurs byzantins, une comète fit son apparition dans le ciel. Les mages furent invités à donner leur avis sur les évènements qu'elle présageait. Ils furent unanimes à pronostiquer de grands malheurs publics et en particulier la révolte de la Serbie.

Ces auteurs ont-ils écrit d'après la légende ou d'après les faits eux-mêmes ? Nous n'essaierons pas de le rechercher et nous nous contenterons de rapporter les faits historiques dont le récit nous a été transmis avec un accent de vérité positive. Les voici en substance :

L'empire grec tenta d'introduire en Serbie le système fiscal qui régnait dans ses autres dépendances. A cet effet, il envoya un gouverneur avec mission d'organiser l'administration chargée de la perception de l'impôt établi sur de nouvelles bases. L'arrivée de ce gouverneur donna lieu

à un soulèvement général à la tête duquel se plaça un chef serbe du nom de Boïslaf, échappé des prisons de Constantinople où il avait été enfermé pour rebellion contre l'autorité.

Voici, emprunté à Chopin, le récit aussi peu technique que stratégique du combat qui suivit ce soulèvement.

« Boïslaf s'empara de quelques vaisseaux byzantins riche-
« ment chargés et fit alliance avec les mécontents de l'Ita-
« lie dont une partie appartenait alors à l'empire grec.
« Constantin Monomaque se hâta d'envoyer une puissante
« armée qui débarqua sur la côte pour pénétrer de là dans
« l'intérieur de la Servie. Les Serviens attendirent l'ennemi
« dans leurs montagnes, lui fermèrent toute retraite, et
« bientôt, d'un armement si considérable, il ne resta plus
« que quelques débris (1) ».

Cette victoire eut pour résultat l'affermissement de l'autorité des grands joupans qui surent habilement tirer parti de la position que leur créait l'empire grec.

La Serbie venait de se révéler d'un même coup comme une force avec laquelle il faudrait compter et comme une puissance dont il faudrait rechercher l'amitié. Elle débuta en même temps dans une politique plus adroite que franche avec laquelle ses voisins durent souvent composer et dont furent dupes, tour à tour, l'empire d'Orient et les puissances d'Occident, l'Eglise latine et l'Eglise grecque. Cette politique consistait, ainsi que nous l'avons dit plus haut, à feindre un rapprochement préparant un retour complet à la foi latine toutes les fois que l'intérêt serbe réclamait l'appui des Etats catholiques contre les vexations ou les hostilités de Bysance, puis à l'abandon de ces nouvelles alliances dès que leur protection devenait inutile.

Ces procédés astucieux réussirent longtemps. Douchan les employa souvent avec succès et ce sont encore eux qui mis au point et façonnés à la civilisation de notre siècle

1. Chopin C. f.

servent de base à la diplomatie du royaume de Serbie.

Eh ! qu'est-ce que la diplomatie en général ? Et l'Italienne en particulier ! Une fleur de duplicité transportée de l'Orient et qui fleurit dans toutes les cours, auprès de tous les gouvernements. Grégoire VII conférant au grand joupan (1) le titre de Roi, l'élevant à la Majesté Royale et l'appelant son fils (2) ne fut ni plus naïf ni plus dupe que

1. De la constitution politique de la Serbie à cette époque, nous savons peu de chose. La nation se composait d'un certain nombre de tribus. A la tête de chacune était placé un Joupan ou Zupan dont le titre et le pouvoir semblent correspondre à celui de comte chez les peuples occidentaux.

Cette division en tribus est d'ailleurs commune à tous les peuples d'origine slave et ils l'ont conservée pendant de longs siècles encore après leurs invasions dans le monde chrétien.

Les Joupans se réunissaient en assemblée appelée Skoupchtina et nommaient parmi eux un grand joupan qui portait le titre de prince, mais dont le pouvoir effectif était bien faible, surtout pendant les premiers siècles de l'histoire de Serbie.

2. Chopin qui avance ce fait conclut que le prince avait dû prendre quelque engagement au sujet de sa conversion.

Nous devons remarquer ici que Grégoire VII fut pape de 1073 à 1085. Chopin se trouverait par là en désaccord avec Coquelle qui divise sa table chronologique des souverains de Serbie en

Grands Zupans	de 830 à 1143.
Rois de Serbie	de 1143 à 1333.
Tzars de Serbie	de 1333 à 1388.
Despotes de Serbie	de 1388 à 1707.
Princes de Serbie	de 1804 à 1882.

Il ne serait pas davantage d'accord avec le *Dictionnaire général de Biographie et d'histoire* de Dezobry et Bachelet, dans lequel on lit, à l'article SERVIE que les *Zoupans* prirent le titre de *despotes* en 1193, de rois en 1209, d'empereurs en 1347, ce qui permettrait de supposer qu'ils avaient perdu le titre de *rois* en même temps que leur indépendance en 1105 et ne le recouvrèrent qu'un siècle plus tard, bien que la Serbie fût redevenue un Etat particulier depuis 1151.

tant d'autres pontifes et tant d'empereurs dont l'histoire nous rapporte les perpétuels déboires.

⁂

La confusion la plus complète règne sur l'histoire des Serbes, du VIII[e] au XII[e] siècle et les chants nationaux de leur bardes ne sont pas faits pour jeter une grande lumière sur cette période ni pour permettre de mettre de l'ordre dans les évènements qui s'y rapportent. Cette époque n'a pas été sans éclat pour la nation serbe et les ballades qui, à travers les siècles, nous ont transmis les épopées dont elle est toujours fière rappellent « une série de rois qui ont « régné pendant plus de deux siècles, exercé sur les desti- « nées de l'Orient une influence indéniable et donné à la « nation cette vitalité résistante qui la sauva de la destruc- « tion à l'époque de la conquête ottomane (1) ».

M. Coquelle, que nous aurons maintes occasions de citer dans cette seconde partie de notre ouvrage, donne une chronologie presque ininterrompue des princes, rois et empereurs de Serbie depuis l'année 830. Cette précision et l'absence de toute indication des sources et des autorités consultées nous met en méfiance contre l'exactitude de cet auteur qui, dès le début, se trouve en contradiction avec la tradition la plus accréditée puisqu'il place Voïslaf en 830, lui donne pour successeur Radoslaf, puis Vlastimir (890) qui fit la guerre aux Bulgares sur lesquels « les armes serbes « remportèrent de tels avantages, à plusieurs reprises que « les Bulgares définitivement repoussés dans leur pays

De tout cela il résulte qu'on n'est pas encore bien fixé sur la valeur, sur l'équivalence des titres des chefs serbes à ces époques reculées et aussi que, faute de documents authentiques, il est difficile d'établir où est la vérité.

1. *L'Empereur Etienne Douchan de Serbie* par M. E. de Borchgrave, p. 3.

« demandèrent la paix pour se sauver d'une invasion ». Ce Vlastimir aurait partagé la Serbie entre ses trois fils dont l'aîné Muntimir (920) aurait fait prisonnier Boris roi de Bulgarie qui tentait de nouvelles entreprises contre la Serbie. Prebislaw fils de Muntimir aurait exercé le gouvernement après lui et aurait fixé au choix des Zoupans pour lui succéder son cousin Pierre, au détriment de son propre fils Zacharie (1).

Plus prudent que Coquelle, Ranke s'abstient de donner la suite des princes serbes jusqu'au règne de Neman, émettant le vœu que « quelques Slaves jaloux de donner au « monde lettré des renseignements plus complets et plus « exacts que ceux qu'il est permis de consulter, trouveront « dans les chartes des cloîtres et surtout dans les archives

1. Chopin qui, malgré le grand travail de recherches que révèle son ouvrage, n'a pu coordonner tous les faits qu'il rapporte, place ici un acte important de l'histoire de la Serbie. Nous lui laissons la parole et la responsabilité de son récit :

« Ce fut précisément à l'époque où éclata le schisme d'Orient, « c'est-à-dire vers la fin du neuvième siècle que les Serviens, « effrayés des ravages des Sarrazins, dont les pirates avaient pillé « les côtes de la Dalmatie, renoncèrent au paganisme. (Peut-on « dire qu'ils étaient païens ?) et implorèrent la protection de l'em- « pereur Basile qui envoya des prêtres pour les baptiser et les « instruire. Ces missionnaires les trouvèrent déjà prévenus contre « l'Eglise d'Occident. Nemania ou Neman, qu'on trouve égale- « ment cité parmi les princes de la Rascie (Manuel Ier Empereur « de Constantinople, remit à Etienne Némania la province de «Rascie sauf Raguse etc... *Coquelle*) semble disposé à accepter « la suprématie de l'empereur Germain ; ce qui ne l'empêcha point « de bâtir un grand nombre de monastères grecs et d'églises « consacrées au culte d'Orient ».

Or, Néman ne prit le pouvoir que vers le milieu du XIIe siècle, exactement en 1143. On voit qu'il y a dans le récit de l'auteur des « *Principautés danubiennes* », une inexactitude ou une confusion. Malheureusement, les données font complètement défaut pour le corriger.

« du Mont Athos, des données qui combleront les lacunes « et redresseront bien des erreurs ».

*
* *

De 1039 à 1062 la Serbie paraît avoir eu pour grand joupan Pierre fils de Goïnik. Ce prince tomba dans un guet-apens que lui tendit le chef de l'armée bulgare et mourut en captivité. Les suffrages de l'assemblée des joupans se portèrent alors sur Paul cousin du prince défunt. Celui-ci soutint une lutte terrible contre son cousin Zacharie qui avait soulevé contre lui une partie du peuple serbe. Il fut vaincu et dut chercher un refuge à l'étranger (1085).

C'est sous le règne de ce prince que se consomma le schisme entre l'Eglise de Rome et Constantinople. La Serbie, que tant de liens attachaient à Byzance, embrassa le culte grec et pendant longtemps reçut son patriarche des mains de l'Empereur.

La religion des Serbes offrait, du reste, à cette époque, le mélange le plus curieux des grossièretés de l'idolâtrie et des pratiques de la superstition. Les incursions successives des peuplades païennes avaient d'abord dénaturé les croyances religieuses. Ensuite, les contacts fréquents avec la Bulgarie imbue de bogomilisme ou de patarisme — sorte d'hérésie manichéenne appropriée au tempérament particulier des peuples slaves — avait brouillé chez eux les notions les plus différentes des diverses religions et si leur foi oscillait entre Rome et Byzance, c'est que les Serbes n'envisageaient les deux Eglises que comme deux puissances avec lesquelles leurs intérêts temporels se trouvaient engagés.

Zacharie élu grand Joupan de Serbie (1085) tenta une invasion de la Bulgarie par le Timok, profitant pour cela de la guerre que soutenait ce pays contre l'empereur grec ; mais le prince bulgare se hâta de traiter avec l'empereur afin de porter toutes ses forces contre les Serbes qui affai-

blis par les longues luttes qui duraient depuis un siècle, furent défaits. Les Bulgares s'emparèrent des villes de Nisch, Belgrad, Semendria, ruinèrent complètement le pays, soumirent au joug les rares habitants qui restèrent dans leurs foyers et chassèrent en Croatie la plus grande partie de la population (1).

Un descendant direct de Wlastimir, Tscheslav que les Bulgares tenaient captif de peur qu'il n'essayât de relever sa patrie parvint à s'échapper des mains de ses geôliers et gagna Constantinople suivi de quelques compagnons dévoués. L'empereur Alexis Comnène l'accueillit avec bonté et lui promit son concours. Il entrait dans la politique byzantine, à cette époque, de soutenir toujours le plus faible de ses voisins contre le plus fort, afin de diminuer sa puissance et de pourvoir ainsi à la sûreté de l'empire grec.

Fort de cette protection, Tscheslav rentre en Serbie. La nouvelle de son retour se propage rapidement et nombre de Serbes que la peur des Bulgares retenait cachés, se portent vers le prince et commencent avec lui la conquête de l'Etat de ses ancêtres. La vieille Serbie tombe à leur pouvoir et les Bulgares sont forcés de l'abandonner à l'impétuosité de l'attaque. Mais Tscheslav se sent trop faible en face de son ennemi et fait spontanément hommage de sa principauté à l'Empereur grec auquel il cède par traité La Rascie, Pristinia et tout le bassin supérieur de la Morawa.

Ce prince n'eut pas d'enfants mâles et le titre en ce moment bien précaire, de grand Joupan ou de prince de Serbie fut porté après lui, par son gendre Tichomil (1130-1143).

*
* *

1. Coquelle place cette défaite du peuple serbe vers l'an 1100 et ajoute « Pendant une période de dix années, la Serbie n'exista plus politiquement parlant ». D'autres auteurs qui disent que c'est à la date de 1105 que les Serbes tombèrent sous la dépendance des Bulgares et que ce n'est qu'en 1151 qu'ils en secouèrent le joug. Cela semble être plus proche de la vérité.

Le fondateur de la dynastie des Neman, Etienne Nemania qui régna sous le nom d'Etienne Ier prit possession du pouvoir la même année où Manuel s'asseyait sur le trône de Constantinople. Ce prince s'attacha d'abord à affirmer son autorité et à organiser son Etat, puis à former son armée. C'est lorsque cette œuvre fut à peu près complète, en 1149, qu'il tenta de s'affranchir du joug de l'Empire grec et de rendre à la Serbie ses anciennes limites abandonnées par se prédécesseurs à l'Empereur Alexis Comnène. Une première tentative ayant échoué, il en essaya une seconde en 1150 mais sans plus de résultat. Ce ne fut qu'en s'alliant avec son oppresseur contre les Vénitiens qu'il obtint de lui ce que ses armes avaient été impuissantes à en arracher. L'Etat serbe rentra dans ses anciennes limites, mais il continua à payer le tribut à Byzance jusqu'à ce qu'après la mort de Manuel (1180) l'Empire étant tombé aux mains d'un prince trop jeune (1) sous la tutelle d'une impératrice indigne, le roi de Serbie après avoir envahi la Dalmatie, l'Herzégovine et une partie de la Bosnie en proclama l'annexion, se déclara roi indépendant et refusa de payer le tribut (1185).

Etienne Nemania établit sa capitale à Pristina (2). L'Empereur de Byzance marcha sur cette ville, mais le roi de Serbie le défit et continuant sa marche en avant s'empara de plusieurs villes de la Macédoine. L'Empereur demanda la paix et l'obtint,et pour la sceller il accorda sa fille Eudoxie au fils d'Etienne Ier qui le traitait du reste d'égal à égal.

Continuant la politique des Joupans qui consistait, nous l'avons dit, à toujours balancer, l'une par l'autre, la puissance des deux empires rivaux, la prépondérance de l'un ou de l'autre devant entraîner leur ruine, nous voyons

1. Alexis II n'était âgé que de onze ans.
2. Jusqu'alors Kruschevatz avait été la résidence des princes de Serbie. Elle resta néanmoins l'une de leur résidence et nombre de rois serbes furent enterrés dans cette forteresse.

Etienne ne point négliger les alliances avec les maisons souveraines. « Lorsque Fréderic Barberousse, à l'époque de « la Croisade de 1189, passa près du territoire serbe, il le « reçut avec de grandes démonstrations de respect et de « dévouement et lui proposa même de tenir de lui la ville « de Nisch à titre de fief comme vassal de l'Empire germanique. Fréderic, craignant de mécontenter les Grecs, « déclina cette offre ; mais, par la suite, les Joupans recoururent dans les circonstances difficiles, non seulement « aux Allemands mais à la cour pontificale qui avait intérêt « de ménager les Slaves à cause des diocèses d'Illyrie (1) ».

Etienne Ier satisfait de ce qu'il avait fait pour son pays voulut consacrer à Dieu ses derniers moments. Chargé d'années et de gloire, il se retira dans le monastère de Stoudenitza, puis il fonda le cloitre de Khilendar, sur le mont Athos, en grande vénération parmi les tribus slaves et y prit le froc de caloyer.

Les historiens sont d'accord sur ce point. Coquelle ajoute ce détail que le propre fils d'Etienne était prieur du couvent et qu'il recueillit le dernier soupir de son père.

Ce qui paraît certain c'est que Etienne laissait trois fils dont le cadet Ratsko qui devint saint Sabbas ou Sava et est resté célèbre dans l'Eglise serbe fonda l'ordre religieux sur une base nationale.

Lorsque le patriarche de Constantinople accorda aux Serbes d'élire leur archevêque dans le sein de leur propre clergé, leurs suffrages se portèrent sur Sabbas (ou Sava)

1. Chopin c. f. A ce sujet, Coquelle dit simplement que « les « entrevues de ces deux princes furent nombreuses et courtoises « malgré les différences de communion qui divisaient les deux « peuples et étaient à l'état aigu à cette époque », puis il ajoute : « Cependant, fidèle à la foi jurée à Isaac II, Etienne n'aida point Fréderic de ses armes, dans la lutte que ce dernier dût soutenir contre l'empereur grec afin d'obtenir le passage à travers l'empire ».

qui fut ce premier archevêque. Il établit sa résidence à Uschitz (1). Le caractère pontifical ajouta sans doute à la considération qu'il méritait comme prince temporel et son influence dut être efficace pour empêcher d'aboutir les négociations entamées entre le Pape et le Roi de Serbie, négociations dont nous nous occuperons bientôt.

∴

Etienne II qui succéda à son père (1197), s'occupa d'abord de consolider les conquêtes de celui-ci, tant en créant une paix durable avec Byzance et avec les Bulgares qu'en donnant une organisation aux pays nouvellement réunis à sa couronne. Son règne fut une longue période de paix que troublèrent à peine un instant les intrigues nouées entre André II, roi de Hongrie, et Vouc, frère du roi de Serbie. Etienne eut raison de cette tentative sans tirer l'épée, mais en recourant une fois de plus au système politique que nous connaissons. Il sollicita un traité d'alliance avec le nouvel empereur de Constantinople, Baudouin comte de Flandre et de Hainault qui, désireux de se faire des alliés et voulant reconnaître d'avance les bons services d'Etienne à son égard, chargea Sabbas, de passage à Constantinople, de porter au roi une couronne et sa reconnaissance officielle comme monarque indépendant de Serbie, Dalmatie, Bosnie, Dioclétie, Tribunie et Zolymie. Sabbas couronna son frère avec les cérémonies du rite grec, au milieu d'un concours nombreux de prêtres et de laïcs qui répétèrent avec lui le *Crédo* selon la formule orientale. Dès lors, Etienne II surnommé Ouroch, prit le titre de roi *premier couronné*, de Serbie.

L'alliance d'Etienne II avec l'empereur français de Constantinople fit-elle réfléchir le roi de Bulgarie et le rebelle Vouc et les décida-t-elle à renoncer à la lutte, ou bien,

1. Probablement Oujitzé.

comme le croient certains historiens, Sabbas apaisa-t-il la querelle et remit-il le calme et l'unité dans l'Etat, on ne saurait le dire au juste, mais le frère rebelle rentra dans le devoir et mourut peu de temps après.

Avec la dynastie des Neman, la Serbie venait d'entrer dans la période la plus brillante de son histoire. Etat indépendant et belliqueux dont les princes savaient habilement tirer parti des moindres accidents politiques, le royaume de Serbie jouait déjà un rôle prépondérant, dans les affaires qui s'engageaient entre les grands empires.

Le pape Innocent III comprit de quelle importance serait pour l'Eglise Romaine le retour de la Nation serbe dans la communion catholique. Il crut favorable pour engager avec son chef des négociations dans ce sens, le moment où un Empereur français, dont l'un des premiers actes était une alliance avec Etienne II, venait de monter sur le trône de Byzance. Des pourparlers eurent lieu, mais ils n'aboutirent pas, soit que le Pape ne consentit pas à certains avantages que demandait Etienne pour prix de son retour à l'Eglise romaine, soit que les Serbes, contrariés dans leurs idées d'indépendance par la séparation des pouvoirs spirituel et temporel, récemment déclarée en principe par le concile de Dioclée (1199) préférassent demeurer dans la communion grecque qui venait de leur accorder la faveur considérable d'élire leurs archevêque et évêques dans le sein de leur clergé national.

Et puis, comme le remarque très judicieusement M. le baron d'Avril (1) les Grecs venaient, encore plus récemment, d'être exaspérés contre les latins qui leur avaient

1. *La Bulgarie chrétienne*. Paris, Benjamin Duprat, 1861. En m'envoyant cette brochure anonyme, M. le baron d'Avril m'écrivait (le jour de l'Ascension, 1886) « ... Je trouve (en assez mau- « vais état) une *Bulgarie chrétienne* que je n'ai pas signée étant « alors au service. Je vous demande la permission de vous l'of- « frir tel quel et je vous l'expédie... ».

enlevé leurs reliques pour se les partager et dont le patriarche qu'ils venaient d'instituer à Constantinople ne respecta ni les usages, ni les privilèges, ni les rites de l'Eglise orientale, malgré les injonctions réitérées du Souverain Pontife.

Ces chevaliers latins qui, à l'appel d'Innocent III, avaient pris la croix pour reconquérir Jérusalem, s'étaient emparés de Constantinople, quoi qu'ils n'eussent aucun droit à faire valoir sur l'empire de Constantin. Innocent III ne leur ménagea pas ses observations à cet égard. Voici ce qu'il leur écrivait en 1205 : « N'ayant aucune juridiction ni pou- « voir sur les Grecs, il semble que vous vous êtes écartés « sans sujet de la pureté de votre vœu, prenant Constanti- « nople au lieu de reprendre Jérusalem, et préférant les « richesses terrestres aux célestes. Mais ce qui est bien « plus criminel, c'est que quelques-uns ont commis publi- « quement toutes sortes d'impuretés et non contents d'avoir « épuisé les trésors de l'empereur et pillé les grands et les « petits, vous avez porté vos mains sur les trésors des « églises, enlevant des autels, des tables d'argent, profa- « nant des sanctuaires, emportant les croix, les images et « les reliques; en sorte que les Grecs, quelques mauvais « traitements qu'ils souffrent, ne peuvent se résoudre à « revenir sous l'obéissance de l'Eglise romaine, ne voyant « dans les latins que crimes et œuvres de ténèbres qui les « leur font abhorrer comme des chiens (1) ».

Aussi déclarerons-nous avec le baron d'Avril :

« Nous ne voudrions pas que l'on nous accusât de mécon- « naître la grandeur des chevaliers français du XIIIe siècle, « qui étaient bien supérieurs à leurs contemporains de « l'Orient. Mais il nous semble que, plus on éprouve de « sympathie et d'admiration pour ces illustres aventuriers, « plus on doit regretter qu'ils aient mis leur héroïsme au « service d'une cause injuste et impolitique (2) ».

1. Fleury, livre LXXVI, chap. XIII.
2. *La Bulgarie chrétienne*, p. 48.

A défaut d'autres témoignages celui de Geoffroy de Ville-Hardouin suffit pour permettre de porter un jugement sévère sur la façon dont les croisés se comportèrent dans la conquête du trône de Byzance (1).

Il est mal aisé de décider aujourd'hui quelles eussent été pour la Serbie les conséquences de son retour au catholicisme, mais on peut dire que, pour l'Eglise catholique, elles eussent été des plus heureuses. Peut-être le retour à Rome de l'Eglise grecque tout entière en eût-il été le fruit et le refoulement de l'Islam par l'affermissement des empereurs français sur le trône de Constantinople, le résultat subséquent.

⁂

Etienne II eut pour successeur sur le trône de Serbie son fils Radoslav qui fut couronné par son oncle l'archevêque Sablas et prit le nom d'Etienne III et mérita le nom de Juste bien que, frappé d'aliénation mentale, il fût obligé de résigner le pouvoir en 1230 après un règne de six ans.

Son frère Ladislas, acclamé par l'assemblée des chefs, lui succéda et par son mariage avec la fille du roi de Bulgarie assura la paix entre la Serbie et ce pays. Malheureusement, il ne put l'assurer également avec le Prince d'Albanie qui aidé de quelques bandes d'Epirotes tenta d'envahir l'ouest de la Serbie par le Monténégro. Ce prince, Jean Patrov, fut défait, ses troupes mises en déroute et ses bagages ainsi que sa personne tombèrent aux mains du roi Serbe. L'empereur de Constantinople obtint qu'il serait rendu à la liberté moyennant sa renonciation à tous droits sur le Monténégro.

Sur la fin de son règne, Ladislas mérita le nom de Sage par les soins qu'il donna à l'administration intérieure de son Etat.

1. *Chronique de la prise de Constantinople par les Francs.* Edition Buchon (Paris 1828), p. 99.

Ladislas étant mort sans laisser d'enfant mâle, c'est encore un de ses frères qui le remplaça (1237) sur le trône de Serbie. Il prit le nom d'Etienne IV et épousa la princesse Hélène de Courtenay, nièce de Beaudouin comte de Flandre et premier empereur latin de Constantinople.

Sous le règne de ce prince — en 1241 — les Mogols descendirent du fond de l'Asie et conduits par le Khan-Batou envahirent la Hongrie. Les forces réunies de Bela — roi de Hongrie — et de Frédéric empereur d'Autriche ne purent arrêter les hordes farouches. Au combat de Theiss, plus de 60.000 chrétiens restèrent sur le champ de bataille. Les Mogols prirent alors la direction de la Mer Adriatique et pénétrèrent en Croatie. Arrivés près de la ville de Grobnik, leur avant-garde fut arrêtée par les Croates tandis que les Serbes leur livraient une grande bataille qui les empêcha de pousser plus avant ; mais cet insuccès ne découragea que momentanément les barbares, car, l'année suivante, le Khan-Batou tenta de nouveau l'invasion des Etats d'Etienne. Il fut encore arrêté par l'armée Serbe à laquelle s'étaient réunis, cette fois les montagnards Dalmates et ses hordes reprirent le chemin de l'Asie, non sans faire de graves dégâts dans les provinces Serbes qu'ils traversèrent.

M. Coquelle prétend que c'est sur un ordre venu du fond de l'Asie, des bords de l'Amou Daria que les Tartares rebroussèrent chemin. D'autres historiens expliquent la chose différemment. Voici comment la rapporte Chopin :

« Les Mogols, affaiblis par leurs conquêtes et trop éloignés « de leur patrie pour réparer leurs pertes, furent repous- « sés par les tribus Slavo-germaniques de la Silésie et sur « les frontières de l'Autriche. Leurs armées, qui consis- « taient surtout en cavalerie, ne pouvaient ni se déployer « ni subsister longtemps dans des contrées montagneuses. « Aussi, échouèrent-ils en Serbie, où l'archevêque, après « avoir invoqué la protection de Saint Sava et d'Arsénius « conduisit les Slaves au combat, et repoussa les infidèles ».

De 1245 à 1261, l'empereur Baudouin II soutint contre Vatace, empereur grec de Nicée, une lutte dans laquelle il succomba. Avec lui finit l'Empire latin de Constantinople. Ce ne fut toutefois pas Vatace mais Michel Paléologue qui s'empara du trône de Byzance d'où il chassa Baudouin.

Ces évènements, malgré la parenté de l'empereur détrôné avec le roi de Serbie, malgré l'alliance politique qui existait entre les deux Etats ne changea rien aux rapports amicaux de l'empire et du royaume. Quelque étrange que cela puisse paraître, Etienne IV ne prit aucune part à ces démêlés et en attendit le dénouement presque en spectateur désintéressé.

Cet abandon de son puissant allié dans la peine, ne semble pas avoir porté bonheur à Etienne IV. Il avait marié son fils, Dragoutine à la princesse hongroise Catherine fille du roi Béla IV. Ce dernier, peu reconnaissant des secours que la Serbie lui avait procurés contre les Mogols, excita Dragoutine contre son père. La princesse Catherine, impatiente de ceindre le diadème, ajouta ses incitations à celles de son père et leurs efforts réunis eurent raison de la faiblesse du fils d'Etienne qui réclama à son père la couronne de Serbie.

Le vieux roi refusa net et enjoignit à son fils de quitter la cour de Pesth et de rentrer en Serbie ; mais le roi de Hongrie conseilla la rebellion à son gendre et lui donna une armée à la tête de laquelle il pénétra dans les plaines de la Basse Serbie. Il y rencontra, près de Belgrad, l'armée serbe qu'Etienne envoyait contre lui. Celle-ci, dont les chefs gagnés par les promesses de Dragoutine passèrent au camp ennemi, ne fit pas son devoir et le fils rebelle fut proclamé roi sous le nom d'Etienne V (1270).

Le vieux monarque, abandonné de la plupart de ses joupans, ne tenta aucun effort pour ressaisir le pouvoir ; il accepta sa destinée, s'exila et mourut deux ans plus tard. Etienne IV Ourosch mérita d'être surnommé *grand roi* pour les notables progrès qu'il fit faire à l'unification de la Serbie.

Etienne V ne garda pas longtemps la couronne pour la conquête de laquelle il avait commis un crime. Le remords et, disent les historiens Serbes, un accident de chasse qui manqua lui coûter la vie, le décidèrent à abdiquer en faveur de son frère cadet Miloutine (1275) qui avait épousé Elisabeth, fille d'André III roi de Hongrie, et régna sous le nom d'Etienne VI.

Etienne V se réserva le gouvernement de la Syrmie et fit de Dobratz, capitale de cette province, le lieu de sa résidence.

On dit que ce roi dota son pays d'écoles dont il confia la direction à des savants qu'il avait appelés d'Occident et de Constantinople.

∴

« A l'avènement d'Etienne VI s'ouvre ce que nous pou-
« vons à juste titre nommer le grand siècle pour la Serbie.
« De 1275 à 1367, la nation atteindra son plus grand déve-
« loppement territorial, touchera à l'apogée de sa puis-
« sance et tiendra le premier rang parmi les peuples slaves
« du Sud. Mais pour en arriver là, que de luttes elle doit
« encore soutenir.

« En effet, les haines, les jalousies, les anciennes blessures
« faites à l'amour-propre des Etats voisins, tout se réveille
« dès les premières années du règne d'Etienne VI (1) ».

Dès les premières années du règne d'Etienne VI, au cours d'une guerre civile allumée en Bulgarie par l'empereur de Constantinople, la frontière serbe fut plusieurs fois violée par les troupes impériales (1278). Etienne protesta et n'obtenant pas satisfaction, envoya une armée pour faire respecter la neutralité des frontières de ses Etats.

Lorsque l'empereur eut réglé ses affaires avec les Bulgares (1281), voulut-il réprimer comme un acte de résistance intempestif l'envoi cependant bien naturel de troupes

1. Coquelle C. f. p. 65.

serbes sur les frontières, ou bien voulait-il tirer vengeance d'un affront qu'il prétendait lui avoir été fait dix ans auparavant par Miloutine (1), on ne sait au juste à quel mobile il céda en assemblant des forces imposantes menaçant d'une invasion le territoire serbe.

Etienne convoqua aussitôt ses joupans et leur exposa la position en une assemblée qui vota ensuite la guerre par acclamation. L'armée serbe déjà en partie concentrée sur les frontières bulgares, envahit la vallée du Vadar et s'empara des places d'Uscub et Custendil où vint la rejoindre l'ancien roi avec les forces qu'il avait pu lever dans sa province de Syrmie.

L'empereur, de son côté, rassembla à la hâte une armée qui partit d'Andrinople par la voie de terre, tandis que lui s'embarquait à Rodosto avec le reste de ses troupes. Mais la traversée fut pénible et la santé de Michel, déjà très mauvaise, en subit un tel choc qu'il mourut en débarquant à Pacome, le 11 décembre 1282, avant d'avoir pu rejoindre la tête de ses troupes. Son fils Andronic II reprit en hâte le chemin de Constantinople à la tête de l'armée impériale tandis que les Tartares et les Musulmans, dont son père avait formé son avant-garde, tombaient sous les coups des Serbes.

Emporté par ce succès, Etienne continua son incursion en Macédoine dont il prit Serres, la Capitale. Andronic demanda alors la paix dont Etienne posa les conditions. Le roi serbe abandonnait la Macédoine mais conservait les forteresses frontières qu'il avait conquises.

La conduite d'Andronic, dans cette circonstance, ne doit

1. On voulait faire épouser à Miloutine la sœur de Michel Paléologue. Le mariage n'eut pas lieu. Coquelle dit que c'est la princesse qui y renonça la première parce qu'élevée dans le luxe et le faste de la cour impériale, elle ne voulut point s'associer à l'existence simple et patriarcale qu'on menait alors en Serbie. « L'Empereur son frère, ajoute cet auteur, rendit Etienne respon- « sable de cette rupture bien que le roi serbe n'y fût pour rien ».

pas nous surprendre. L'empereur avait plutôt besoin de rechercher l'alliance de ses voisins et le roi de Serbie était un des plus puissants parmi ceux-ci. C'est pourquoi Andronic n'hésita pas pour se le rendre favorable à lui donner en mariage sa fille encore toute jeune (1); il la conduisit lui-même à Thessalonique où l'union fut bénie par l'archevêque d'Achride.

Les raisons qui dictaient cette conduite à l'Empereur de Constantinople étaient graves. Les Turcs venaient, en effet, de fonder en Bythinie un petit Etat à la tête duquel ils avaient placé Othman qui avait juré une haine mortelle à tous les Grecs et suscité contre eux les Emirs de l'Asie Mineure voisins des provinces asiatiques de l'Empire de Constantinople, dans lesquelles ils se portaient à tous les actes de pillage.

Etienne VI, devenu l'allié d'Andronic, leva une armée pour lui porter secours. Les Serbes, sous le commandement d'un chef vaillant, Novac Bostreck et huit mille Allains passèrent en Asie-Mineure et une bataille eut lieu en Anatolie où les Turcs furent défaits. Les troupes d'Etienne VI repassèrent l'Hellespont et rentrèrent en Serbie couvertes de gloire (1303).

« En 1315, le roi de Serbie envoya encore une armée de « deux mille hommes au secours de l'Empereur Andronic, « voici dans quelles conditions. Les fameux Catalans, après « avoir guerroyé pendant dix ans sous le commandement « de Rocafort et de Bérenger d'Entença contre les Otto- « mans, avaient, à la suite de l'ingratitude et des mauvais « procédés des Grecs à leur égard, tourné leurs armes con- « tre l'Empereur et pour se mieux venger, réuni à leur « rmée un corps de Turcs. Lorsqu'après de sanglants « combats les Catalans allèrent se fixer en Grèce, les Turcs « voulurent repasser en Asie, pillèrent les campagnes sur

1. Etienne était veuf d'Elisabeth de Hongrie.

« leur route, puis s'emparèrent de Gallipoli et infligèrent « une sanglante défaite à Michel, fils d'Andronic.

« L'Empereur, dans cette situation, s'adressa pour la « seconde fois aux Serbes. Etienne accorda le renfort comme « nous venons de le dire plus haut, et grâce à ce concours, « les Turcs, chassés de place en place et refoulés dans le « fond de la Chersonèse de Thrace, furent tous massacrés « ou vendus comme esclaves (1) ».

∴

Le mariage d'Etienne avec la fille de Michel n'avait point été vu d'un œil favorable par l'entourage du roi et il se forma à la cour un parti contre la reine Simonide. Celle-ci, de son côté, ourdissait des machinations contre son mari — auquel elle venait de donner un fils qui reçut le nom de Constantin — et essayait de former la cour serbe sur le modèle de celle de son père. Elle était gênée dans ses projets par le fils du roi né de son premier mariage et travailla pour l'éloigner du trône. Mais les joupans et le clergé s'émurent de ces menées et combattirent l'influence de la reine.

Il se forma à la cour de Serbie un parti pour le prince héritier qui rompit toutes relations avec la cour de son père. Une guerre civile était imminente. Le vieux roi réussit à la conjurer et à faire rentrer les seigneurs dans l'obéissance, mais son fils s'exila quelque temps en Albanie. Enfin, dégoûté de cet exil, il obtint le pardon de son père et revint à Pristina. Mais la reine, rendue furieuse de ce retour en grâce, obtint de la faiblesse de son mari un ordre d'incarcération du jeune prince.

« A peine l'infortuné Etienne est-il au pouvoir de Simo- « nide, qu'elle lui fait crever les yeux selon la coutume « byzantine et, chargé de chaines, l'envoie à son père

1. *Coquelle*, C. f. p. 72.

« Andronic II. On jeta l'héritier du trône serbe dans un « monastère grec. Il y resta sept ans, puis reparut à la « cour quelques mois après la mort de son père. « Les « grands du royaume ne voulant à aucun prix que le fils de « Simonide régnât, avaient exigé le retour du prince « Etienne.

« Chose étrange, il avait recouvré la vue. Naturellement « le peuple serbe crut au miracle et en attribua la grâce « à Saint Nicolas. Les historiens plus sceptiques croient « que l'ordre barbare de la reine ne fut point exécuté com- « plètement, le bourreau chargé d'approcher des yeux « d'Etienne une lame de sabre rougie à blanc, la tint à trop « grande distance du visage du prince et de complicité avec « cet exécuteur, Etienne feignit la cécité (1) ».

Ami Boué rapporte différemment cet épisode de la vie de ce prince. D'autres historiens la passent complètement sous silence (2).

∴

Etienne VII (*Detchani, Detchanski* ou de Detchana) monta sur le trône en 1321. Il dut presqu'aussitôt prendre les armes pour porter secours à son beau-père, le duc de Valachie dont Charles Robert, fils du comte d'Anjou, de Provence et du Maine, devenu roi de Hongrie en 1310, avait rêvé de faire la conquête. Les armées serbe et valaque, après avoir coupé la retraite à Charles Robert, défirent et décimèrent

1. *Coquelle*, C. f. p. 74.

2. Voici le passage de *La Turquie d'Europe* qui a trait à ce sujet :

« L'Eglise de l'Ascension près d'Ipek fut consacrée à l'Archange « Michel en l'honneur de la cure du roi, qui, par ordre de son « père Miloutin, avait été aveuglé au moyen d'un plateau de fer « chauffé. Il vécut plusieurs années dans le couvent de l'Archange « Michel à Constantinople, et y recouvra presque complètement « la vue. »

ses troupes, et l'ambitieux roi de Hongrie rentra dans ses Etats en complète déroute.

Pendant ce temps Michel, roi de Bulgarie et beau-frère d'Etienne VII (1), remontant la rive droite du Danube, ravageait la province de Widdin dégarnie de troupes. Etienne VII vainqueur de Charles Robert vola vers sa frontière violée et attaqua avec impétuosité l'armée bulgare dans un combat où périt le roi Michel.

Etienne VII plaça sur le trône de Bulgarie sa sœur comme régente pour son fils Alexandre, et de ce moment il ajouta à ses titres celui de roi de Bulgarie.

Coquelle place ces événements à la date de 1327. Nous verrons bientôt dans le récit du règne de Douchan que d'autres auteurs les placent en 1330.

Profitant de ce que les armées serbes étaient occupées ailleurs, l'Empereur de Constantinople, Andronic II, tenta l'envahissement de la Serbie du côté de la Macédoine; mais le fils du roi, Douchan, tomba sur les troupes impériales, les battit et s'empara d'une partie de la Macédoine. L'empereur demanda la paix, mais Etienne ne l'accorda qu'à la condition qu'on laisserait la moitié de la province qu'il avait conquise (1329 ou 1332) et que l'empereur lui accorderait en troisièmes noces, une princesse grecque, sa parente.

Le fils commettait la même faute qu'avait commise son père, elle amena les mêmes conséquences et la nouvelle reine, aussitôt qu'elle fût devenue mère, commença à ourdir des trames occultes pour faire régner son fils Sinica au détriment de l'héritier légitime d'Etienne VII, son fils Douchan.

1. Dès le début de son règne, Michel divorça avec la princesse Néda ou Anna, fille d'Etienne VI, et la renvoya en Serbie avec son fils Alexandre, puis il excita les Hongrois contre les Valaques alliés des Serbes et fut le promoteur de la guerre que nous venons de raconter.

Les krales (rois) de Serbie sont arrivés à un degré de gloire qui les aveugle et les pousse aux pires témérités. Ils ont fait de leur Etat un des plus puissants de l'Europe, puisque, d'un côté, il tient continuellement en échec la la politique de l'Occident tandis que l'Empire d'Orient en est réduit à rechercher son amitié. Les rois de Serbie font composer les empereurs et le succès de leurs armes les fait trembler sur leur trône. Ils traitent d'égal à égal avec les maîtres des destinées du monde et leurs enfants épousent les filles des plus grands potentats. Aussi ne vont-ils pas tarder à croire venu le moment où ils pourront ceindre la couronne fermée des empereurs de Byzance et, en attendant, ils prendront, avec le titre de *Tsars* (1) de Serbie, ceux d'autocrates de la Bulgarie, de la Hongrie, de l'Albanie, de la Valachie, et de beaucoup d'autres contrées et pays.

1. On a voulu faire venir de *César* le mot *Tsar* employé en langue slave dans le sens de souverain. La syllabe *sar* dont les Slaves ont fait *tsar* est d'origine assyrienne et se retrouve aussi bien dans les noms Téclaphala*sar*, Nabopola*sar*, Salmana*sar*, et même Nabuchodon*sor* que dans les noms de villes comme Tsarmiségethusa qui signifie capitale des Mœsiens et des Gêtes.

CHAPITRE IV

DOUCHAN ET SON RÈGNE.

Outre l'étude si bien faite sur *la Serbie* (1) publiée sous forme de Rapport à son gouvernement (1883), M. Emile de Borchegrave, ministre résident de Belgique à Belgrade, membre de l'Académie royale de Belgique, a publié en 1844 une notice intitulée : L'EMPEREUR ÉTIENNE DOUCHAN DE SERBIE *et la Péninsule Balkanique au XIVe siècle* (2). Le 30 juillet 1886, l'auteur m'écrivait de Constantinople où il était alors Envoyé extraordinaire et Ministre plénipotentiaire pour S. M. le Roi des Belges :

« . . . .

« Puisque vous vous intéressez aux choses serbes, per-
« mettez-moi de vous offrir en même temps un exemplaire
« d'une esquisse sur l'empereur Douchan et son règne.

« . . . .

« La notice sur Douchan, traduite en serbe, est donnée
« comme livre de lecture dans les écoles primaires, en
« vertu d'une disposition du ministre de l'Instruction publi-
« que de Belgrade ».

Je ne saurais donc puiser à une source plus autorisée le récit du règne de cet homme qui « a jeté un lustre parti-

1. *La Serbie administrative, économique et commerciale*, in-8°, Bruxelles et Belgrade.
2. Plaquette, in-8°, à Bruxelles chez F. Hayez, 1884.

« culier sur la race serbe et est la personnification de la « gloire de la nation dans le passé, à l'époque de sa plus « grande expansion, comme il est le symbole des espéran- « ces et des aspirations du peuple dans l'avenir ». Aussi ce chapitre va-t-il être consacré à donner un résumé aussi parfait que possible de la notice de M. de Borchegrave, résumé qu'accompagneront les notes que nous avons trouvées dans d'autres auteurs dignes de foi.

Etienne Douchan, neuvième prince de la dynastie des Némanides, était fils d'Etienne Detchanski et de Smilia fille du roi de Bulgarie. Il naquit en 1308 à Scutari et passa les premières années de sa vie jusqu'en 1317 à Constantinople où son père avait été exilé par son aïeul, le roi Miloutine, puis il vécut dans la Zéta (1) jusqu'à son avènement au trône.

En 1330, le roi Michel de Bulgarie venait de répudier sa sœur Anna, sœur du roi de Serbie dans le but d'épouser la sœur d'Andronic III Paléologue. Etienne Douchan leva une armée, marcha contre son oncle, le vainquit à Velboujedé, le blessa mortellement dans un combat où il se distingua, détruisit l'armée bulgare et rétablit sur le trône la reine sa tante.

L'année suivante, son père qui déjà l'avait mécontenté d'abord en ne tenant pas les promesses qu'il lui avait faites lors du couronnement, ensuite en contractant une troisième union avec la princesse Marie Paléologue (union d'où naquit un fils), se rendait suspect au *Jeune roi* (c'était le titre officiel d'Etienne Douchan) et aux seigneurs serbes, en marquant une inclination marquée pour les étrangers. Les mécontents poussèrent Etienne à la révolte et formèrent une armée à la tête de laquelle il marcha contre son père qu'il fit prisonnier (août 1331) et enferma dans le château

1. Berceau de sa race et apanage des héritiers de la couronne serbe. La Zeta ou Zenta est aujourd'hui partie du Monténégro.

de Zvetchane dans la vieille Serbie, où il mourut peu de mois après (1).

Etienne Douchan s'était fait couronner roi de Serbie le 8 septembre 1831 et la mort de son père, survenue le 11 novembre suivant le rendant souverain incontesté de toute la Serbie, il reprit pour son compte l'œuvre de son grand-père et, stimulé par une volonté intelligente, « il ne rêva « plus que de réunir sous l'hégémonie serbe tous les peu- « ples de la Péninsule balkanique, de supplanter l'empereur « d'Orient et de revêtir la pourpre impériale à Bysance « même ». En 1333 la Serbie représentait déjà un vaste Etat : le Danube et la Drave la séparaient, au nord, de la Hongrie et de la Valachie; le protectorat de la Bulgarie lui donnait accès jusqu'aux bouches du Danube; à l'ouest, la mer Adriatique formait sa limite ; à l'est, la mer Noire et Constantinople ; au sud l'Albanie et la Macédoine.

La situation intérieure de l'empire d'Orient favorisait les aspirations de Douchan. Des provinces s'en étaient détachées qui formaient désormais des petits Etats indépendants. Gênes et Venise s'étaient emparées du commerce du

1. « Etienne VII survécut peu de temps à sa chute; son fils lui réservait un traitement digne de son rang; malheureusement il se trouve toujours dans l'entourage des princes des agents trop zélés qui outrepassent les ordres de leurs maîtres, croyant ainsi les satisfaire et aider à leur propre élévation. Ce fut le cas pour Douchan. De vils courtisans firent périr l'infortuné Etienne, et osèrent réclamer le prix de ce forfait. Indigné, rempli de honte et de douleur, Douchan tira de ce crime une éclatante vengeance, car ce prince chevaleresque, s'il entendait prendre les rênes du gouvernement dans l'intérêt de son peuple, ne voulait point attenter à la vie de son père ; son grand caractère est d'ailleurs trop connu pour qu'on puisse un seul instant soupçonner sa connivence dans la fin tragique d'Etienne VII.

« On enterra en grande pompe le monarque décédé dans le monastère de Detchami qu'il avait fondé et dont le nom de Detchanski lui resta. (Coquelle, C. f. p. 80) ».

Levant ; la Grèce et le Péloponèse étaient aux mains des latins et résistaient victorieusement à Bysance. En Albanie, en Epire et en Thessalie, le pouvoir impérial n'était reconnu que d'une manière partielle et inégale. Enfin les rivalités des princes et les ambitions des grands dignitaires augmentaient encore le désordre.

Nous avons vu Douchan, vainqueur de son oncle, réintégrer sur le trône de Bulgarie sa tante répudiée et renvoyer à Constantinople la seconde femme de Michel. Andronic III Paléologue, brave et intelligent, sous le prétexte de venger à son tour l'affront fait à sa sœur, s'empara des villes situées au pied du Balkan, depuis Toundcha jusqu'à la mer Noire, puis, soulevant les Bulgares, détróna la reine Anna et son fils et fit proclamer tsar un parent du roi défunt Alexandre Stratsimirovitch : « Celui-ci fit au roi de « Serbie des propositions d'arrangement. Douchan les « accepta et scella la réconciliation en épousant la sœur « d'Alexandre, Hélène, princesse énergique et qui exerça « une grande influence sur son époux ». Elle était d'origine serbe et élevée en Serbie.

Ce mariage assura à Dunchan non seulement une paix durable du côté de la Bulgarie, mais encore une alliance dont le premier résultat fut une campagne heureuse que les deux souverains unis à Bessarab, duc de Valachie, menèrent contre Bysance, lui reprenant presque toutes les villes balkaniques.

De retour de cette campagne, Douchan met à la tête de l'armée serbe Sirguian, transfuge de Byzance et ayant déclaré la guerre à Andronic, entre en Macédoine, s'empare d'une partie de cette riche province, et pousse jusque devant Salonique où il rencontre les forces amenées par mer par Andronic (1334). L'armée serbe campait à Vardar. François Paléologue à la tête de quelques troupes l'attaque vigoureusement en un combat sur le Gallico où Sirguian tombe frappé à mort. Ce malheur inattendu frappa douloureusement Douchan. Andronic le comprit et en profita pour

demander la paix. Celle-ci fut signée moyennant la cession par Byzance à la Serbie « de presque toute la Macédoine « occidentale avec les villes d'Ochrido, Prilep, où le roi fit « construire un château, Kastoria, Stroumitza, Lérine, Ielenitza, Vodena, etc.

La paix de Salonique était à peine signée que Douchan était obligé de courir à d'autres champs de bataille. Charles Robert, roi de Hongrie, se portait en effet à la tête d'une forte armée sur la frontière septentrionale de Serbie et tentait de prendre la province de Matchva, depuis longtemps objet de contestation entre les deux pays ; mais, en voyant Douchan « en mesure de lui résister, il s'en « retourna avec son armée sans liver de combat ».

Cette diversion vers le nord ne fut pas une distraction suffisante pour que le roi de Serbie ne surveillât pas les actes d'Andronic. Celui-ci venait de rattacher à sa couronne la Thessalie et l'Albanie (1335). Douchan entra de nouveau en Macédoine et cette attitude décidée fit réfléchir l'empereur d'Orient qui offrit au jeune souverain d'ouvrir de nouvelles négociations et alla le trouver dans sa résidence de Radovitché où il obtint une nouvelle paix.

Allié de Byzance, Douchan dirigea contre les possessions Napolitaines de la Maison d'Anjou sur la côte occidentale de l'Adriatique, une expédition à la faveur de laquelle il conquit ensuite (en 1336) l'Albanie jusqu'à Durrazzo et put, plus tard (en 1337) planter le drapeau Serbe sur les villes d'Avlona et de Kanina.

« Maitre dès lors d'une portion notable du littoral adria- « tique, Douchan tire parti des difficultés contre lesquelles « se débat Andronic pour reprendre l'Epire (1) ; il étend

1. « Incapable de défendre cette province, Andronic III abandonna aux Serbes leur vaste conquête, à la condition qu'ils l'aideraient à repousser les Ottomans. Etienne accepta aussitôt ces conditions avec joie et prit possession à titre définitif des rivages de la mer Egée, à l'exception de la ville et du port de Salonique (Coquelle c. f. p. 85) ».

« peu à peu sa puissance vers le Sud ; en 1340, il avait « soumis presque tout le territoire des Albanais » et depuis ce moment, il ajouta à ses titres celui de roi d'Albanie. Mais les souverains de Naples n'avaient pas renoncé à leurs prétentions sur cette terre. D'autre part le roi de Hongrie convoitait la Dalmatie et le ban de Bosnie, allié des Maggyars et professant la foi romaine, était à tout moment prêt à inquiéter Douchan, fervent de l'orthodoxie greco-orientale.

Contre tant d'ennemis éventuels, le roi de Serbie sentit la nécessité d'une alliance avec une puissance forte et c'est sur la République de Venise qu'il jeta les yeux. Ses origines slaves, ses rapports nombreux avec les Slaves du sud la désignaient à Douchan bien que les relations de la Serbie et de Venise n'aient pas toujours été cordiales (1). Toutefois, depuis les débuts de son règne, il entretenait avec la sérénissime république des relations d'amitié qu'il jugeait basées sur l'intérêt réciproque des deux Etats ; il avait même, en 1335, donné une grande satisfaction à la république « en consentant à ce que la ville serbe de Cat- « taro, qui relevait de son royaume, accordât à la répu- « blique le privilège d'exiger dans ladite ville des tribu- « naux commerciaux dont seraient justiciables tous les « Vénitiens qui se livreraient au commerce en Serbie ».

En 1340, Douchan demanda à devenir citoyen de la Répu-

1. La Serenissime république avait, sans tenir compte des prétentions rivales des Serbes, établi sa suzeraineté sur la côte slave de l'Adriatique, sur les principales villes et les îles Dalmates à Zara, Raguze, Brazza, Sebenico, Spalato. etc. ; d'autre part, ses marchands qui traversaient les provinces Serbes pour trafiquer dans les pays environnants, étaient exposés à de nombreuses vexations de la part des habitants de ces provinces. Il en était résulté des réclamations fréquentes de la part du Grand Conseil auxquelles les rois de Serbie s'étaient le plus souvent efforcés de faire droit.

blique. Dans sa demande il exposait que se connaissant beaucoup d'ennemis il se pourrait qu'il fût un jour contraint de venir demander l'hospitalité à Venise. Cette raison n'était évidemment qu'un prétexte inventé par sa politique.

Ayant appris que des mouvements offensifs se préparaient contre Venise en Dalmatie, que Zara était sur le point de s'insurger, que le roi de Hongrie allait inquiéter la république, Douchan mit à la disposition de Barthelemy Grandenigo une armée à la tête de laquelle il se déclarait prêt à marcher demandant en retour un secours analogue pour le cas où il en aurait besoin. De plus, il priait le Doge de lui prêter deux galères pour porter jusqu'à l'Ile de Chypre une mission qu'en vertu d'un vœu il désirait envoyer à Jérusalem porter la somme d'argent nécessaire à la construction d'une église sous le vocable du Sauveur.

Ses propositions furent assez froidement accueillies. On le nommait bien citoyen de Venise mais à la condition qu'il n'usât qu'avec réserve de l'asile que lui conférait ce titre. On acceptait en principe sa coopération militaire, mais on ne faisait pas allusion à son désir d'obtenir deux galères. C'était une réponse pleine de réticences et quelque peu hautaine qui fit comprendre à Douchan que le moment de conclure le traité désiré n'était pas encore venu.

Sur ces entrefaites Andronic III le jeune mourait laissant pour héritier son fils Jean Paléologue à peine âgé de onze ans. L'impératrice mère confia la régence à Jean Cantacuzène, grand domesticus, qui se fit proclamer empereur par une partie de l'armée et envoya une ambassade pour renouveler avec le roi de Serbie qui, à la tête de son armée parcourait la Macédoine afin d'y affermir sa souveraineté, le traité précédemment conclu avec Andronic. Les ambassadeurs de l'aspirant au trône impérial trouvèrent Douchan dans sa résidence d'Uskub d'où il se disposait à partir pour aller avec sa femme Hélène faire une visite au roi de Bulgarie son frère.

Les souverains serbes différèrent leur voyage et allèrent à la rencontre du régent. L'entrevue eut lieu au château de Tao (1) près des Prischtina.

Douchan reçut Cantacuzène avec égards et après quelques jours passés en fêtes on aborda les négociations auxquelles assistèrent la reine Hélène et vingt-quatre voïvodes. Cantacuzène révéla ouvertement ses prétentions au trône impérial et demanda l'appui du roi. Douchan promit son concours mais demanda en échange la cession de la Macédoine méridionale, la Votie, la Thessalie et l'Epire. Cantacuzène qui voyait là un commencement du démembrement de l'empire dont il méditait de devenir le chef suprême refusa de souscrire à d'aussi accablantes conditions, mais, dit Nicephore Gregoras, une entente s'établit enfin scellée par des serments réciproques qui permettait à l'un comme à l'autre de poursuivre la fortune tout en demeurant dans les limites d'une inébranlable amitié. Les villes dépendant de l'Empire appartiendraient à celui d'entr'eux à qui elles voudraient se donner soit amiablement soit à la suite d'un siège (2) et les avantages de la guerre appartiendraient à celui qui les aurait remportés sans que l'autre ait rien à y prétendre (1342).

Cette convention alarma vivement l'impératrice mère qui résolut de tenter de la faire annuler et de gagner Douchan à la cause de son fils. A cet effet, elle lui députa deux ambassadeurs chargés de demander à Douchan de leur livrer Cantacuzène ; en échange on lui remettrait quelques places fortes qu'il désignerait. Douchan refusa catégoriquement cette proposition. L'impératrice revint à la charge. Cette fois, elle demandait seulement que le roi de Serbie n'appuyât plus Cantacuzène et le fit étroitement surveiller et en échange elle offrait toute la Macédoine jusqu'à Christopoli, Salonique excepté. Douchan décline cette nouvelle

1. Copié d'après Coquelle.
2. NICEPH. GREGOR. *Hist. Byzant.*, t. XIII, ch. 6.

offre. Anna fait une nouvelle démarche, mais son ambassadeur ne peut rencontrer le roi occupé à réunir à son royaume de nouvelles possessions — la vallée du Strymon avec les villes de Melnik et de Stroumitza — tandis que Cantacuzène auquel il avait donné vingt de ses meilleurs voïvodes tentait vainement de s'emparer de l'importante place de Serez qui tenait pour le jeune empereur.

La position de Cantacuzène devenait de plus en plus critique. Ses insuccès lui avaient aliéné la confiance des voïvoides et il craignait que Douchan ne se lassât d'une alliance infructueuse. Il retourna en Serbie, mais ce fut cette fois ci à la reine qu'il s'adressa. Il obtint par surprise qu'elle lui prêtât en l'absence du roi sa garde allemande (1) et sous prétexte d'une excursion de chasse il s'enfuit à Verra dont ses partisans lui ouvrirent les portes et d'où il soumit plusieurs autres villes.

Furieux de cet acte qu'il considéra comme une trahison. Douchan proposa aussitôt au gouvernement de Salonique une action commune contre Cantacuzène, et celui-ci allait tomber aux mains des alliés lorsqu'un paysan le fit échapper à l'aide d'un déguisement.

L'Impératrice Anna profita de ces circonstances pour tenter de nouveau un rapprochement avec le roi de Serbie et ses démarches et ses présents n'obtenant aucun succès elle eut recours à l'intermédiaire des Vénitiens dont elle connaissait l'influence sur l'esprit du roi. Son ambassade était chargée de la double mission d'obtenir le secours de la république contre les Turcs et d'empêcher toute entente ultérieure entre Douchan et Cantacuzène.

La réponse évasive sur le premier point fut catégorique sur le second et eut pour résultat l'envoi immédiat vers Douchan de Marino Venerio (juin 1343) qui, chargé de faire ressortir aux yeux du roi des Serbes tout l'intérêt

1. Un garde d'élite recrutée en Allemagne pour la sécurité de la personne du roi.

qu'il y avait pour lui à rétablir la paix entre les Grecs et les Serbes, réussit complètement dans sa mission. Douchan notifia à Cantacuzène qu'il considérait désormais comme nul le traité de Prischtina et se rangea officiellement du côté de l'impératrice.

Mais le roi de Serbie, plus soucieux de ses intérêts que de ceux de Jean Paléologue, reprit le cours de ses conquêtes et n'intervint point dans la lutte que continuait Cantacuzène aidé d'Omour, chef turc, qu'il avait appelé à son secours. Il ne sortit de son impassibilité que lorsqu'il y fut contraint par son intérêt même.

Les alliés de Cantacuzène, les Turcs d'Omour, à la suite de plusieurs défaites, abandonnèrent leur flotte et résolurent de gagner l'Asie par voie de terre, en traversant la Thrace et la Macédoine. Douchan envoya son voïvode Priloupe à la tête d'une petite armée d'élite formée de cavaliers mercenaires, italiens et allemands, pour leur barrer le passage. La rencontre eut lieu près de Stéfania. Les Turcs « craignant d'être écrasés en rase campagne, se « retirèrent rapidement dans les montagnes boisées des en- « virons où les Serbes, descendant de cheval les poursuivi- « rent, malgré le poids de leurs lourdes armures. Lorsque « les Turcs les jugèrent suffisamment épuisés par la mar- « che, ils s'élancèrent sur eux, en massacrèrent un grand « nombre et en emmenèrent d'autres en captivité ». Cet échec fut sensible à Douchan ; mais il ne perdit point de temps pour le réparer. Il envoya des colonnes volantes qui s'emparèrent de plusieurs villes depuis Verra jusqu'à Christopoli. Les populations de ces villes se soumirent sans trop de difficulté afin d'avoir un protecteur contre les Turcs. Douchan tenta ensuite de s'emparer de Sérez dont la possession lui assurait définitivement la conquête de la Macédoine. Le siège en fut long ; les habitants se défendirent courageusement. Ils avaient appelé Cantacuzène à leur secours, il ne put y venir ; dès lors il se forma au sein des assiégés un parti serbe qui devint assez puissant

pour imposer la reddition de la forteresse et après dix-huit mois d'efforts, Douchan entra vainqueur dans la vieille cité au mois de septembre 1345.

Comme l'Albanie, la Macédoine,Salonique exceptée, devenait partie intégrante du royaume de Serbie. « Tout le « territoire de l'empire d'Orient, depuis Christopoli jus- « qu'à Dratch et Kanina, sur l'Adriatique, au Nord, et jus- « qu'à Ianina et à la Thessalie septentrionale, au Sud, « reconnaissait l'autorité du plus illustre des Némanides » et dans une lettre qu'il adressait de Serez au doge André Dandolo, le 15 octobre 1345, Douchan « s'intitulait *roi de « Serbie, de Dioclée, de Zahoumié, de Zéta, d'Albanie, « de la région maritime, chef d'une partie notable de « l'empire de Bulgarie et maître de presque tout l'em- « pire romain* ».

Afin de se rendre favorable le Sénat de Venise — il considérait toujours la république comme un allié d'une valeur incomparable —, Douchan renouvela le traité de Cataro et chargea son chambellan, le comte Nicolas Boutcha,d'employer les arguments les plus pressants aux fins de déterminer Venise à entrer dans ses vues et de rappeler ses offres précédentes.

Venise déclina de nouveau ces offres dans des termes d'une extrême cordialité.

Le titre de Krale de Serbie ne convenait plus au maître de tant de contrées annexées à la couronne de Douchan. Vers la fin de 1345 (v. s.) il se fit proclamer à Serez, *Empereur et autocrate de Serbie et de Roumanie*. Il envoya une nouvelle ambassade à Venise et cette fois découvrant toute son intention il lui proposait une alliance pour la conquête de l'empire de Byzance (1). La réponse de la République fut encore négative, basée sur des traités solennels qui la liaient avec l'empire.

1. « *Pro acquisitione imperii Constantinopolitani* ».

En attendant cette réponse, Etienne Douchan mettait toutes choses en harmonie avec sa situation nouvelle. Il introduisait à sa cour l'étiquette de Byzance, se rapprochait du clergé grec et de l'aristocratie, maintenant dans leurs droits et privilèges les seigneurs grecs des provinces nouvellement conquises. Enfin il plaçait comme langue officielle, le grec sur la même ligne que le serbe.

Ces préliminaires réglés, il convoqua en sa résidence d'Uskub, une assemblée illustre, composée des plus hauts dignitaires civils et ecclésiastiques du royaume, l'archevêque Jean en tête, du patriarche bulgare de Tirnovo, du haut clergé grec des provinces conquises, enfin de l'archiprêtre et des moines du Mont Athos. Cette assemblée réunie le 16 avril 1346 — jour de Pâques — s'occupa tout d'abord d'organiser un patriarcat serbe, l'indépendance spirituelle complète étant le corollaire, aux yeux de l'Orient, de l'entière indépendance temporelle. La question était délicate et l'institution faite en dehors des règles canoniques, — le patriarche de Constantinople, primat de Serbie, n'ayant pas donné son adhésion — se trouva entaché d'un vice originel. Jean, archevêque d'Ipek et favori de Douchan proclamé premier patriarche serbe par les évêques grecs et le clergé du Mont Athos ne fut pas reconnu à Constantinople.

« L'assemblée d'Uskub procéda ensuite au couronnement « solennel de Douchan avec la couronne impériale. Les « archiprêtres, abbés et moines de la Montagne Sainte, ainsi « que les archiérarques du trône grec confirmèrent l'acceptation par le roi serbe de la dignité impériale. La formule « de la proclamation est malheureusement perdue. Le nom « des Serbes a dû y figurer en première ligne ; jusqu'à la « conquête définitive de Byzance, le roi demeurait surtout « souverain serbe. Le fait du couronnement dénonçait pour « toujours l'affranchissement de son peuple de la suprématie byzantine. Il caractérisait les vastes conceptions de « Douchan sur l'importance de son rôle politique. Il s'iden-

« tifiait, dit M. Florinski (1), avec Constantin le Grand, en « proclamant la fondation du nouvel empire ».

La reine Hélène fut couronnée impératrice et son jeune fils Ourosch, alors âgé de dix ans, roi de tous les pays serbes (2), titre qui correspondait, dans la pensée de Douchan, à celui de *Roi des Romains* dans le saint Empire d'Occident.

L'ambition de Douchan n'était pas encore satisfaite. Il rêvait la possession de Constantinople. Mais s'en emparer par terre était impossible et il n'avait pas de flotte. Il résolut d'en demander une à Venise. Malheureusement la sérénissime république avait à lutter contre des embarras multiples. De plus, elle aussi rêvait de conquérir Constantinople et de déloger les Génois de Galata afin de devenir les maîtres du commerce en Orient. Enfin d'autres rivalités, les prétentions des doges sur la Dalmatie et la Croatie et puis le besoin de surveiller les ambitions trop apparentes du roi de Hongrie firent repousser les nouvelles ouvertures du nouvel empereur.

De nouveaux évènements, du reste, appelaient l'attention de celui-ci.

Cantacuzène, tirant habilement parti de dissensions qui venaient d'éclater à la cour de Byzance, s'était fait proclamer et couronner co-empereur (février 1347). Il envoya une ambassade à Douchan pour l'inviter à lui restituer les villes dont il s'était emparé. Douchan refusa. Nouvelle sommation, nouveau refus et déclaration de guerre par Cantacuzène auquel Douchan répond en mettant immédiatement le siège devant plusieurs villes de l'empire grec.

Cantacuzène se sent trop faible pour vaincre un si puissant ennemi. Il appelle à son secours l'émir turc Ourkhan

1. Thimotée Florinski. Les Slaves du Sud et Byzance dans le second quart du quatorzième siècle, t. II.

2. Id.

auquel il accorde sa fille Théodora. Il reçoit, en retour, un renfort de dix mille hommes qu'il envoie ravager les frontières serbes. Douchan se lance alors sur l'Epire, la Vallachie hellénique et la Thessalie qu'il englobe dans l'Empire serbe. Il donne à son frère Sinicha le titre de *despote* de l'Acarnanie et de l'Etolie et, à son capitaine favori, Priloupe le titre de *Kessar* avec le gouvernement des autres nouvelles provinces conquises.

Venise, cette fois, félicite l'empereur de ses succès (3 janvier 1349) et lui recommande ses propres possessions. Douchan était à l'apogée de sa gloire. Après avoir étonné le monde par ses qualités de guerrier et d'homme d'Etat, il montra qu'il était aussi un administrateur et un législateur. Il organisa l'administration de son empire et lui donna des *Lois et Ordonnances* (1349), monument curieux de l'époque et qui répandent une lumière précise sur l'organisation de la Serbie au XIVe siècle.

Le Dr Krstich (Nicolas) a publié dans le *Glasnik* de Belgrad une étude sur le Code de Douchan et les institutions juridiques de l'ancienne Serbie. M. Chodsko a traité le même sujet dans son cours au Collège de France. Nous aurons l'occasion de revenir sur ce sujet. Chopin dit à la page 250, col. 2 de son livre :

« Aux qualités du guerrier et à la prudence de l'homme d'Etat, Douchan joignait la sagesse du législateur ; il a laissé un digeste de lois qui, s'il était mieux connu, pourrait donner des renseignements précieux sur les mœurs et l'état civil des Serviens à cette époque.

. . . .

« Le changement dans les mœurs fut ce qu'il devait être, lent et progressif ; car il s'agissait bien moins d'adopter les institutions des autres pays dans ce qu'elles avaient d'utile au point de vue général que de les appliquer avec une mesure convenable (1).

1. Il entretenait des rapports suivis avec l'Occident ; les richesses minérales du pays attiraient de l'Italie et de Raguse des mar-

. . . .

. . . .

« D'ailleurs l'autorité de Duschan était essentiellement militaire ; les voïvodes qui n'hésitaient pas à le suivre dans ses expéditions reprenaient leur indépendance native dans leurs gouvernements respectifs, où les attendaient les luttes d'une oligarchie fière et turbulente, habituée à vider les différends politiques aussi bien que les conflits que soulevait le droit de vengeance par la force et le sort des armes. Les lois de Duschan furent donc un progrès pour la Serbie précisément parce qu'elles s'accommodaient au caractère national ».

Tandis que Douchan publiait son code dans une assemblée composée des dignitaires ecclésiastiques et laïques de son empire, Venise qui avait besoin d'alliés contre les entreprises commerciales des Génois essayait d'amener l'empereur serbe à conclure la paix avec Byzance et à le faire entrer dans un traité d'alliance que la république concluait avec l'empire de Constantinople (novembre 1349). Mais après de longs échanges de vues, les contractants émettant de chaque côté des prétentions inacceptables, ce traité ne fut pas conclu et il en résulta un refroidissement dans les relations entre les Doges et la cour de Serbie. De là naquit bientôt un conflit.

Douchan avait toujours échoué dans ses tentatives de réunion de la Bosnie à la couronne de Serbie. Le Ban Etienne Kotramanitch, pour conserver son autonomie, avait une politique d'oscillation entre Venise et la Hongrie. Afin de s'assurer l'appui de ces deux Etats contre Douchan, et bien que grec orthodoxe et même imbu des doctrines des patarins il s'était fait catholique. Aussi l'empereur serbe étant parti en expédition en Macédoine, le Ban de Bosnie

chands dont les relations et les établissements qu'ils avaient formés à Novobrdo, à Kladovo, à Semendria répandaient dans le pays quelques semences de la civilisation européenne.

à l'instigation du roi de Hongrie (1) fit irruption dans la Zaghoumie, province serbe située au sud de la Bosnie et la livra au pillage. Douchan fait aussitôt des préparatifs pour occuper la Bosnie et la réunir à son empire, trouvant ainsi le moyen de venger l'affront que lui avaient fait Venise et la Hongrie.

Le Sénat de la République Sérénissime envoya en toute hâte des ambassadeurs à l'empereur serbe et à Etienne Kotramanitch pour essayer de les réconcilier. Il était trop tard.

« Douchan, accompagné de l'impératrice Hélène, venait « de passer la Drina et d'entrer sur le territoire du Ban. « Son armée ne comptait pas moins de 80.000 hommes. La « saison était favorable et les circonstances propices. Venise « n'avait garde de bouger et Louis de Hongrie guerroyait « en Italie. Le Ban comprit que, livré à ses seules forces, il « ne pouvait affronter l'ennemi en rase campagne. Logeant « de solides détachements dans les contreforts des Alpes « Dinariques, qui dominent ce beau pays, il donna l'ordre « de harceler l'ennemi dans les défilés par où il devait s'a- « venturer. Ce plan, bien conçu, ne put s'exécuter. Plusieurs « des principaux seigneurs bosniaques, séduits par le « nom de l'empereur, firent défection et le Ban, de peur « d'être livré, se retira avec quelques troupes à l'intérieur « du pays. Dès lors, le sort de la campagne ne pouvait être « douteux. Douchan se promena en vainqueur par toute la « Bosnie et, on regrette de le dire, il ne se montra point « généreux envers les vaincus, ses congénères ; la magnifi- « que résidence du Ban fut livrée aux flammes et la pro- « vince dévastée. Des chroniqueurs assurent que l'impéra- « trice poussait son mari aux violences. Quoi qu'il en soit, « le Ban fut cruellement puni et Venise intimidée ».

1. Ce roi de Hongrie était Louis 1er surnommé le Grand ; il avait succédé à Charles Robert son père en 1342. La grandeur et la puissance de Douchan lui portaient ombrage et il nourrissait contre lui le ressentiment de la défaite de son père en Valachie.

La république craignait pour Raguse (1) mais cette ville avait su se rendre Douchan favorable (2) ; elle osa même s'entremettre pour essayer de rétablir la paix entre les belligérants. Mais l'empereur posait comme condition le mariage d'Elisabeth fille du Ban avec Ourosch son fils, le roi Serbe, et la cession de la province de Zaghoumie comme dot de la future. Or cette princesse était déjà promise au roi de Hongrie. Les conditions de Douchan furent donc repoussées et la guerre continua encore quelque temps et se termina par l'annexion de la Zaghoumie à la Serbie.

Mais bientôt Douchan reprenait la campagne. Il s'agissait cette fois de donner la chasse à Cantacuzène qui, aidé de son beau-frère Suliman bey et de son fils Mathieu, tentait de reprendre la Macédoine et l'Epire pour le moment dégarnies de troupes serbes. La brusque arrivée de Douchan et quelques combats heureux rétablirent son autorité dans ces contrées, mais l'empereur serbe aspirait à une plus complète vengeance. Pour l'obtenir, il eut recours à une alliance avec les Turcs et proposa (en 1351) au chef Ourkhan un traité d'alliance réciproque dont la fille de l'empereur qui serait donnée en mariage au fils du souverain musulman, serait le prix. Ces offres furent agréées, mais Cantacuzène trouva le moyen d'en empêcher la réalisation. Il

1. Dans des instructions qu'elle envoyait le 6 octobre 1350 à ses représentants elle leur prescrivait de pourvoir à la sécurité de cette place.

2. Coquelle s'exprime ainsi à ce sujet :

« La République de Raguse, qui vivait toujours en bonne harmonie avec les Serbes, bien qu'elle conservât son indépendance avec un soin jaloux, sollicita l'honneur de voir dans ses murs le souverain victorieux.

« Douchan accepta, fut reçu par la République d'une manière toute royale et pour resserrer les liens de bonne amitié qui les unissait, il donna aux Ragusans plusieurs îles du littoral de la Mer Adriatique, entr'autres Corfou (*Le Royaume de Serbie*, p. 90) ».

s'empara des ambassadeurs d'Ourkhan et des riches présents qu'ils portaient, au moment où ils débarquaient dans le port de Rodosto.

Le musulman indigné mit la Thrace à feu et à sang. « Cantacuzène laissa passer l'orage, et l'élasticité toute « byzantine de son esprit lui permit de se raccommoder avec « les Turcs aux dépens de son adversaire ».

L'empereur Serbe, que son activité dévorante ne laissait guère suivre longtemps une même idée, se tourne vers Byzance. Il entame avec Paléologue des pourparlers qui aboutissent à un accord. L'empereur serbe promet à son allié troupes et argent et celui-ci confirme les conquêtes que Douchan a faites sur l'empire grec. De plus, Paléologue s'engage à répudier sa femme, fille de Cantacuzène pour épouser une fille de Douchan, reconnu par Byzance Empereur *des Serbes et des Romains*. Cet accord fut conclu malgré l'intervention de l'Impératrice mère et les promesses de Cantacuzène et, à l'automne de 1352, les deux empereurs alliés, coalisés avec les Bulgares et les Vénitiens entraient en campagne contre le co-empereur allié des Turcs d'Ourkhan. « L'émir envoie 10.000 soldats. Douchan « avait expédié 7000 hommes de cavalerie, commandés « par un de ses plus nobles vassaux, Borilovitch. La bataille « eut lieu près de Démotika. Les Bulgares se retirèrent « au moment où l'action allait commencer ; les Vénitiens « n'agirent point ; les historiens gardent le silence sur le « concours des Grecs. Seuls, les Serbes soutinrent le choc « avec un héroïsme sans égal et furent presque tous pris « ou tués. Ce fut la fin de la coalition. Une seule rencontre « avait suffi pour la défaire. Douchan dut alors reporter « son activité au Nord ».

*
* *

Douchan se posait en protecteur et défenseur des principes politiques et religieux qui forment les traits distinc-

tifs du monde greco-slave ; mais il ne se contentait pas de favoriser les intérêts orthodoxes, il se montrait ennemi actif de la propagande et des intérêts catholiques et revendiquait une autorité absolue en matière spirituelle. Il était du reste foncièrement religieux et à ses nombreux titres, il avait ajouté celui de *Serviteur de Dieu, Tzar aimant le Christ* (1).

Le Pape, offusqué de l'importance que prenaient dans le monde les Slaves schismatiques dont le Tzar de Serbie était le chef incontesté, poussa-t-il, ainsi que l'avance Coquelle, le roi de Hongrie à une action contre le nouvel empire dont il désirait vivement l'humiliation ou bien, plus simplement, le roi Louis-le-Grand, qui avait de vieilles rancunes à assouvir contre Douchan, se posa-t-il de lui-même en mandataire du monde occidental demandant compte à un souverain schismatique de ses sévices contre les catholiques, c'est ce qu'il n'est pas aisé d'établir (2). Toujours est-il qu'à son retour d'une campagne en Italie, Louis-le-Grand, à la tête d'une redoutable armée, passa la Drave, traversa la Syrmie, franchit la Save et pénétra en Serbie. Douchan qui ne s'attendait pas à cette agression, réunit en hâte son armée, mais la forma en arrière, dans les vallées boisées de Rudnik où l'armée hongroise le suivit.

Avant de livrer bataille, Louis demanda à l'empereur serbe une entrevue qui eut lieu sur le bord du cours d'eau. Il posait pour conditions de paix :

1° La conversion de Douchan à la foi catholique et sa reconnaissance de la suprématie de l'Eglise romaine.

1. C'est lui qui fit bâtir la basilique d'Ipek ou de Spek qu'il décora somptueusement et dota de grandes richesses.

2. Au mois de mai 1350, au moment où Douchan se préparait à envahir la Bosnie, le Pape envoya un nonce au roi de Hongrie, au Doge de Venise et au Grand Maître de l'Ordre de Saint-Jean, les exhortant à prendre des mesures qui puissent forcer l'Empereur à renoncer à la persécution des chrétiens de l'Eglise romaine et aux conversions forcées. Ljubic, *l. c.* III, p. 186.

2° Sa renonciation aux pays considérés comme appartenant à la couronne de Hongrie.

3° Sa reconnaissance de la Suzeraineté du roi de Hongrie auquel il promettait foi et hommage.

4° Douchan donnerait en otage au roi de Hongrie son fils Ourosh (1).

Si réellement ces conditions furent posées, elles dénotent chez le roi apostolique plutôt le désir de les voir refuser que celui de rentrer en paix avec son voisin. Douchan ne les discuta même pas et les hostilités commencèrent. « Les « Hongrois dévastèrent horriblement la contrée jusqu'à « Lomnitza et Rudnik ; mais ils ne purent s'emparer des « fortifications que les Serbes y avaient élevées... Douchan, « prenant à son tour l'offensive, les poursuivit avec rigueur, « leur fit subir des pertes considérables et reprit Matchva « et Belgrad (2) ».

« La rentrée de Douchan et de ses troupes après cet « exploit fut un triomphe comme le peuple n'en avait « jamais vu de semblable (3) ».

Mais Louis ne renonçait pas aux hostilités et il recommença aussitôt de formidables préparatifs pour une nouvelle guerre.

Douchan qui, dans ce moment, concentrait son attention sur la marche des évènements qui se déroulaient dans l'Empire dont la lutte entre Paléologue et Cantacuzène énervait les forces vives et créait des partis parmi lesquels un qui prenait de la puissance proposait la déposition des deux rivaux et la réunion à l'empire serbe (4), Douchan,

1. ORBINI. *Il regno degli Slavi*. Pesaro 1601, p. 263.

2. DANITCHITCH (*Vies des rois et archevêques*), 227-230. Agram, 1886.

3. COQUELLE, *c. f.* p. 89.

4. M. de Borchgrave, citant Florinski et Ljubic s'exprime ainsi : « L'Ambassadeur de Venise à Constantinople, le célèbre « Marino Faliéro, écrivit le 6 août 1354 au Doge André Dandolo « que les Byzantins, désespérés, étaient prêts à reconnaître la

disons-nous, désirant ménager ses forces en vue d'autres besoins recourut une fois de plus à cette politique de bascule qui lui était familière pour se mettre à l'abri d'une nouvelle agression hongroise. Au mois de juin 1354, il envoya au Pape une ambassade composée du juge suprême de Serbie, Bojidar, de Nestiag, gouverneur de Serez et de Damien de Cataro.

Ceux-ci, munis de lettres et des pouvoirs de leur empereur et porteurs de recommandations de Venise, obtinrent une audience d'Innocent VI et au nom de l'Empereur, jurèrent sur l'Evangile qu'ils reconnaissaient l'Eglise romaine pour la Mère, la Maîtresse et la Souveraine de tous les chrétiens et le Pontife romain pour le Vicaire de Jésus-Christ, le successeur de Saint-Pierre, prince des apôtres et le père souverain de la chrétienté tout entière. Ils promirent la soumission perpétuelle de leur Souverain au Siège apostolique et s'engagèrent à laisser aux latins l'entière liberté et à leur rendre leurs églises et leurs biens.

Innocent VI écrivit aussitôt à Douchan le louant de la pureté de sa foi et lui annonçant qu'il lui envoyait suivant son désir des hommes remplis de la crainte de Dieu et du zèle pour sa loi, chargés du règlement définitif des affaires ecclésiastiques dans son empire.

Douchan fit répondre au Souverain pontife qu'il acceptait toutes les clauses de l'arrangement conclu entre ses ambassadeurs et le Pape. Il le fit même prier par l'évêque de Trau (Dalmatie) de le nommer, au nom de l'Eglise, *Capitaine contre les Turcs*, c'est-à-dire de lui donner la bénédiction pour une croisade contre les infidèles et pour protéger les chrétiens (1).

« Suzeraineté de la République de Venise et dans le cas où celle-
« ci n'agréerait point la combinaison à faire appel soit au roi de
« Hongrie, soit à l'empereur de Serbie ».

1. « Cette demande, remarque M. de Borchegrave, décelait une

Innocent fut ravi de tant de marques d'un sincère retour à l'unité romaine de cet empereur schismatique obstiné et lui écrivit une nouvelle et longue lettre dans laquelle il lui donnait le titre de *Duc dans la lutte contre les Turcs.* Il le priait en même temps d'accueillir les légats qu'il envoyait en Serbie afin de régler les questions pendantes.

Hélas ! lorsque les légats arrivèrent à sa cour, Douchan était déjà dans des dispositions tout autres que celles dont se félicitait le Pape. Il estimait pouvoir maintenant se passer de l'Occident.

C'est que Cantacuzène, qui venait de se retirer dans un cloître laissait le trône à Jean Paléologue (décembre 1354). C'est aussi que Louis roi de Hongrie, détourné par le Pape de faire la guerre aux Serbes, dirigeait une expédition contre les Tartares.

Douchan reçut avec hauteur les envoyés de Rome. Il leur déclara retirer toutes les concessions qu'il avait faites et appuya ses déclarations par la publication d'un ukase défendant aux fidèles de l'Eglise romaine, sous peine de la perte de la vue, d'assister aux cérémonies religieuses célébrées par les légats (1). Ceux-ci quittèrent la Serbie.

Philippe de Maizières, dans sa *Vita S. Petri Thomasii* (Anvers 1659) a laissé une relation très détaillée de cette

« grande habileté de la part de Douchan. Il écartait le danger « d'une guerre avec la Hongrie, il humiliait son puissant voisin « le roi Louis ; il bénéficiait d'une manière générale de toutes « les temporisations de ses adversaires et si la croisade avait lieu, « elle pouvait le conduire à la conquête de Constantinople.

1. « Cependant les trois cents allemands qu'il avait autour de sa « personne comme Gardes du Corps, et dont la plupart étaient gen- « tilshommes, se rendirent à la sainte messe, malgré ses injonc- « tions formelles et ils osèrent lui dire qu'il valait mieux obéir « à Dieu qu'aux hommes. Douchan, frappé de la noblesse de cette « réponse, ne sévit point contre eux et il traita l'évêque avec plus « de déférence. (Chopin c. *f*. p. 253, col. 1) »

affaire. De son récit, il semble résulter que Pierre Thomas, évêque de Patti et de Lipari était seul chargé des négociations, tandis que d'autres auteurs recommandables (1) disent formellement qu'il était accompagné de Barthélémy, évêque de Trau. Les uns et les autres ont raison. L'évêque de Trau accompagnait Pierre Thomas non comme légât mais comme *personna grata* auprès de Douchan qui l'avait lui-même délégué près d'Innocent VI.

⁂

Après cet acte de politique orientale, qu'il est impossible de justifier (2), Douchan conclut une alliance avec Venise (3), puis, avec le concours des joupans de tous les pays soumis à son sceptre, il réunit une armée d'environ quatre-vingt mille hommes et marcha sur Constantinople (4). « Andrinople, la Romanie, la Thrace tombèrent en « son pouvoir et les bannières de l'avant-garde serbe flot- « tèrent en vue de Constantinople ».

Le Tsar de Serbie allait saisir l'objet si longtemps convoité. Après avoir fait de sa nation un empire vaste et puissant, après avoir doté cet empire d'une administration et de lois qui devaient en assurer la prospérité, Douchan allait enfin pouvoir ceindre son front de la couronne du

1. Theiner et Reynald, dans ses *Annales ecclésiastiques*.

2. Florinski, écrivain russe, prétend qu'un empereur orthodoxe ne pouvait être sincère en négociant avec le Pape et que plusieurs autres souverains slaves et grecs lui avaient donné l'exemple de manœuvres aussi peu morales. Cette constatation peut être vraie mais elle ne saurait justifier la violation de la foi jurée.

3. SCHAFARIK, *Monum. Serb.* Archevi Veneti (Glasnik, t. XI), p. 14.

4. Orbini p. 268. Lucari pp. 60 et 61. Florinski conteste cette expédition.

plus vaste et du plus redouté des souverains de la terre, il allait se faire couronner empereur d'Orient et dans ses mains le sceptre de Byzance devenait plus puissant qu'il n'eut jamais été puisqu'il réunissait au grand empire d'Orient le nouvel empire serbe dont il avait reculé les limites jusque sur la Mer Adriatique. « Mais il n'entrait « point dans les décrets de la Providence que Douchan « complétât son œuvre : le 18 décembre 1356 (1) il fut sou- « dain saisi par une fièvre violente et forcé de s'arrêter « dans le village de Diavoli (ou Devoli) situé à douze lieues « de Constantinople. Dans la nuit même il expira dans les « bras de ses guerriers (2) ».

*
* *

Le caractère de Douchan est trop complexe et son œuvre trop immense pour que nous en essayions ici une analyse que nous devrions forcément écourter.

Guerrier, législateur, administrateur et politique, il fut tout cela à un degré éminent. Il fortifia les places importantes de son empire et sut doter Belgrad d'une défense bien appropriée à sa situation stratégique (3). Il créa des

1. 1355. — (Borchegrave).
2. COQUELLE, *c. l.* p. 95.

« Les historiens, dit M. de Borchegrave qui, nous le savons, a « fait des recherches sérieuses sur Douchan et son règne, ne « s'accordent par sur l'endroit de sa mort. Suivant les uns, il « aurait succombé à Yamboli, en Thrace, sur la route de Constan- « tinople ; suivant d'autres à Devoli en Albani. Ce qui n'est pas « douteux, c'est qu'il mourut hors de Serbie et que son corps fut « inhumé dans l'église de Saint-Michel, près de Prizrend, bâtie « par lui ».

De son côté, Chopin place en 1358, la date de la mort de Douchan, mais il est évident qu'il fait erreur.

3. « Partout s'élevèrent des châteaux et des forteresses pour met- « tre le pays à l'abri d'une invasion ; à cet effet, on mit à profit les « positions les plus favorables, telles qu'elles se rencontrent dans

légions étrangères dans son armée à l'instar des grandes monarchies, fonda un ordre de chevalerie, celui de Saint-Etienne, pour récompenser les actes de courage de ses guerriers. Il introduisit à sa cour impériale le cérémonial et les titres en honneur à la cour de Byzance et favorisa certaines coutumes en usage à la même époque en Occident. Il augmenta dans ses Etats le nombre des écoles et sut y attirer des savants étrangers. Il divisa ses Etats en provinces dont il donna l'administration à des hommes nouveaux (1).

Cette dernière mesure, en dépossédant la vieille noblesse de ses apanages et de ses droits féodaux avait été mal reçue des anciens feudataires et fut un des ferments de désagrégation qui entraînèrent l'empire Serbe vers sa chute. « On blâme ce prince, dit Chopin, d'avoir donné à « ses conquêtes une forme politique qui faisait des annexes « de l'empire autant d'Etats indépendants dont la séparation « tion devait être amenée par un changement de règne.

« ces régions montagneuses, coupées de torrents, de rivières et « de lacs. Après les forteresses, les monuments les plus remarquables « quables de cette époque sont les églises et les couvents. Ces « derniers, presque tous élevés sur les plans d'architectes du « pays, sont en grand nombre, (Chopin, p. 249).

1. « Dans les expéditions qui remplirent son règne, il eut tellement « lement besoin d'être secondé qu'il lui fallut donner à ses lieutenants « tenants un pouvoir qui remplaçât au besoin le sien : aussi « imposa-t-il aux provinces conquises non seulement des chefs « choisis parmi les guerriers les plus méritants, mais même des « membres de sa famille, quelquefois sans avoir égard au sexe ; « c'est ainsi qu'Hélène, son épouse, princesse bulgare et que les « chants nationaux désignent sous le nom de Roxanda, eut en « partage la principauté de Serez en Macédoine. Elle y exerça « l'autorité suprême et elle se montra à la hauteur de cette mission « sion par la supériorité de son esprit et la mâle vigueur de son « caractère. Dans l'exercice de ces hautes attributions, elle s'habitua « bitua à sacrifier les sentiments naturels, comme le prouva plus « tard sa conduite envers son fils, (*ibid.*, p. 251, col. 2) ».

« S'il n'eut pas fait une large part de pouvoir à ses voïvodes « dont quelques-uns comptaient des krales (souverains), « parmi leurs ancêtres, il n'aurait pu avoir la même con- « fiance dans leur dévoûment ».

La vérité est que le nouvel empire, résultat de la conquête, manquait d'un point central auquel vinssent se rattacher tant d'intérêts, momentanément réunis. L'œuvre de la consolidation était plus difficile que celle de la victoire. Ce défaut d'ensemble et d'unité n'avait point échappé à Douchan et il se proposait de consacrer les longs jours qu'il croyait avoir encore devant lui, à donner à son œuvre la cohésion et la solidité dont elle manquait. La mort l'en empêcha.

Cette mort subite marque le point culminant de la puissance serbe ; dès cet instant, l'empire descend rapidement vers sa chute définitive et sauf quelques succès partiels, nous n'aurons plus à enregistrer que des actions,héroïques il est vrai, mais trop rarement couronnées de succès.

Douchan avait quarante-huit ans à peine lorsqu'il mourut. Il était dans toute la force de l'âge et du génie.

CHAPITRE IV

La fin de l'Empire serbe.

Si, pour écrire le règne du successeur de Douchan, nous n'avions d'autres sources d'informations que celles que nous fournissent les chants nationaux serbes, qui furent cependant longtemps les seuls documents historiques dont purent se servir les narrateurs, nous errerions au travers de ténèbreuses incertitudes légendaires desquelles nous ne saurions détacher ni sa physionomie ni ses actes. « Car, ainsi que l'écrit Chopin la poésie des Slaves méridio-« naux est un sentiment plutôt qu'un art ; le chant qu'im-« provise le pâtre ou le guerrier appartient à tous et à « peine s'inquiète-t-on du nom de l'auteur. Il est de la plus « grande difficulté de rapporter les faits à des époques pré-« cises. A la confusion des dates vient se joindre celle de la « variété des sources qui présentent des différences consi-« dérables selon le milieu national où était placé le poète : « de sorte que le même fait n'est plus le même dans le « le récit composé dans le Primorie ou le Monténégro « que dans celui qu'ont inspiré les traditions serbes ou celles « de la Bosnie et de l'Herzégovine. Si l'on ajoute à toutes « ces causes d'incertitude les changements de noms si fré-« quents à cette époque parmi les Slaves, on comprendra « pourquoi les documents puisés dans les sources allemandes, « vénitiennes et hongroises sont si rarement d'accord « entre eux. Quant aux annales turques, la négligence ou « l'exagération dont elles portent le caractère, même en

« ce qui touche à des évènements constatés, ne permet de « les consulter qu'avec la plus grande circonspection ».

Nous ne négligerons point dans ce chapitre, les données que nous fournissent les poésies slaves, mais nous ne les accepterons qu'en tant qu'elles ne seront pas en désaccord avec des auteurs sûrs tels que Tch Mijatovitch (dans *le Glasnick Srpskog outeenog dructva*, t. XXXV), Martinov (dans *l'Annus ecclesiasticus grœco slavicus*, pp. 295-296 (1)-), P. Coquelle et autres.

*
* *

Douchan fut assisté à ses derniers moments par son aumônier Nedielko, patriarche de Prisren. Après s'être confessé et avoir reçu la sainte communion, au moment où la mort l'envahissait, il eut, au milieu des angoisses suprêmes, comme une conception nette de la lourdeur du fardeau qu'il laissait et qu'allaient avoir à porter les épaules débiles de son fils Ourosch, jeune homme de dix-neuf ans « sans expériences et de facultés médiocres » dit M. de Borchegrave (2). Il fit alors appeler un de ses guerriers, un de ses plus grands dignitaires, Voukaschine, Krale de Prilip, « homme d'une rare énergie dans l'action et d'une souplesse féline dans les conseils » qui avait depuis longtemps gagné la confiance de l'empereur (3) et, en pré–

1. *Acta Sanctorum.* Bruxellis, 1864.

2. « Si encore, dit Coquelle, le successeur de Douchan sur le « trône impérial de Serbie avait possédé quelques-unes des qua- « lités qui distinguaient le tzar décédé ; mais non : Ourosch, son « fils, bien que doué d'intelligence, joignait à un manque d'éner- « gie un caractère trop pacifique pour la grande situation qu'il « occupait (*c. f.* p. 97) ».

3. Douchan avait également une grande affection pour le fils de Voukaschine, Marko Kraliévitch et en avait fait son secrétaire intime.

sence de ses voïvodes, il déclara l'associer pour sept ans à son fils dans la direction des affaires de l'empire.

Ce choix n'eut pas le don de plaire à tous les puissants seigneurs que la libéralité impériale avait placés à la tête des quatorze grands fiefs composant l'Etat serbe et le premier tzar était à peine descendu dans le tombeau que déjà tous les inconvénients du régime féodal organisé par lui apparaissaient pleins de menaces pour l'avenir.

Des courtisans incapables mais ambitieux s'empressèrent autour du jeune héritier de la couronne et cherchèrent à qui mieux mieux à le dominer et à s'emparer de sa volonté. D'autre part, bien que déjà homme (1) Ourosch était trouvé trop jeune par les chefs de sa famille pour être reconnu pour tzar et tandis que, la tzarine Hélène veuve de Douchan levait une armée pour assurer son indépendance dans le gouvernement que lui avait confié son défunt époux, le voïvode d'Arcanie et de Macédoine, oncle d'Ourosch, se déclarait ouvertement contre son autorité et Lazare Gerbillanovitch gouverneur de Syrmie intriguait pour détourner de l'obéissance à l'héritier de Douchan, le peuple et le clergé.

Voukaschine tint tête à ces rivalités, mais il n'essaya point d'affermir l'autorité de son jeune empereur qui menait au milieu d'une cour déchirée par les compétitions les plus âpres, une existence plus qu'effacée ; aussi lorsqu'en 1360 l'Emir Amurah II fit irruption dans la Roumanie, lorsque ses généraux s'étant emparés d'Andrinople, il y établit le siège de son gouvernement, Ourosch n'eut pas l'autorité nécessaire pour décider ses vassaux à se lever contre l'envahisseur. Deux de ceux-ci Siniha (ou Siméon ou Bogdan) demi-frère de Douchan et Nikiphor, gouverneur de Thessalie, indignés d'autant de faiblesse, se séparèrent de l'Empire serbe et se proclamèrent indépendants.

1. Il avait épousé une princesse valaque fille du voïvode Nicolas Ier.

C'était le commencement de l'émiettement de l'Empire de Douchan.

En 1362, l'Emir revint à la charge. Jean Paléologue, avec lequel Ourosch avait signé un traité d'alliance défensive, se porta à sa rencontre, mais il fut complètement défait. Cet échec fut le prétexte que saisirent d'autres vassaux pour se détacher à leur tour de la couronne ; ils se séparèrent prétendant avoir besoin de se fortifier chacun dans sa province. La Bulgarie et l'Albanie furent de ce nombre.

Voukaschine, auquel Ourosch avait confié le gouvernement de la Dalmatie et de la province de Raguse, jugea venu le moment de satisfaire son ambition et réunit une armée à la tête de laquelle il se présenta devant Pritchina.

Ourosch, auquel on avait en vain essayé d'ouvrir les yeux sur le « dessein de son conseiller s'aperçut trop tard de son aveuglement et se trouva presque sans troupes en présence de son sujet rebelle. Vaincu, chassé de sa capitale, il chercha son salut dans la fuite. Il se dirigea, dit Coquelle, vers la Bosnie, mais des émissaires que Voukaschine lança à sa poursuite, l'atteignirent et le massacrèrent sans pitié (1367 ou 1368) ».

D'après une version allemande, le fils de l'illustre Douchan aurait été chercher un asile à Raguse et Voukaschine l'aurait surpris à la chasse et tué d'un coup de massue.

La Serbie, ainsi que tous les Etats cisdanubiens, était en ce moment tout entière préoccupée par l'invasion ottomane. Les Turcs déjà maîtres d'Andrinople et de Gallipoli visaient au renversement de l'Empire grec et à l'asservissement de toutes les nations qui l'environnaient.

Aussi Voukaschine rencontra-t-il peu d'obstacles à l'usurpation dont il venait de se rendre criminellement coupable. A peu près seul son fils Marko prit parti pour le souverain légitime. Son père le chassa de Serbie (1).

1. Marko se mit à la tête d'une troupe d'aventuriers et devint

Voukaschine avait de la valeur militaire et beaucoup d'ambition mais le fond de son caractère était barbare et cruel. La légende de la fondation de la ville de Zidanié-Skadar nous le montre dénué de scrupules et traitre à la foi jurée à ses frères. En voici l'abrégé :

« Le roi de Dalmatie Voukaschine et ses deux frères « Ugliescha et le voïwode Goïko jetaient les fondements « de la forteresse de Skadar sur le rivage de la Boïana. « Depuis trois ans, trois cents habiles maçons travaillaient « sans relâche, mais en vain ; ce qu'on élevait le jour, la « vila (la fée) le renversait la nuit. La quatrième année « commençait lorsque la vila fit entendre ces mots : « Roi « Voukaschine, tu prodigues en vain tes trésors. Sache que « tu ne parviendras à bâtir une forteresse que lorsque tu « auras muré dans les premières assises de ses fondements « celle de vos trois épouses (du roi et de ses deux frères) « qui la première viendra apporter aux ouvriers le repas « du matin ».

« Le roi appela ses deux frères et leur fit part des con- « ditions de la vila. Jurons leur dit-il, par le Dieu vivant « qu'aucun de nous ne révélera ce secret à sa compagne, « et que le sort décidera seul quelle sera la victime. Et tous « trois prêtèrent ce serment.

« La nuit venue ils rentrèrent dans leurs blanches « demeures, chacun près de son épouse. Mais, oublieux de « son serment, Voukaschine dit à sa compagne : Garde-toi « bien de descendre demain porter aux maîtres le repas du « matin. Il t'en coûterait la vie, tu serais murée au pied « des fondements. Ugliescha ne fut pas plus discret. Goïko « le plus jeune des trois frères resta seul fidèle à sa pro- « messe.

la terreur des infidèles. La légende a fait de lui une incarnation de la valeur militaire.

Après la mort de son père, il vint mettre son épée au service du tzar Lazare Ier et fut le champion de la lutte contre les Turcs. Blessé dans vingt batailles, il mourut à l'âge de cent trois ans.

« L'aube blanchissait à peine les collines que les trois « frères allèrent surveiller les travaux. Un peu plus tard, « on vit l'épouse du roi sortir de sa demeure mais c'était « pour étendre sur la verte pelouse du pré une pièce de « toile nouvellement blanchie, et elle rentra sans aller plus « loin. Un peu plus tard la femme d'Ugliescha sortit à son « tour, mais seulement pour puiser de l'eau à la fontaine « et après avoir échangé quelques paroles avec d'autres « femmes, elle rentra elle aussi.

« La troisième belle-sœur, la jeune épouse de Goïko est « restée au logis. Un nourrisson au berceau réclamait ses « soins. Sur ces entrefaites, l'heure du repas du matin est « arrivée et la mère de Goïko veut appeler les servantes et « porter avec elles le déjeûner sur la Boïana. Ne prends « pas cette peine, ma bonne mère, berce l'enfant, j'irai « moi-même, ce serait pécher devant Dieu que de te lais- « ser cette fatigue. Et la bru, après avoir appelé les servantes « descend vers la Boïana. Goïko l'aperçoit, se précipite au « devant d'elle, l'entoure de ses bras, la couvre de baisers « et de larmes. « Epouse infortunée tu vas mourir ! Qui bai- « gnera notre enfant, qui lui donnera le sein ! »

« La jeune femme ne comprend rien à ces paroles. Vou- « kaschine ne permet pas d'explication. Il saisit sa gracieuse « belle sœur et la livre aux maçons qui commencent à éle- « ver autour d'elle les pierres et les pièces de bois. Elle « commence à comprendre le sort qui lui est réservé. Elle « se lamente, supplie son mari, lui adresse des reproches, « mais lui, enchaîné par sa parole s'enfuit et ne répondit « rien. Alors la jeune mère supplia tellement le maître « maçon Rad qu'il ménagea une petite fenêtre à la hauteur « de son sein afin qu'il lui fût possible d'allaiter son enfant ; « elle le nourrit ainsi une semaine, puis sa voix s'éteignit « pour toujours ».

Voukaschine jouissait d'un grand prestige aux yeux des grands de l'Empire. Il les réunit en Skouptchina extraordinaire et leur exposa les nouveaux empiétements en

Serbie de l'Emir Amurah II qui venait de s'emparer de la vallée de la Maritza. Les grands vassaux, oubliant leurs querelles répondirent avec enthousiasme à son appel et, s'il faut en croire les historiens nationaux, ils eurent bientôt réuni une armée de soixante mille combattants qui, sous la conduite du Tzar en personne, rencontrèrent les Ottomans sur la Maritza même, non loin d'Andrinople (5 septembre 1371).

Le combat fut aussitôt livré et, sous le choc impétueux des Serbes, les Turcs culbutés dans les flots périrent en grand nombre ; le reste prit la fuite et l'Emir ne put les rallier que sous les murs d'Andrinople ; mais, à la faveur de la nuit, il reforma son armée et dès l'aube du 6 septembre il fondait à son tour sur le camp des Serbes endormis et les taillait en pièces. Voukaschine tenta une charge désespérée dont le seul résultat fut la mort héroïque qu'il y trouva au milieu des siens accablés sous le nombre (1).

1. Voici un pesma serbe qui donne la relation de cette bataille dont il place le théâtre dans la plaine d'Amsel ou de Kossovo et dans laquelle il fait mourir outre Voukaschine son successeur le tzar Lazare avec soixante-dix-sept mille guerriers.

« Est-ce un noble faucon qui vient à tire d'ailes de Jérusalem « la sainte ? Est-ce une hirondelle qu'il tient dans ses serres ?

« Non. C'est le prophète Elie qui porte une missive de la mère « du Sauveur. Il se dirige vers la plaine d'Amsel et laisse tomber « sur les genoux du Tzar le message ainsi conçu : « Tzar Lazare ! « rejeton d'une race glorieuse, quel est le royaume que tu as « choisi ? Est-ce le royaume du Ciel ou celui de la terre ? Si le « royaume de la terre te semble préférable, sangle ton coursier « de bataille, serre la boucle de ton ceinturon, fais prendre le « glaive à tes braves et marche contre l'armée des Turcs dans « l'attente d'un triomphe certain. Mais si tu choisis le royaume « céleste, élève une église sur la plaine d'Amsel, non sur des « fondements de marbre, mais semblable à une tente soyeuse « où l'armée des Serbes, après s'être purifiée de ses péchés, « reçoive la sainte communion et se prépare ainsi à une pieuse

La nation serbe semblait devoir être anéantie par une pareille défaite elle se releva toutefois bientôt et acclama comme Tzar, Lazare Gribilianovitch, gouverneur de Syrmie et de Bosnie, qui sous le règne de Douchan avait

« mort; car tous les guerriers succomberont et toi-même tu « tomberas avec eux ».

« Le tzar se recueillit, et, d'abord incertain, il s'écria : O mon « Dieu ! éclaire-moi de ta sagesse ! Les avantages terrestres « peuvent séduire, mais ils sont éphémères et inconstants ; le « royaume céleste, au contraire, est éternel ». Et Lazare choi- « sit le royaume du Ciel et il dressa une grande tente dans la « plaine d'Amsel et il manda le patriarche et les douze évêques « pour donner la sainte communion à ses guerriers et les pré- « parer à une mort chrétienne.

« Bientôt l'armée des Turcs se précipita sur la plaine d'Amsel « Bogdan s'avance contre eux suivi d'une troupe vaillante de vingt « mille Serbes. Il est accompagné de ses fils les neuf Ingovitchs « qui commandent chacun neuf mille autres guerriers. Déjà sept « pachas sont vaincus mais le vieux Bogdan tombe devant le hui- « tième. Ses fils succombent avec lui et leurs braves ne survivent « point à leur défaite. Alors s'avancent les trois Merliovitch, le « ban Ugliescha, le voïvode Goïko et avec eux le roi Voukaschine ; « chacun d'eux commande à trente mille guerriers. Le combat « recommence aussi terrible. Déjà huit pachas ont mordu la pous- « sière, mais Ugliescha, Goïko et Voukaschine tombent couverts « de blessures devant le neuvième. Cette seconde armée est « anéantie. A son tour s'avance le duc Stephan commandant à « soixante mille glaives. Il triomphe de neuf pachas, mais il est « vaincu par le dixième et avec lui tombent tous ses guerriers. « Enfin, le Prince Lazare Souverain de la Serbie, fait marcher « ses bataillons redoutables ; les Turcs fuient devant ce héros « et n'osent le regarder en face. La victoire allait se déclarer « pour lui, lorsqu'un traître, Vuk, trahit le noble chef. Et l'infâme « était son beau-fils !

« Telle fut la fin de Lazare ; soixante-dix-sept mille guerriers, « l'élite de la Serbie, succombèrent ainsi que leur prince dans la « plaine d'Amsel ; mais ils siègent près du trône de Dieu avec une « couronne glorieuse ».

épousé la princesse Militza, issue en ligne directe de Vouk, troisième fils d'Etienne Nemania. Lazare était donc l'héritier légitime du trône de Serbie par les droits qu'il tenait de sa femme.

Ce prince désirait procurer quelques années de paix à son pays, d'autant que la puissance d'Amurah était devenue redoutable (1) ; mais le roi de Hongrie ne le lui permit pas et pour une raison que nous ne connaissons pas, il marcha sur Belgrad à la tête d'une puissante armée. Lazare passa le Danube et surprit l'armée hongroise qu'il battit et refoula sur les bords de la Theiss.

Après cette victoire, la Serbie demeura en paix jusqu'à ce que Lazare, perdant patience en présence des ravages continuels des Ottomans sur les frontières serbes, il marcha contre eux, les chassa des places frontières et les força à évacuer Nisch (1386).

L'Emir jura de se venger de cette défaite de ses troupes et quelques mois plus tard il reparut dans les défilés du Kopaonik à la tête de vingt mille hommes. Lazare fit aussitôt prêcher la guerre sainte. La nation serbe répondit en masse et les guerriers arrivèrent de tous côtés. Les Turcs se reconnaissant inférieurs en nombre se retirèrent dans la direction de la Mer Adriatique, ravageant en passant l'Herzégovine et une partie de la Dalmatie. Lazare cacha son armée dans les gorges du Monténégro et y attendit le retour des Ottomans ; ceux-ci voulant rentrer en Macédoine furent pris à l'improviste par les Serbes et exterminés.

Amurah, à la nouvelle de l'anéantissement de son corps expéditionnaire, entra dans une violente colère et résolut de châtier les Serbes. Il organisa aussitôt une nouvelle armée dont il prit le commandement avec, pour lieutenants, ses deux fils Bajazet et Yakoub.

1. L'Emir occupait la Macédoine et Jean Paléologue venait de se reconnaître son vassal et lui payait un tribut afin de conserver au moins la Ville de Byzance, seul reste de l'Empire d'Orient.

De son côté, Lazare réorganisait ses légions et le 15 juin 1388 il attaquait les forces ottomanes dans la plaine de Kossovo ou des Merles. Le choc fut terrible et après une journée de combat le résultat était encore incertain. Lazare commanda alors à son beau-fils Vouk Brankovitch de charger avec sa cavalerie afin de le dégager et de lui permettre de faire un mouvement qu'il prévoyait devoir faire tourner le sort en sa faveur. Mais Vouk était un ambitieux qui aspirait à la couronne de son beau-père ; il avait conclu avec le Sultan un traité secret par lequel il promettait de laisser battre les Serbes par les Turcs à la condition que ceux-ci le feraient reconnaitre pour roi après la chute de Lazare. Vouk n'obéit donc pas à l'ordre reçu et l'armée serbe enveloppée fut culbutée et le tzar et ses neuf beaux-frères périrent sous le fer ottoman.

Ce même jour vit également la mort de l'Emir Amurah II, tué, dit-on, avant la bataille, par un chevalier serbe Milosh Obilitch. La légende, en cette circonstance, nous donne un récit qui nous parait plus vraisemblable. Le voici :

« La bataille est terminée. Les chrétiens morts et blessés « couvrent la plaine mêlés aux Ottomans quand un cheva- « lier serbe, blessé, se lève d'un monceau de cadavres, « s'approche de la garde d'Amurah et demande à parler « au Sultan ; il insiste, disant avoir un secret important à « lui communiquer. Sur ses instances on le laisse appro- « cher d'Amurah. Il se prosterne à ses genoux, feint de « lui baiser les pieds puis, bondissant tout à coup se relève « et lui plonge un poignard dans la poitrine. Les gardes « s'élancent pour arrêter le meurtrier, une lutte s'engage, « le Serbe tue trois infidèles et après un combat héroïque « tombe percé de coups. Son nom était Milosh Obilitch (1) ».

1. Les historiens qui ont suivi la version des annales turques racontent différemment la mort d'Amurah. Suivant leur récit la bataille de Kossowo aurait été faiblement disputée par les Serbes. Les Spahis portant des lances ornées de banderolles auraient

Bajazet fils d'Amurah, proclamé empereur des Ottomans sur le champ de bataille, considérant que son armée ne pouvait plus tenir campagne, en rassembla les restes et retourna à Andrinople.

L'Empire serbe avait trouvé son tombeau dans la plaine de Kossowo.

fait un grand carnage de la cavalerie hongroise. Amurah déjà vainqueur était descendu de cheval et s'adressant à son grand vizir lui aurait dit : « Ce succès me cause d'autant plus de joie que cette nuit je rêvais que mon flanc était percé par une main ennemie. Aussitôt, un Triballien attaché au service de Lazare et qui gisait parmi les morts, se serait levé et aurait frappé le Sultan d'un coup de poignard. On ajoute que la main droite du meurtrier fut placée dans le tombeau de sa victime.

CHAPITRE VI

LA SUZERAINETÉ OTTOMANE.

Lazare laissait pour successeur Etienne Lazarevitch. La Tzarine sa mère voulut le faire proclamer empereur; mais le Sultan s'y opposa et imposa des conditions qu'il fallut bien accepter dans l'impossibilité où la Serbie se trouvait de les repousser.

Bajazet n'accordait à l'héritier du trône de Douchan que le titre de *Despote* tenu au tribut annuel. Son gouvernement s'étendrait sur la Serbie proprement dite, sur la Bosnie, la Dalmatie et la Rascie et il renonçait à la Macédoine.

De plus, le Despote serbe tiendrait à la disposition de Bajazet un corps de troupes dont le commandement serait confié à Vouk son frère. Enfin, le Sultan épouserait la princesse Mileva, sœur du Despote.

L'assemblée des seigneurs serbes subit ces conditions humiliantes et Etienne IX, plein de résignation, se consacra à réparer de son mieux les malheurs causés par la guerre tandis que sa mère se retirait dans un monastère pour y finir ses jours.

La condition de la Serbie devenait une vraie et cruelle servitude; elle allait être obligée de combattre les chrétiens à côté des infidèles.

Elle ne le fit toutefois pas dans la bataille de Nicopolis (1396) où les princes chrétiens, Français et Hongrois, accourus au secours de Michel Paléologue rencontrèrent

les armées ottomanes ; mais ce ne fut pas, comme le dit Coquelle, parce que Etienne IX, « estimait avec raison avoir assez combattu pour la chrétienté » qu'il garda une stricte neutralité, c'est grâce à l'apparition dans les provinces de l'Asie Mineure du Grand Khan des Mongols, Tamerlan, contre lequel le Sultan marcha avec une nombreuse armée dans laquelle un corps serbe était commandé par Etienne Lazarevitch en personne. La bataille d'Ancyre fut funeste à Bajazet qui, vaincu et pris, fut envoyé à Samarcande où il mourut en arrivant.

Le Despote de Serbie rentra dans ses Etats avec le reste de sa petite armée (1403).

Etienne IX profita du repit que laissèrent à la Chrétienté les luttes fratricides que se livrèrent entre eux les fils de Bajazet. Il épousa d'abord une princesse grecque parente de Jean Cantacuzène ; ensuite, il créa deux assemblées nationales, l'une composée des Voïwodes, l'autre des représentants de toutes les classes de la Société. Pour être exécutoire, une loi devait recevoir la sanction des deux assemblées. Cette création d'un gouvernement représentatif dans un Etat organisé féodalement est intéressante à constater, d'autant qu'elle donna d'excellents résultats.

Mais voici que les nuages se sont amoncelés à l'horizon politique.

Moussah, successeur de Bajazet, prétend que Vouk, le frère du Despote, l'a trahi en soutenant la cause de Soliman, et lui fait trancher la tête. Cette exécution ne lui suffit pas. Il croit à la complicité d'Etienne et lui déclare la guerre. Les Serbes ne sont pas prêts et sont battus dans la plaine de Verbitza (1413).

Au lieu d'abattre le courage des guerriers d'Etienne, cette défaite avait fait croitre en eux des désirs de vengeance. L'occasion de les assouvir se présenta bientôt.

Moussah avait un neveu Mahomet qui, à la tête des Emirs mécontents du despotisme du Sultan avait levé contre lui l'étendard de la rébellion. Il sollicita le secours des

Serbes. Ceux-ci accoururent et marchèrent contre l'armée de Moussah qu'ils rencontrèrent à peu de distance de la Mer Noire. Le Sultan fut defait et lui-même périt dans le combat (1414).

Le courage d'Etienne Lazarevitch avait sauvé le trône de Soliman.

Pour s'acquitter de sa reconnaissance envers Etienne, Mahomet lui rendit tout le bassin supérieur de la Morawa et adoucit les clauses les plus dures du traité de 1388.

La fin du règne d'Etienne ne fut troublée par aucune nouvelle guerre. Ce sage prince s'éteignit le 19 juin 1427 au château de Serbrenik, emportant dans la tombe les regrets de son peuple. Avec lui disparut le dernier souverain serbe issu du sang de Némania, dynastie qui tenait le pouvoir depuis 890 c'est-à-dire durant plus de cinq siècles puisque Etienne Néman descendait directement du grand Joupan Vlastimir.

*
* *

Avant de mourir, Etienne IX avait fait appeler Georges Brankovitch, fils de Vouk, le traître de Kossowo. Il déclara lui pardonner la faute de son père et après cette réconciliation, il le désigna pour lui succéder.

Acclamé par les assemblées serbes, Georges se vit disputer le pouvoir, cependant précaire, par Moussah fils de Bajazet et de Mileva. Mais les Serbes n'entendaient point qu'un infidèle, fût-il du sang des Némania, pût devenir leur chef et ils soutinrent contre lui un long siège dans la forteresse de Serbrenik. Leur héroïque résistance lassa le Sultan qui abandonna son expédition et rentra en Macédoine.

Cependant, nombre de Serbes désespérant du salut de leur patrie avaient, dès 1425, commencé d'émigrer en Hongrie où ils avaient été reçus avec joie. Sigismond, d'accord avec leur roi Etienne IX, les avait établis sur les

bords de la Theiss et leur avait concédé des terres considérables.

Ce mouvement continua sous Georges, et celui-ci, afin d'assurer aux colonies serbes de Hongrie la stabilité de leur établissement dans leur nouvelle patrie, conclut avec Sigismond un traité par lequel il cédait les villes de Belgrad, Makva et Golubach en échange de Slankonem, Vilagos, Tokay, Munkaks et Debreckzen. Il conclut un autre traité avec la République de Venise ; enfin, ne trouvant plus le siège de son gouvernement suffisamment sûr à Kruschevatz, située trop près des frontières ottomanes, il le transporta à Semendria (1435).

Le Sultan, que l'alliance serbo-hongroise avait jusqu'alors retenu, profita des désordres qu'occasionna la réunion de la Hongrie à l'Autriche (1) pour tenter un nouveau coup de main contre les Etats de Georges.

Cachant d'abord son jeu, Amurah offrit son alliance au Despote serbe et pour la sceller il lui demanda en mariage sa fille Mara (1437). Puis, se démasquant brusquement, il demanda à Georges de lui ouvrir un chemin vers la Hongrie en lui abandonnant la vallée de la Morawa et la ville de Semendria, sa nouvelle capitale. Georges refusa naturellement et se fortifia dans sa ville.

Mais bientôt le Sultan marche contre lui à la tête d'une nombreuse armée. Il enlève Semendria d'assaut et se proclamant roi de Serbie, occupe le pays tont entier puis déclare la guerre à la Hongrie en assiégeant Belgrad.

Georges était âgé — il avait près de soixante ans lorsqu'il monta sur le trône (2) — Cette défaite imprévue

1. A la mort de Sigismond, son gendre Albert, empereur d'Autriche, prit le gouvernement de la Hongrie. Des désordres se produisirent immédiatement dans ce pays et il s'y forma un parti national qui à la mort d'Albert, emporté peu de temps après par la peste — il succomba dans l'ile de Schut, — proclama roi de Hongrie le jeune Vladislas le Posthume sous la tutelle de Jagellon.

2. V. Chopin, *c. f.* p. 267, col. 1.

anéantit un moment son énergie. Il alla demander à Raguse un refuge qui lui fut loyalement accordé, puis il se rendit à la cour de Hongrie à Bude. Là il trouva le guerrier Jean Hunyad, le futur héros de la cause sainte, chargé par le roi intérimaire Jagellon d'organiser une armée composée de Hongrois et des Serbes réfugiés sur le territoire de la Hongrie.

Aussitôt prête, cette armée marcha sur Belgrad dont la résistance énervait les troupes ottomanes; Hunyad en fit lever le siège et chassa Amurah loin des rives du Danube.

Georges Brankovitch rejoignit l'armée hongroise qui poursuivait celle du Sultan en retraite vers la Transylvanie. Une bataille s'engagea entre chrétiens et infidèles à Saint Emmerich près d'Hermanstadt. Hongrois et Serbes battirent glorieusement le croissant (1444).

Georges put rentrer dans sa capitale et reprendre possession d'une partie de ses Etats.

Mais Amurah mit peu de mois à réparer ses pertes. Il avait en Asie des réserves toutes fraîches qui ne demandaient qu'à marcher. Il envoya contre les chrétiens une nombreuse armée commandée par Sheabeddin, général ottoman réputé pour sa bravoure ; Hunyad marcha à sa rencontre avec seulement quinze mille soldats parmi lesquels les Serbes étaient en grand nombre.

Les deux armées se rencontrèrent près des Portes de fer. Le choc fut terrible de part et d'autre ; mais la cavalerie de Jean Hunyad, commandée par le valeureux Yanko, chargea les Janissaires avec une telle impétuosité que les troupes turques furent enfoncées ; deux cents drapeaux et un énorme butin tombèrent aux mains des chrétiens.

Cet éclatant succès rouvrit définitivement à Georges les portes de la Serbie.

Le Sultan demanda la paix.

Jean Hunyad refusa.

Il savait que tandis qu'il continuait la campagne avec les Serbes qui accouraient enthousiastes sous ses drapeaux,

la Hongrie, encouragée par Rome qu'inquiétaient les progrès des Turcs, organisait une importante expédition en Macédoine. En effet, dès le mois de juillet 1443, Vladislas passait le Danube à Semendria, à la tête de 40.000 guerriers et rejoignait bientôt Hunyad et l'armée serbe. Les chrétiens remontèrent la Morawa et rencontrèrent, concentrée aux environs de Nisch, l'armée ottomane sous le commandement d'Isa-Bey.

Les Turcs subirent le choc de quelques attaques devant lesquelles ils se replièrent jusque sous les murs de Sofia. Les chrétiens les y poursuivirent. Une nouvelle bataille eut lieu aux portes de la ville dont, dans un élan irrésistible, les chrétiens s'emparèrent.

Les Turcs se replièrent sur les Balkans dont les défilés leur offraient une position qu'ils estimaient inexpugnable et accumulèrent des ouvrages défensifs aux Portes de fer. Les Hongrois, dont la cavalerie était commandée par le cardinal Julien Cesarini, les délogèrent malgré une résistance des plus héroïques et les poursuivirent dans la vallée de la Maritza jusqu'à Ialovatz où fut livré un nouveau combat qui acheva la déroute de l'armée du Sultan. La croix avait vaincu le croissant. Amurah demanda de nouveau la paix.

Jean Hunyad ne l'eut point encore acceptée. Il eut voulu profiter de l'enthousiasme et de l'entraînement de ses troupes pour s'emparer d'Andrinople et peut-être aller jusqu'à Constantinople dont la route était ouverte, mais un hiver rigoureux s'annonçait et les munitions commençaient à diminuer.

Un traité fut donc signé à Szegedin, le 13 juin 1444, traité aux termes duquel la Valachie restait aux mains du roi de Hongrie et Georges Brankovitch recouvrait la vieille Serbie tout entière, la Bosnie, l'Herzégovine et la Rascie. Les parties contractantes s'interdisaient toute reprise des hostilités pendant dix ans.

Malheureusement cette dernière clause fut violée moins

de deux mois après l'échange des signatures qui la rendaient inviolable sous peine de forfaiture et malgré les protestations du Despote de Serbie qui suppliait de respecter la foi jurée (1) sur l'Evangile, Jean Hunyad obtint de Vladislas l'autorisation de tenter l'expulsion complète des Turcs infidèles hors d'Europe.

Chopin avance, mais cela ne nous semble nullement prouvé, que c'est le Pape qui s'éleva contre les conditions du traité de Szegedin, qu'il les déclara nulles et poussa les Polonais et les Hongrois à recommencer la guerre.

Ce qui paraît plus conforme à la vérité c'est que le Pape s'efforçait continuellement de mettre de l'unité et de la suite dans les attaques des nations chrétiennes contre le Sultan qui pouvait facilement écraser la Serbie lorsqu'elles étaient occupées ailleurs. Le Pontife romain espérait, du reste, obtenir la réunion de l'église grecque serbe à l'Eglise latine et nous verrons que si ses légats avaient mis un esprit plus large dans les négociations qu'ils entamèrent dans ce sens, ce résultat eut été obtenu, car le peuple aurait suivi tout entier son souverain et ses voïwodes; mais pour cela il aurait fallu persuader à l'un et aux autres que cette union était la meilleure des garanties contre les envahissements des Turcs.

Les versions allemandes sont tellement confuses sur ces évènements qu'il est absolument impossible de les suivre; quant à nos historiens ils se sont surtout tenus dans les généralités qui nous rendent difficile l'approfondissement des détails.

La campagne de Varna fut un désastre. Ladislas périt

1. On a prêté à Georges d'autres sentiments, celui, par exemple de la lassitude qu'il éprouvait de son alliance énervante avec la Hongrie; celui, encore, de la reconnaissance qui le liait au Sultan; auquel de ces sentiments qu'il ait obéi, la neutralité qu'il conserva dans ce cas ne saurait être blâmée.

dans la mêlée et son armée fut mise en déroute (10 novembre 1441). Loin de se décourager, l'intrépide Hunyad forma une nouvelle armée forte de 20.000 combattants et, de nouveau, pressa Georges de se joindre à lui. Mais le Despote, s'appuyant toujours sur le traité de Szegedin, refusa et demeura neutre.

Il est un Pesma serbe dans lequel il est dit qu'en réponse à sa demande d'aide, Georges posa à Hunyad cette question : « Dans le cas où tu serais vainqueur des Turcs, que ferais-tu à l'égard des Serbes ! »

« Je convertirais le pays à la religion catholique » aurait répondu le héros hongrois.

Georges posa la même question au sultan qui répondit :

« Je bâtirais une mosquée à côté de chaque église et mes sujets seraient libres « ou de se prosterner dans ma mosquée ou de se signer dans votre église ».

Georges prit l'avis de ses voïwodes qui déclarèrent préférable d'obéir au Turc que de rester son ennemi en perdant la liberté du culte.

La rencontre des troupes hongroises avec l'armée ottomane eut lieu dans la plaine de Kossowo. Hunyad fut battu (1448). Vaincu, il traversait la Serbie en fugitif. Georges ne voulut pas que le Sultan pût croire à sa complicité et en profiter pour l'attaquer à son tour. Il fit arrêter Hunyad, l'enferma quelques jours dans sa forteresse de Kladowo, puis, de là, le fit conduire comme prisonnier jusque de l'autre côté du Danube. Amurah n'en prétendit pas moins rendre le despote responsable de l'agression des Hongrois. Il envahit le pays et occupa le bassin supérieur de la Morawa jusqu'à Kruschewatz. Hunyad, oubliant ses ressentiments légitimes, vola au secours du Despote de Serbie et cette fois le Sultan fut battu (1449).

On a apprécié de différentes façons ce qu'on a appelé les fluctuations de Georges Brankovitch. Nous nous sommes efforcés d'en dégager les causes des évènements eux-

mêmes, car, et nous ne devons pas l'oublier, le Despote n'est pas un souverain libre ; il est bien un prince tributaire qui peut avoir des velléités de secouer le joug mais dont les actes de rebellion ont un caractère de gravité bien plus considérable que ne pourraient avoir les actes d'hostilité d'un monarque indépendant.

Nous ne devons pas, non plus, perdre de vue que si Georges Brankovitch était un slave occidental, il était par tradition, inféodé à l'école politique orientale et que, de plus il était grec de religion et chef d'une église virtuellement autonome.

Amurah ne survécut guère à sa défaite de 1449. Il mourut à Andrinople au commencement de l'année 1451 et eut pour successeur son fils Mahomet II qui « désirant consacrer « toutes ses forces au siège de Constantinople qu'il avait « fait serment de prendre, s'empressa de conclure avec « Georges une paix hâtive qui maintenait le *statu quo* « entre la Serbie et la Turquie (1452) ».

A peine assis sur le trône de Byzance, Mahomet II, qui désirait assurer son autorité par un coup de main militaire, sans égards pour la paix signée avec Georges, tourna ses regards vers la Serbie indomptée et résolut de la ranger sous son autorité. Dès les premiers mois de 1455, il met le siège devant Semendria. Ecrasés par le nombre, les défenseurs de la capitale Serbe sont obligés de se rendre et le roi Georges traverse en hâte le Danube et se réfugie en Hongrie· Là il trouve Hunyad organisant une armée pour secourir Belgrad déjà investie par les janissaires du Sultan soutenus par trois cents pièces de canon tandis que deux cents galères tiennent le cours du Danube.

Les efforts de Hunyad sont secondés par les prédications enflammées du franciscain Jean Capistrano et tandis qu'une armée enthousiaste s'avance par terre, le chef Hongrois s'embarque, avec le reste de ses troupes, sur des galères qui remontent le cours du fleuve.

La flottille ottomane se porte à sa rencontre et engage avec lui un combat dans lequel les troupes hongroises accomplissent des prodiges de valeur. Les galères d'Hunyad arrivent devant Belgrad à temps pour favoriser l'entrée dans la place de son armée de terre. Le siège recommence terrible. Pendant quarante jours, les murs sont battus par l'artillerie turque. Enfin le 21 juillet 1456, Mahomet II tente l'assaut ; ses janissaires entrent dans la place dont ils se croient déjà maitres, mais devant eux se dresse une seconde enceinte que viennent de construire Serbes et Hongrois et les défenseurs de la ville, profitant du moment d'hésitation que produit dans l'élan des Turcs cette défense imprévue, opèrent soudain une sortie en masse, culbutant les soldats du Sultan et le blessant, lui-même, grièvement.

Mahomet II s'enfuit à Andrinople où il rallie les restes de son armée.

Hunyad et le moine Capistrano ne survécurent guère à leur triomphe. Ils avaient contracté, durant le siège de Belgrad, une maladie contagieuse produite par les misères et les privations et moururent peu après ainsi qu'un grand nombre de leurs compagnons.

Quant à Georges Brankovitch, rentré en possession de ses Etats, il expira dans sa capitale de Semendria, la veille de Noël de l'an 1457, âgé de 91 ans (1).

∴

Avant d'expirer, Georges Brankovitch désigna sa femme Irène, fille de l'Empereur Jean Paléologue, pour exercer l'autorité comme tutrice de ses fils : Etienne, Grégoire et

1. Coquelle, p. 141.—S'il fallait en croire Chopin, les choses se seraient passées différemment dans cette campagne et Georges y aurait pris parti pour les Turcs, ce qui répugne à la raison. Il serait mort des suites de blessures qu'il aurait reçues dans un engagement avec quelques chefs hongrois, parents de Hunyad. (*Provinces Danubiennes*, p. 269, col. 2). A quatre-vingt-onze ans ! Celà paraît peu probable.

Lazare; mais ce dernier, voulant occuper le trône à lui seul, chassa ses deux frères; l'un se réfugia à Constantinople, l'autre en Hongrie; quant à la reine régente, elle mourut bientôt et Lazare resta unique Desposte de Serbie.

Ce prince félon, dans le but de se concilier l'amitié de Mahomet II, lui offrit un tribut de vingt mille pièces d'or et se reconnut son vassal; mais il ne jouit pas longtemps du pouvoir et mourut en 1459 laissant le trône à sa veuve Hélène.

Cette princesse, dans un but assez difficile à définir et dans une forme encore moins précise, fit hommage de sa couronne au Pape, ce qui occasionna la révolte de son peuple qui déclara préférer un turban de mufti à un chapeau de cardinal et fit à son tour hommage de la Serbie au sultan. Les grands du royaume nommèrent en même temps pour despote, Abogevitch frère du Grand Vizir; mais la veuve de Lazare, indignée de voir un ottoman s'asseoir sur le trône de Serbie, le fit enlever par quelques dévoués compagnons et le livra au roi de Hongrie qui le fit mettre en prison.

Mahomet intervint alors en personne; à la tête d'une nombreuse armée, il s'empara de Semendria et déclara la Serbie réunie aux Etats ottomans sous son sceptre.

Ici cesse l'existence politique de la Serbie.

Nous avons déjà vu combien sujettes à erreurs sont les versions allemandes ,dans lesquelles certains auteurs ont puisé sans contrôle les récits sur lesquels ils ont établi l'histoire de la Serbie. Au sujet des évènements qui se passèrent entre les années 1457 et 1459 elles font une confusion telle que la plus sévère critique ne saurait y mettre de la clarté. Confondant Irène avec Hélène, elles attribuent à la veuve de Georges les actes de la veuve de Lazare duquel elles ne font pas mention.

∴

Bien que les Turcs fussent définitivement maîtres de la Serbie, le titre de Despote fut encore porté par plusieurs princes de l'ancienne famille régnante. Mais les actes de chacun d'eux ne seront plus que des faits détachés et ne constitueront plus un règne.

Des deux princes ses frères, que Lazare avait chassés de Serbie, l'un, Etienne, s'était refugié à Constantinople. Le Sultan le fit saisir et après lui avoir fait crever les yeux il l'expulsa de ses Etats. Etienne se rendit alors en Syrmie où se trouvaient de nombreux Serbes exilés. Ses partisans le saluèrent Despote de Serbie.

Etienne Brankovitch tenta alors d'entrer en négociations avec le Sultan pour obtenir qu'il lui rendît au moins une partie de la Vieille Serbie. Ses démarches n'aboutirent pas. Désespérant d'obtenir quelque résultat par ce moyen et voyant que le roi de Hongrie ne lui accorderait aucun aide pour tenter un coup de main, il se rendit en Albanie à la cour du prince Scanderberg qui l'accueillit courtoisement et lui donna en mariage sa belle-sœur Angelina (1) ou Angelique, fille d'André frère d'Ivan roi du Monténégro, de laquelle il eut deux fils que nous retrouverons plus tard.

Bien qu'aveugle, Etienne et quelques dévoués compagnons qui l'avaient suivi en Albanie prirent part à la campagne heureuse que mena Scanderberg contre les Ottomans de 1465 à sa mort survenue en 1467. Le Despote de Serbie mourut peu de temps après son vaillant allié. Georges son frère était mort également.

Mathias Corvin, roi de Hongrie, reconnut aux deux fils de Georges, Vouk et Paul Brankovitch le titre de Despotes dans la Syrmie et dans le Banat de Temeswar, les deux provinces dans lesquelles avaient émigré les Serbes qui n'avaient pas voulu accepter l'oppression ottomane.

1. Cette princesse est honorée comme une Sainte en Serbie et en Hongrie.

C'est ici le lieu de dire qu'un grand nombre de familles considérables, pour conserver leurs châteaux, leurs terres et leurs privilèges sur la terre serbe avaient renoncé à la foi de leurs pères et embrassé l'Islamisme. Pour les récompenser de cette conduite, le Sultan distribua à plusieurs de ces rénégats le titre et la charge de vizirs.

Quant à la partie du peuple serbe qui n'émigra pas elle préféra, plutôt que d'abjurer sa religion, s'imposer une vie de misère, et, se retirant dans la montagne, y vécut traquée sans trêve mais toujours indépendante formant la souche de ces Heïdukes intrépides qui conservaient avec un soin jaloux les antiques traditions de grandeur et d'héroïsme de leurs aïeux. Bien que ceux-ci n'aient point d'histoire à travers la longue période qui nous sépare de la fin du XVIIIe siècle, on peut dire que ce sont eux qui perpétuèrent la vieille Serbie et qui lui rendirent sa patrie libre.

En 1475, Mahomet II venait de faire fortifier la ville de Schabatz sur la Save. Le roi de Hongrie qui comprenait — peut-être un peu trop tard — que les Ottomans étaient de dangereux voisins, résolut de prendre cette forteresse. Paul et Vouk Brankovitch se réunirent à lui avec une armée peu nombreuse mais brave et bien entraînée et Schabatz, puis Belgrad tombèrent au pouvoir des Chrétiens (1476). Les Serbes s'étaient particulièrement distingués dans cette campagne. On les désignait sous le nom de Légion noire et Vouk fut surnommé le Dragon.

Les deux Despotes prirent part à quelques autres expéditions contre le croissant puis ils moururent sans laisser d'enfants, Paul en 1495, Vouk en 1497.

*
* *

Le titre de Despote revenait à Georges, fils aîné d'Etienne. Il le prit et fixa sa résidence à Kupinitz, dans le

Banat de Temeswar, auprès de sa mère sainte Angelina. Celle-ci étant morte en 1498, Georges II Brankovitch, qui se sentait une irrésistible vocation pour la vie monastique, abdiqua en faveur de son jeune frère Jean et se retira dans un couvent où il donna tant d'exemples de pieuses vertus qu'après sa mort il fut déclaré saint sous le nom d'évêque Maxime.

Jean mourut en 1503 sans que rien ait signalé son pouvoir éphémère; sa veuve, Hélène Iacksiceva prit alors le titre de *Despotisna* qu'elle conserva jusqu'à son décès en 1521 bien que, dès la mort de son époux le Knèze de Jolomie, Etienne Stilvanovik ait obtenu d'être reconnu comme Despote, mais avec, pour résidence Funftekirchen, centre d'une nouvelle colonie serbe. Etienne Stilvanovik mourut en 1515 et n'eut point de successeur.

En cette année 1515, la Turquie gouvernée par Soliman le Magnifique profita de ce que le Pouvoir venait de tomber en Hongrie aux mains de Louis II, le roi enfant, pour organiser une nombreuse armée qu'après bien des réflexions il envoya sur le Danube. Schabatz et Belgrad tombèrent en son pouvoir.

La campagne qui suivit et dans laquelle la légion noire serbe fit des prodiges de valeur, ainsi, du reste, que toute l'armée hongroise, fut un désastre complet pour l'armée chrétienne. Louis II y trouva la mort au combat de Mohaez; à peu près tous ses braves guerriers partagèrent son sort (1526).

Soliman marcha alors sur Bude dont il s'empara sans coup férir et la vie indépendante de la Hongrie se termina au milieu des convulsions qui suivirent cette catastrophe.

En 1526 Etienne Bérislaw se fit confirmer dans le titre de Despote; mais en même temps un aventurier se disant parent d'Angelina, prenait celui de Tzar de Serbie et par des excursions où il agissait plutôt en brigand qu'en prétendant, mettait le désordre dans le Banat de Temeswar et sur les confins de la vieille Serbie. La discorde

régnait alors entre le roi de Hongrie et l'Empereur d'Autriche Ferdinand 1er et celui-ci pour déplaire et au besoin causer des désagréments à Jean 1er reconnut Jean Crinovik dans le titre qu'il avait usurpé. Il en résulta des combats entre les bandes de l'aventurier les Valaques, les Roumains et les Transylvains, combats dans lesquels périt Jean Crinovik (1528).

Quelques années plus tard avait lieu entre l'empereur d'Autriche et le Sultan le partage de la Hongrie, et les Serbes qui avaient cru fuir la domination ottomane en passant le Danube, tombèrent dans le lot de Soliman (1539).

Le Despote de Serbie était, de 1561 à 1563, un petit neveu de Vouk surnommé le Dragon. Il eut pour successeur son frère Georges Lazare Brankovitch qui prit part aux nombreux et héroïques combats que soutinrent les chrétiens contre les Turcs (1) jusqu'à ce qu'en 1568 Maximilien d'Autriche abandonnât au Sultan toutes les conquêtes qu'il avait faites en Hongrie. Les Serbes devenaient sujets autrichiens et par le traité de Bruk-sur-la-Mur l'empereur cédait aux colons serbes la garde et la défense des territoires qui furent désignés sous le nom de *confins militaires*.

La bataille de Lépante gagnée sur les Turcs en 1571 procura quelques années de paix mais la guerre se ralluma en 1592 et l'armée d'Amurah III fut battue par les Autrichiens et les Hongrois sous les murs de Sisck.

En 1595 les mêmes troupes, après un brillant assaut, s'emparèrent de Gran, mais l'année suivante, Mahomet III qui venait de succéder à Amurah prit le commandement d'une armée de 200.000 hommes et malgré la conduite héroïque des chrétiens parmi lesquels se distinguaient tou-

1. En 1563, le Serbe Mathias Bakié s'ensevelit avec ses compagnons sous les murs de la forteresse de Krupa plutôt que de la rendre aux Turcs.

jours les Serbes, le désastre fut complet. L'armée de l'Empereur perdait cinquante mille hommes dans le combat de Keretz (1596).

Georges Lazare ne survécut pas à cet échec. Son neveu Abraham lui succéda dans le titre de Despote et continua dans l'armée de l'Empereur, à combattre le Turc, jusqu'à ce que le traité de Silvatoorok suspendit les hostilités(1606).

A partir de cette époque, les colonies serbes, bien qu'elles gardassent leurs coutumes, leur religion orthodoxe et leur gouvernement local, firent partie définitivement de l'Empire d'Autriche et partagèrent sa bonne ou mauvaise fortune dans la paix comme dans la guerre. Leur histoire est intimement liée avec celle de l'empire ; mais nous avons au moins la satisfaction de constater que les Empereurs utilisèrent toujours les services de la *légion serbe* et qu'elle fut au premier rang dans toutes les campagnes. C'était rendre à sa bravoure l'hommage qu'elle méritait.

Pendant ce temps, dans la Serbie proprement dite, la domination turque s'exerçait dans toute sa rigueur : « Chaque année, l'armée ottomane traversait ces provinces « pour aller guerroyer en Hongrie, ce qui rendait impos- « sible toute résistance partielle. La population agricole « du territoire de Belgrade était tenue de se rendre à « Constantinople pour y faire les foins du Sultan, service « qui avait tout le caractère d'une corvée féodale. Les « terres étaient partagées entre les spahis, qui avaient « droit sur le travail des habitants et même sur leurs per- « sonnes et sur leurs propriétés. Il était défendu aux « Serbes de porter des armes (1). Tous les cinq ans on

1. Non seulement les Turcs défendaient aux Serbes de porter d'autres armes que des bâtons, mais ils leur interdisaient l'exercice des professions qui se rattachent à l'art militaire ; même le ferrage des chevaux de guerre. Dans le livre des commandements du Sultan il était dit que les giaours doivent porter un vêtement qui les fasse reconnaître ; leurs demeures ne doivent pas être

« prélevait chez eux le tribut des jeunes garçons, mesure « odieuse qui atteignait la fleur de la population, et qui en « forçant cette jeunesse à servir le Sultan, en faisait à la « fois des instruments et des victimes (Ranke) ».

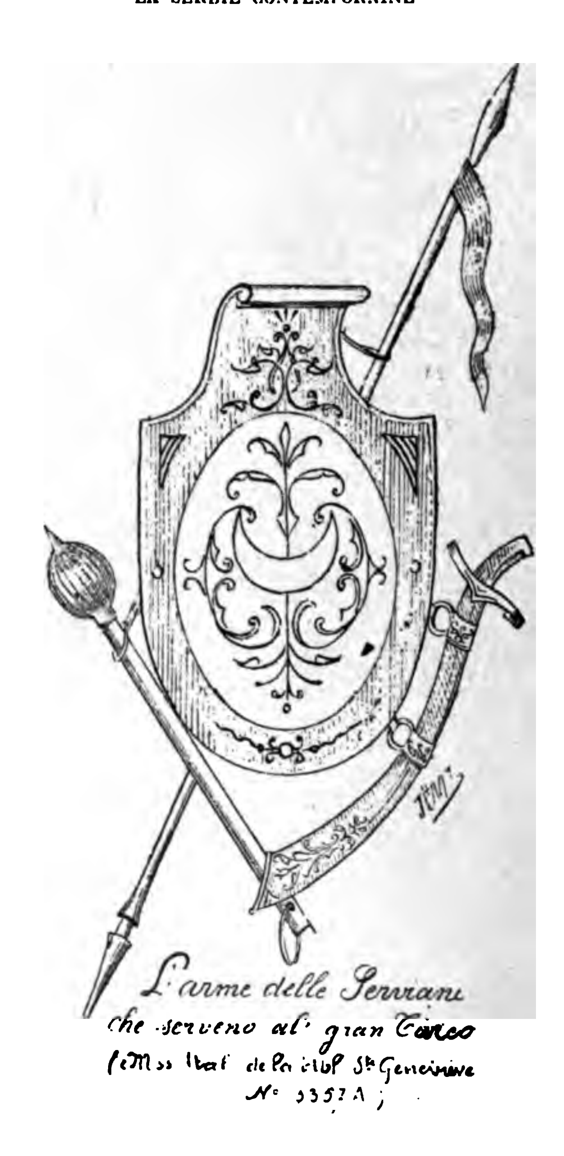
L'armement des Serbes qui servaient ainsi chez les Turcs consistait en une lance long emmanchée et ornée d'une flamme verte, une massue en fer, un yatagan et un bouclier d'acier sur lequel étaient dessinées de fines arabesques au milieu desquelles se détachait le croissant.

Nous avons dessiné ces armes d'après un manuscrit italien qui existe à la Bibliothèque Sainte Geneviève sous la cote 3357 A (1) ; elles y figurent à la page intitulée : *L'arme delli Serviani che serveno al'gran Turco.*

plus somptueuses que celles des mulsumans ; la monture du cheval et du dromadaire leur est interdite.

Le Serbe n'osait paraitre dans une ville autrement qu'à pied ; si quelque Turc réclamait de lui un service quelconque, il était tenu d'obéir ; s'il rencontrait un musulman sur la route, il devait s'arrêter et lui céder le pas.

1. Ce livre porte pour titre : « L'arme de popoli della Europa del quali non effato menzione nel catologuo dei manoscritti ita liani de M. abbate Marsand ».



che serveno al gran Turco
(Mss Ital. de la Bibl. Ste Geneviève
N° 3357 A)

Nous ne saurions énumérer toutes les vexations qu'eurent à subir les Serbes que l'amour du sol natal retint en deçà du Danube. Le Koran est plein de prescriptions qui ont pour but de rendre intolérable son joug. En voici une : « *Opprime l'infidèle jusqu'à ce qu'il s'humilie et paie la taxe* » ; et une autre : « *Toute terre appartient au Khalife qui est l'ombre et le vicaire de Dieu sur la terre* ».

En vertu du premier de ces prétextes, le Sultan frappe d'une capitation arbitraire tous les individus mâles depuis l'âge de six ans jusqu'à leur mort ; puis le pacha réclame de chaque homme valide cent journées de travail par an ; puis les janissaires prélèvent un impôt sur le commerce ; enfin l'évêque, imposé par le Sultan, prélève à son tour sur chaque habitation l'impôt du feu ou de cheminée.

En vertu du second texte le Sultan est le propriétaire du domaine tandis que le propriétaire n'en est qu'usufruitier et peut se le voir enlever pour être donné à un guerrier sous forme de fief, en récompense d'un fait d'armes.

Il fallait à la race qui subissait cette oppression une vigueur extraordinaire pour qu'elle ne tombât pas dans l'abrutissement ; mais elle conservait, au moins au fond du cœur de ses popes, une foi vive dans l'avenir et cette foi sauva la race Serbe de Serbie d'une ruine complète.

Abraham Brankovitch mourut en 1630 et ne fut point remplacé comme Despote. Ce n'est que trente-cinq ans plus tard, en 1665, qu'un descendant des Brankovitch, Simon évêque d'Alba Julia demanda à l'Empereur d'Autriche de rétablir cette dignité en faveur de son frère Georges alors à Andrinople. L'Empereur posa pour condition l'émigration de la colonie Serbe du Banat de Temeswar. Un ambassadeur fut envoyé à Georges qui accepta la condition. Son frère le sacra Despote sur le champ et l'envoyé de l'Empereur le reconnut dans cette dignité au nom de son maître (28 septembre 1665).

Mais hélas qu'était cette dignité ? Pour se soustraire

aux Turcs et être cependant à proximité de ses Etats durant vingt années le Despote erra tantôt en Russie, tantôt en Transylvanie et tantôt en Valachie. Il était dans ce dernier pays quand mourut son frère Simon (1685).

Lorsque les Turcs de Kara Mustapha vinrent mettre le siège devant Vienne, les Serbes se joignirent à Jean Sobieski et partagèrent la gloire du sauveteur. Puis ils suivirent le duc de Lorraine dans la campagne de 1685 à 1687 et enfin prirent une part glorieuse à la bataille de Skigonie et à la reprise de Neuhœsel sur les Turcs.

Après cette dernière victoire, Georges III, acclamé par l'armée fut créé Baron puis Comte de l'Empire par l'Empereur qui le confirma lui-même solennellement dans son pouvoir.

Le duc de Lorraine continua sa marche encouragé par de nouveaux succès. Les Serbes étaient de plus en plus enthousiastes tandis qu'ils s'approchaient davantage de leur patrie et lorsqu'après la prise de Belgrad par l'Electeur de Bavière (1688) ils pénétrèrent en Serbie sous le commandement en chef de Louis de Bade, ce fut de la frénésie qui s'empara d'eux. Ils se surpassèrent aux batailles de Nich et de Viddin et eurent la joie de voir la Serbie tout entière évacuée par les Ottomans.

L'armée Serbe s'était accrue d'un grand nombre d'heïdukes de la montagne. L'Empereur Léopold prit ombrage de son importance et dans son âme perverse, il se repentit de la protection qu'il leur avait donnée et résolut de se venger des bons et loyaux services qu'ils lui avaient rendus. Il fit mander à Kladovo le Despote Georges III, le fit arrêter puis mener en Bohême où il fut jeté en prison et traité comme un malfaiteur (1689).

Cette action indigne ne porta pas chance à Léopold, car l'année suivante (1690) les Ottomans reprenaient la Serbie et la Bosnie.

Les Serbes, appelés aux conditions acceptées par leur

Despote Georges III n'auraient évidemment pas consenti à les accepter et à abandonner le Banat de Temeswar pour aller habiter les districts qui entourent la ville de Bude et une partie de la Slavonie si, pour les y décider, l'Empereur ne leur eût concédé leur autonomie et renouvelé tous leurs anciens privilèges ainsi qu'une entière indépendance religieuse et l'affranchissement de tout impôt.

La liberté de conscience était, de tous leurs privilèges, celui auquel les Serbes tenaient le plus.

Au nombre de trente-sept mille familles, ils émigrèrent donc sous la conduite du patriarche Arsène Cernojevik, mais malgré cette soumission et les services qu'ils rendirent à l'Empire pendant la campagne qui suivit, ils ne purent obtenir l'élargissement du malheureux Georges III. Toutefois Léopold les autorisa à élire un voïwode et leurs suffrages se portèrent sur Jean Monasterli.

La conduite des Serbes commandés par leur voïwode pendant la campagne de 1697 arracha au Prince Eugène ce témoignage de leur valeur : « Les meilleurs éclaireurs « de l'armée impériale, sa cavalerie la plus légère, les « défenseurs les plus sûrs des places conquises sont les « Serbes ».

Lors de la paix de Carlowitz, les Serbes furent complètement sacrifiés aux intérêts de l'Autriche : la Serbie resta aux mains des infidèles.

Georges III mourut dans la forteresse d'Œger en Bohème en l'année 1711. Durant ses vingt-huit ans de captivité, il avait écrit une histoire de la Serbie et composé sa propre biographie.

Avec lui s'éteignit la race des Brankovitch qui avait exercé l'autorité avec des interruptions et des alternatives diverses depuis l'année 1427.

Avec lui, aussi, se produisait cette solution de continuité de près d'un siècle dans la chaine des chefs serbes dont le prochain anneau sera Kara Georges au dix-neuvième siècle. Durant ce long interim, le seul pouvoir qui paraîtra

s'exercer sur les Serbes sera celui des Patriarches et métropolites dont la mission consistera à maintenir l'obéissance au milieu de ces colons auxquels on n'épargnait pas les avanies.

CHAPITRE VII

KARA GEORGES.

L'avènement de Marie-Thérèse au trône d'Autriche (1740) augmenta la misère des Serbes. On leur retira, une à une, toutes les prérogatives dont ils jouissaient. Leur situation devint tellement intolérable qu'ils résolurent de changer encore de patrie et d'accepter l'hospitalité que leur offraient leurs frères slaves de Russie dont l'impératrice Elisabeth mettait à leur disposition de vastes et fertiles territoires situés sur la rive droite du Dniéper.

Cent mille Serbes, sous la conduite de Hrvat et Tokolitz passèrent en Russie où ils fondèrent plusieurs établissements auxquels ils donnèrent les noms des cités serbes; mais leur ville principale était Bachment. Quelques Serbes des Montagnes Noires vinrent les rejoindre et Hrvat put former une petite armée Serbe pour combattre les Turcs.

Joseph II qui se présentait comme un philosophe philanthrope fut acclamé par les Serbes comme un libérateur (1780) et leur poète Obradovitch lui exprimait ainsi les espérances que le peuple tout entier fondait sur ses sentiments.

« Noble souverain, tu tourneras ta figure vers la mal-
« heureuse Serbie chère à tes ancêtres. Gloire du Monde,
« tu rendras aux Serbes leurs antiques héros, leur vieille
« patrie ».

D'accord avec l'Impératrice Catherine de Russie, l'Empereur d'Autriche résolut d'expulser définitivement les Turcs

de la péninsule Balkanique (1788). Il s'agissait, non plus d'une campagne pour le redressement d'un grief particulier, mais de la destruction de l'Empire Turc pour venger l'humanité de ces barbares.

Les Grecs mirent une flotte au service de cette croisade et une armée de 200.000 hommes, commandée par le général Laudon, descendit le Danube, prit Belgrad, puis Schabatz et enfin la Bosnie (septembre 1789).

Dans cette campagne où l'Empereur Joseph avait eu l'heureuse idée de former un corps de volontaires slaves, les Serbes prirent sous le commandement du colonel Mihajevitch une part active et glorieuse. Ces auxiliaires furent d'un grand secours particulièrement sur le sol serbe. Après la prise de Belgrad, ils prirent position entre Iagodina et Kioupri et s'ouvrirent un passage jusqu'à la ville de Karanovitz par des chemins où jamais armée n'avait pénétré.

Les Serbes accouraient sous les drapeaux de Joseph II et se signalaient par un irrésistible entraînement. Leur colonel, Mihahjevitch pénétra dans l'ancienne Serbie ; son armée s'augmenta alors des Heïdukes, prit successivement Koranowatz et Kruschevatz et rejeta les Ottomans dans la Macédoine (janvier 1790). Les églises dont les Turcs avaient fait des écuries furent purifiées et retentirent d'actions de grâces.

La mort surprit Joseph au milieu de ses triomphes. Léopold II qui lui succéda voulut reprendre ses projets, mais la politique des cabinets européens ne voyait pas d'un bon œil les succès de l'Autriche et les cours des grandes nations commençaient déjà à se concerter en vue d'arrêter son mouvement, lorsque éclata la Révolution française qui, dès le début, parut menaçante pour l'existence des monarchies. Dans la prévision d'un danger commun, les souverains accueillaient sans discernement toutes les mesures conservatrices et renvoyaient à des temps plus opportuns tout plan de remaniement politique.

C'est dans cet état d'âme que fut signée la paix de Sis-

tova qui rendait aux Turcs la Serbie à la seule condition que les raïahs qui auraient servi contre les Turcs ne seraient pas inquiétés (1791).

Obligés de rendre leurs forteresses, « les Serbes en sor-
« tirent rangés en bataille et dans un si bel ordre que les
« commissaires ottomans désignés pour prendre posses-
« sion de ces places en témoignèrent leur surprise. On
« rapporte qu'un d'eux s'écria en s'adressant à des chefs
« autrichiens : « Voisins, qu'avez-vous fait de nos raïahs ?
« (Ranke) ».

Les Serbes comprirent qu'ils n'avaient plus rien à attendre que de leurs propres forces et prirent l'héroïque résolution de ne devoir leur indépendance qu'à eux seuls. Avec ceux qui s'étant obtinés à rester sur le sol de la patrie, dans la vieille Serbie et qui décidés à demeurer pauvres mais libres n'étaient plus considérérés que comme des Heïdukes, se trouvaient désormais réunis les anciens colons hongrois qui, avec les armées autrichiennes, étaient rentrés dans le pays. Dès lors commença la sourde effervescence présage d'un soulèvement général.

Celui-ci se produisit enfin et eut pour cause immédiate le massacre par les Janissaires d'un grand nombre des notables et de popes accusés de maintenir l'esprit de révolte parmi le peuple (1). L'archimandrite Rouvim était du nombre des victimes.

« Alors sortit du sein de la nation un homme digne d'être
« mis au rang des héros les plus illustres de tous les temps
« et destiné par sa bravoure, sa force d'âme et son habileté,

1. Chopin fait, d'après Ranke, le récit des préludes de cette exécution et des dissensions intestines qui divisaient les fonctionnaires turcs chargés de l'occupation de la Serbie, dissensions dans lesquelles les Serbes étaient toujours les boucs émissaires sur lesquels retombaient les conséquences de compétitions acharnées. Nous ne pouvons transcrire ce récit, quelqu'instructif qu'il soit, il allongerait par trop ce chapitre.

« à jouer un rôle prépondérant dans l'histoire de la Serbie « contemporaine.

« Son passé glorieux, ses sentiments bien connus, son « héroïque conduite pendant la campagne de 1788 dési- « gnaient Georges Petrovitch surnommé Kara Georges (ou « Georges le Noir) à la vengeance des Janissaires. Aban- « donnant son village, le patriote serbe, traqué par les « oppresseurs, put leur échapper et fuir dans les massifs « montagneux, couverts d'impénétrables forêts de la Chou- « madia (1) ».

Georges Petrovitch (Czrni ou le Noir) était né vers 1770 à Vischvtzi, village du district de Kraguïewatz. Son père Petroni était un paysan. Dans sa première jeunesse, il vint s'établir près du mont Topolo, dans le haut pays. En 1787, lorsque les premiers troubles agitèrent la Serbie, il y prit une part qui décida de son sort (2). « Décidé à fuir et ne « voulant pas laisser son père à la merci des Turcs, il l'em- « mena ainsi que tout ce qu'il lui fut possible de prendre « avec lui. Il se dirigea vers la Save, mais plus il s'appro- « chait de cette rivière, plus son père, ou, selon d'autres « son beau-père, témoignait de craintes. Celui-ci, comme « tant d'autres, aurait mieux aimé faire sa soumission et il « ne cessait d'engager Georges à retourner à leur demeure. « Déjà la Save était devant leurs yeux lorsque le vieillard « renouvela ses instances : « Humilions-nous, disait-il, et « nous obtiendrons notre grâce ; ne va pas en Allemagne, « mon fils, ne t'exile pas. Pour moi, je suis décidé à res- « ter »... « Quoi ! répondit Georges, je vivrais pour te voir

1. Coquelle. Cf. p. 191.

2. Il avait, du reste, déjà quelques pécadilles à se reprocher. On raconte qu'un Turc ayant ordonné à un enfant de sortir du chemin s'il ne voulait pas avoir la cervelle brûlée; Kara Georges tua le Musulman sur place d'un coup de feu. Il est probable que dans cette circonstance son emportement naturel était surtout excité par sa haine contre l'oppresseur.

« expirer dans les tortures. Je préfère te tuer de ma « main ! ». A ces mots, il déchargea son pistolet sur Petroni « et ordonna à un de ses compagnons d'achever le vieillard, « puis il donna tout son bétail à des paysans pour qu'ils lui « fissent des funérailles et il passa la Save.

« Ce crime, qui porte le cachet d'une énergie sauvage, « plaça Kara Georges hors des voies ordinaires. Il retourna « plus tard dans son district avec le grade de sergent et « servit dans le corps des volontaires ; mais là, croyant « avoir à se plaindre d'un passe-droit, il se fit heïduke et « se retira dans les montagnes. Cependant on parvint à le « réconcilier avec son colonel Mikhaliévitch ; il parvint « avec lui en Autriche et obtint l'emploi d'inspecteur des « forêts du monastère de Krouschedol. Cependant une telle « existence ne pouvait convenir longtemps à un homme de « ce caractère : il retourna au service n'ayant plus rien à « craindre sous Hadji-Mustapha et depuis cette époque, il « se livra au commerce qui l'enrichit. Les persécutions des « Dahis le jetèrent dans l'insurrection où il était appelé à « jouer un rôle si considérable.

« Kara Georges ne pouvait être comparé à personne. Il « restait quelquefois des jours entiers sans prononcer une « parole et rongeant ses ongles. Souvent, lorsqu'on lui par- « lait, il détournait la tête sans daigner répondre. Le vin « lui déliait la langue et dans ses accès de bonne humeur « on l'a vu conduire une ronde serbe (Kolo) ».

Voici, d'après un autre auteur, le rev. George Kroli ou Croly, un portrait remarquable de Kara Georges et une appréciation juste de son caractère.

« L'aspect de Kara Georges frappait par sa singularité. « Ses formes fortement prononcées dépassaient les propor- « tions moyennes. Sa taille était élevée ; mais sa figure « allongée outre mesure, ses yeux creux et son front plein « de fierté, que ceignait comme un turban une tresse de « ses cheveux noirs, l'auraient fait prendre pour un asia- « tique.

« Cet homme était une de ces créations hardies, nées « d'une nature sauvage et des troubles civils, qui unissent « à un courage indomptable et à un corps de fer des talents « qu'ils ne doivent qu'à eux-mêmes et une moralité dou- « teuse. Le propre de la civilisation est de mettre tous les « esprits sous le même niveau ; mais la barbarie, au milieu « de ses scènes désolées nous montre dans sa grandeur « sauvage les contrastes les plus prononcés, et à côté de « mille détails petits et avortés, des exceptions gigantes- « ques, efforts puissants d'une fertilité vierge ».

⁂

Georges avait pris la fuite au moment où l'on s'apprêtait à le saisir ; il s'occupait à rassembler un troupeau de porcs qu'il avait l'intention d'aller vendre en Autriche. Cette profession était honorée dans le pays en raison des bénéfices qu'elle procurait. Il passait pour un des hommes les plus résolus du pays et sa richesse ajoutait à la considération dont il jouissait.

Dans la Choumadia, Georges trouva Katisch, habile dans le métier des armes et dont on louait autant l'éloquence naturelle que la bravoure jointe à une grande prudence. Il trouva également Vasso dont le zèle se trouvait redoublé par son désir de venger le meurtre de son frère Marco Tscharapitsch (1) et Veliko et Glavasch et beaucoup d'autres chefs de petites bandes tous animés de l'ardent désir de conquérir à tout prix leur indépendance.

Autour de ce noyau se groupèrent rapidement tous ceux, hommes, vieillards et jeunes gens, capables de tenir un fusil et dans la Choumadia chaque arbre devint un soldat.

Le premier acte de la rebellion fut l'attaque de Sibnitza ;

1. On raconte que son frère en mourant lui avait fait promettre de le venger.

la révolte contre les Pachas s'étendit comme une traînée de poudre d'un bout à l'autre de la Serbie : à l'ouest le Knèze Milinko se mit à la tête de l'insurrection ; à l'est, ce furent le pope Lucas Lazarivitch, le Knèze Jacob Nénadovitch et l'heïduke Kurtschia si adroit tireur que, dit-on, sa balle ne manqua jamais le but.

En peu de jours les Turcs furent chassés de tous les villages puis de tous les palankas (petites villes non fortifiées) et obligés de s'enfuir dans les citadelles où ils se fortifièrent contres les rahias opprimés de la veille.

C'est alors que les Serbes tinrent une assemblée en vue de se donner un chef pour les conduire dans les combats, les soutenir dans le découragement et, au besoin, traiter avec les Turcs.

Nul n'en voulait assumer la dangereuse responsabilité. Pressé de l'accepter Kara Georges répondit : Je suis loyal et simple mais je suis violent et je ne sais pas gouverner ». « Tant mieux, répondit-on, il nous faut un chef énergique et les Kneizes vous donneront des conseils lorsque vous en aurez besoin ».

Le pouvoir fut remis à Georges qui fit graver sur son cachet : *Commandant des Serbes*, et ce ne fut que plus tard après la glorieuse bataille de Slivenza qu'il prit le titre de *Chef suprême*.

Nous ne suivrons pas cette armée de héros à travers toutes les péripéties de la guerre de partisans qui aboutit à l'occupation triomphale de Belgrad (juin 1804). Qu'il nous suffise de dire que les Serbes se montrèrent dignes de leurs aïeux des beaux temps de Douchan.

Dès les premiers mois de 1805 une ambassade envoyée auprès d'Alexandre Ier rapportait aux Serbes des témoignages d'affection et des promesses d'aide qui leur donnèrent un nouvel élan d'enthousiasme ; malheureusement le secours de la Russie ne devait pas arriver, Napoléon Ier

marchait sur l'Autriche et le Tzar volait au secours de sa voisine.

Le Sultan comprit que les Serbes ne devaient plus espérer qu'en Dieu et en leurs armes. Il chargea les chefs de ses armées bosniaque, albanaise et rouméliote de les châtier et d'obtenir par la force leur entière soumission.

Avec une précision qui donne haute idée de ses connaissances de tacticien, Kara Georges prit ses dispositions pour soutenir ce choc. Au premier engagement l'armée bosniaque subit une défaite complète. Son chef ainsi qu'une grande partie de ses soldats tombèrent sous les coups des Serbes.

Ce début donna à Kara Georges une idée de la valeur des forces dont il avait le commandement. Il savait bien que beaucoup des chefs qu'il avait sous ses ordres ayant servi dans les rangs des officiers autrichiens possédaient de sérieuses connaissances dans l'art de la guerre et savaient les appliquer mais il ne prévoyait pas encore de quelle utilité lui seraient ceux qui n'avaient pas quitté le sol de l'ancienne Serbie.

Or, durant la longue période de leur servitude, l'activité de ceux-ci avait dû se porter sur les travaux des champs et sur le commerce du bétail et des denrées ; ils connaissaient donc parfaitement toutes les ressources du pays ; leurs approvisionnements se trouvaient dans des lieux sûrs, et ceux qui avaient pu faire quelques économies les employaient à acheter des munitions et des armes ; ces avantages matériels et la connaissance des localités leur donnaient déjà une supériorité incontestable sur un ennemi qui était obligé de trainer ses subsistances après lui et de s'affaiblir en avançant, par l'occupation de points stratégiques et les fortes escortes que nécessitaient les convois.

Les Serbes ont en outre, à un degré remarquable, la faculté de se plier à tout et de trouver des expédients dans les circonstances les plus désespérées, tandis que le Turc, aux prises avec la mauvaise fortune met tout son courage

dans la résignation. L'instinct guerrier et le patriotisme étaient les deux vertus qui liaient le faisceau de toutes les aptitudes de ce peuple. Non seulement la guerre ne l'étonnait plus, mais il l'aimait parce qu'il lui devait sa régénération et qu'il avait le pressentiment qu'elle aurait pour lui une heureuse issue. Le maniement des armes, les marches savantes et les évolutions lui étaient devenus familiers.

Les compagnies étaient formées par les villages, les bataillons par les nahies, les armées par les districts ; chacun combattait sous les yeux d'un parent ou d'un voisin ; le lâche n'aurait eu que la ressource de déserter et il eût été montré au doigt par les enfants et les femmes. L'organisation du service était simple, le même devoir obligeait tous les citoyens également. Tout Serbe était soldat. Le peuple ne recevait et ne demandait aucune paye. Chaque citoyen apportait ses armes et arrivait tout équipé. Les femmes se chargeaient de leur porter des vivres. Les paysans qui n'avaient point à faire de service extérieur conduisaient les convois à dos de mulet, soit que la guerre se fît dans le voisinage ou sur quelque point éloigné.

Les Serbes n'ignoraient aucun qu'il y allait non seulement de leur liberté mais de leur existence ; vaincus, ils devaient s'attendre aux dernières violences d'un orgueil blessé et d'une haine féroce.

Tels étaient les hommes de Kara Georges. Comme les Vendéens que Napoléon Ier appela une armée de géants, comme les Carlistes d'Espagne, comme les Boërs du Transvaal, ce n'étaient pas des mercenaires, ce n'étaient même pas des soldats, c'étaient des lions par le courage et des martyrs par les convictions.

Et cependant les généralissimes turcs considérèrent au début de la guerre, comme au-dessous d'eux d'entrer en personnes en campagne contre un ennemi auquel leur loi ne permettait pas de porter les armes et ils en confièrent le soin à des Pachas. L'écrasement, l'anéantissement de

l'armée de Kulin Kapetan leur montra leur erreur.

Mais les Musulmans avaient des réserves. L'armée de Bosnie rapidement reconstituée sur le pied de 30.000 hommes se retrouva bientôt en présence de la petite armée qui venait de subir si vaillamment ce premier choc. Son général Jacob Nenadovitch auquel Kara Georges avait confié la rive droite de la Drina eut un moment de peur et voulut négocier avec le chef turc Kulin Kapetan. Cette faiblesse lui enleva la confiance de ses troupes qui se dispersèrent (1) et l'armée turque avança sans obstacle jusque devant Belgrad où elle rencontra *le Chef suprême* des Serbes qui, avec une simple poignée de braves lui inflige plusieurs défaites et la rejette sur les rives de la Save, dans les environs de Schabatz.

Cependant une grande bataille est devenue imminente. Kara Georges l'a prévu et s'entoure de 7000 fantassins, de 2000 cavaliers et de quelques canons. Le 4 août 1806 l'infanterie ottomane tout entière se présente devant les Serbes qui la laissent approcher jusqu'au pied de leurs retranchements, puis tout à coup la saluent d'une meurtrière décharge de mitraille qui l'arrête interdite.

Profitant de ce moment d'hésitation Kara Georges, un drapeau à la main, se précipite avec sa réserve sur l'infanterie bosniaque et tandis qu'il la harcèle par devant, sa cavalerie qui l'attaque à revers sur les flancs décide de sa déroute. De nombreux fuyards se noyèrent en traversant la Drina. Le camp et toutes les munitions des Turcs tombèrent aux mains de Kara Georges.

« Telle fut la bataille de Mischar ; neuf mille Serbes « avaient battu trente mille des meilleures troupes de la

1. Jacob Nenadovitch racheta plus tard ce moment de défaillance qu'excuse bien l'indiscipline des troupes qu'il commandait. Les heidukes braves jusqu'à la témérité étaient très bons pour faire la guerre de guérillas mais leur chef savait qu'en bataille rangée ils manquaient de la patience qui décide du succès.

« Porte. Les jours glorieux de l'ancienne Serbie étaient « revenus ».

Mais une armée de quarante mille Turcs menaçait la frontière de Bulgarie. Dobrinjatz la maintenait en respect mais n'osait risquer un combat général. Kara Georges vole à son secours et Ibrahim, Pacha de Scutari, frappé de crainte, repasse en Bulgarie et demande une trêve. Des conférences ont lieu à Semendria pour en étudier les conditions et les négociations étaient près d'aboutir lorsqu'arrive de Constantinople l'ordre de reprendre les hostilités (octobre 1806).

Deux mois plus tard Belgrad tombait de nouveau, aux mains des Serbes et l'enthousiasme de ceux-ci, entretenu par le succès de leurs armes, les soutenait dans les fatigues d'une longue campagne. La prise de la ville d'Oujitzé en juin 1807 acheva la conquête de la basse Serbie.

C'est devant cette place que Milan Obrenovitch fit ses premières actions d'éclat et qu'il reçut une blessure grave. Le futur fondateur de la dynastie royale serbe, le héros destiné à jouer un si grand rôle dans les évènements de la Péninsule sous le nom de Milosch, était issu de la race fière des Heïdukes qui ne voulurent jamais courber le front sous la domination ottomane. Il était Knèze (ou kneize) de Rudnik et fils du Knèze Obren, grand éleveur de troupeaux, riche et considéré dans son pays.

***

Les compétitions entre Janissaires et Spahis, les dissensions entre Pachas, compétitions et dissensions que le Sultan favorisait comme un élément indispensable à sa politique n'avaient pas été d'un faible secours au progrès rapide de l'insurrection serbe. Malheureusement les Serbes ne surent point en tirer une utile leçon pour eux-mêmes

et des rivalités et des jalousies entre leurs chefs nuisirent souvent à leurs succès.

Nous ne saurions entreprendre de faire ici l'histoire détaillée de toute la guerre d'indépendance et des luttes intestines qui souvent en ternirent la gloire. Tous les épisodes de cette lutte n'eurent pas une issue également heureuse, cependant, en somme, l'insurrection triompha dans tout ce qui était d'une importance réelle et contre toute probabilité.

Pendant la trêve qui suivit les évènements que nous venons de rapporter, Kara-Georges qui, nous l'avons vu, n'avait pas la prétention de savoir gouverner un peuple, mit à profit les lumières de Philippovitch, Serbe de Hongrie passé en Russie en 1750, docteur en droit de l'Université de Charkow, très versé dans l'économie politique et la législation. Le *Chef suprême* le pria de doter son pays d'organes propres à en rendre le gouvernement facile ; car les institutions que les Turcs avaient laissées aux Serbes, moins comme des concessions équitables que dans le but de les opprimer plus facilement, ne pouvaient plus suffire dans l'état d'émancipation. L'autorité des knièzes et des juges était méconnue depuis que des chefs militaires avaient conduit le peuple à la victoire. Les voïwodes partageaient à peu près la direction de la vie publique avec les officiers qu'eux-mêmes avaient choisis.

En 1805 la *skoupschtschina*, qui n'avait jamais disparu, décida la tenue d'une cour civile représentant le peuple serbe sous le nom de Soviet (Sénat ou Conseil) composée de douze membres (représentant chacun un district). Ces fonctionnaires recevaient sur le trésor public des appointements qui, ajoutés à des produits en nature, leur permettaient de maintenir leur rang. La maison où résidait le Sovietnik (membre du conseil) était la propriété du district et tous les habitants de cette circonscription avaient le droit d'y être logés lorsqu'ils se rendaient à la ville. Philippovitch fut nommé secrétaire de cette institution et

en dirigea la marche. Quant à l'assemblée annuelle (skoupschtschina) des seigneurs, elle fut maintenue.

Le nouveau Sénat appela d'Autriche un grand nombre de Serbes tout heureux de voir le pays de leurs ancêtres. Avec leur concours on organisa, comme complément des tribunaux de villages dont les jugements étaient rendus par les kmêtes, des cours de justice.

Jusqu'alors l'enseignement n'avait été donné que dans des écoles plutôt destinées à former des clercs ; on créa une école dans tous les chefs-lieux de district et Belgrad fut dotée d'une école d'enseignement supérieur. On réglementa l'assiette des impôts et on organisa l'administration des finances dont la plus grande partie devait servir à l'entretien d'une armée permanente.

Kara Georges demeura naturellement investi du pouvoir exécutif et eut fort à faire pour concilier les Hospodars (chefs militaires) avec les nouvelles institutions.

Jusqu'à la mort de Philippovitch le parti militaire vécut en harmonie à peu près complète avec l'élément civil, mais après son décès prématuré Ivan Gougevitch qui le remplaça comme secrétaire du Soviet et Mladen Milanovitch devinrent les chefs d'un parti civil opposé à celui des Hospodars, d'où naquirent des froissements d'amour-propre et des rivalités funestes pour l'Etat.

*
* *

Terminons ici, d'après les écrits que nous ont laissés ses contemperains, le portrait de Kara Georges, l'un des hommes les plus extraordinaires qu'ait produit le dix-huitième siècle qui cependant en fut prodigue.

Le chef suprême des Serbes méprisait l'éclat et le luxe. « Dans les jours de sa plus grande puissance, il portait le « même pantalon bleu, la même pelisse usée et son bonnet « noir que sa taille élevée faisait distinguer de loin dans les « combats. Pendant qu'il exerçait une autorité princière,

« sa fille, comme les simples villageoises, allait puiser de « l'eau à la fontaine. Cependant, chose extraordinaire, il « n'était pas insensible à l'attrait de l'or.

« A Topolo, on aurait pu le prendre pour un simple « paysan. Assisté de ses soldats, il éclaircissait les arbres « de la forêt ou détournait quelque ruisseau pour alimen- « ter un moulin. Ensuite, il allait pêcher avec ses gens. Il « cultivait et labourait la terre.

« C'était devant l'ennemi que se révélait en lui l'homme « de guerre. Quand les Serbes le voyaient arriver suivi de « ses *momkis*, ils reprenaient courage. Sa stature haute « et mince, ses épaules larges, son visage partagé par une « forte cicatrice, ses yeux enfoncés et étincelants l'avaient « bientôt fait connaître. Il descendait de cheval pour com- « battre, et quoi qu'une blessure qu'il avait reçue comme « heiduke lui otât l'usage de la main droite, il n'en maniait « pas moins sa carabine avec une grande habileté. Sa pré- « sence produisait sur les Turcs une terreur panique ; « car ils étaient persuadés qu'il était invincible.

« En temps de paix, Kara Georges aimait que les affaires « suivissent leur marche régulière, et quoi qu'il ne sût pas « écrire, il voulait qu'elles fussent instruites et suivies selon « les formes légales ; mais s'il s'apercevait qu'on les laissât « traîner en longueur, sa justice frappait d'une manière « terrible. Il n'avait qu'un frère, qui, à l'abri de son nom, « se permettait les écarts les plus condamnables. Pendant « longtemps Kara Georges avait fermé les yeux sur sa « conduite ; mais enfin, ce frère ayant fait violence à une « jeune fille dont les parents disaient tout haut que c'était « pour des crimes de cette nature que la nation s'était « soulevée contre les Turcs, le commandant en chef fut si « indigné de cette action honteuse qu'il fit pendre le cou- « pable à la porte de sa demeure, et il défendit à la mère « de le pleurer publiquement.

« Cependant en général il était d'une nature bienveil- « lante : on lui reprochait de prêter trop facilement

« l'oreille à des accusations dont il avait lui-même reconnu « précédemment la fausseté ; une fois irrité, sa colère « n'avait plus de frein. Sans se donner le temps de faire « exécuter sa vengeance, il tuait de sa main celui qui avait « osé l'offenser, et dans ce cas, nul n'était à l'abri de ses « emportements. Il était redevable de sa dignité au prince « Théodosi et cependant il le tua. Après que sa fougue « était satisfaite, il pleurait et disait : Puisse Dieu punir « ceux qui ont donné lieu à cette querelle ! Plutôt irrita- « ble que vindicatif, il ne revenait jamais sur une offense « une fois qu'il avait pardonné ».

Tel fut Kara Georges, type d'une force extraordinaire et n'ayant pas pour ainsi dire la conscience de sa propre nature. Quoique la civilisation ne puisse avouer tous ses actes, cet homme n'en a pas moins joué un rôle important dans le monde. C'est lui qui a posé le principe de l'émancipation des sujets chrétiens de Turquie ; et lorsqu'il tint de sa main ferme l'étendard de la révolte, tous les yeux se fixèrent sur le héros serbe.

*
* *

Au printemps de 1809 Kara Georges tenta un coup d'audace. A la tête d'une armée peu nombreuse mais parfaitement équipée il alla porter la guerre aux Turcs sur le territoire de Novi Bazar et leur infligea une sanglante défaite. Mais il lui fallut aussitôt rentrer dans la Basse Serbie pour porter secours aux troupes auxquelles il avait confié la garde du Danube. Une armée ottomane marchait sur la capitale serbe et venait de battre Stephan Singelitch et Miloje, deux chefs militaires cependant réputés pour leur valeur (1).

1. Stephan Singelitch et Pierre Dobrinjatz étaient placés sous le haut commandement de Miloje. La résistance de Stephan fut énergique ; mais ses 3.000 hommes allaient succomber sous le

Kara Georges arrivé sur la rive gauche de la Morawa adressa un pressant appel à l'empereur de Russie qui lui envoya quelques régiments au moyen desquels il put battre l'armée de Mahmud (août 1809) qui se retira.

Pendant l'hiver qui suivit, le Sultan organisa une nouvelle expédition contre la Serbie. Au mois d'avril 1810, trente mille Turcs, sous le commandement de Kurchid Pacha partaient de Nisch et descendaient la Morawa.

De son côté Kara Georges n'était pas demeuré inactif. Profitant des bonnes dispositions de la Russie qui le flattait, le traitant de général en chef et de prince, et après avoir pris l'avis de la Skoupstschina réunie à cet effet, il avait composé un corps d'élite comprenant quatre mille cinq cents fantassins et quinze cents cavaliers, placé sous le commandement de Pierre Dobrinjatz. Ce corps renforcé par une importante armée russe entra aussitôt en campagne : Kara Georges profita de l'enthousiasme qui régnait parmi les Serbes au moment de reparaître devant l'ennemi exécré pour désarmer les partis qu'avaient créés les compétitions entre ses chefs, il fit reconnaître par tous les hospodars sa suprématie comme commandant des forces serbes, puis il marcha sur les Turcs qui furent battus à

nombre, lorsqu'il envoya demander du secours à Miloje. Celui-ci aveuglé par la haine ne se dérangea point. Ce que voyant, Stephan déterminé à ne point tomber entre les mains des assaillants, mit le feu au magasin de poudres de Kramenitza et fit sauter vainqueurs et vaincus.

Miloje reçut bientôt le prix de son infamie. Lui qui dans sa présomption s'était flatté d'emporter Nisch et de s'y établir, se vit chassé de ses positions et forcé d'abandonner son artillerie et ses bagages. Il demanda à Pierre Dobrinjatz de l'appuyer ; mais celui-ci qui, disent les uns, le haïssaient, qui, d'après les autres revenait épuisé d'une expédition, ne voulut point quitter l'île sur le Danube dans laquelle il s'était retranché. Miloje poussa le cri : Sauve qui peut ! et ses troupes se dispersèrent.

La division régnait entre les chefs serbes.

Negotine, à Brza-Palanka, à Kladovo, enfin il rejeta l'armée ottomane au-delà de Nisch (1) (septembre 1810).

Mais la guerre n'était pas seulement à l'Est, et tandis que Churschid attaquait à droite, l'armée ottomane de Bosnie, forte de quarante mille hommes, passait la Drina et venait bombarder Losnitza que défendait courageusement Antoni Bogostchevich. Kara Georges manda à Pierre Dobrinjatz de se porter à marche forcée au secours de cette place, tandis que lui-même prenant avec lui tous les hommes que pouvaient fournir les districts de Kragouïevatz, Proska, Semendria et Belgrad, accourait sur les derrières des assiégeants et élevait ses retranchements à moins d'une demi-lieue du camp d'investissement (5 octobre). Dès le lendemain les Turcs attaquaient les Serbes et après des décharges meurtrières d'artillerie et de mousqueterie, une mêlée sanglante eut lieu qui dura deux heures après lesquelles le champ de bataille demeura à Kara Georges. Les Turcs de Bosnie repassèrent la Drina en désordre.

Après deux ans de luttes durant lesquelles elle s'était souvent trouvée dans le plus grand danger, la Serbie se retrouvait puissante et agrandie : « Au lieu d'être circons-« crit dans le Pachalik de Belgrad, son territoire compre-

1. Cette campagne, heureuse dans son dénouement, coûta cependant beaucoup aux Serbes. L'ennemi était conduit par le nouveau pacha de Nisch, Churschid, qui fit entrer dans son plan la dévastation des pays où il passait. Les Serbes qui appartenaient aux pays ainsi ruinés, préoccupés du sort de leurs familles, refusèrent de continuer à défendre des forteresses qui ne protégeaient plus rien et retournèrent dans leurs foyers. Déjà les hommes de Kruschevatz et de Levastch s'étaient dispersés. Kragouïevatz était menacé et les habitants de ce district qui défendaient Deligrad s'apprêtaient à retourner chez eux lorsque Kara Georges, qui ne pouvait être de sa personne sur tous les points menacés obtint par des lettres à ses généraux une action énergique qui sauva la position.

« nait des districts démembrés des pachaliks et des sand-
« jaks voisins. Vidin lui avait cédé la Kraïna ; Klioutsch,
« Kzrna-Reka ; Nisch, les districts et les villes d'Alexi-
« natz et de Bania ; Leskovatz, celles de Parachine
« et de Kruschevatz ; Novi-Bazar, le célèbre monas-
« tère de Stoudenitza, qui naguère avait donné son
« nom à une nahie. Quant à la Bosnie, elle avait perdu les
« districts de Iadar et de Radjevina, démembrés de la cir-
« conscription de Svornik. Ainsi, des provinces qui n'étaient
« point sans importance, tant par leur étendue que par
« leur fertilité, venaient d'être arrachées au joug de l'Isla-
« misme pour être rendues à leurs anciens possesseurs ».

Malheureusement le commencement de l'année 1811 vit renaître les luttes sourdes et les intrigues entre le parti des hospodars militaires et celui de Kara Georges (1). Mais le *Vojd* parvint à en triompher et obtint de la Skoupstschina des réformes dans l'organisation politique qui lui permirent de gouverner avec plus d'autorité. On pouvait dès lors

1. Le désaccord qui existait entre les hospodars et le commandant en chef (*vojd*) naissait de l'état même des choses. L'unité d'action dans la guerre exigeait un pouvoir dictatorial. Le bien du pays dépendait de l'obéissance des hospodars à ce pouvoir unique. Cependant, l'influence personnelle et locale dont ils jouissaient et les efforts qu'ils avaient faits auraient dû leur mériter une certaine indépendance, et comme on la leur refusait, ils perdaient souvent en des projets de lutte ouverte contre Kara Georges des facultés dont le pays avait grand besoin.

Lorsque s'ouvrit la Skoupstschina du 1er janvier 1810, les hospodars n'y parurent point. Milinko et Pierre Dobrinjatz attendaient l'arrivée du régiment russe que Mladen avait été chargé par la sédition de mettre dans leurs intérêts ; quand à Jacob Nénadovitch, il ne voulait pas s'y montrer en l'absence de ses amis ; de sorte que Kara Georges eut le temps de se concilier les voïvodes et d'ajuster leurs intérêts avec les siens, en faisant déclarer par l'Assemblée dont ils formaient la majorité, qu'ils ne relèveraient plus des hospodars mais du seul commandant en chef.

attendre pour la Serbie un avenir prospère (1). Ce furent, au contraire de nouveaux malheurs qui fondirent sur elle.

Napoléon était devenu l'homme le plus puissant de la terre et la terreur de tous les souverains. En déclarant la guerre à la Russie en 1812, il obligeait le Tzar à signer avec la Porte la paix de Bukarest (28 mai) (2). La Serbie se trouvait de nouveau sans appui, abandonnée à ses propres forces.

« Kara Georges essaya d'abord de négocier dans le but « d'obtenir un arrangement qui garantit l'indépendance « si chèrement acquise ; peine perdue. Les conférences « tenues à Nisch, (décembre 1812 janvier.1813) n'abouti- « rent à rien. Déjà Mahmoud avait fait étrangler Morussi et « son frère, les négociateurs du traité de Bukarest, qui solli-

1. Les Turcs semblaient, en 1811, ne pas être éloignés de reconnaître l'indépendance de la Serbie, mais ils y mettaient quelques restrictions. Churschid Pacha avait offert à Kara Georges une position semblable à celle des hospodars de Valachie et de Moldavie, mais il posait pour condition que les Bosniaques pourraient traverser librement le territoire serbe afin d'éviter un long circuit pour passer le Danube. Les Turcs avaient l'intention de chasser les Russes des Principautés. Kara Georges n'y consentit pas et la campagne de 1811 eut encore lieu avec le concours de l'armée moscovite.

2. Dans ce traité la Serbie était mentionnée commme subordonnée et tributaire du *Grand Seigneur*. Les concessions qu'on lui faisait étaient considérées comme des grâces dues seulement à la générosité du Sultan. Il y avait toutefois engagement solennel d'observer ces clauses du risque de frapper tout le reste de nullité, et la Russie était fondée à en demander l'exécution. Mais il était stipulé que les forteresses de Serbie recevraient une garnison turque Enfin tout ce qui regardait l'administration intérieure était laissé aux Serbes à la charge par eux d'acquitter l'impôt.

Une chose restait douteuse, c'était l'entière et franche observation de ces stipulations. Les événements ne tardèrent pas à confirmer les craintes qu'avaient les Serbes à cet égard.

« taient en faveur de la Serbie. Le Sultan voulait établir sa « domination comme auparavant, ni plus ni moins (1).

Plutôt que de l'accepter, Kara Georges préféra de nouveau prendre les armes. Il fit prêcher la guerre sainte par les Popes et adressa au peuple un manifeste vibrant d'un patriotique langage (2). Puis on marcha aux frontières.

Le siège de Negotine par les Turcs et la mort de l'indomptable heïduke Veliko furent le signal de la défaite des Serbes, et Kara Georges voyant tout perdu s'enfuit en Autriche avec plusieurs de ses officiers (octobre 1813). Désormais la Serbie était livrée aux Turcs.

On a caractérisé trahison cette fuite du chef suprême des Serbes. N'est-ce pas plutôt la conscience qu'il avait de ne plus pouvoir gouverner qui lui dicta cette conduite (3)?

1. Coquelle c. f. p. 211.

Le commissaire de la Porte, Tchélébé-effendi, publia une interprétation du traité de Bukarest qui, selon lui, en présentait le sens virtuel. Il en résultait que les Serbes devaient remettre aux Turcs, en même temps que les forteresses, toutes les armes et munitions; que tous les Turcs bannis pouvaient rentrer dans leurs palanks etc. Il était manifeste que si les Serbes rendaient leurs armes tandis que les Turcs rentreraient dans leurs anciennes professions, c'était le rétablissement de tous les abus pour la suppression desquels les chefs et le peuple avaient si héroïquement combattu.

2. La résistance des Serbes aux injonctions du Sultan décida ce dernier à faire appuyer ses ordres par l'envoi d'une imposante armée. Dès que Kara Georges fut informé que l'ennemi s'approchait, il fit ordonner des prières publiques qui furent faites par tout l'Etat durant la semaine qui précéda la fête de Saint-Pierre et Saint-Paul, tandis qu'il adressait aux voïwodes une proclamation dont il ordonnait la lecture au peuple assemblé.

3. On comprend d'autant moins facilement cette défaillance qu'à ce moment la résistance était encore possible. Les forteresses auraient pu tenir jusqu'à l'hiver et le peuple aurait eu la ressource de se réfugier dans ses montagnes tandis que le manque de subsistances eût forcé les Turcs à se retirer.

CHAPITRE VII

MILOSCH OBRENOVITCH.

Cependant, tout espoir n'était pas perdu. Tous les voïvodes n'avaient pas abandonné la patrie, et parmi les hospodars, il s'en trouvait un qui eût rougi d'abandonner le pays à l'heure du danger. C'était le jeune Milosch, dont nous avons déjà mentionné la conduite valeureuse.

On raconte qu'il cheminait un jour le long de la Save, réfléchissant sur les malheurs de la patrie, lorsque vint à lui Jacob Nenadowitch qui se disposait à passer en Hongrie. Jacob essaya de décider Milosch à le suivre, mais celui-ci lui fit cette réponse : « Que ferais-je de ma vie en Autriche pendant que l'ennemi aura vendu comme esclaves ma femme, mes enfants et ma vieille mère ? Non ! quel que soit le sort réservé à mes compatriotes, je suis décidé à le partager ».

Et effectivement, Milosch Obrenovitch demeura à la tête des forces sous ses ordres, et ce n'est que lorsque ses soldats, effrayés par les ravages que commettaient chez eux les troupes nombreuses du Sultan, se furent débandés, qu'il se retira dans l'impénétrable Choumadia, accompagné des patriotes résignés à attendre avec lui les évènements et les temps favorables à la cause de l'indépendance.

Les Ottomans eurent vite compris quel était l'ascendant qu'exerçait sur les patriotes serbes la réputation de valeur que s'était acquis Milosch. Ils résolurent de l'utiliser pour la pacification du pays, et à cet effet offrirent à l'hospodar

l'administration de plusieurs districts avoisinant Rudnik et le titre de Knèze de Rudnik, à la condition toutefois qu'il reconnaîtrait l'autorité du Sultan. Milosch accepta, et considérant qu'il y allait de l'intérêt de la patrie, il se fit conduire à Churschid, et lui rendit hommage dans les formes prescrites.

La sagesse de Milosch le fit entrer en faveur auprès du Soliman,et il en avait obtenu quelques adoucissements à la situation de ses compatriotes, lorsque vers la fin de 1814, la rebellion impondérée d'Hadschi-Prodon occasionna des représailles de la part des Turcs et réveilla les esprits à peine calmés. Les musulmans voulurent rendre le Knèze de Rudnik responsable du soulèvement avorté, et il dut, de nouveau, fuir dans la Choumadia.

Sous prétexte de faire la pacification, Kiaïa-Pacha, qui commandait Belgrad, convoqua les Knèzes à Takovo, le jour des Rameaux, (11 avril), de l'annnée 1815. Bien que Milosch sut qu'on voulait s'assurer de sa personne, il se rendit à l'invitation comme s'il n'avait aucune défiance. Il parvint à convaincre le Pacha que sa présence était nécessaire au milieu du peuple, afin de lever l'argent destiné au rachat des prisonniers ; mais à l'issue de la messe, célébrée dans la petite église de Takovo, déployant tout à coup le drapeau aux trois couleurs serbes, il s'écrie : « Me voilà, et avec moi voilà la guerre contre les Turcs! ».

Milosch est aussitôt acclamé *Chef suprême* des Serbes, on court aux armes et la nouvelle se répandant avec rapidité, les Heïdukes descendent en masse de leurs montagnes, tandis qu'arrivent d'Autriche et de Bosnie des bandes de Serbes armés. Bientôt le Chef suprême est à la tête de plusieurs milliers d'hommes capables de tout pour sauver la patrie. Le lundi de Pâques, les forces étaient réunies près du cloître de Moravtza, Milosch leur adressa une allocution qui fut reçue avec enthousiasme, et la campagne fut déclarée ouverte.

Cette campagne fut menée avec une activité extraordi-

naire, et prit fin par la bataille de Douplia, glorieuse pour les Serbes. Les Turcs évacuèrent le territoire.

∴

Avant de pousser plus loin le récit de l'émancipation de la Serbie, il nous semble à propos de faire connaître son artisan, de dire qui était ce Milosch Obrenovitch, chef de la dynastie qui règne actuellement sur le royaume émancipé.

Il n'était point fils d'Obren, comme on pourrait le croire par son nom, mais de Vischina veuve de celui-ci et de son second mari, Tescho de Dobrinjé (1).

Milosch naquit en 1780. Dans sa prime jeunesse, il s'employa comme pâtre et conduisait des bœufs en Dalmatie pour le compte de ceux qu'il servait. Plus tard, son demi-frère Milan s'établit dans le commerce et s'associa ce consanguin qu'il affectionnait d'une étroite amitié.

Lorsqu'éclata la révolution de 1804, les affaires des deux Obrenovitch étaient en pleine prospérité. Ils jouissaient d'une grande considération dans le pays et Milan fut désigné comme chef à Rudnick, Posjéga et Ousjitzé. Cependant les goûts le portaient moins à l'activité, aussi chargea-t-il son cadet de tous les soins que réclamait la guerre. A la mort de Milan, Milosch lui succéda dans son commandement où il rencontra les mêmes difficultés soulevées par le parti de Kara Georges. Sa conduite pendant les différentes guerres qu'entreprit l'aventurier fut des plus brillantes et décela en lui les qualités qui lui valurent l'acclamation dont il fut l'objet à Takovo le jour de Pâques-fleuries de l'année 1815.

Milosch n'eut point, comme autrefois Kara Georges, à

1. De son mariage avec Obren, Vischina n'avait eu qu'un fils, Milan. Donc Milosch aurait dû s'appeler Teschovitch, mais, comme il considérait Milan comme son frère, il prit le même nom patronymique que lui et s'appela Obrenovitch.

soutenir une lutte incessante contre des hospodars indépendants, mais les antagonistes ne lui manquèrent pas. Ce fut d'abord Peter Moler, le neveu de l'archimandrite Rouvim. Fort des services qu'il avait rendus dans la guerre et particulièrement à Polesch, celui-ci émit l'opinion que le pays devait être partagé entre quatre chefs dont l'autorité serait égale. Milosch se contenta de répondre à cette prétention : « Le lièvre que vous voulez partager court encore dans la forêt ». Toutefois, lui reconnaissant des qualités d'administrateur et aussi espérant ainsi se le rendre favorable, Milosch nomma Moler président de la Chancellerie ; mais bientôt on reconnut que Moler, qui n'avait point de principes religieux, menait une conduite légère et même déréglée et Milosch craignit qu'il ne dissipât les sommes provenant de l'impôt ; aussi les déposa-t-il, dès lors, entre les mains de son secrétaire intime Dmitri. Le président de la chancellerie s'en trouva blessé et s'en plaignit à plusieurs Kneizes de ses amis ; il parvint même à ranger de son parti quelques voïwodes, mais la plupart demeurèrent attachés à Milosch.

Lorsque se réunit la Skoupstschina de 1816, les kneizes tinrent une conférence préliminaire et là une dispute s'éleva entre Milosch et Moler. Enfin ce dernier s'écria : « Milosch, tu mens ! » Sur quoi Milosch s'adressant à l'assemblée : « Mes frères, dit-il, j'ai été jusqu'à présent votre chef, dorénavant c'est Moler qui le sera ». Mais déjà ceux du parti de Milosch s'étaient assurés de la personne de l'agresseur ; ils le conduisirent au Pacha et signèrent une pétition demandant pour lui une peine sévère. Le Pacha le fit mettre à mort.

Vers la même époque, Malentie, archevêque de Belgrad, le fastueux prélat, Nitschitch et quelques autres conspiraient également contre Milosch ou contre son autorité. Le premier fut condamné à mort, mais il périt, dit-on, dans une embuscade de voleurs (juin 1816) au cours d'une tournée qu'il faisait dans son diocèse.

Milosch réprimait avec promptitude et sévérité tout acte d'insubordination. La façon dont il fit rentrer dans l'ordre le rebelle Miloï Djack et ceux qu'il avait soulevés à sa suite produisit sur son peuple une salutaire impression.

Sur ces entrefaites, Kara Georges essayait de ressaisir l'autorité qu'il avait perdue en passant en Autriche. Il mit dans ses desseins quelques amis dévoués qui enrôlèrent dans l'hétairie, association religieuse et politique, un grand nombre de Serbes qui, en y entrant, faisaient le serment de « combattre et de fatiguer les ennemis de leur foi et de leur patrie jusqu'à leur entière extermination ».

Kara Georges quitta alors la Bessarabie où il avait trouvé un refuge et entra sur le territoire serbe. Il se rendit en toute hâte à Semendria, chez Vouitza et, de là, il fit demander à Milosch de se joindre à lui pour tenter une nouvelle révolution. Milosch, qui, d'un côté, jugeait un mouvement insurrectionnel aussi dangereux qu'inopportun et qui, d'autre part, ne tenait point à rétablir l'autorité de Kara Georges, donna aussitôt avis au Pacha de l'arrivée de l'ancien chef suprême et du lieu de sa retraite. Kara Georges fut assassiné (13 juin 1817) par les Janissaires, disent les amis de Milosch, par les momkis de Milosch et sur ses ordres, disent ses ennemis.

« La profonde et sincère douleur que le prince témoigna de la fin tragique de son ancien compagnon d'armes ne laissa point de doutes sur son innocence (1) ».

Brave et naturellement généreux, Milosch eut les défauts de son temps et surtout de sa race. L'ambition fut chez lui le mobile du patriotisme. Cette ambition, qui est l'égoïsme des grands caractères, ne pouvait qu'être excitée par les circonstances dans un pays où l'on passait brusquement de l'exaltation de la victoire à l'abattement de l'esclavage.

∴

1. Coquelle, *c. l.*, p. 224.

La Skoupstschina réunie au mois de novembre 1817, sans s'inquiéter de la Sublime Porte, décerna le titre de *Kniaz* (prince de Serbie) au *vojd* Milosch Obrenovitch dont la famille reçut les attributs d'une dynastie (1) avec droit d'hérédité. Mais le Sultan, bien qu'on eût stipulé que le *prince de Serbie* resterait son vassal, ne voulut point confirmer Milosch dans cette dignité et des conférences furent ouvertes à Belgrad pour arriver à une entente ; mais l'année 1820 arriva et aucune décision n'avait encore été prise.

Le Gouvernement de Constantinople désirait fort, cependant, en terminer afin de couper court aux incessantes remontrances de la Russie. Quant aux Serbes, les points principaux de leurs réclamations étaient les suivants :

1° Porter les limites du territoire serbe jusqu'aux redoutes occupées par l'ancien commandant en chef.

1. E. de Borchegrave : *La Serbie administrative, économique et commerciale*, p. 218.

La valeur des mots a besoin d'être ici déterminée. Les Knièzes ou Kneizes étaient princes d'un lieu ou d'une province comme en Occident les ducs ou les comtes. Le Kneize de Serbie devenait le prince de tout le pays, et par conséquent les autres Kneizes étaient ses sujets. Voici le récit de Chopin : « En novembre 1817, il (Milosch) fut nommé Knièze suprême (*verkhovni Knièze*) par tous les Knièzes du pays. Les Métropolitains de Bel- « grad et d'Oujitzé, Agathangel et Gérassion, grecs l'un et l'autre, « et trois archimandrites serviens assistèrent à sa nomination. Il « fut même réglé qu'après sa mort, ses plus proches parents lui « succèderaient dans cette dignité. Cette position était singulière- « ment équivoque. Une partie de son autorité venait du gouver- « nement Turc et au milieu de sa rebellion, il avait reçu le titre « de Knièze impérial. Le Gouvernement lui avait laissé les domai- « nes de la couronne et l'avait investi des attributions des Pachas. « D'autre part, il avait délivré le peuple et reçu de l'élection « populaire le titre de Knièze suprême. Il n'y avait, dans tout le « pays, aucune influence qui pût balancer la sienne ».

2° Fixer pour le tribut une somme déterminée qui tiendrait lieu de toutes les taxes.

3° Reconnaître le Kneize Milosch comme prince héréditaire et comme régissant le pays conjointement avec le sénat.

4° Laisser aux Serbes la faculté de bâtir des églises et des couvents, de fonder des écoles et de propager l'instruction.

5° Enfin, défendre à tout musulman — ceux des villes exceptés — de s'établir en Serbie. Cette manière d'interpréter le traité de Bukarest était la même que celle que Kara Georges avait présentée quelques années auparavant.

La députation chargée de présenter les réclamations était composée de deux membres du clergé : l'archimandrite Samuel et l'archiprêtre Voukaschinovitch et de trois kneizes : Vouitza, Ilia-Markovitch et Dmitri. Abraham Petronievitch accompagnait les députés comme secrétaire.

Milosch avait donné à la députation des instructions précises et pour le cas où la Porte ne croirait pas devoir faire droit de suite aux demandes des Serbes ils demandaient instamment l'envoi d'un plénipotentiaire qui eut, par lui-même, pris connaissance des choses et par l'intermédiaire duquel on eût pu poursuivre les négociations.

La Porte préféra retenir les députés serbes et envoya un officier porteur d'un firman où étaient stipulées les concessions accordées aux Serbes.

Pour importantes qu'elles fussent, ces concessions ne donnaient point satisfaction à Milosch et à ses kneizes et de nouvelles négociations furent entamées qui, vu la méfiance réciproque des parties, ne pouvaient que traîner en longueur. C'est ce qui eut lieu.

Entre temps, Milosch s'occupait d'établir en Serbie une administration régulière.

Il créa le *Popetchitelstvo*, ministère de direction géné-

rale dont les attributions équivalaient au poste occidental de *grand chancelier du royaume*. Il réorganisa les juridictions judiciaires et créa des tribunaux de commerce. Il régla les attributions du *Soviet* et enfin il affermit son autorité en rendant des arrêts sévères contre les récalcitrants et en prenant une attitude ferme mais juste dans la conduite du pouvoir.

Les années 1823 à 1825 se passèrent à réprimer des tentatives insurrectionnelles fomentées par des jaloux et des mécontents et à punir des rebelles.

Des historiens qui ont cherché à pénétrer les dessous des résistances que rencontra Milosch dans son gouvernement ont cru pouvoir affirmer que la diplomatie étrangère et particulièrement la politique anglaise entretenait en Serbie des agents dont la mission était de soulever les chefs contre le Prince afin d'obliger la Russie à s'immiscer plus avant dans les affaires serbes ce qui ne pouvait que déplaire à la Sublime Porte ; de là à un casus belli il n'y avait pas loin et si la guerre éclatait entre les deux puissances, l'Angleterre comptait que, dans le traité de paix qui la suivrait, il lui serait fait une part avantageuse pour son commerce.

Maraschli Pacha, gouverneur de Belgrad, fut-il un de ces agents ? Nous serions tentés de le croire, à moins que sa conduite ne fût dictée par sa jalousie de l'influence de Milosch.

Ce représentant du gouvernement turc ourdissait toutes sortes de trames et se faisait l'artisan de toutes sortes d'intrigues contre le Prince de Serbie. Dès 1818 il avait entrepris contre lui une lutte sourde dont les procédés lui valurent le surnom de *Tendeur de pièges*. L'habileté de Milosch déjoua tous ses plans et, son autorité croissant avec les événements, il eut raison des menées perfides par lesquelles on tenta d'entraîner la Serbie dans la révolution de Grèce de 1821.

Avec une profondeur de vues politiques qu'on ne peut

nier, le Prince de Serbie comprit qu'il n'y allait d'aucun intérêt pour les Serbes de lier leur cause à celle des Hellènes et que sans qu'il fût besoin de recommencer la guerre, la Serbie pourrait profiter de la situation pour obtenir de la Porte de nouveaux privilèges. Et effectivement, lorsque s'ouvrirent les conférences pour la signature du traité de paix d'Akierman, le gouvernement du Sultan qui, depuis 1820, retenait les députés serbes qui étaient allés lui demander l'exécution loyale du traité de Bukarest, le gouvernement du Sultan, disons-nous, qui avait à redouter à la fois la France, l'Angleterre et la Russie, fut contraint de céder aux demandes de l'ambassadeur moscovite. Il fit d'abord mettre en liberté les députés serbes ; puis il promit d'entrer en négociations sur les points en litige pour arriver à une entente satisfaisante entre les parties intéressées.

Après bien des tergiversations qui, plus d'une fois, furent sur le point d'amener une rupture, la Turquie se résigna à accepter l'ultimatum russe et il fut convenu qu'elle rendrait, dans un délai de dix-huit mois, un hatti-schérif dans lequel la convention serait exposée (1). Mah-

1. Dans l'acte séparatif relatif à la Serbie, les demandes de la nation sont énumérées comme suit : « La liberté du culte ; le choix de ses chefs ; l'indépendance de son administration intérieure ; la réunion des districts séparés du territoire Serbe ; la réunion des différents impôts en un seul ; l'abandon aux Serbes des biens appartenant à des musulmans, à charge d'en payer le revenu ensemble avec le tribut ; la liberté de commerce ; la permission aux négociants Serbes de voyager dans les Etats ottomans avec leur propres passe-ports, l'établissement d'hôpitaux, d'écoles, d'imprimeries, et enfin la défense faite aux Musulmans, autres que ceux appartenant aux garnisons de s'établir en Serbie ».

« Dans la note officielle de la Porte Ottomane (1/13 mai 1826) « la rédaction offre avec le texte des différences d'une grande « portée. On y promet de régler avec les raïahs les demandes

mud cédait et après vingt-deux ans de luttes, la Serbie triomphait (25 septembre 1826).

Ces assurances causèrent une grande joie dans le pays ; le prince les annonça avec solennité dans une diète tenue à Kraguïevatz (1). Cependant ce n'étaient encore que des promesses ; et la Porte ne se pressa pas de les exécuter. Elle employa toutes les lenteurs et toutes les feintes qui caractérisent sa politique, si bien qu'un an après les conventions d'Akierman et malgré la défaite de Navarin (20 octobre 1827), l'exécution de ce traité n'était pas encore commencée. Bien plus, dans une proclamation adressée aux Aïans d'Asie et d'Europe, (décembre 1827) Mahmud tient un langage belliqueux dans lequel il fait bien paraître son intention de révoquer les concessions d'Akierman. Il y déclare formellement n'être entré en négociations que

« qui ne seraient pas contraires à leur condition. Dans l'*Acte particulier de la Serbie*, le gouvernement turc s'engage à établir « des règlements concernant les demandes de 1820 comme aussi « touchant toute autre qui pourrait lui être faite par la députa- « tion serbe et qui ne serait pas contraire aux devoirs des sujets « de l'Empire ottoman (Chopin *c. f.* p.p. 383-384) ».

1. Voici, rapportées par Coquelle, les paroles que prononça le prince à la réunion de la Skoupstschina du 15 janvier 1827, paroles par lesquelles il rend hommage à l'Empereur de Russie : « Le Tzar Nicolas pressa le Sultan de terminer nos affaires le plus « tôt possible. Je m'estime heureux de vous apprendre cette « bonne nouvelle. Le Sultan s'est laissé fléchir, il a signé avec le « Tzar Nicolas, le traité qui consacre les droits réclamés par « nous et qui place la Serbie au rang des nations Européennes. « Hier encore, le Serbe était un esclave étranger au sein de l'Em- « pire Ottoman, à dater de ce jour il a reconquis sa liberté reli- « gieuse, sa liberté commerciale, sa législation particulière, l'ins- « truction et la civilisation de son peuple. Le Serbe est maître « chez lui ».

Ce que Milosch ne disait point, mais ce que tout le monde savait, c'est que ce résultat lui était dû et couronnait magnifiquement les dix premières années de son gouvernement.

pour avoir le temps de se préparer à la guerre. Quant aux demandes des Serbes, il les représente comme inacceptables et reconnaît qu'il n'avait cédé sur ce point que parce qu'il ne pouvait faire autrement.

Le Tzar Nicolas qui avait déjà d'autres griefs contre la Porte, perdit alors patience. Au printemps de 1828, il déclarait la guerre au Sultan. La campagne dura jusqu'au 29 septembre 1829 et fut terminée par la paix d'Andrinople qui assurait la complète émancipation de la Serbie. Le hatti impérial déclarait la Serbie *autonome* mais tributaire de la Porte. Le tribut annuel qu'elle aurait à payer était fixé à 240.000 francs. Les forteresses resteraient occupées par les Turcs de même que six départements. Enfin, Milosch Obrenovitch était reconnu prince héréditaire de Serbie.

En exécution de cette dernière clause, le Sultan envoya à Belgrad Hussein-Pacha qui, avec une grande solennité, investit Milosch de la dignité que lui avait conférée le vœu de la Nation depuis douze ans déjà (30 novembre 1830) (1).

1. Voici le texte de l'hatti-schérif du 22 novembre 1830 :

« Attendu que le traité conclu à Andrinople entre la Sublime « Porte et la Cour de Russie, fixe l'exécution des clauses de la « convention d'Akierman, laquelle porte qu'on se concertera à « Constantinople avec les députés serbes pour s'occuper des inté- « rêts de la Serbie, lui donner la liberté du culte avec l'adminis- « tration intérieure ; l'incorporation des districts détachés ; la « fixation des impôts ; la gestion des propriétés turques ; la per- « mission de voyager avec leurs propres passe-ports ; la faculté « de créer des hôpitaux, des écoles, des imprimeries ; la défense « expresse aux Turcs d'habiter la Serbie, ne faisant d'exception « que pour les soldats qui occupent les forteresses ; la liberté « d'avoir une représentation nationale en tant qu'elle ne serait « point contraire aux devoirs des sujets ;

« Et attendu que la nation qui a manifesté sa fidélité à ma Su- « blime Porte est l'objet de ma sollicitude impériale, et que j'ai

Mais, avec une perfidie bien déguisée, le Divan créa un contrepoids dangereux pour l'autorité du Souverain en rendant le sénat indépendant du gouvernement.

Les difficultés qu'eut le prince de ce côté le forcèrent

« l'intention de satisfaire à ses demandes d'une manière juste et « convenable afin de multiplier les moyens de sa sécurité inté- « rieure.

« En conséquence,

« Après avoir délibéré avec les députés serbes à Constantino- « ple, on a arrêté ce qui suit : Ladite nation exercera librement « son culte dans les églises à elle appartenant. Le Kneize Milosch « Obrenovitch, ici présent, demeurera, en vertu du *bérat* dont il « est muni, et en récompense de sa fidélité envers ma Sublime « Porte, Kneize de ladite nation, et cette dignité restera la pro- « priété de sa famille.

« Il conservera, au nom de ma Sublime Porte l'administration « des affaires intérieures du pays,de concert avec l'assemblée des « notables Serbes.

« Quant aux six districts détachés de la Serbie et dont elle « demande la réincorporation, on est convenu de nommer des « commissaires, tant du côté de la Cour de Russie, que de celui de « ma Sublime Porte, lesquels seront chargés de s'informer « exactement de l'état des choses, afin qu'on puisse prendre les « mesures en conséquence.

« Le *haradsch* et tous les autres impôts seront fixés d'une ma- « nière précise ; les sommes provenant des emprunts militaires « dont les Zaïms et les Timariotes étaient les détenteurs à l'excep- « tion de ceux de Nisch, seront dans les domaines de l'administra- « tion Serbe et feront partie des recettes des districts à incorporer.

« Les autorités de ma Sublime Porte ne s'immisceront ni dans « l'administration du pays ni dans ses querelles intérieures, et ne « pourront exiger un para en sus de la somme fixée pour les impôts.

« Comme mon désir est que ladite nation puisse partici- « per aux avantages du commerce à l'ombre de ma puissance « impériale, tous les Serbes qui voudraient s'y livrer obtiendront « après le visa des passe-ports qu'ils auront reçus de leur kneize, « les teskères nécessaires des mains du ma Sublime Porte, sans « qu'ils puissent être inquiétés, par qui que ce soit et sans

de ne réunir la Skoupstschina que le plus rarement possible, de crainte que l'influence de ce collège ne paralysât les intentions du chef de l'Etat. Il en résulta que le pouvoir

« qu'on puisse leur demander même un aspre pour les frais des « teskères, et partout ils trouveront protection et assistance. Et « à l'exception des droits de douane, personne ne leur demandera rien de ce qui est contraire aux règlements de l'Etat. « Chacun s'abstiendra à cet égard de tout acte punissable du « même genre ».

« En ce qui concerne les marchandises présentées à la douane « de Belgrad, pour être ensuite expédiées à Constantinople, elles « arriveront ici munies des teskères de la nation Serbe, et l'on « percevra ici les droits de douane auxquels elles sont assujetties.

« Une fois tous les sept ans, on s'occupera d'examiner la différence des prix proportionnels des choses pour augmenter les « sommes fixées d'après les échelles de proportion.

« Quant aux droits de douane exigibles pour les marchandises « qui partiront de la douane de Belgrad pour être transportées « dans d'autres contrées, ils resteront désormais dans la classe « des impôts fixes de ladite nation, et les mesures à prendre « pour en régler la perception seront confiées aux soins du « Kneize Milosch.

« Les Serbes ont la faculté de créer dans leur pays des imprimeries, des hôpitaux pour leurs malades, des écoles pour l'éducation de leurs enfants.

« Les moussélims et les voïwodes ne séjourneront plus dans « les contrées de la Serbie où il ne se trouve pas de places « fortes, et la juridiction de ces endroits sera dorénavant confiée « aux Kneizes.

« Les Turcs qui possèdent des biens et des terres en Serbie et « qui voudraient s'en défaire pour cesser leurs relations avec le « pays, auront un délai d'un an pour les vendre aux Serbes à un « prix modéré, d'après l'estimation de commissaires nommés à cet « effet.

« Le produit des vignobles, des jardins, biens et terres, appartenant à ceux qui ne veulent pas cesser toutes relations avec « le pays, sera versé dans le trésor de Belgrad avec les impôts

personnel de Milosch prit une tendance de plus en plus absolue.

Bien que Milosch eût obtenu en 1833 l'évacuation des six

« et le trésor de Belgrad sera chargé d'en faire tenir le montant « aux propriétaires.

« Excepté pour les garnisons des forteresses, le séjour de la « Serbie est interdit à tous les Osmanlis.

« La nation Serbe allouera à son kneize la somme nécessaire « à son entretien : cette somme sera appropriée au rang et aux « besoins du prince sans toutefois s'élever à un chiffre qui serait « onéreux pour le pauvre.

« Dans le cas où la dignité de kneize viendrait à vaquer, le « nouveau kneize serait tenu au reçu du noble bérat de ma « Sublime Porte, de payer au fisc impérial une somme de cent « mille piastres de ses propres revenus.

« Les métropolitains et les évêques élus par ladite nation « seront nommés par le Patriarche grec de Constantinople, sans « qu'ils soient obligés de venir dans cette capitale.

« Tant que les membres du Sénat ne se seront pas rendus cou- « pables de quelque grand crime contre ma Sublime Porte ou « contre les lois du pays, ils ne pourront être destitués ni privés « de leurs emplois sans motifs légitimes.

« Au cas où ladite nation jugerait convenable d'établir une « poste aux lettres dans l'intérêt des affaires intérieures, les auto- « rités de ma Sublime Porte n'y opposeraient aucune entrave.

« Si un Serbe ne veut pas servir un Turc de son plein gré, « celui-ci ne pourra en aucune manière exiger de lui un service « forcé.

« Hors les forteresses impériales qui se trouvent en Serbie, « depuis un temps immémorial, toutes les fortifications récem- « ment élevées seront rasées.

« La Serbie faisant partie de mes Etats, (Que Dieu veuille con- « server !) on n'opposera ni obstacle, ni retard à ma Sublime « Porte au cas où elle jugera convenable et nécessaire d'acheter « dans ce pays du bétail et d'autres subsistances.

« Et enfin, des agents serbes fixeront leur séjour à Constanti- « nople pour s'occuper des affaires de la Serbie.

« Ce sont là les points concertés et arrêtés ; en conséquence de

départements encore occupés par les Turcs et un hattischerif du Sultan relatif à la délimitation des frontières et à la fixation du tribut, il se produisit de sourds mécontentements qui amenèrent des troubles à la fin de 1834; on sommait le prince d'octroyer une Constitution.

La cause de ces troubles et de ces mécontements paraît devoir être attribuée au despotisme avec lequel Miloch gouvernait. Les ambitieux se plaignaient que leur dévouement ne fût pas à l'abri d'une disgrâce. C'était dans l'entourage le plus immédiat du prince que se trouvaient les principaux meneurs des complots dont l'un, Stoïan Simitch, était devenu l'âme.

Cet homme avait été employé comme manœuvre dans une fabrique de tabacs. Le prince qui avait remarqué son intelligence en fit son secrétaire intime et le combla d'honneurs et de faveurs, ce qui ne l'empêcha pas de former le projet de renverser Milosch et dans ce but de persuader d'entrer dans la coalition jusqu'à ses favoris les plus en faveur, jusqu'au vieux momki Joseph.

La position de Milosch était du reste, des plus critiques.

« quoi mon gracieux hatti-schérif a été accordé, publié et « envoyé.

« En outre, vous, Vizir et Mollah, après avoir pris connaissance « des nobles dispositions qu'il renferme, donnerez à entendre à « la nation qu'en reconnaissant comme elle le doit tous ces témoi- « gnages de ma haute faveur, tous ces fruits de ma sollicitude « impériale, elle ne cessera d'être l'objet de cette sollicitude et « de jouir d'une complète sécurité à l'ombre de ma puissance « impériale, aussi longtemps qu'elle se tiendra dans les bornes « de la fidélité et de la soumission. Vous chercherez à faire sen- « tir aux Serbes la nécessité de remplir avec exactitude leurs « devoirs de sujets et de s'abstenir de tout ce qui est contraire à « ces devoirs.

« Ainsi vous agirez, et après la publication de ce noble firman « et son insertion dans la mékhième de Belgrad, vous la remet- « trez au kneïze pour qu'il en reste dépositaire ».

Le peuple avait acquis des droits qu'il était encore inhabile à exercer et les agitateurs faisaient un crime au prince d'une sévérité que les circonstances rendaient en quelque sorte nécessaire.

Les conjurés, organisés par Milosaf, Mileta, Radoïkovitch et Petronevitch, formèrent un corps de troupes, et marchèrent sur Kraguïewatz où Resavatz se joignit à eux.

Dès que Milosch eut connaissance de ce mouvement, il eut un mouvement d'hésitation, et déjà il paraissait disposé à fuir devant la sédition, lorsqu'il prit la détermination de lui tenir tête. L'énergie de son attitude désarma la conjuration, sa clémence la rendit odieuse.

Toutefois, les conflits continuèrent à surgir.

Milosch avait reçu à bras ouverts et comblé de bienfaits les hospodars qui avaient émigré en 1813 à la suite de Kara Georges. Or, le cabinet de Saint-Pétersbourg qui regrettait maintenant d'avoir fait octroyer aux Serbes une indépendance aussi complète, et qui voyait Milosch tenir les envoyés du Tzar en dehors de ses conseils, excita ces hospodars contre le Prince héréditaire de Serbie, et ceux-ci manifestèrent bruyamment leur animosité contre son gouvernement.

Ensuite vint l'affaire des fortifications de Belgrad. Cette ville, démantelée en 1739, avait été entourée à la hâte, pendant la guerre de l'indépendance, d'un fossé et de grossières palissades. Les Turcs prétendirent que c'était une ville fortifiée et que sa situation sur la frontière la faisait entrer dans la catégorie des forteresses prévues par le traité d'Andrinople. Donc ils devaient y tenir garnison. Milosch répondait que ces palissades ne constituaient pas une fortification permanente et que les Ottomans avaient droit seulement à la forteresse qui couvre la ville et non à la ville elle-même.

Dans l'impossibilité de se mettre d'accord, Milosch soumit le différend à l'arbitrage du Tzar Nicolas. Celui-ci, contre toute justice, donna raison aux Turcs.

D'un autre côté, les Bosniaques sollicitaient l'appui des Serbes dans une révolution qu'ils voulaient tenter contre Mahmoud ; Milosch refusa nettement et ce refus lui créa de nouveaux adversaires parmi les patriotes pour qui le Turc était toujours l'ennemi et qui désiraient voir la Serbie s'embarquer dans cette dangereuse affaire.

Tant de difficultés décidèrent Milosch à apporter de sensibles modifications dans son gouvernement. Il sentait enfin toute la lourdeur du fardeau qu'il avait jusque-là assumé tout seul et comprit que, au moment où les monarchies d'Occident étaient obligés de faire de grandes concessions aux revendications du peuple, il ne pouvait, lui, prince d'un pays dans lequel le système de la représentation nationale existait depuis les temps les plus reculés, prétendre exercer un pouvoir personnel sans le concours de collaborateurs, sans l'assistance de la Skoupstschina. Le 15 février 1835, ayant réuni les notables de sa principauté dans la ville de Kruschevatz, il leur soumit un plan de Constitution.

La charte du 15 février avait été rédigée par Davidovitch, secrétaire particulier du prince, conformément au programme qu'il en avait lui-même donné le 3 février précédent (1). L'assemblée la vota d'enthousiasme.

1. Le 2 février, la diète étant rassemblée avec tout le cérémonial d'usage (dix mille personnes y assistaient) le Prince accompagné des grands officiers se rendit d'abord à l'église, puis il parut devant la Skoupstschina. Là, monté sur une estrade qui s'élevait au milieu d'une plaine spacieuse, il prononça le discours suivant :

« Il y a un an que nous étions ici rassemblés en plus grand « nombre pour traiter d'affaires plus importantes. J'espérais que « nous pourrions nous réunir de nouveau à la Saint Georges ; « mais le manque de fourrages pour une si grande quantité de « chevaux a rendu nécessaire d'appeler à cette diète moins de « personnes. A cet obstacle qui nous a arrêté pendant l'été et « l'automne se joignait encore un autre motif. Nous n'avions pas

Cette constitution que Chopin estime parfaitement appropriée aux mœurs, au caractère et à la condition politique des Serbes était cependant tout autre chose plutôt que celà

« terminé le travail qui devait vous être soumis. Il nous a même « été impossible jusqu'à ce jour d'achever le recensement de la « population et d'établir ainsi exactement le chiffre des taxes qui « composent le revenu public. Le temps ne m'a pas permis de « prendre à ce sujet toutes les mesures convenables.

« Les changements qui font de nous une nouvelle nation ne « datent encore que d'une année, c'est-à-dire de l'époque où nos « rapports avec la Porte ont été définitivement réglés. Quand les « institutions d'un peuple sont si récentes, il faut se garder de « rien précipiter et de publier, ne fut-ce qu'une parole, qu'on « sera peut-être obligé de rétracter au détriment soit du pouvoir « soit de la communauté.

« La fondation des Etats dont les institutions sont aujourd'hui « établies a demandé des siècles ; cependant on trouve tous les « jours quelques améliorations à y faire. La Serbie doit suivre la « même voie ; elle n'a point le privilège d'accomplir dans une « année une œuvre qui exige tant de sollicitude et de maturité. « D'abord il y a dans le caractère du peuple serbe des traits qui « lui sont propres et qu'il convient d'adapter en quelques sortes « aux formes de la civilisation européenne afin qu'il puisse gra- « duellement prendre rang parmi les autres Etats. Le plus grand « obstacle c'est qu'on rencontre en Serbie trop peu d'hommes « capables de conduire les affaires du gouvernement, comme nous « voyons que cela se pratique ailleurs. Voilà pourquoi nous avons « tardé à vous soumettre les institutions dont je vous ai entrete- « nus l'an passé et que je regarde comme favorables à la prospé- « rité du pays.

« Maintenant que nous sommes réunis en assemblée solennelle, « entouré des membres de ma famille bien-aimée, de notre vénérable métropolitain et de nos évêques, des membres de notre « Tribunal national, des capitaines de districts, des Kmètes prin- « cipaux de la nation serbe et du clergé, je viens, mes aimés frè- « res, vous rappeler le discours que je fis l'an passé et que j'ai « fait publier et distribuer parmi vous. J'y exprimais le désir, « 1° que toutes les affaires nationales fussent réglées et sanction-

et, comme le dit Coquelle, elle était trop parfaite et trop moderne pour les mœurs patriarcales d'une nation qui pratiquait, depuis plusieurs siècles il est vrai, un gouver-

« nées ; 2° que les impôts fussent établis sur le taux le plus mo-« déré, de manière à concilier l'équité avec les intérêts du Tré-« sor ; 3° que toutes les dettes de nos précédents évêques, qui « retombent à la charge des districts nouvellement incorporés « fussent promptement liquidées.

« Je vous ai laissé la liberté de discuter chez vous et à loisir, de « concert avec le peuple, mes propositions, afin que vous puissiez « me communiquer à cet égard vos idées et vos observations.

« Depuis cette époque, les dettes diocésaines des nouvelles « acquisitions ont été soldées ; mais les deux premiers points ré-« clament encore nos soins.

« Aujourd'hui votre opinion doit être arrêtée. De mon côté, je « me suis occupé, avec les employés de mon cabinet et les mem-« bres du Tribunal suprême, des mesures que me paraissent « réclamer la tranquillité et le bonheur de tous. Ces mesures sont « les suivantes :

« Rédiger et publier un *statut* pour la Serbie, dans lequel seront « définis les droits et les devoirs du prince et des autorités ser-« bes. Ce statut, dont vous prendrez connaissance, vous prouvera « que les droits généraux de la nation, comme ceux de chaque « Serbe, sont équitablement fixés. Il sanctionne la liberté person-« nelle et celle de la propriété. Nous devons prêter le serment « d'observer ce statut, nous qui sommes ici présents, et au nom « de nos frères absents. Nous devons nous jurer, les uns aux au-« tres, le prince aux autorités et à la nation, et la nation au « prince et aux autorités, d'observer ce statut aussi religieuse-« ment que l'Evangile et que nous ne nous en écarterons jamais, « si peu que ce puisse être, que de notre commun consentement « et de celui du peuple entier.

« 2° Je me suis décidé à former un Conseil d'Etat, composé de « conseillers et six administrateurs ou ministres, parmi lesquels « seront distribuées les diverses branches du service national. « Les ministres prépareront les affaires ; les conseillers les dis-« cuteront, et leur décision sera soumise à ma sanction. Les mi-« nistres, comme les conseillers, seront responsables de leurs

nement démocratique et parlementaire avec une forme monarchique, mais ne connaissait rien aux rouages compliqués d'une monarchie constitutionnelle.

« actes au prince et à la nation ; et en général ils auront à répon-
« dre de tous les abus qui se rattacheraient aux fonctions dont
« ils seront chargés.

« 3° J'ai fait, de nouveau, revoir, discuter et amender le code
« de nos lois civiles et criminelles, auquel on travaille déjà depuis
« quatre ans et qui prescrira à nos cours de justice le meilleur
« mode à suivre pour protéger l'innocent et punir le coupable.
« Chaque Serbe trouvera désormais protection et justice, non
« plus, comme jusqu'ici, dans le bon sens du juge, mais d'après
« la loi elle-même. J'ai lieu de croire que ces bases donneront à
« l'administration plus de cohésion et d'ensemble. De cette
« manière, selon la hiérarchie la plus naturelle, le peuple, sera
« placé sous les kmètes, les capitaines et les tribunaux, ceux-
« ci sous le Conseil d'Etat, le Conseil d'Etat sous le Prince qu'il
« aidera de ses lumières, et le Prince sous la loi et n'agissant que
« de concert avec les conseillers.

« Une telle constitution remédiera, je l'espère, à tout acte
« arbitraire soit dans l'ordre général soit dans les cas particuliers.

« On trouvera peut-être quelques omissions dans ce travail ;
« mais il se complétera avec le temps et à mesure que l'expé-
« rience en montrera les imperfections.

« En tenant ainsi la promesse que je vous avais faite d'établir
« une administration intérieure légale, je passe à un autre point
« important, au mode de distribution des impôts :

« Le peuple serbe est tenu de faire face aux dépenses suivan-
« tes : Le tribut du Sultan ; la liste civile du prince et de sa
« famille ; le salaire des employés de l'Etat et des évêques ; la
« paye et l'entretien des troupes nécessaires au maintien de l'or-
« dre, celle des gardes qui veillent à la sûreté des frontières ; les
« frais pour les postes, pour la construction et l'entretien de
« lazarets, pour la députation à Constantinople et les missions
« dans les autres pays et enfin pour les dépenses accidentelles
« et imprévues. Jusqu'ici, toutes ces charges ont été supportées par
« la nation serbe au moyen de ressources de nature très diver-
« ses. Jusqu'à ce jour nous avons mis, moi et notre Tribunal

Cette constitution ne produisit aucun des effets qu'on attendait d'elle. Le mécontentement reparut, les Kneizes recommencèrent leurs intrigues.

« national, tous nos soins à satisfaire à ces exigences multiples, « en ne recourant qu'aux moyens les plus simples, les plus justes « pour le peuple et en même temps les plus avantageux pour le « gouvernement. Sur cette question, débattue l'an passé, les avis « ont été partagés. Enfin, j'ai cru remédier à la confusion et à un « grand nombre d'abus en réunissant en une taxe unique tous « les impôts des Serbes et en les faisant percevoir, sous cette « forme, à deux époques de l'année, la saint Georges et la saint « Dmitri, afin que les contribuables aient le temps nécessaire « pour les acquitter.

« Dans le but d'épargner aux citoyens des détails minutieux, « j'ai proposé un impôt de trois écus par tête pour chaque semes- « tre, sans qu'on puisse rien demander en sus pour le haradsch, « le tschibouk, la taxe de l'évêque, l'impôt personnel, la taxe des « mariages, celle des moulins et des instruments distillatoires, « celle du droit de pâture pour les cochons, ni la dîme du maïs, « du blé, de l'orge, des ruches et du vin. Enfin, le peuple ne « sera plus tenu à des corvées envers les employés de l'Etat « excepté quand il s'agira de travaux entrepris pour le compte « du gouvernement et d'une utilité générale ; du reste, ces « corvées seront payables dans le cas où le travailleur serait « occupé pour une journée. Quant à la construction des ponts et « au percement des routes, les villages intéressés devront s'en- « tendre entre eux.

« Les forêts et les pâturages dépendant des bourgs seront « désormais considérés comme biens communs ; il est juste que « la nation qui en supporte l'impôt en ait aussi la jouissance ; « aussi, à partir de ce moment, il sera interdit aux agents de « notre gouvernement aussi bien qu'à tout employé, kmète, « marchand villageois ou particulier, d'enclore les terres, bois ou « portion de bois appartenant à la commune pour en interdire « l'accès à ses frères des autres villages ou districts.

« Si le peuple réfléchit que cet impôt de trois écus par semes- « tre remplace toutes les taxes précédentes, que le salaire des « évêques s'y trouve compris et que la dîme des récoltes que

Ils trouvèrent un appui auprès de la Russie qui envoya à Milosch le Prince Dolgorowki pour le presser de donner

« Dieu lui accorde lui restera à l'avenir, qu'il aura la jouissance
« des corvées et pâturages, que les corvées au profit des employés
« cessent tandis que celles que le gouvernement impose sont
« payées, si, disons-nous, la nation prend en considération tous
« ces avantages, nous espérons qu'il deviendra évident pour
« tout le monde que l'impôt proposé est un des plus modiques
« auquel un peuple ait jamais été soumis en Europe. Nous ver-
« rons s'il nous sera possible de faire face à toutes les dépenses
« avec ces seules ressources. Après un an d'essai, notre ministre
« du Trésor présentera à Nous, à notre conseil et à l'assemblée
« nationale le compte exact des recettes et des dépenses.

« Afin que cet impôt de trois écus par semestre soit réparti
« le plus équitablement possible, et que tout Serbe, le plus riche
« comme le plus pauvre, l'accepte sans murmurer, je vous fais
« présenter ici le tableau des hommes mariés avec l'indication
« de leurs biens et avoir. D'ailleurs les kmètes et les starostes
« savent combien chacun de leurs frères avait à payer pour la dîme.
« L'impôt sera réparti d'après ces relevés et proportionnellement
« aux fortunes. (Cette phrase peu claire semble en contradiction
« avec celle précédente où le Prince parle d'un impôt unique de
« 3 écus par tête mais c'est la somme totale de l'impôt qui doit
« représenter ces 3 écus par tête et la répartition en est faite pro-
« portionnellement à la fortune de chacun). Quant à la fixation
« de chaque part individuelle, ni nous ni notre gouvernement n'au-
« rons à nous en occuper, ce soin regardera exclusivement les
« anciens dans les diverses communautés. Ces derniers devront
« prendre connaissance de ces tableaux, relever avec soin les
« dîmes de chacun et, après s'être consultés avec les capitaines
« de districts et les juges, déterminer la quote-part individuelle
« de leurs frères en toute justice et équité, afin que personne
« n'ait le droit de réclamer et que les plus pauvres ne viennent
« pas me poursuivre de leurs doléances.

« En vous soumettant cet exposé, j'attends de vous tous et de
« chaque district en particulier une opinion écrite, franchement
« et loyalement motivée pour que je puisse savoir si vous êtes
« satisfaits de ces règlements. Je vous engage donc tous à me

à la Serbie une autre constitution dont elle lui indiquait les bases.

Après une sérieuse résistance encouragée par le cabinet de Londres, représenté à Belgrad par le consul Anglais Hodge, Milosch entra dans les vues de la Russie.

Dans les vues de la Russie, hélas! et de la Porte.

Le Cabinet de Saint-Pétersbourg et celui de Constantinople avaient eu chacun une manière bien différente d'apprécier l'émancipation de la Serbie. Le gouvernement de Nicolas craignait que Milosch ne prît une trop grande importance dans la Péninsule Balkanique et ne nuisît à l'influence russe dans ces contrées. Le gouvernement du Sultan craignait que cette influence ne fût d'un mauvais exemple sur les autres provinces chrétiennes et ne leur donnât des idées d'indépendance et d'insurrection. Et voici comment, dans des intérêts égoïstes opposés, ces deux puissances élaborèrent et imposèrent à Milosch l'*Oustaw* du 24 décembre 1838 (1), constitution qui demeura en vigueur jus-

« donner consciencieusement votre avis puis, après avoir prêté « le serment d'observer les statuts de l'Etat, désignez les individus les plus dignes et les plus capables et donnez-leur vos pouvoirs afin que je puisse conjointement avec ces délégués et le « conseil d'Etat prendre ultérieurement telles mesures qui seront « jugées nécessaires. Ces mesures seront communiquées plus « tard à la nation afin que personne ne les ignore. Les mêmes « élus choisis par vous, seront vos députés et envoyés aux frais « de leurs communes pour assister à chaque assemblée pour « réviser les comptes et en référer au peuple.

« Il est impossible qu'une assemblée si nombreuse se réunisse « chaque année sans de grandes dépenses ; mais le mode que je « vous propose est adopté dans les autres Etats et la coopération « de ces députés est absolument nécessaire ».

1. Ce document est d'une trop haute importance pour que nous ne le donnions pas dans son entier. En voici le texte :

« A toi, Vizir Ioussouf Moulah Pacha.

« Et au Prince du peuple Serbe.

qu'en 1869. En consacrant l'indépendance et même la pré-

« Salut et Prospérité.

« D'après les privilèges et les libertés accordés aux habitants « de la Serbie pour leur fidélité et leur attachement et d'après le « contenu de plusieurs hatti-schérifs émanés de Nous à diffé- « rentes dates, il a été trouvé nécessaire de donner à cette pro- « vince une organisation et une constitution particulières, privi- « légiées et inaltérables sous condition que les Serbes observent « fidèlement les devoirs de la fidélité et de l'obéissance et qu'ils « acquitteront le tribut à ma Sublime Porte exactement et aux « époques prescrites.

« D'après le Décret impérial que tu as reçu précédemment et « conformément à la constitution organique concédée au peuple « serbe, la dignité princière a été donnée à ta personne et à ta « famille comme une récompense de ta fidélité et de ton attache- « ment.

« Le gouvernement intérieur du pays est confié à tes soins et à « ta fidélité et quatre mille bourses (500.000 francs) sont destinées « annuellement à tes dépenses.

« En même temps je te confère :

« 1° La nomination des employés pour les différentes branches « d'administration de la province ;

« 2° Le pouvoir d'exéquatur ;

« 3° Le commandement de toutes les troupes nécessaires pour « la police, maintenir l'ordre et la tranquillité du pays, prévenir ou « réprimer les attaques et le tumulte ;

« 4° La répartition et la collecte du tribut ainsi que la distribu- « tion des charges.

« 5° La nomination des commissions nécessaires et la publica- « cation des instructions publiques conformes à l'ordre à tous les « employés de la province ;

« 6° La juridiction et le droit de punition et de grâce pour les « crimes.

« Avec ce pouvoir qui t'est confié, tu auras donc le droit en- « tier de chosir, de nommer et d'installer trois individus qui seront « soumis à tes commandements et formeront une administration « centrale, comme l'exige le bien du pays et des habitants, devoir « qui t'est prescrit ».

pondérance du Sénat, cette constitution portait atteinte aux droits du Prince et à l'autonomie du pays. Les termes

« Un de ces fonctionnaires s'occupera des affaires de l'intérieur, « un autre des finances et le troisième de la justice.

« Tu auras une chancellerie particulière confiée à la direction « de ton namestnik (lieutenant) que tu chargeras d'établir les « passe-ports et de régler les rapports des Serbes avec les nations « ainsi que les intérêts nationaux.

« Il sera institué un conseil de dix-sept membres composé des « primats et des notables Serbes. Un des membres le présidera. « Pour être membre de ce conseil il faudra être né en Serbie ou « nationalisé, être âgé de trente-cinq ans au moins et posséder « des biens immeubles.

« Le président et les membres de ce conseil seront choisis par « toi sous la condition qu'ils posséderont la confiance entière du « peuple et qu'ils auront pour eux l'opinion publique soit à causé « de leur habileté et de leurs autres qualités d'honnêtes gens, soit « à cause de leurs précédents services.

« Le choix fait et avant d'entrer en fonctions, les membres de « ce conseil, et toi comme eux, prêterez serment, entre les mains « du métropolitain, de ne pas agir contre les intérêts du peuple, « contre les devoirs prescrits par la conscience et contre ma « volonté impériale.

« La charge de ce conseil sera uniquement de veiller aux inté- « rêts du peuple et de l'aider de son expérience.

« Aucune loi ne pourra être décrétée ni aucun impôt établi « sans le consentement du Conseil.

« Le traitement des membres du conseil sera fixé par toi d'une « manière convenable et de commun accord et quand les assem- « blées seront constituées dans le lieu du gouvernement central, « ses attributions s'étendront sur les objets suivants :

« 1° Le jugement et la décision des demandes et des points « litigieux ayant rapport aux décrets et lois du pays, à la justice « au tribut et aux autres impôts.

« 2° Le traitement ou la rémunération des employés du pays « ainsi que l'installation de ceux qui seraient jugés nécessaires ;

« 2° L'estimation des dépenses annuelles qui seraient jugées « nécessaires à l'administration du pays ainsi que le choix des

en étaient avant tout conformes aux prétentions de ses ennemis.

« moyens les meilleurs et les plus convenables pour établir et « lever les impôts qui doivent faire face aux dépenses ;

« 4· Enfin, la délibération d'une loi qui détermine le nombre, « la solde et le règlement de service de la milice nationale néces- « saire pour le maintien de l'ordre et de la tranquillité.

« Ce conseil aura de plus le droit de faire des propositions tou- « chant les lois qui paraîtraient utiles, en en motivant les avan- « tages et en apposant à ces propositions les signatures du pré- « sident et du secrétaire, sous la condition toutefois, qu'elles ne « porteront aucune atteinte aux droits légitime de la suzeraineté « de ma Sublime Porte.

« De pareilles demandes seront suivies de discussion et la déci- « sion aura lieu à la majorité des voix.

« Le conseil est autorisé à exiger annuellement, en mars et « avril, des trois ministres mentionnés, un tableau de leur gestion « administrative pour l'année écoulée et à examiner leurs comp- « tes.

« Ces trois ministres ainsi que le directeur de la Chancellerie, « assisteront, pendant la durée de leur charge, aux séances du « Conseil après avoir prêté serment.

« Les dix-sept membres du conseil ne pourront être destitués « avant que ma Sublime Porte ait reconnu qu'ils se sont rendus « coupables de quelque crime, de la violation de la loi ou d'or- « donnances en vigueur.

« Parmi les Serbes, il sera choisi et nommé un kapou kiaïa qui « résidera toujours auprès de ma Haute Porte pour que les « affaires serbes soient soumises à une administration conforme « à mes intentions impériales, aux libertés de la nation et aux « règlements sur l'organisation de ce pays.

« Les affaires de police, les quarantaines, les ordres du prince « aux employés des districts, l'administration des établissements « d'utilité publique et de la poste, l'exécution des ordonnances « concernant les pauvres du pays, sont dans les attributions du « ministre de l'intérieur.

« Le ministre des finances examine les comptes de l'Etat ; il « s'occupe d'encourager le commerce, de conserver et d'adminis-

Milosch forma le conseil de dix-sept membres ou Sénat

« trer les revenus publics dont le budget est fixé par les lois du « pays d'après les comptes établis par les autres ministres. Il aura « soin de faire dresser un cadastre des propriétés immobilières, « tant publiques que particulières, ainsi qu'un tableau des pro- « priétés mobilières du pays et de l'Etat. Il surveillera l'exploita- « tion des mines, l'aménagement des forêts et les autres détails « qui concernent sa chancellerie.

« Le ministre de la Justice qui est en même temps le directeur « de l'instruction publique et de la diffusion des sciences utiles « est chargé de s'assurer si les décisions prises ont été exécutées, « de recevoir les plaintes qui seraient portées contre les juges et « de prendre des décisions à cet égard ; de s'assurer si les juges « sont capables et de se faire remettre tous les trois mois un état « sommaire des procès jugés par eux ; de surveiller l'aménage- « ment des prisons ainsi que leur régime et les améliorations re- « connues possibles.

« Il aura également dans ses attributions la moralité publique, « l'établissement des écoles et les encouragements donnés aux « sciences. Il aura l'inspection des hôpitaux et autres établisse- « ments d'utilité publique et s'entendra avec les prêtres de l'Eglise « pour tout ce qui concerne la religion et le service divin.

« Un étranger, à moins qu'il ne soit naturalisé Serbe, ne peut « remplir aucune de ces dignités.

« Ces trois ministres seront indépendants, chacun des deux au- « tres, dans l'exercice de leurs attributions respectives. Chacun « d'eux aura sa chancellerie particulière.

« Chacune de ces divisions formera plusieurs bureaux et cha- « que publication concernant les affaires de l'Etat qui émanera de « ces bureaux devra porter une signature. Aucune décision de « nature mixte ou appartenant à deux ministères ne sera exécu- « toire que si elle est revêtue de la signature des chefs de bureaux « compétents et qu'après avoir été portée et enregistrée au pro- « tocole desdits bureaux.

« Les trois ministres (popetschitel) rédigeront chaque année, en « mars et en avril, un tableau de toutes les affaires traitées et « terminées dans leurs chancelleries ainsi qu'un relevé de celles « qui leur sont soumises. Ces documents seront revêtus de leurs

prescrit par la nouvelle Constitution. Sa magnanimité y fit entrer plusieurs des conjurés de 1835. Voutschitch et Jephrem furent de ce nombre et revinrent triomphants de l'exil.

« sceau et signature ainsi que de la signature des chefs de bu-
« reaux. Il sera soumis au conseil de la province.

« Ma volonté expresse est que les habitants de la Serbie, sujets « de ma Sublime Porte, jouissent de la liberté personnelle et que « toute protection leur soit assurée dans les places honorifiques « et dignités qu'ils pourront remplir. Il est contraire à ma volonté « impériale que qui que ce soit perde ses droits civils sans juge- « ment préalable et qu'il soit exposé à une peine ou persécution « illégale. En conséquence, il a été jugé nécessaire d'ériger des « cours de justice pour punir les coupables, reconnaître le droit « de chacun, rendre bonne justice et atteindre les délits définis « par la loi.

« Aucun Serbe ne pourra donc être soumis à une amende ni à « des peines corporelles avant d'avoir été convaincu et condamné « par la loi.

« Ces cours de justice s'occuperont des contestations, connaî- « tront des crimes et violations des lois, mais dans aucun cas on « n'appliquera la peine de la confiscation des biens.

« Trois espèces de cours de justice seront établies : la première, « dans les villages, sera composée de starostes (anciens) et por- « tera le nom de justice de paix ; la seconde qui formera la pre- « mière instance sera établie dans chacun des dix-sept districts de « la Serbie; enfin la troisième cour ou cour d'appel, agira dans « le lieu où le chef du gouvernement aura sa résidence.

« La justice de paix de chaque village sera composée d'un pré- « sident et de deux membres élus par les habitants du lieu. Les « attributions judiciaires de ce tribunal local, quant à la déter- « mination des peines et à la décision des contestations ne s'éten- « dront, pour les affaires criminelles, qu'à une peine de trois « jours d'arrêt ou de dix coups de bâton et pour les affaires civi- « les aux procès dont les points contestés ne dépasseront la va- « leur de vingt-cinq francs.

« Les enfants et les parents des coupables ne sont pas respon- « sables pour leurs père et mère et parents et ne peuvent être « punis en leurs lieu et place.

« Dans les tribunaux locaux, on n'instruira que sommairement et

Ceux-ci lui marquèrent leur reconnaissance en commençant aussitôt à battre en brèche son autorité. Ils s'oppo-

« verbalement. Dans les deux autres cours, la procédure et les « jugements se feront par écrit. Le tribunal de village renverra « au tribunal de district tout procès dont l'objet dépasse cent « piastres, ainsi que toute décision sur un délit emportant une « peine de plus de dix coups de bâton.

« Le tribunal de district décidera dans les contestations en « première instance. Il connaîtra des affaires criminelles et civi- « les ; il sera composé d'un président, de trois autres membres et « d'un personnel de secrétaires suffisant.

« Quiconque n'a pas atteint sa trentième année ne peut être « nommé ni président ni conseiller de cour.

« Tout individu condamné par le tribunal de district aura huit « jours pour faire appel. Au bout de huit jours le jugement pro- « noncé aura acquis force de loi.

« La cour d'appel s'occupera uniquement de la révision des « jugements rendus par le tribunal de première instance. Les « quatre conseillers de cette cour doivent avoir atteint leur « trente-cinquième année.

« Les membres de la cour d'appel doivent être nés Serbes ou « s'être fait naturaliser.

« Quant aux procès renvoyés d'une cour à l'autre, le président « est tenu de délivrer aux parties intéressées un résumé des « délibérations muni de son cachet et de sa signature.

« Un membre d'un tribunal de justice de paix ne peut être « membre d'une des deux autres cours de justice.

« Après la mort d'un membre de l'une de ces deux cours, on « aura égard, pour la désignation de son successeur, aux années « de services et à l'âge des candidats.

« Aucun des membres de ces tribunaux ne peut être privé de « ses fonctions pour cause de négligence dans ses devoirs ou de « violation des lois avant que sa culpabilité ait été légalement « constatée.

« Un militaire, un employé civil ni un ecclésiastique ne peut « être puni qu'après constatation du délit suivie d'un jugement « formel.

« Les employés civils et militaires ainsi que les ecclésiastiques

sèrent à tous ses actes et finirent par mettre le gouvernement

« ne sont point soumis aux peines corporelles ; les moyens de « répression à leur égard sont la réprimande, la prison, la desti- « tution et le bannissement.

« La Serbie jouit de la liberté illimitée du commerce. Chaque « Serbe a donc le droit de se livrer à tel trafic qu'il juge conve- « nable, à moins que le prince, d'accord avec le conseil national, « ne trouve urgent de restreindre momentanément le commerce « de certains articles.

« Chaque Serbe observant les lois est maître de ses biens en « toute propriété. Il peut les aliéner, les vendre ou les léguer « sans autre motif que sa volonté. Il ne peut perdre ce droit que « par un jugement émanant d'un tribunal de justice de paix.

« Tout Serbe est tenu, pour obtenir justice, de s'adresser au « tribunal de son district et il ne peut être sommé de comparaî- « tre que devant le tribunal local.

« Aucun Serbe ne sera, désormais, tenu de faire des corvées.

« Les dépenses nécessitées par la construction et l'entretien des « ponts et des tours sont à la charge des communes environ- « nantes.

« Attendu que le gouvernement de la principauté a la surveil- « lance des routes postales, des ponts et autres établissements « d'utilité publique, les particuliers doivent être encouragés à « porter leur attention sur ces travaux.

« Tu t'entendras avec le conseil pour déterminer la paye des « ouvriers pauvres chargés des travaux publics et un traitement « fixe pour les employés dans les différents services.

« Tout employé peut renoncer à ses fonctions après un certain « nombre d'années de services ou pour des raisons légales. Lors- « qu'il aura pris sa retraite on lui assignera une pension en rap- « port avec l'importance et la durée de ses services.

« Toute charge est conférée par un décret du prince ; mais « l'avancement n'a lieu que d'après le rang, l'ancienneté et un « examen préalable prescrit.

« Les personnes qui ont été employées comme jurisconsultes « doivent toujours rester dans la carrière judiciaire pour acquérir « plus d'expérience dans ce qui a fait l'objet spécial de leurs étu- « des.

dans l'impossibilité de fonctionner. Ils formèrent même le

« Un employé civil ou militaire ne peut pas faire partie, même « provisoirement, d'une cour de justice.

« Attendu que les Serbes, sujets de ma Sublime Porte et lui « devant un tribut, appartiennent à l'Eglise grecque, je leur ai « donné la complète liberté de célébrer leur service divin d'après « les cérémonies en usage ainsi que celle de se choisir, sous ton « assistance et ta surveillance, leur métropolitain et leurs évê- « ques, sous la condition que, conformément aux canons de « l'Eglise, ils soient soumis à la puissance ecclésiastique du Pa- « triarche résidant à Constantinople qui doit être regardé comme « le chef de l'Eglise et du Synode. En outre, il est conforme aux « privilèges accordés anciennement par la Porte Ottomane à ses « sujets chrétiens que les chefs du Clergé administrent seuls les « affaires de l'Eglise, en tant qu'elles sont indépendantes des « affaires politiques. D'autre part, les rémunérations et dotations « du métropolitain, des évêques, des igoumènes et des autres « membres du clergé, de même que les fonds affectés aux fonda- « tions pieuses, seront déterminées par le peuple ; les mêmes règle- « ments s'appliqueront au traitement et à la dignité du métropoli- « tain et des évêques de Serbie.

« On désignera, pour la Serbie, les lieux où le haut clergé s'as- « semblera pour tenir conseil sur les affaires concernant le métro- « politain et les évêques de l'Eglise.

« Les Seigneuries et les Timars sont abolis en Serbie et cet « usage ne pourra désormais y être introduit de nouveau.

« Tout Serbe est soumis à l'impôt et aux autres taxes. Les « employés doivent être imposés en raison de leurs propriétés, « mais le clergé est exempt de toutes charges.

« Attendu que la Serbie se compose de districts dont chacun se « partage en subdivisions formant, elles-mêmes, un certain nombre « de bourgs et villages, tout chef de district aura un adjoint, un « secrétaire et le personnel que réclame l'expédition des affaires.

« Les chefs de districts auront à s'occuper des ordres du gou- « vernement, de tout ce qui concerne les affaires de l'Etat, sans « négliger les affaires courantes qui relèvent de leurs fonctions. « En ce qui concerne la levée et la distribution de l'impôt, ils se « régleront d'après les instructions du département des finances.

projet de faire comparaître le prince devant le Conseil pour rendre compte des deniers de l'Etat.

« Il ne leur appartiendra pas de décider sur les contestations qui « pourraient s'élever à ce sujet ; mais ils les soumettront à la « décision des tribunaux de districts.

« Le chef de chaque subdivision de district aura sous sa garde « les biens et les propriétés des villages pour les préserver « contre toute attaque ; il protégera également le peuple contre « les bandits, les vagabonds et autres gens mal famés et mal « intentionnés.

« Il est tenu d'examiner et de viser le passe-port, tant au départ « qu'à l'arrivée des voyageurs.

« Il est autorisé à mettre en prison les personnes suspectes et « à les y retenir pendant vingt-quatre heures. Il s'adresse au « chef de district pour les contestations qui peuvent s'élever dans « son arrondissement, en tant qu'elles rentrent dans l'ordre des « matières de simple police. Il surveille les tribunaux de justice « de paix mais il est incompétent pour tout ce qui regarde les « affaires de l'Eglise et les écoles et il n'a aucune action sur les « revenus provenant de fondations pieuses. Quant aux biens, « terres et propriétés affectés aux églises, communes et institu-« tions de charité de même que quant aux propriétés particu-« lières, il sera délivré aux ayants-droit un titre de possession « qui sera porté au registre des propriétés foncières.

« Aucun Serbe ne peut être poursuivi ni inquiété, soit publi-« quement soit en secret, avant qu'on ait prononcé sa condam-« nation juridique.

« Cette Constitution ayant reçu la sanction de ma volonté impé-« riale, elle te sera remise avec un firman orné d'un hatti scherif « impérial.

« Ayant remis à toi et à ta famille la souveraineté de cette « province impériale, sous la condition expresse que tu suives « exactement mes ordres, je te charge de veiller à la sûreté et à « la sécurité de ce pays tant à l'intérieur qu'à l'extérieur à telle « fin que tu t'efforces autant qu'il est en toi d'assurer la paix et « le bonheur des habitants, Je t'enjoins d'honorer et de respecter « chaque état, chaque rang, chaque dignité et par dessus toute « chose de tenir la main à ce qu'on observe fidèlement la teneur

Milosch comprit qu'on voulait se débarrasser de lui par tous les moyens. Ses amis lui conseillèrent de se maintenir, dut-il employer la force et ils lui offrirent leurs concours armé. Ils réunirent ses partisans dans la fidèle Choumadia et marchèrent sur Belgrad.

Le conseil envoya des troupes contre eux.

Milosch ne voulut pas laisser produire un conflit sanglant dont il eut été la cause.

Il ordonna à son frère Jovan et à ses bandes de déposer les armes. Voutschitch qui dirigeait l'armée fit alors enlever les chevaux de la garde de Milosch et de la princesse son épouse et s'entourant d'un grand apparât militaire, il se rendit à la demeure du prince et lui dit que la volonté du peuple était qu'il partit immédiatement pour l'exil.

— Puisqu'ils ne veulent plus de moi, répondit Milosch, je n'essaierai pas plus longtemps de m'imposer aux Serbes.

En conséquence, le 13 juin 1839, le Métropolitain lut au Sénat et à l'assemblée nationale l'abdication du prince en faveur de Milan son fils aîné. Milosch demandait en même

« de la présente Constitution, afin que j'obtienne par toi la béné-
« diction de tes administrés et que tu justifies ma bienveillance
« et ma confiance impériale.

« Je recommande à tous les Serbes en général de se soumettre
« à tous les ordres du prince, en tant que ces ordres seront
« conformes aux lois et institutions du pays et de se montrer
« dignes de la civilisation qu'ils ambitionnent.

« J'ordonne que le présent hatti scherif soit publié afin que le
« peuple en ait connaissance. Que chacun, pénétré de gratitude
« et de reconnaiasance pour ses gracieux bienfaits se conduise
« en toute situation et circonstance conformément à ma volonté
« impériale et que la présente constitution soit observée à la
« lettre par tous les temps et sans qu'on ose, en aucune façon, y
« faire la moindre infraction.

« Et toi, Vizir, tu concourras avec le prince, de toutes tes forces,
« à l'exécution ponctuelle et sévère de tout ce qui est prescrit
« par le présent firman impérial ».

temps qu'il lui fût permis de se retirer dans une terre qu'il avait en Valachie.

« Le peuple, qui l'aimait malgré les fautes commises, « demeura dans une profonde consternation lorsque l'illus- « tre proscrit franchit le Danube pour gagner l'exil ».

*
* *

Avant de clore ce chapitre, il nous semble nécessaire de revenir sur la personne de Milosch dont nous avons, en le commençant, essayé un portrait rapide.

Et d'abord, son caractère est-il tellement complexe qu'on n'ait lieu d'être fortement surpris du désaccord des auteurs contemporains dans le jugement qu'ils portent de lui et de ses actes ?

Chopin, d'après Ami Boué, en fait le portrait « d'un prince fantasque et peu digne d'occuper la postérité si des qualités réelles et solides » ne compensaient ses défauts.

« Le caractère du prince Milosch, dit cet auteur, offre « un mélange remarquable des qualités et des défauts qui « sont propres aux races diverses des Slaves du Sud ; les « mêmes causes qui ont fait son élévation ont précipité sa « chute. Sa fermeté naturelle avait pris cette inflexibilité « que ses ennemis lui reprochaient dans l'exercice du com- « mandement militaire où la nécessité de vaincre habitue « le chef à regarder quiconque lui résiste comme un ennemi « et à considérer les luttes civiles comme un engagement « sur le champ de bataille. Les formes du despotisme turc « que la conquête avait acclimatées depuis des siècles dans « la Serbie, le protectorat du gouvernement russe, type de « la subordination sous l'absolutisme religieux et politi- « que, pouvaient lui persuader que le despotisme qui flattait « son orgueil et son ambition serait plus utile au peuple « qu'une liberté fondée sur des institutions prématurées, « imparfaitement définies et mal comprises ».

Ces appréciations ne sont que la reproduction déguisée des griefs que les chefs de l'opposition faisaient au gouvernement de Milosch. Ces griefs étaient-ils justes? n'étaient-ils pas forgés par la passion — qu'elle fut jalousie ou esprit d'indiscipline —, de ces hommes qui, pour leur malheur et celui de leur nation, avaient fait en occident quelques séjours et quelques études politiques à une époque où le principe monachique était fortement battu en brêche, où pour conserver leur fragile couronne, des souverains de grands Etats s'étaient vus obligés de faire à la démocratie des concessions importantes ?

Si ces griefs eussent été fondés, il semble que le peuple aurait suivi avec plus de spontanéité et plus d'ensemble ces chefs qui, malgré leur éloquence persuasive, ne parvinrent pas à soulever les masses mais seulement quelques bandes de partisans.

Chopin continue ainsi :

« Sa vivacité, qui allait jusqu'à l'emportement, lui fit « souvent commettre des actes qui avaient tout l'odieux « de la cruauté, quoiqu'il fût naturellement porté à la géné- « rosité et à la clémence. Mais comme ses retours de faveur « étaient brusques et capricieux aussi bien que sa colère, « ceux qui l'entouraient n'étaient jamais dans cette sécu- « rité que réclament les hautes positions du gouverne- « ment ».

Effectivement Milosch a plusieurs fois disgracié et remis en place de hauts fonctionnaires de son Etat. Il leur avait confié des charges pour lesquelles il leur savait des aptitudes particulières et ceux-ci, profitant de la haute position qu'ils occupaient, étaient devenus des chefs actifs de l'opposition. Le prince les destitua et même les exila. Mais il regrettait leur service et leurs lumières et croyant les désarmer par la clémence, il les rappela, leur rendit sa confiance, les admit à sa table et à son foyer. C'est ce qui rend plus odieux le rôle de ces intrigants qui, au milieu des épanchements d'amitié de leur prince, préparèrent leurs

plans et marquèrent l'endroit où Milosch devait être frappé.

« Comme pour ressembler davantage à un Pacha, conti-
« nue l'auteur des *Provinces danubiennes*, Milosch se
« permettait de nombreuses infractions aux devoirs qu'im-
« pose le lien conjugal, et cette conduite que la licence des
« mœurs excuse ou tolère en Europe, offusquait les vertus
« serviennnes. Quand il rencontrait dans ses voyages des
« jeunes filles qui lui plaisaient, il leur trouvait quelque
« emploi dans son palais et il fallait que la princesse Liou-
« bitza n'eût par l'air de s'apercevoir de ce qui se passait
« sous ses yeux. Quand il était las de ses maîtresses, il
« les mariait. A son retour de Constantinople, il avait amené
« avec lui deux Ethiopiennes, de sorte que son konak res-
« semblait à un sérail ».

Si ces faits sont vrais nous comprenons facilement que la princesse Lioubitza se fût « rangée dans le parti de l'opposition » ainsi que le dit à la page 423 de son livre l'auteur auquel nous empruntons ces lignes, Coquelle qui ne parle point de la conduite volage de Milosch ni des « fréquents sujets de plainte » qu'il lui avait donnés, dit que :

« La princesse Lioubitza a joué un grand rôle dans l'exis-
« tence de Milosch ; compagne fidèle de sa vie, elle parta-
« gea ses fatigues, ses travaux à la paix comme à la guerre,
« le soutenant de ses conseils, affermissant son courage
« parfois chancelant au plus fort de la lutte contre la Tur-
« quie, ne désespérant jamais dans le salut de la Patrie ;
« outre cela, bonne mère de famille, l'épouse du prince
« Milosch peut être proposée comme un modèle aux fem-
« mes de tous les pays ».

Où est la vérité ?

Continuant son tableau, Chopin poursuit :

« Non seulement Milosch s'arrogeait le monopole des
« principaux produits du pays, mais il glanait encore dans
« les détails ; ainsi il faisait vendre la viande de son bétail
« à Belgrad et à Kraguïevatz à un prix plus élevé que
« toute autre parce qu'en effet ses bœufs étaient d'une race

« supérieure ; et le peuple qui aurait souvent préféré une « viande moins belle à meilleur marché était obligé d'ache- « ter celle du prince ».

Suit une série de faits qui paraissent plutôt des contes publiés par la malveillance que des éléments d'histoire.

Milosch n'aimait ni le luxe ni l'apparat. Il voyageait avec une faible escorte et n'avait point de gardes aux portes de ses résidences mais un corps de garde vis-à-vis de la porte principale.

Quand l'intérêt ne l'appelait point dans sa capitale ni en quelque autre lieu de ses Etats, il partageait son temps entre deux résidences : l'hiver, la forteresse antique et pleine de traditions de Krouschevatz, l'été, la villa rustique de Poscharevatz (1) située sur les derniers coteaux des montagnes de Rudnik.

« C'est là, dit Coquelle, qu'entouré de la princesse Lioubitza, sa femme, de ses deux frères, Iovan et Ephrem, « de ses deux fils, Milan et Michel, de ses filles et de « son secrétaire, Davidovitch, le *prince paysan*, comme « il aimait à s'appeler lui-même, reçoit les étrangers de « marque qui demandent à voir de près le héros serbe et « à jouir de son entretien.

« Rien de plus simple, de plus patriarcal que la vie « qu'on mène à Poscharevatz : c'est bien là l'ancienne « Serbie, avec ses mœurs hospitalières et dénuée de toute « marque hautaine ».

Une musique militaire annonçait l'heure du dîner du prince et celle de son souper. A part celà, c'était son ancienne vie de famille. La princesse n'avait point ce qu'on appelle dans les cours européennes une *maison*. Toute étiquette était non pas bannie mais ignorée. L'économie des deniers publics y était une règle (2) et le luxe et les recherches de la table y étaient inconnus.

1. Pojarevatz.

2. Voici quel était le traitement des dignitaires de la cour et de l'Etat sous le prince Milosch :

En résumé, Milosch a continué dignement l'œuvre de régénération de la Serbie.

∴

Quant à ces chefs de l'opposition, Voutschitch, Petronievitch, Jephrem Obrenovitch et autres qui rendirent à Milosch le gouvernement impossible et qui, après l'avoir contraint à se démettre du pouvoir, continuèrent contre son successeur leur campagne obstructionniste, que devons-nous penser d'eux, quel jugement pouvons-nous porter sur leur conduite ?

Si nous nous plaçons au seul point de vue des faits, nous ne saurions que blâmer et les intrigues et la rebellion contre l'autorité légalement constituée et les moyens employés en vue de la renverser.

Mais l'expérience nous a appris qu'en politique surtout, les faits, les actes des révolutionnaires dépassent souvent de beaucoup le but qu'ils avaient primitivement visé et que toujours des circonstances imprévues se sont trouvées

Le secrétaire du cabinet du prince avait la table et le logement et recevait 7000 francs, les autres secrétaires de 1000 à 2500 francs.

Les conseillers supérieurs recevaient annuellement 5.000 francs, les autres de 3 à 4000.

Le général Jephrem, Général-major et Président du Sénat recevait 8500 francs, les autres sénateurs de 4 à 5000 francs.

Les commandants militaires 6500 francs, les colonels 5000, les capitaines de districts de 2500 à 3500 francs, les capitaines de communes de 1500 à 2000 francs.

Les Juges, de 2000 à 2500 francs, leurs secrétaires de 500 à 625 francs avec la table et le logement.

La modicité de ces traitements ne permettait point de faire des économies ; mais le bon marché des choses nécessaires à une vie simple les rendait suffisants.

pour aggraver et faire tourner en crimes des actes qui, en principe, n'eussent même pas été des délits.

Il ne nous est pas permis d'affirmer qu'au début les intentions les plus pures n'animaient pas ces dévots des libertés nationales qui craignirent de voir verser dans le despotisme tyrannique le prince qui avait eu la bonne fortune d'obtenir pour la nation une charte d'affranchissement, mais qui, dans la crainte que ces libertés desquelles il s'était déshabitué ne fussent un don dangereux pour le peuple, crut pouvoir en atténuer les effets en conservant entre les mains le pouvoir de les accorder par petites doses.

Ces hommes au nombre desquels on trouve un frère même du prince, avaient suivi avec attention les évènements qui depuis quelques années s'étaient déroulés en Occident ; ils avaient appris à l'école philosophique du jour que les Souverains ne doivent être que les *chefs du pouvoir exécutif* et que la *Souveraineté nationale appartient au peuple* ; enfin, ils avaient vu le roi Louis-Philippe acceptant de gouverner au nom du peuple la plus belle nation du monde et rendant ses décrets comme *Roi par la grâce de Dieu et la volonté nationale.*

Ces hommes descendant de martyrs des libertés nationales, de héros de l'émancipation de la Serbie supportaient avec aigreur le joug despotiqne d'un prince devenu peut-être autoritaire par leur faute.

Voilà pourquoi, mécontents d'abord, ils ne tardèrent pas à devenir rebelles. Rebelles, ils furent disgràciés, réprimandés, exilés et devinrent des révoltés. Une fois révoltés, ils engagèrent la lutte pour la vie et se firent chefs de sédition, conspirateurs, fomentateurs de guerre civile.

Les rênes de l'Etat étaient tenues par une main trop ferme Leur fierté native se cabra. L'aveuglement de l'orgueil les fit dévier de la bonne voie et ils tombèrent dans celle qui mène à la réprobation de la postérité.

Que si, toutefois, au lieu d'être sincèrement et avant tout patriotes, les Voutschitch, les Petronievitch, les Jephrem

(ou Ephrem) furent tout simplement des ambitieux et des jaloux, nous n'avons qu'une seule chose à dire, c'est que, en Serbie comme ailleurs, l'orgueil est un grand fléau susceptible de déchaîner sur les peuples, de grandes calamités, d'amener de grandes catastrophes.

CHAPITRE VIII

SUITE DU PRÉCÉDENT.

Milosch ne savait pas écrire.

L'acte d'abdication qu'il fit lire par le métropolitain se terminait par cette phrase : « Comme garantie que cette « abdication a été écrite de ma pleine volonté, je donne à « savoir que mon plus jeune fils, Michel, y a apposé mes « nom et prénom ainsi que mon sceau, ne sachant pas « écrire moi-même ».

Le même jour, il adressait à son fils Milan un rescrit par lequel il l'informait de son abdication en sa faveur et faisait des vœux pour lui et pour la patrie. Deux jours plus tard, après avoir remis aux ministres sa correspondance politique, les bérats, les firmans, les hatti-scherifs qu'il avait reçus de la Porte et les autres documents dont il était dépositaire comme prince de Serbie, il s'embarqua avec son jeune fils Michel et un seul domestique.

Le peuple massé sur le quai pour assister à son départ donna au prince exilé des marques touchantes d'attachement ; ses ennemis eux-mêmes ne purent contenir leur émotion. On dit que Voutschitch ne put retenir ses larmes.

Milan Obrenovitch II, avait une santé débile. Lorsque lui parvint le rescrit de son père il était gravement malade. La régence fut dès lors exercée par Abraham Petronievich, Thomas Vouichitch et Ephrem frère de Milosch. Mais le 8 juillet suivant le nouveau prince mourait après un règne de

vingt-cinq jours. Ranke prétend même qu'il mourut sans savoir qu'il était prince régnant de Serbie.

L'opposition qui n'avait pas désarmé prétendit contester les droits de Michel à la succession de son frère. Heureusement, le Sénat coupa court à toute discussion en acclamant Michel et la Porte s'empressa de ratifier la décision du Sénat.

Michel était auprès de son père en Valachie dans son domaine de Miloschia Pojana lorsqu'on lui apprit qu'il succédait à Milan. Il était âgé de dix-sept ans.

Michel Obrenovitsch III partit aussitôt pour Constantinople où l'accompagnèrent sa mère, la princesse Lioubitza, un officier turc et quelques Serbes. Son père ne l'accompagna que jusqu'à Bukarest. Le Sultan le décora de l'ordre du Nischam, le nomma *Mouschir*, ce qui était une faveur extraordinaire pour un chrétien et lui fit donner un bérat d'investiture. Le nouveau prince entra dans ses Etats le 15 mars 1840 et y fut reçu avec des marques non équivoques de la sympathie du peuple, tandis que les régents et les chefs du parti de l'opposition qui avaient renversé Milosch ne savaient point dissimuler leur rancœur.

La campagne d'obstruction et de désorganisatioa extérieure recommença de plus belle et comme le peuple aimait le prince, il voulut le soustraire aux vexations des tuteurs que, bien que l'ayant reconnu majeur, la Porte lui avait donnés, une émeute éclata le 6 mai, renversa les régents et conduisirent triomphalement Michel à Kruschewatz.

Là, le prince déclara d'accusation Voutschitch et Petronievitch et leur ordonna de se présenter devant l'Assemblée nationale pour répondre de leur conduite, mais ils préférèrent se retirer dans la forteresse de Belgrad sous la protection du Pacha. Ils y furent suivis par leurs adhérents.

La Skoupstschina réunie aussitôt approuva la conduite de Michel et le Prince débarrassé de ses tuteurs put consacrer ses lumières et sa grande intelligence à l'adminis-

tration du pays. Il y fut aidé dans une grande mesure par Stephan Raditschevitch auquel il confia le ministère de la Justice et de l'instruction publique. Ce choix eut le don de déplaire à l'opposition, — nous devrions plutôt dire, aux ennemis des Obrenovitch — qui reprochait à Raditschevitch d'être un Slave autrichien.

Michel se rendit impopulaire auprès du paysan en rétablissant à dix dollars par an la taxe proportionnelle que les régents avaient réduite à cinq dollars. Puis il fixa un rabais d'une piastre sur la valeur du ducat d'or.

Les chefs de l'opposition ne laissèrent pas passer ces mesures sans en tirer parti en les présentant au peuple comme des abus préjudiciables à la prospérité de la nation.

Dans le but, sans doute, de désarmer la malveillance, Michel eut la malheureuse inspiration de rappeler de l'exil à Constantinople les deux anciens régents Pétronievitch et et Voutschitch. Ils rentrèrent en Serbie en 1841 et dès leur retour recommencèrent à conspirer contre le Prince.

Tant de soucis eussent été plus que suffisants pour absorber les facultés du jeune Michel. Il en était d'autres très graves qui réclamaient une grande part de sa sollicitude.

Milosch regrettait le pouvoir; la princesse Lioubitza, bien qu'aimant son fils, eut mieux aimé être femme du chef de l'Etat que mère du Souverain. Le frère de la Princesse, Gaza Voukamanovitch intriguait pour faire rentrer Milosch en grâce tandis que Jovan, frère de Milosch, ne cachait pas son mécontentement de n'avoir pour tout emploi que celui d'adjudant de son neveu.

Au milieu de tant de difficultés, il eût fallu au jeune prince beaucoup de décision et de fermeté; mais il était plutôt timide et se méfiait même de ses ministres.

Voutschitsch comprit à ses hésitations et aux demi-mesures que prit le prince qu'il aurait facilement raison de lui par un coup de force et, au milieu de l'été de 1842,

il leva de nouveau l'étendard de la révolte et arma de nombreuses bandes avec lesquelles il marcha sur Kraguïevatz.

Michel était résolu d'opposer la force à la force. Il prit avec lui dix ou douze mille volontaires et quitta Pojarevatz dans la nuit du 20 août. Malheureusement, ces troupes, travaillées par les émissaires de Voutschitch firent peu à peu défection et quelques jours plus tard Michel n'avait plus autour de lui que quelques soldats.

Se voyant abandonné, le prince passa en Autriche et fut rejoint à Semlin par Protich, Raditschevitch et Miléta.

Voutschitch entra dans la capitale en triomphateur. Il fut salué par les canons de la forteresse turque dont la garnison fraternisa avec l'armée rebelle, il se fit appeler *chef de la nation* et prit d'une main ferme les rênes du gouvernement.

L'insurrection avait gagné la partie.

Voutschitch proposa aussitôt de former un gouvernement provisoire avec pour co-gouvernants Abraham Petronievitch et Stvian Simitch, les ennemis irréconciliables des Obrenovitch

Ayant obtenu, par l'intervention du commissaire turc, la sanction du Sultan, le gouvernement convoqua la Skoupstschina qui se réunit dans les premiers jours de septembre (1842). Voutschitch s'y rendit accompagné du commissaire turc et de Kiamill, pacha de Belgrad, et posa la question du rappel du prince fugitif.

Tous les députés préparés par les amis de Voutschitch répondirent négativement.

On leur demanda alors de désigner un nouveau prince.

Par acclamation Alexandre Kara Georgevitch fils du *chef suprême* de 1806 fut élu et au même instant il fut présenté aux députés qui le saluèrent.

Alexandre était né en 1806. « Après la mort de son père « il était revenu en Serbie où il vivait, ainsi que sa mère, « d'une pension que lui faisait Milosch. Jusque-là, il avait été

« attaché au prince Michel en qualité d'adjudant. C'était « un jeune homme d'une conduite irréprochable, d'un « caractère aimable et de l'extérieur le plus avenant; jamais « il n'avait pris parti dans les querelles des chefs. Depuis « quelque temps Voutchitch le désignait à ses amis comme « leur prince futur et ceux-ci n'avaient pas eu de peine à « préparer les esprits en sa faveur (Chopin, p. 440. col. 1) ».

Alexandre accepta purement et simplement la situation qu'on lui présentait, il usurpa le trône.

La Porte déclara, sans enquête préalable, la déchéance de Michel et reconnut sans plus de formalités le prince nouvellement élu. Le Sultan Abdul-Medjid donna de bonne grâce l'investiture à Kara Georgevitch, mais le tzar Nicolas refusa d'abord de le reconnaitre.

« Le cabinet russe craignait qu'Alexandre n'eût l'âme « ardente de son père et ne portât la Serbie plus haut que « ne le voulait la politique moscovite. En celà, il se trom- « pait; esprit froid et indifférent à la gloire, le nouveau « prince s'empressa de continuer les réformes de son pré- « décesseur et ne changea rien aux relations avec la Subli- me Porte (Coquelle, p. 246) ».

Des négociations s'ouvrirent entre les deux cabinets et voici l'arrangement qui mit fin au différend:

L'élection d'Alexandre ayant eu lieu au milieu de scènes tumultueuses serait regardée comme non valide et Kiamill Pacha qui y avait prêté la main serait renvoyé; Voutschitch et Pétronievitch seraient envoyés en exil.

En conséquence, Alexandre résigna ses pouvoirs et une nouvelle Skouptschina fut convoquée. Elle se réunit le 15 juin 1843. Le nouveau Pacha, le consul, le plénipotentiaire de la Russie et le Métropolitain s'avancèrent vers les électeurs et leur demandèrent lequel ils voulaient pour prince. Les dix-sept nahies furent unanimes à se prononcer pour Kara Georgevitch.

∴

Le premier soin du jeune prince fut de faire achever le code civil et compléter les lois existantes. Ce code entra en vigueur en 1844; il n'a subi jusqu'à ce jour que des modifications peu importantes. Nous en parlerons dans un chapitre spécial.

« De cette époque datent l'Académie militaire de Bel-« grade, la fabrique d'équipements et fonderie de canons « d'artillerie de Kraguïevatz, la poudrière de Stragari, « l'établissement minier de Maidanpek, la verrerie près de « Yagodina, l'académie des sciences et un grand nombre « d'écoles (Borchegrave. *Rapport sur la Serbie*. p. 249) ».

Le prince Alexandre fut, comme ses prédécesseurs, en conflit permanent avec le Sénat. Les mécontents l'accusaient de complaisances exagérées envers l'Autriche. Cependant les Serbes de Hongrie s'agitaient : ils demandaient leur autonomie et sollicitaient leurs frères de Serbie de les aider à la conquérir (1848) Kara Georgevitch ne leur envoya point officiellement de secours, mais, dans un élan de générosité inconsidérée, il autorisa des bandes nombreuses de volontaires à passer le Danube et à se joindre aux révoltés qui firent aux Impériaux une guerre désespérée « se battant comme savent se battre les Serbes, sous le commandement de l'héroïque Stratimirovitch ».

Cette conduite brouilla le prince avec la Russie et le tzar le lui fit bientôt sentir. Alexandre avait placé à la tête de l'administration comme ministre sans portefeuille Voutschitch, confié le ministère de la justice, des cultes et de l'instruction publique à Alexis Simitch, l'ancien ministre des finances de Milosch ; le ministère des finances à Iankovitch, celui de la guerre et de l'intérieur à Elia Garatschanine. Le Tzar Nicolas trouvait ce dernier trop imbu des doctrines libérales de la France et de l'Angleterre et Kara

Georgevitch dut sacrifier son ministre. Cette humiliation causa une grande douleur au pays et augmenta le ressentiment du Prince qui n'oubliait pas quelles entraves la Russie avait mises à son élection. Son intérêt personnel était de ménager la Turquie.

De son côté, la Turquie, enchantée de ce refroidissement des relations entre la cour de Nicolas et celle d'Alexandre, donnait des marques d'affections au Prince de Serbie et le commandement de la forteresse et de la garnison de Belgrad étant devenu vacant par la mort du vieux Hassan, Pacha de la citadelle, le sultan le confia à Kara Georgevitch.

En 1853, le sultan adressa au prince un hatti-scherif confirmant tous les privilèges précédemment accordés à la Serbie et la conséquence de cette politique fut que la Serbie garda une neutralité absolue pendant la campagne de Crimée (1854-1855). La diplomatie européenne sut gré à Alexandre de cette fermeté de conduite et le Congrès de Paris tenu en 1856 confirma les traités d'Akierman et d'Andrinople et ajouta :

« La Serbie conservera son administration indépendante « et nationale ainsi que la pleine liberté du culte, de la « législation, du commerce et de la navigation (article 28 « du Traité) ».

L'occupation des forteresses frontières par les Turcs et le tribut annuel ne furent pas supprimés ; cependant cette éclatante confirmation par l'Eupope entière de l'œuvre de Milosch donna une nouvelle force à la nation serbe et lui laissa entrevoir la possibilité de rompre, dans un avenir prochain, le lien humiliant de vasselage qui la retenait encore à la Porte.

Le traité de Paris consolidait l'empire Ottoman et lui faisait restituer par la Russie les bouches du Danube, mais il portait virtuellement abolition du protectorat de la Turquie sur la Serbie en décidant que les privilèges et immunités concédés à la Serbie seraient désormais placés sous la garantie collective des puissances et qu'aucune inter-

vention armée ne pourra avoir lieu sans un accord préalable entr'elles. C'était un gain immense pour la principauté.

Malheureusement pour Alexandre, la persévérance, la suite dans les idées n'était pas sa qualité principale et le parti de l'opposition, — il y en avait toujours un — lui reprocha de ne point avoir su persister dans la sage neutralité de 1853 et d'avoir obéi aux injonctions parties de Vienne. On lui reprocha aussi de n'avoir point réuni la Skoupstschina depuis plusieurs années, enfin on regretta Milosch. Il se forma un parti du prince exilé.

Celui-ci, de l'exil où il vivait, se ménageait des intelligences avec les agents de la Russie qui voyaient en son retour un obstacle à la politique des Turcs. L'âge n'avait point amorti l'activité de son ambition et il rêvait pour son fils Michel une position souveraine quelconque soit en Valachie soit en Bulgarie.

Un soulèvement eut lieu en 1857. Kara Georgevitch le réprima avec fermeté ; peut-être même avec cruauté.

L'opinion puplique réclamait une satisfaction ; le prince crut la lui accorder entière d'abord en rappelant au ministère de l'Intérieur Elia Garastschanine, ensuite en étendant à tout Serbe indistinctement — les ecclésiastiques et fonctionnaires exceptés — âgé de vingt-cinq ans le droit de vote pour la Skoupstschina.

Ces satisfactions étaient insuffisantes pour regagner la popularité perdue et dès l'ouverture de la Koupstschina de 1858 élue d'après la nouvelle loi, l'assemblée proclama la déchéance d'Alexandre et le rappel de Milosch (1). Kara-Georgevith se réfugia dans une forteresse turque.

1. L'Assemblée accusa formellement Alexandre de conspirer avec l'Autriche. Le 22 décembre, elle le somma d'abdiquer; comme le prince refusait, elle le déclara, dans sa séance du lendemain, déchu de son pouvoir et acclama le vieux Milosch. Tout cela se fit en deux jours, sans secousses, sans protestation, sans troubles ; jamais révolution ne fut si pacifique ni si rapide.

Qu'avait été le règne du fils de Kara-George ?

Commencé par l'usurpation, issu de la révolution, il tombait misérablement renversé par la révolution. Toutefois ce furent quinze années durant lesquelles la Serbie fit d'immenses progrès dans la civilisation européenne, quinze années durant lesquelles sa situtation matérielle et morale prospéra considérablement. La création de routes, l'entreprise de grands travaux publics, la circulation des monnaies et principalement la promulgation des deux codes sont ses plus beaux titres à la reconnaissance du peuple serbe.

Dès qu'il eut connaissance du vote de la Skouptschina, Milosch, mûri par l'âge et par l'expérience, commença par notifier son rappel aux puissances signataires du traité de Paris, tout en demandant à la Porte de confirmer sa nouvelle élection. Celle-ci s'empressa d'envoyer cette confirmation.

Mais les puissances ?

L'Autriche, en faveur de laquelle Alexandre Kara Georgevitch avait amoindri le prestige de la Serbie,ne pouvait voir d'un bon œil le retour de Milosch, et la désignation de M. Garatschanine comme chef du gouvernement provisoire n'était pas une garantie suffisante que le vieux prince continuât la politique de son prédécesseur.

Pour la Russie, ce changement de prince n'avait rien de bien intéressant en comparaison des évènements qui paraissaient se préparer. Le Tzar Alexandre qui venait de succéder à Nicolas, surveillait tous les mouvements de la Turquie, *le vieil homme malade*, et se croyait déjà sur le point de saisir une grande partie de son héritage (1).

1. A cette époque tout le monde croyait l'Empire Ottoman sur le point de sedisloquer. Périodiquement depuis bientôt cent cinquante ans les hommes politiques renouvellent les mêmes prédictions d'une fin prochaine de la Turquie.

Le 5 mars 1862 M. Laboulaye, membre de l'Institut, écrivait à

Le gouvernement de la Prusse, qui déjà versait dans la politique du *Nationalverein* était absorbé par la préparation des spoliations qu'elle méditait pour arriver à la destruction plus ou moins déguisée des petites souverainetés au profit de l'unité Allemande.

Enfin, Napoléon III, rappelé par la bombe d'Orsini aux engagements qu'il avait pris vis-à-vis du Piemont en proie, lui aussi, à la mégalomanie, s'apprêtait à déclarer à l'Autriche une guerre qui, au prix de beaucoup de sang français, a procuré l'*Unité italienne* et préparé les désastres qui fondirent plus tard sur la France.

On le voit, les puissances européennes avaient d'autres soucis que de s'occuper de la réinstallation de Milosch dans sa principauté. Et puis, il faut bien l'avouer, à l'exception de la Russie et de l'Autriche qui avaient les même intérêts politiques et religieux que la Porte dans les questions panslaves et panroumaines, qui s'occupait des provinces de la Péninsule Balkanique?

* * *

Ce fut une entrée vraiment triomphale que le peuple Serbe ménagea au vieux fondateur de l'indépendance serbe

M. H. Thiers qui venait de publier une notice intitulée « LA SERBIE, *son passé et son avenir* ».

« J'ai lu avec intérêt votre livre sur la Serbie. Vous avez rai-
« son d'appeler l'attention de la France sur un peuple peu connu.
« Depuis un siècle, on s'attend d'heure en heure à la chute de cet
« empire Turc qui ne peut vivre ni mourir; depuis un siècle, la
« jalousie des puissances maintient un état de choses détestable
« et les publicistes cherchent en vain une solution. On oublie que
« l'héritier de cet empire est trouvé à la seule condition de ne
« pas le dépouiller de ce qu'il possède et n'a jamais cessé de pos-
« séder. Les populations slaves qui composent la Turquie d'Eu-
« rope ne veulent être ni russes ni autrichiennes ; qu'on les laisse
« à elles-mêmes. Délivrées de l'oppresseur, elles vivront par leurs
« propres forces sans avoir besoin d'un maître étranger ».

(2 janvier 1859) et à son fils Michel. Le prince et son fils reçurent des témoignages d'affection et de loyalisme qui durent leur faire oublier les chagrins de l'exil.

« Mais, dit Coquelle, un monarque change-t-il de caractère « à soixante-dix-huit ans, surtout quand les circonstances « forcent un peuple à se jeter à ses pieds ? Milosch, restauré, « gouverna aussi despotiquement qu'il avait gouverné avant « sa chute. On n'osait se plaindre, on l'acceptait comme il « était, se flattant que sa carrière serait courte, vu son « extrême vieillesse ».

Milosch mourut le 26 septembre 1860. Son dernier acte politique fut l'envoi qu'il fit, le 7 mai 1860 d'une députation chargée de demander au sultan : 1° L'interdiction pour tous les Turcs de demeurer en Serbie, ailleurs que dans les forteresses frontières ; 2° la confirmation du principe de la souveraineté héréditaire dans la famille Obrenovitch.

La Porte répondit d'une façon dilatoire ; alors le vieux prince déclara devant la Skoupstschina, le 23 août, que le peuple serbe, sans s'occuper désormais de la suzeraineté du Sultan, regardait les deux articles ci-dessus comme des droits irrévocablement acquis.

L'assemblée décida en outre : 1° que si la descendance masculine s'éteignait dans la famille des Obrenovitch, le dernier prince pourrait transmettre sa dignité à un fils adoptif pourvu qu'il fût Serbe et de religion grecque (1) ; 2° que pendant la minorité d'un prince, la régence serait exercée par un triumvirat choisi parmi les ministres ; enfin que si un prince mourait sans héritier mâle, légitime ou adoptif, la Skoupstschina en élirait un de son choix.

C'était l'affranchissement complet de la tutelle et de l'ingérence étrangères.

∴

1. L'Assemblée en prenant cette décision, avait en vue le prince Michel qui n'avait pas d'enfants de son mariage avec la princesse Julie Hunyady de Hongrie.

Michel remonta sur le trône que, faible adolescent, il avait quitté en 1842 et dans son second règne il se signala par quantité de réformes utiles. Il proclama que « la loi est l'expression suprême de la volonté nationale ». Il reconstitua le Sénat, réorganisa l'ordre judiciaire, et organisa l'armée, armée qu'il établit sur une base solide.

L'armée serbe, en effet, n'avait été jusqu'alors qu'un cadre qui se complétait en cas de besoin parce que dans le pays tout le monde est alors soldat. Il n'y avait que la garde du prince, soit deux bataillons d'infanterie, un escadron de lanciers et une batterie d'artillerie, qui fût constamment sous les armes. Michel créa une troupe permanente soldée de 15.000 hommes. La durée du service fixée à quatre ans fut abaissée à trois, mais il fut décrété que tous les citoyens de 20 à 50 ans peuvent être appelés sous les drapeaux.

La Serbie entrait dans la voie de la prospérité. La confiance renaissait partout. Les Serbes de Russie et de Hongrie étaient rentrés en grand nombre depuis quelques années et la population de la principauté était maintenant de 1,097,000 habitants contre 678.000, chiffre auquel elle se montait en 1833.

Un danger existait toutefois à l'état permanent. La présence des Turcs dans les forteresses frontières était une cause de conflits fréquents, surtout à Belgrad où les habitants de la ville, tous patriotes serbes,se rencontraient fréquemment avec les soldats du Sultan. Malgré les efforts du gouvernement de Michel pour les apaiser, la crise devint aiguë et le 21 juin 1862, les Turc, pour se venger de quelques horions qu'ils avaient reçus des Serbes dans le délire de l'allégresse que leur avaient causé les succès des autres principautés danubiennes, les Turcs, disons-nous, commandés par le Pacha de la forteresse, bombardèrent Belgrad.

Les consuls étrangers protestèrent contre cette violation du droit des gens et le prince, se basant sur le Traité de Paris invoqua aussitôt la médiation des grandes Puis-

sances. La conférence se réunit à Constantinople et après de laborieuses et nombreuses séances déclara que la Turquie rendrait aux Serbes les forteresses à l'exception de celles de Belgrad, Schabatz et Semendria.

Les Serbes n'acceptèrent pas cette décision, coururent aux armes et mirent le siège devant les forteresses occupées par les Ottomans. Devant cette attitude et en présence de la fermeté du prince, on décida que toutes les garnisons turques évacueraient la Serbie. Toutefois ce ne fut qu'en 1867 qu'eut lieu l'accomplissement définitif de ce grand acte.

En 1865, la Serbie adopta le système décimal et fit frapper à Vienne des monnaies nationales dont le *dinar* est la base. Cette mesure rendait plus faciles les transactions commerciales pour lesquelles on avait jusqu'alors employé les pièces russes, autrichiennes et turques.

Michel Obrenovitz III fut assassiné traitreusement le 20 juin 1868 (1), laissant la Serbie dans un état florissant et prospère.

1. Voici comment Coquelle rapporte ce fait :
« Le 10 juin 1868 au soir, le prince Michel se promenait dans « le bois qui avoisine le parc de Topchidère, sa résidence d'été « favorite, située à quatre kilomètres de Belgrad. Il était accom- « pagné de sa tante, la veuve du prince Ephrem, de sa cousine « Mme Anka Constantinovitch, de la fille de cette dernière, d'un « aide de camp et d'un valet. Au détour d'une allée, le petit « cortège fut croisé par trois personnes qui saluèrent respec- « tueusement le prince. Quelques secondes après, on entendit la « détonation de plusieurs coups de feu et le prince tomba frappé « à mort. Les personnages de sa suite s'élancèrent sur les assas- « sins ; une nouvelle décharge les accueillit : Mme Anka fut tuée « sa fille et l'aide de camp reçurent de graves blessures. L'endroit « étant désert, les assassins s'échappèrent ; néanmoins, l'un des

*
* *

Michel ne laissait pas d'enfant, mais, conformément au vote de la Skoupstschina du 2 août 1860, il avait adopté son cousin Milan petit-fils d'Ephrem (Jephrem) frère de Milosch (1). Il fut proclamé prince de Serbie sous le nom de Milan Obrenovitch IV et on nomma pour gouverner avec lui jusqu'à sa majorité, une régence composée de MM. Ristitch, Gavrilovitch et du général Milivoï Blasnavatz.

Milan terminait ses études à Paris lorsqu'il fut appelé à succéder au malheureux Michel. Il partit aussitôt pour Belgrad où il arriva le 23 juin. Il fut reçu avec des transports de joie par la population. Le 27 juillet la Skoupstschina le reconnaissait et M. Marinovitch président du Sénat qui en cette qualité avait pris la présidence de la lieutenance princière (gouvernement provisoire) lui remit le pouvoir.

Le 5 juillet, Milan fut couronné en grande pompe dans l'église métropolitaine de Belgrad ; il avait quatorze ans moins un mois. La Porte ne tarda pas à lui expédier le bérat d'investiture.

L'année suivante, le 29 juin 1869, la régence promulgua une nouvelle Oustav (Constitution) qui restreignait les droits du Sénat et le reconstituait sous le nom de Conseil d'Etat, établissant nettement les prérogatives souveraines, la responsabilité ministérielle, etc. etc.

Le 10-22 août 1872 Milan, déclaré majeur, prit les rênes du Gouvernement après avoir prêté le serment constitutionnel au milieu d'une imposante solennité.

« trois tomba le jour même entre les mains de a police et les « deux autres le suivirent bientôt en prison ».

Le Prince Alexandre Kar Georgevitch fut accusé d'avoir armé le bras des assassins.

1. Milan était né à Jassy le 10 août 1854.

A cette occasion, il adressa au peuple serbe un manifeste dans lequel il s'engageait à marcher dans les voies constitutionnelles et à s'attacher à la réalisation des progrès nécessaires à la prospérité de la nation.

Les principaux portefeuilles du Cabinet qu'il forma alors furent, en conformité avec ces engagements, attribués à d'anciens membres du Conseil de régence.

CHAPITRE IX

LE ROI MILAN ET SON RÈGNE

Milan Obrenovitch IV vit encore et il est jeune car à à peine a-t-il quarante-quatre ans (1).

C'est donc d'un contemporain que nous allons retracer succinctement les actes.

Serons-nous plus gêné pour porter sur son règne un jugement impartial ?

Non, et pour plusieurs raisons.

La première, c'est que les actes d'un souverain étant du domaine de l'histoire, un historien a toute licence pour les apprécier ; il a de plus, le devoir de dire la vérité ou s'il ne s'en sent pas le courage, il doit se taire. La seconde c'est que, roi aussi bien que prince, Milan a acquis à la reconnaissance de la Serbie des droits que ses ennemis eux-mêmes, quelque justes que soient leurs griefs, ne sauraient lui contester. Il a fait revivre à la nation les temps héroïques qui firent des Serbes un grand peuple;il l'a affranchie du dernier lien qui rappelât sinon la servitude, du

1. C'est dans le courant de l'année 1900 que l'auteur de ce livre écrivait ces pages.

Son manuscrit était entre les mains de l'éditeur lorsqu'au mois de février 1901 l'ex roi Milan mourut à Vienne où il s'était retiré depuis quelques mois après s'être démis de ses fonctions de généralissime de l'armée serbe.

Cet évènement ne change rien à ce qui est dit dans ce chapitre. Il y ajoute seulement un alinéa.

moins sa sujétion à la Turquie, il a obtenu la consécration par tous les Etats du monde, de son indépendance et de son accroissement territorial ; il a obtenu la reconnaissance légale de la couronne dont il a ceint son front.

Qu'il ait eu des travers de caractères, qu'il se soit rendu coupable d'actes inconstitutionnels, nous ne le refuserons pas et n'essaierons pas de l'en disculper, mais, nous plaçant au point de vue de l'ensemble de son règne nous dirons en toute sincérité qu'il fut glorieux pour la Serbie.

*
* *

Aussitôt que, déclaré majeur, Milan Obrenovitch IV eut constitutionnellement le droit de se passer des régents, il les pria de lui continuer leurs services pendant encore quelque temps. Il voulait finir son éducation en visitant les divers Etats de l'Europe centrale puis Constantinople et la Cour du Sultan où il arriva en avril 1874. Dans ces voyages qui l'initièrent à la vie politique et aux usages des divers peuples, il s'acquit de nombreuses sympathies (1).

Milan avait fait la connaissance du colonel russe Kechko d'une famille de Boyards de la Bessarabie marié à une princesse Stourza, dont la fille Nathalie princesse chez laquelle les qualités de cœur ne le cédaient en rien à celles de l'esprit, lui parut digne de s'asseoir à ses côtés sur le trône de la principauté de Serbie, et il l'épousa le 18 octobre 1875.

La reine Nathalie, que les Français aiment et apprécient, obtint facilement les sympathies de ses sujets. Le 4 août 1876, elle donna naissance au prince Alexandre, aujourd'hui régnant.

1. La réception officielle qui lui fut faite à Vienne en 1873 provoqua un incident entre les gouvernements autrichien et ottoman. La diplomatie qui l'avait soulevé, l'aplanit. Milan vint ensuite à Paris où il reçut un accueil très bienveillant.

∴

Las des persécutions injustifiées que les Turcs faisaient subir aux chrétiens habitant les provinces de l'Empire Ottoman, les Bosniaques s'insurgèrent en 1875 et prirent les armes. Bien que, matériellement désintéressés dans cette question, les Serbes dont nous connaissons l'esprit chevaleresque et belliqueux, demandèrent au gouvernement par la voix de leurs députés de porter secours à leurs frères opprimés et, au mois de septembre, la Skoupstschina demanda la guerre immédiate.

Milan, envisageant les dangers de cette intervention, se déclara contre la guerre.

Mais bientôt, le soulèvement insurrectionnel s'étant étendu à l'Herzegovine et à la Bulgarie et l'armée ottomane, sous prétexte de répression énergique, s'étant livrée à de véritables massacres, Milan dut, malgré sa répugnance, se rendre au vœu unanime de la Nation. Il envoya une armée pour secourir les chrétiens de Bosnie (juin 1876). Le Prince accompagnait son armée, mais la direction des opérations était confiée au général russe Tcharnaïeff et tandis que les Monténégrins remportaient quelques succès partiels, l'armée serbe, trop inférieure en nombre, essuyait, non pas une défaite, mais de gros insuccès dans les combats sanglants d'Ak-Palanka, de Bahina Glava et de Tchagar.

Cependant la Turquie comprenait qu'elle ne pourrait battre complètement des soldats pareils, qui sans faiblir tenaient la campagne depuis sept mois ; elle demanda un armistice au cours duquel furent ouvertes des négociations qui aboutirent à la paix du 28 février 1877. La Porte accordait amnistie entière aux chrétiens qui avaient pris les armes et promettait de ne pas inquiéter ceux qui rentreraient chez eux.

En politique, la Turquie professe des principes que

n'admet pas le droit international. Pour elle, un traité signé avec des Chrétiens n'a de valeur qu'autant qu'il lui est avantageux, aussi s'empressa-t-elle de manquer aux engagements qu'elle venait de prendre.

La Russie la somma d'abord de cesser les mauvais traitements qu'elle infligeait aux chrétiens et, en même temps la rappela à l'exécution des réformes stipulées par le *Mémorandum de Berlin*. Le gouvernement du Sultan ne tint aucun compte de ces remontrances et, décidée à imposer, par la force des armes, l'exécution des traités, la Russie mit en mouvement six corps d'armée.

La guerre Russo-Turque allait se dérouler, dans la Péninsule Balkanique, en des phases tantôt favorables au Croissant et tantôt aux Chrétiens, mais pleine de faits d'armes glorieux pour ces derniers qui, Monténégrins, Roumains, Bulgares ou Serbes s'y couvrirent de gloire.

Leur adversaire n'était pas à dédaigner et si Osman Pacha obtint comme récompense de sa conduite dans cette guerre le titre de *gazhi* (victorieux) il le dut bien en grande partie au soldat turc qui, devant l'ennemi, fait preuve de sérieuses qualités militaires (1).

1. Un juge compétent dans la matière, M. Ch. Le Brun Renaud, rend ce témoignagne du soldat turc qu'il vit à l'œuvre pendant la guerre de 1877 :

« Sobre, il se contente pour son alimentation de quelque poignées « de maïs et ne boit que de l'eau ; il supporte les fatigues du bi- « vouac avec une grande résignation. Les brumes des cols nei- « geux de Chipka et les chaleurs des plaines marécageuses de la « Dobroudja n'altèrent par sa santé et n'abattent pas son indomp- « table énergie, soutenue par l'enthousiasme passionné d'une foi « ardente qui le pousse à accomplir des actes héroïques. C'est un « véritable soldat de campagne, dévoué et discipliné qui ne mar- « chande pas son sang lorsqu'il s'agit de combattre pour le Coran « et le Sultan qui en est la vivante incarnation.

« Il excelle surtout dans la défense des retranchements et des « places fortes où sa tenacité le rend redoutable ; bon cavalier, il

Nous devons naturellement borner à la narration, très succincte, du reste, de la part importante que prirent les Serbes dans cette guerre, le récit des évènements qui précédèrent le traité de San Stefano.

Le peuple Serbe assistait inactif, mais frémissant, à la campagne mémorable des Russes dans la Bulgarie lorsque le prince Milan lui adressa cette vibrante proclamation.

« La Porte, au moment où elle est vivement pressée par « l'armée d'un des plus puissants Etats, prend à notre égard « un ton si menaçant que nous ne pouvons pas laisser passer « une occasion comme celle-ci sans assurer notre avenir « une fois pour toutes.

« La lutte contre notre ennemi séculaire n'est pas close « par notre guerre de l'an dernier. Ce ne serait ni de notre « intérêt ni de notre dignité de nous consacrer définitive- « ment aux travaux de la paix avant d'avoir déployé toute « notre énergie pour conjurer les dangers qui menaçent la « nation et pour mener à bonne fin notre mission nationale.

« Le peuple Serbe doit ce nouveau sacrifice à lui-même « et à sa race.

« Aujourd'hui nous reprenons les armes pour la sainte « cause nationale et chrétienne ».

L'armée serbe fut aussitôt mobilisée et le prince en prit le commandement suprême. Le général Kosta Protitch prit auprès de lui les fonctions de chef d'état-major général.

« peut rester plusieurs jours en selle ; artilleur, il a une grande « précision dans le pointage des pièces et n'hésite pas à se faire « tuer plutôt que de livrer les canons qui lui sont confiés.

« Partout où des soldats turcs ont eu des rencontres avec des « corps d'armée russes de nombre égal, ils ont opposé une résis- « tance vigoureuse et souvent ont remporté des avantages signa- « lés, surtout lorsqu'ils étaient commandés par des hommes de « guerre tels que Mouktar-Pacha et Osman Pacha. Ils n'ont été « vaincus que par la supériorité du nombre. (*L'armée ottomane « contemporaine* par Ch. Le Brun Renaud, Charles Lavau- « zelle, 1886 ».

Milan divisa l'armée en cinq corps, plus une division de réserve.

Chaque corps était composé de deux divisions d'infanterie (1), deux régiments de cavalerie et un nombre variable de batteries d'artillerie de campagne et de siège.

Une division étant placée en observation sur le Timok, aux frontières de la Bulgarie. Le prince passa cette frontière et pénétra dans la province de Nisch. Là, il divisa ses troupes en deux armées. L'une reçut la mission d'opérer à gauche de la route de Belgrad à Constantinople, avec Pirot pour objectif. L'autre se porta d'abord d'Alexinatz à Nisch où elle laissa une brigade pour masquer la ville puis elle s'avança résolument dans la direction d'Ak Palanka et de Pirot et le 17 décembre elle occupa Bahina-Glava que deux mille Turcs arrivés trop tard ne purent défendre.

Le général commandant le corps du Timok envoya le capitaine Franitch avec une brigade et deux pièces de canon pour enlever les retranchements turcs établis sur le col Saint-Nicolas qui, placés sur le flanc gauche de la position, menaçaient d'intercepter les communications avec l'armée du Prince. Franitch se rendit maître de cette redoute après un court et brillant combat, le 19 décembre après-midi.

A la nouvelle de ces deux succès, le Grand Duc Nicolas qui commandait en chef l'armée russe en Bulgarie adressa à Milan une dépêche de chaleureuses félicitations qui fut lue aux troupes serbes dans lesquelles elles augmentèrent encore l'enthousiasme.

Le Prince concentra alors son armée devant Ak Palanka que défendaient deux mille Turcs et le 24 décembre donna ordre au colonel Horatovitch d'enlever la ville. Celui-ci attaqua de front les retranchements tandis qu'une colonne opérait un mouvement tournant afin de cerner la ville et de faire prisonnière la garnison ; mais les Turcs abandonnèrent en

1. Le corps du Timok comprenait quatre divisions.

toute hâte leurs positions et réussirent à s'échapper par la route de Pirot avant que la dernière partie du plan d'Horatovitch fût exécutée.

Cette victoire ouvrait à l'armée serbe la ligne de communication sur Pirot.

Ses pertes étaient peu importantes. Cependant l'hiver était rigoureux, on combattait sur la glace et dans la neige et plusieurs hommes eurent les pieds gelés.

Le 26 décembre, les corps de la Choumadia et du Timok se dirigèrent sur Pirot et le soir même ils prenaient leurs positions d'attaque.

Le lendemain matin, dès sept heures, les colonnes serbes prenaient contact avec les Turcs dont les lignes s'étendaient du village de Blato à celui de Souvodol en avant de Pirot. Une fusillade nourrie fut ouverte de part et d'autre et dura toute la journée, sans résultat, mais vers cinq heures le commandant du corps du Timok ordonna une attaque générale et les ouvrages furent enlevés après un brillant assaut, tandis que le corps de la Choumadia enlevait la position de Stanitchani et passant la Nischava, tournait les lignes turques.

Le 28 décembre, les deux corps serbes entrèrent dans Pirot évacué la nuit par les Turcs; ils se rencontrèrent sur la grande place de la ville, étant entrés par deux côtés différents.

La bataille de Pirot coûtait aux Serbes environ 600 hommes. Les Turcs laissèrent entre leurs mains 200 prisonniers, 1.500 fusils et 28 pièces de gros calibre.

Pendant que la première armée serbe accomplissait ces heureux faits de guerre la seconde armée, sous les ordres directs du prince, franchissait la frontière le 15 décembre, à Katoun et trois jours après se trouvait en vue de Nisch, ville fortifiée, commandée par une importante citadelle et défendue par 7.000 Turcs disposant de deux cents pièces d'artillerie dont plusieurs canons Krupp.

L'armée serbe fut disposée de façon à investir complète-

ment la ville et à couper toutes ses communications ; pour celà, une division était placée à l'Ouest à Mramor, sur la Morawa, une autre à l'Est à Kamenitza, une autre, à douze kilomètres au sud de Nisch à Tchetchina.

Ces dispositions étaient achevées de prendre le 26 décembre et l'artillerie était en place, mais le prince attendit pour attaquer qu'un corps d'armée, rendu libre par la prise de Pirot, pût venir renforcer ses troupes d'attaque.

Ce corps arriva le 5 janvier et prit position au Sud-est de la ville. Le prince reconnut toutes les positions et crut constater que le point faible de la défense de Nisch se trouvait à Gabrovatz, au sud-est et c'est de ce côté qu'il dirigea son principal effort.

Mais Hafiz Pacha, à la tête d'un corps considérable, se portait au secours de Nisch, et s'approchait déjà de Kourschoumlié qu'occupaient — depuis le 26 décembre — cinq bataillons serbes. Un fort détachement du corps de la Morawa (1) se porta dans cette direction pour retarder la marche des Turcs.

Le 7 janvier, les Turcs étaient délogés de leurs positions extérieures et le lendemain l'artillerie serbe battait le fort de Goritza tandis que l'infanterie appuyant l'attaque s'approchait autant que possible de la redoute centrale.

Pendant ce temps, le corps de la Choumadia s'était emparé des hauteurs de Grabovatz et y établissait ses batteries, tandis que le corps de la Morawa, au nord, canonnait le fort de Winik et la citadelle de Nisch.

Le commandant turc comprit le danger de sa position et, sans doute pour laisser à Hafiz Pacha le temps de lui porter secours, il demanda un armistice qui, naturellement, lui fut refusé.

Le 9 janvier Milan ordonna l'attaque générale. A trois

1. Les corps d'armée et les brigades de l'armée serbe étaient désignés par les noms des régions qui avaient fourni à leur recrutement.

heures après-midi toute l'artillerie serbe couvrit de son feu les forts ennemis et la ville ; les bataillons se rapprochaient peu à peu en tirant ; à cinq heures et demie, le colonel Boutchovitch donnait le signal de l'assaut contre le fort de Goritza et après plusieurs tentatives s'en emparait à la baïonnette. Au même moment les retranchements en face de Grabovatz etaient enlevés de haute lutte par la brigade de Rudnik.

Les Turcs reconnurent l'inutilité de prolonger la résistance. Le 10 janvier au matin, la garnison se rendait sans condition et le drapeau serbe reparaissait sur les murs de Nisch qui ne l'avaient point vu depuis la bataille de Kossovo en 1388.

La prise de Nisch est une des glorieuses pages de l'histoire de Serbie. Elle coûta aux troupes du prince un millier d'hommes ; mais elles firent cinq mille prisonniers et prirent à l'ennemi, deux cent soixante-sept canons.

Le 15 janvier, Milan fit son entrée solennelle dans la ville au milieu des transports enthousiastes de son armée.

Cependant Hafiz Pacha se hâtait espérant secourir Nisch en temps utile. Le 10 janvier, il reprenait aux Serbes Kourschoumlié que ne put lui reprendre une brigade que le Prince envoya le douze et ce ne fut qu'avec le secours du corps de la Morawa que le 20 les Serbes rentrèrent dans la place évacuée par Hafiz Pacha.

Un affreux spectacle les y attendait. Les têtes des malheureux prisonniers, faits par l'ennemi dans les combats des 9 et 10 janvier étaient fixées à des piques sur les retranchements.

Mais Milan était pressé de reprendre ses opérations. Il dirigea un corps d'armée vers les défilés de Gredilitza que défendaient cinq mille Turcs. Le premier choc eut lieu le 20 janvier à la Kopachnitza où, après une lutte acharnée et une mêlée épouvantable les troupes serbes enlevèrent la position, forçant l'ennemi à reculer jusqu'à Grédélitza. Le combat recommença le lendemain matin avec la même

ardeur et dura toute la journée et bien que solidement retranchés et bien supérieurs en nombre, les Turcs furent mis en déroute; il était six heures du soir.

Cette bataille avait coûté la vie à trois cents Serbes, du corps de la Choumadia qui avait supporté presque seul le poids de ces deux journées de lutte. Après ces défaites, les Turcs se concentrèrent à Vrania. Le général Beli-Markovitch reçut l'ordre de s'en emparer. Le 24 son avant-garde atteignait le village de Priboï et aussitôt, malgré le mauvais état des chemins, il commençait à prendre ses positions devant les lignes turques qui ne développaient pas moins de six kilomètres.

La journée du 29 fut employée à reconnaître les positions de l'ennemi et à prendre les dispositions pour l'attaque fixée au lendemain ; mais les assiégés prirent les devants et le 30 au matin, ils descendirent en masse de leurs retranchements et attaquèrent avec impétuosité le centre et la droite des Serbes qu'ils enfoncèrent après trois heures de combat, tandis que la gauche, appuyée par l'artillerie tenait bon. Le moment était critique lorsque la brigade et l'artillerie de réserve entrèrent en ligne et arrêtèrent les succès de l'ennemi. A quatre heures du soir, les Serbes reprirent l'avantage par des prodiges de valeur et rejetèrent l'ennemi dans les retranchements qu'il avait quittés le matin. Poursuivant dans un élan irrésistible les bataillons turcs, les Serbes s'emparèrent simultanément de la redoute de Tcheverliouza et du village de Ranoutawatz. La bataille était gagnée. Les Turcs le comprirent et évacuèrent Vrania pendant la nuit. Toutefois dix-huit cents Nizains, dont la retraite fut coupée à la pointe du jour, restèrent prisonniers des Serbes qui au nombre d'environ sept mille avaient battu dix mille Turcs.

La prise de Vrania coûtait aux Serbes près de quatre cents hommes dont plusieurs officiers.

Pendant ce temps, le corps du Timok poursuivant Hafiz Pacha gagnait par Kokane et la Pousta Reka le flanc droit

des positions que le chef turc s'était choisies sur la Samoko, petit affluent de la Toplitza.

Les 23, 28 et 29 janvier des combats heureux permirent au corps de la Morawa de s'approcher des retranchements de Samoko établis sur une montagne abrupte et boisée. La marche commença à neuf heures du matin et l'attaque à midi, mais une neige épaisse commença à tomber et les Serbes durent réintégrer leurs positions. L'inclémence du temps ne permit pas de reprendre l'attaque avant le 2 février. Elle fut énergique de part et d'autre. Le combat commencé à 9 heures du matin fut suspendu par l'obscurité de la nuit à 7 heures du soir sans qu'aucun des adversaires pût vaincre la résistance de l'autre.

Les Serbes, couchés dans la neige, attendaient patiemment que l'aube parut pour recommencer l'assaut, lorsque vers minuit arriva la nouvelle de l'armistice de San Stéphano. Il fallut regagner les positions précédemment occupées mais plus tard, la commission chargée de fixer la position des troupes pendant l'armistice, plaça les Serbes un peu au-delà de leurs positions du 3 février pour y attendre les résultats des négociations de paix.

Environ quatre cents chrétiens périrent dans cette journée.

∴

Le 3 mars 1878, un mois après la bataille de la Toplitza, étaient signés les préliminaires de la paix qui rompait le dernier lien qui rattachât encore la Serbie à la souveraineté de la Porte Ottomane et le 10 mars le plénipotentiaire russe le général Ignatifw quittait Constantinople et partait pour Odessa à bord du Yach impérial *le Wladimir* accompagné de Réouf Pacha qui portait à Saint-Pétersbourg le traité de paix et devait le rapporter revêtu de la signature du Tzar. La Porte avait choisi Réouf Pacha dans l'espoir

qu'il serait assez habile, assez éloquent ou plutôt assez heureux pour obtenir de l'Empereur de Russie quelques adoucissements aux conditious du traité ; il revint sans avoir pu faire changer une virgule.

La paix de San Stefano était le triomphe de la politique russe. Celle-ci, nous l'avons vu, visait le démembrement, à son profit, de l'Empire ottoman. La guerre de 1877 permit à ses armées de camper sous les murs de Constantinople et d'imposer au divan des conditions de paix tout au moins léonines.

Voici l'appréciation un peu sévère mais juste que porte sur le traité de San Stefano l'auteur anonyme de « *La Guerre d'Orient* » :

« Grâce à l'affaissement de l'Europe, la Russie avait pu « faire la guerre tout à loisir ; après la chute de Plewna, « rien ne l'avait empêchée de remporter des succès « militaires inespérés. Mais l'humanité lui conseillait « de savoir tirer parti de ses succès en faisant preuve « de clémence ; elle ne sut pas se contenir. La Rus- « sie emportée par une ambition irréfléchie signa le « traité de San Stéfano avec un empressement, une avi- « dité et une impatience de jouir telles qu'on peut dire « qu'elle menait les affaires diplomatiques de la même « manière que ses généraux Gourko et Skobelew avaient « conduit la guerre. Ce fut en quelque sorte une razzia, un « raid diplomatique. Rien ne fut ménagé dans ce traité ; « tout y fut sacrifié à la satisfaction de la Russie qui voulut « asseoir définitivement sa domination dans la Péninsule « des Balkans. Ainsi, sous prétexte d'une œuvre de piété « filiale à accomplir envers la mémoire de l'Empereur « Nicolas, elle prenait la Bessarabie, c'est-à-dire l'embou- « chure du Danube. Dans la Turquie d'Europe proprement « dite, elle ne s'annexait rien mais elle y établissait quatre « vassaux : les princes de Roumanie, de Serbie, de Mon- « ténégro et de Bulgarie. En Asie, ses conquêtes effectives « étaient déguisées sous la forme de l'acquittement en

« nature d'une indemnité que la Porte ne pouvait payer « autrement.

« De par le Traité de San Stéfano, toute la péninsule des « Balkans devenait vassale de l'Empire Russe ; les princes « Slaves de la Serbie, du Monténégro et de la Bulgarie « étaient ses clients naturels ; la Roumanie, enclavée en « territoire russe, devait subir son influence et les quatre « tronçons disloqués qui restaient à la Turquie n'étaient « plus que l'ombre d'eux-mêmes. Pour en arriver là, il « avait fallu que la Russie foulât complètement aux pieds « les traités de 1856 et de 1871, mentit aux conventions « passées avec l'Autriche à laquelle elle avait promis for- « mellement pendant la guerre et à diverses reprises de « respecter ses intérêts ; elle porta à cette puissance un « coup sensible en faisant céder au Monténégro la moitié « de l'Herzergovine, en lui donnant un port sur l'Adriatique « et en lui ouvrant ainsi la perspective d'attirer et de grou- « per autour de son prince toute la race serbo-croate. La « Russie s'empara d'un seul trait de plume de plusieurs « des bouches du Danube, le grand fleuve de l'Europe cen- « trale, le déversoir de l'Allemagne et de l'Autriche. Il « avait fallu que la Russie ne tint aucun compte des inté- « rêts de l'Angleterre dont on anéantissait complètement « l'influence en Orient ; il avait enfin fallu violer le principe « des nationalités qui avait été le prétexte de la guerre « de 1877 ».

Pour longue qu'elle soit, cette citation nous a paru nécessaire parce qu'elle nous donne l'explication de la durée éphémère qu'eut le document qui en fait le sujet. En effet quatre mois plus tard le congrès de Berlin retirait aux Russes les trois quarts des avantages qu'ils s'étaient attribués à San Stéfano. La diplomatie russe perdit les fruits de la signature du Sultan.

A l'égard de la Serbie, le traité de San Stéfano lui accordait une récompense bien mince pour la double campagne qu'elle avait faite pour la cause Slave. Il lui octroyait dans

la direction de Novibazar une partie de la Vieille Serbie, puis Prokouplié et Kourchumlié. La Serbie acquérait en outre les villes de Nisch et de Leskowatz, mais la diplomatie russe lui donnait en même temps pour voisin un grand Etat nouveau, la Bulgarie constituée en Principauté, qui, instrument docile entre les mains du Tzar, pouvait devenir une cause de fréquents conflits.

La publication du traité de San Stéfano souleva un mécontentement général. A l'exception du Monténégro, tout le monde fut mécontent. Pour la Serbie, elle espérait obtenir toute la *Vieille Serbie* et le traité ne lui en accordait qu'une mince bande le long de sa frontière ; elle n'obtenait ni Pirot ni Vrania qu'elle avait conquis par les armes et que ses troupes occupaient au moment de l'armistice, ni Prichtina, ni Prizrend ni Novi-Bazar qu'elle s'était accoutumée à considérer comme des villes serbes qu'elle s'annexerait tôt ou tard. Elle fut vivement irritée de voir le courage de ses soldats, son dévouement à la cause slave, ses droits ainsi méconnus. Le Prince Milan fit signer à Pirot et à Vrania des adresses demandant l'annexion de ces districts à ses Etats et les dépêches de Belgrad annoncèrent que ses troupes n'évacueraient ces deux villes que si elles y étaient contraintes par la force.

De son côté, la Roumanie protestait énergiquement contre l'échange qu'on lui imposait de la Bessarabie contre la Dobroutja.

A peine le texte du document fut-il connu qu'une vive émotion se produisit en Europe et même en Asie. L'opinion désapprouva le gouvernement de Saint-Pétersbourg.

Nulle part le mécontentement ne se manifesta aussi vif qu'en Autriche et en Angleterre. « Nous devons exiger, « disait le comte Andrassy dans un discours qu'il adressait « aux délégations hongroises, nous devons exiger que nos « intérêts et les intérêts de l'Europe ne soient pas lésés : « le résultat de la conclusion de la paix ne doit pas être « une modification de la puissance relative des Etats ».

La demande de crédits — soixante millions de florins,— formulée par le comte Andrassy fut accueillie par les délégations. L'Autriche rappela ses soldats en congé. Le bruit courut qu'elle se préparait à prendre des sûretés en occupant l'Herzegovine et la Bosnie. La Russie se montra aussitôt disposée à lui donner quelque satisfaction et le général Ignatieff fit à cet effet un voyage à Vienne; mais l'Autriche déclara qu'elle entendait ne pas se séparer des autres puissances européennes dans la solution de la question d'Orient.

« Parlant plus haut que l'Autriche, se posant en écho de « l'opinion européenne, le Cabinet de Londres exigeait que « tous les articles du traité de San-Stéfano fussent soumis « aux délibérations d'un congrès pour que celui-ci décidât « si les articles pouvaient être acceptés (1) ».

La Russie déclara ne pas vouloir se soumettre aux décisions d'un congrès.

L'Angleterre mobilisa la réserve de son armée active et celle de sa milice (1er avril) et à la fin d'avril elle était en mesure d'opposer sur terre comme sur mer aux armées russes, affaiblies par la dernière guerre, des forces avec lesquelles il fallait sérieusement compter.

Avec sa clairvoyance, Todtleben comprit le danger de la position de la Russie. Il conseilla au Tzar des concessions très étendues : son conseil fut écouté.

Le 3 juin 1878, les lettres d'invitation au congrès furent remises aux puissances. L'ouverture des conférences était fixée au 15 juin.

Que furent ces conférences et quel en fut le résultat ?

Nous n'avons pas à le rechercher ici et nous nous contenterons de dire qu'à l'exception de la France, toutes les puissances signataires du traité du 13 juillet 1878 cherchèrent beaucoup plus leur intérêt propre qu'elles ne s'occu-

1. *Bulgares et Russes*, par Paul Marin, p. 98.

pèrent des intérêts des Etats de la Péninsule Balkanique (1).

A l'égard de la Serbie, le traité de Berlin décidait d'abord qu'elle serait indépendante, ce qui abolissait le tribut annuel envers la Porte ; ensuite, qu'elle rentrerait en possession des pays que ses troupes avaient conquis pendant la dernière campagne, savoir : les districts de Nisch, Pirot, Vrania, Leskovatz et Kourschoumlié. C'était une superficie territoriale d'environ onze mille kilomètres carrés.

D'autre part, la Serbie prenait à sa charge la dette ottomane qui s'appliquait aux provinces conquises et se substituait aux engagements de la Porte au sujet de la construction d'un réseau de chemins de fer dans ses nouvelles possessions.

« La satisfaction obtenue par les Serbes ne leur donnait « qu'une partie de ce qu'ils ambitionnaient, et l'on regrette « à leur point de vue, que la campagne n'ait pas duré « quelques semaines de plus : sans aucun doute, l'armée « du prince aurait conquis Novi Bazar, Prischtina et une « notable partie du royaume serbe au moyen âge qu'il « aurait conservée à la paix.

1. Il importait beaucoup à l'Autriche d'obtenir une route directe sur Salonique, comme à l'Angleterre d'occuper Chypre. Son occupation militaire du Sandjak, de Novi-Bazar, —territoire compris entre la Serbie et le Monténégro — lui donna satisfaction ; il lui importait aussi d'avoir, sur la côte orientale de l'Adriatique, un poste de surveillance qui lui conservât la police de la côte; on lui donna le port de Spizza un peu au nord de celui d'Antivari concédé au Monténégro. Il importait à la Russie de conserver la Bessarabie qui lui donnait les bouches du Danube bien qu'elle ne possédât aucun territoire auquel ce fleuve servit de débouché; on la lui conserva et en échange on donnait aux Roumains les marais de la Dobroutcha. Enfin la Russie acquérait dans l'Asie Mineure Ardahan, Kars et Batoum et l'Angleterre devenait puissance protectrice de la Turquie. L'Italie, il est vrai, n'était pas contente. Le traité de Berlin ne lui accordait rien, non plus qu'à l'Allemagne et à la France.

Nous verrons bientôt que le traité de Berlin, en ne tenant pas suffisamment compte de la question des races ni du principe des nationalités, préparait dans la péninsule balkanique de nombreuses difficultés (1).

* * *

Aussitôt la paix signée, le Prince de Serbie s'occupa de ses Etats désormais affranchis, indépendants, libres.

Si Milan Obrenovitch IV commença par la réorganisation de son armée (décret du 11 octobre 1878) sa sollicitude pour son peuple ne s'étendit pas moins à tout ce qui pouvait augmenter le bien-être de la nation, rehausser son prestige, assurer son avenir.

Il revisa les règlements de la plupart des administrations, organisa les finances, se fit frapper à la monnaie de Paris des *Milans* d'or pour remplacer les ducats autrichiens et les Impériales russes ; il donna aux postes et aux télégraphes des tarifs profitables aux relations commerciales, enfin, il fait étudier des traités de commerce avec les puissances étrangères.

1. Le Traité de Berlin laissait, disons-nous, la porte ouverte à de nombreux conflits. C'étaient, d'abord la question de la rectification des frontières grecques, puis la *Ligue albanaise* se formant pour s'opposer par la force à l'occupation des territoires qui devaient être remis au Monténégro ; ce fut la question de la délimitation de la frontière de la Roumanie et l'emplacement du pont de Silistrie, mettant les puissances dans la nécessité d'envoyer une *Commission* technique européenne (V. *Livre* jaune spécial, 1880). C'était encore la question de l'émancipation des israélites de Roumanie, la substitution de l'article XLIV du Traité de Berlin à l'article 7 de la Constitution roumaine qui donna lieu à de nombreux échanges de vues diplomatiques (V. *Docum. diplom. Question de la Reconnaissance de la Roumanie* 1879) et d'autres questions qui amenèrent des prises d'armes, notamment celle dite de Roumélie et de Grèce en 1885 dont nous aurons à rendre compte (V. *Docum. Dipl.* Livre jaune spécial, 1886).

A mois de février 1882 la Skoupstschina se réunit. Elle examine et approuve les mesures prises par le Prince et dans sa séance du 22 février (6 mars) elle proclame Milan Obrenovitch IV krale ou roi de la Serbie qui devient un royaume avec monarchie constitutionnelle héréditaire et, de ce jour, prend rang parmi les nations européennes.

Le roi prit le nom de MILAN Ier. Il n'était pas âgé de vingt-huit ans.

Dès que les cabinets européens eurent reconnu le nouveau royaume, formalité qui ne rencontra pas de difficultés, Milan créa dans les principales capitales une légation royale de Serbie. A la tête de celle de Paris, il plaça M. Jean Marinovitch, ancien président des ministres, grand croix de l'ordre de Takovo (1) avec la qualité d'envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire.

Les cabinets répondirent à cette politesse et le gouvernement de la République française envoya auprès de la cour royale de Serbie M. le vicomte de Bresson, officier de l'ordre national et de la Légion d'honneur, lui aussi envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire (2).

Ces diplomates et les cabinets auprès desquels ils étaient accrédités commencèrent aussitôt les négociations relatives à la conclusion d'un *Traité d'amitié de commerce et de navigation entre la France et la Serbie.* Ce traité valable pendant dix ans de la date de sa ratification fut signé le 18 janvier 1883, par M. Eugène Duclerc, sénateur, président du Conseil, Ministre des affaires étran-

1. L'ordre de Takovo fondé en 1865, par le prince Michel, dans le but de perpétuer le souvenir des hautes actions de la guerre de l'indépendance fut modifié par le roi Milan qui en fit un ordre de chevalerie semblable à ceux des grandes monarchies européennes. L'ordre de Takovo comprend une classe de chevaliers civils et une classe de militaires.

2. Depuis l'année 1839 la France entretient un Consulat à Belgrad.

gères, pour la France et par M. Jean Marinovitch pour S. M. le roi de Serbie (1).

∴

L'année 1885 amena des évènements qui auraient pu entrainer des conséquences graves pour la Serbie. Nous voulons parler de l'insurrection roumeliote et bulgare.

Après celui de San Stefano, le traité de Berlin avait érigé la Bulgarie en principauté sous la suzeraineté du Sultan, et l'avait dotée d'un gouverneur chrétien et d'une milice nationale.

Ses limites étaient au Nord, la rive droite du Danube, depuis l'ancienne frontière serbe jusqu'à Silistrie (Silistria) et depuis cette ville jusqu'à Mangalia, petit port de commerce sur la mer Noire, par la frontière méridionale de la Dobroutcha ; au Sud, par une ligne partant du cap Eminch — sur la mer Noire, — suivant la crête des Balkans et allant rejoindre l'ancienne frontière serbe, non loin de la ville de Kustendil qu'elle enveloppe.

Le même traité avait constitué au sud des Balkans, dans la Thrace, une province ottomane sous le nom de Roumélie orientale. Les monts Rhodope la bornaient au sud. Placée sous l'administration du Sultan elle recevait un gouverneur chrétien.

Dès le mois de novembre 1878, on constata en Bulgarie des mouvements insurrectionnels dans lesquels il était aisé de reconnaitre la main de la Russie. Non seulement la presse russe faisait bon marché du traité de Berlin, « mais « encore la conduite du prince Doudoukoff-Korsakoff, gou- « verneur russe de la bulgarie et le langage de son organe « quasi-officiel *La Maritza*, imprimée à Philippopoli, prou-

1. La loi approuvant ce traité fut votée par la Chambre et le Sénat le 17 juillet 1883 et le décret qui le rendait obligatoire parut au *Journal officiel de la République Française* le 19 du même mois sous la signature de Jules Grévy.

« vaient péremptoirement que dans la pensée du prince
« Doudoukoff, la Roumélie orientale, laissée par le congrès
« au pouvoir du Sultan, faisait désormais partie intégrante
« de la principauté bulgare et que le traité de Berlin n'é-
« tait plus qu'un mot ». D'autre part, « immédiatement
« après la signature du traité de Berlin, le gouverneur
« russe de la Roumélie suggéra aux Bulgares l'union des
« deux Bulgaries, au mépris des stipulations signées par la
« Russie au traité de Berlin. Bonnes ou mauvaises, ces sti-
« pulations relatives à la Bulgarie étaient foulées aux pieds
« par la Russie » (1).

« Les Bulgares, encouragés de toutes les façons par l'au-
« torité russe, préludaient par des manifestations publiques
« aux actes les plus graves, au moins dans leurs pétitions
« et leurs adresses. Ils réclamaient non seulement la Macé-
« doine comme le berceau de leur race, mais aussi la
« Dobroutcha, comme une province riche en bétail » (2).

Du côté de la Grèce, les choses ne marchaient pas bien non plus. Les négociations pour l'établissement de la nouvelle ligne frontière avaient été rompues, le traité de Berlin semblait inexécutable.

Mais ne nous éloignons pas de notre sujet.

La situation était telle en Bulgarie qu'il ne fallait plus songer à en revenir à l'exécution pure et simple du traité de Berlin.

La Roumélie Orientale devait être évacuée par les Russes et remise aux mains des Turcs. Or on craignait de graves soulèvements et la Russie proposa l'occupation de cette province par un corps de quinze mille hommes fournis par les puissances signataires du Traité de juillet 1878. La Turquie protesta et proposa comme gouverneur

1. *Bulgares et Russes vis-à-vis de la Triple alliance*, par M. Paul Marin, capitaine d'artillerie. Paris, Librairie militaire de L. Beaudouin, 1891.

2. *Id.*

de la Roumanie Orientale Aleko Pacha appartenant à une famille originaire de Bulgarie et professant la religion grecque orthodoxe.

Les puissances acceptèrent. Aleko prit possession du poste ; quant à la Bulgarie, elle élut le prince Alexandre de Battenberg, jeune homme de vingt ans, neveu de l'impératrice de Russie.

Aussitôt entré dans ses Etats, le prince Alexandre 1er fixa sa résidence à Sofia et distribua les divers ministères à des russes. Mais ce choix contraria l'opinion ; une majorité d'opposition sortit des élections législatives; la nouvelle Chambre fut dissoute après avoir siégé six jours. Quelque temps après le prince recevait la dignité honorifique de lieutenant général de l'armée russe.

Nous ne pouvons entrer dans tous les détails de cette politique qui préparait de longue main la révolution qui éclata à Philippopoli dans la nuit du 17 au 18 septembre 1885 :

Le 5/17 septembre on apprenait à Philippopoli que des troubles avaient éclaté sur divers points de la province et notamment à Panagouritsché où deux personnes avaient été tuées à la suite d'une lutte engagée avec des gendarmes envoyés de Bazardjik pour rétablir l'ordre.

« A Philippopoli, quelques arrestations suivies d'expulsion « avaient été faites dans la même journée. L'autorité locale « prétendait que ces faits n'offraient aucune importance et « que la tranquillité ne tarderait pas à être rétablie. M. Cres- « towitch en donna l'assurance à tous les membres du « corps consulaire. Il prévoyait cependant le mouvement « qui a éclaté dans la nuit du 17 au 18, car il donna pour « instructions au général Drigalski, Commandant supérieur « des milices, de faire garder le Konak (palais du gouver- « nement) par la 1re drougine et d'envoyer la 2e drougine « sur la route de Karlovo pour s'opposer à une marche éven- « tuelle des insurgés sur Philippopoli.

« La 2e drougine, commandée par le major Nicolaëff, au

« lieu de se conformer aux ordres qu'elle avait reçus, cerna « pendant la nuit le Konak du Gouverneur, arrêta à trois « heures du matin le général Drigalski, qui se rendait chez « Gavril Pacha, et s'empara du Gouverneur général, sans « rencontrer de résistance de la part de la 1re drougine « chargée de la garde du Konak.

« Gavril Pacha fut entraîné dans une voiture : une femme « habillée de vêtements rouges et tenant un sabre nu à la « main, vint se placer auprès de lui, et c'est ainsi qu'il « fut promené à travers les rues de la ville, escorté d'une « foule armée.

« Quelques heures après, il fut enmené à Conaré où il fut « interné ; quant aux directeurs, ils s'étaient réfugiés pen- « dant la nuit au Consulat de Russie.

« Les chefs du mouvement se réunirent ensuite à la Mu- « nicipalité où l'Union (de la Bulgarie et de la Roumélie « Orientale) fut proclamée et il fut constitué un comité « provisoire composé de :

« MM. le Docteur Stransky, président ;
le Docteur Tehmrakoff, vice-président ;
C. Coltchoff, secrétaire ;

« Le Major Nicolaeff, commandant en chef des milices et « huit membres.

« Sept membres de ce comité se rendirent alors dans « les différents consulats pour expliquer l'événement qui « venait de s'accomplir et prier les agents consulaires de « demander à leurs Gouvernements de le ratifier (1).

Pour éviter la soudaineté d'une intervention armée de la Porte, des mesures de résistance furent immédiatement prises et des officiers furent envoyés à Hermanly pour y détruire une partie de la voie ferrée et couper les ponts. En même temps tous les hommes âgés de 18 à 40 ans étaient appelés sous les drapeaux et ordre donné aux troupes disponibles d'aller sur les frontières.

1. Dépêche de M. Boysset Consul de France à Philippopoli à l'Ambassadeur de France à Constantinople, 19 septembre 1885.

Enfin, on affichait l'appel suivant :

APPEL

Frères !

L'heure de notre réunion vient de sonner ! Le Gouvernement rouméliote étranger qui nous opprime depuis six ans a pris fin.

Notre réunion à la Principauté Bulgare est proclamée sous le sceptre de Son Altesse le Prince Alexandre 1er.

Citoyens !

Au nom de la patrie, au nom de la gloire et de la grandeur de la Bulgarie prêtez votre concours à notre œuvre sainte en maintenant rigoureusement l'ordre et la tranquillité publique. Rappelez-vous que nous punirions sévèrement tous ceux d'entre vous qui se permettraient des actes de violence ou de pillage, surtout s'ils étaient commis contre les sujets étrangers que chacun de nous doit protéger comme ses frères.

Officiers et Soldats !

Fils de la Bulgarie ! Le comité vous invite à vous incliner devant le fier lion bulgare et devant la grandeur du Christianisme. Rappelez-vous fils de la Bulgarie que pendant cinq cents ans vous avez subi l'ignominie du Croissant et l'humiliation de servir sous le drapeau de nos tyrans.

Vénérables Pasteurs !

Vous avez maintenu et fortifié la Bulgarie pendant cinq siècles, levez la croix bienfaisante et bénissez notre œuvre : L'Union.

Jusqu'au moment où l'Europe éclairée aura reconnu notre œuvre, jusqu'au moment où l'armée de Son Altesse Alexandre 1er se sera emparée de la Thrace, vous serez gouvernés par un comité provisoire auquel vous devrez obéir.

Que Dieu nous vienne en aide !

Philippopoli le 5/17 septembre 1885.

LE COMITÉ

Le Prince Alexandre qui était à Varna sur la mer Noire quitta aussitôt cette ville pour se rendre à Sofia par Routschouk (1). Suivant l'expression du Baron Calice, Ambassadeur d'Autriche à Constantinople, le Prince, vassal du Sultan, se faisait l'exécuteur d'un complot militaire — et en Bulgarie qui disait militaire disait Russe — en relation avec le parti radical au pouvoir dans la Principauté (2).

La Russie, qui usait à l'égard de la Bulgarie, d'une politique à double face, blâma ouvertement le Prince d'accepter

1. Dépêche de M. de Lacretelle, vice-consul de France à Varna au Ministre des Affaires Etrangères, du 18 septembre.

2. Il est à propos de citer ici les paroles de M. Calice à la réunion du 7 novembre de la conférence de Constantinople, faisant l'exposé de la question telle qu'elle se présentait : « Sa Majesté Impériale le Sultan couvrait de sa bienveillance la Roumélie orientale et exécutait toutes les conditions du Traité. D'ailleurs le statut organique assurait à cette province une existence prospère et tranquille. S'il se trouvait dans ce statut des imperfections révélées par l'expérience, on pouvait le modifier de la même façon qu'il avait été établi. Le fait est que la province était heureuse et contente. Cette situation même n'excluait pas le sentiment national qui était parfaitement naturel, mais qui devait se maintenir dans les bornes de la patience et de la modération

« En Bulgarie, les conseils de sagesse ne l'ont pas emporté. Le sentiment national y a été un moyen d'action pour les agitateurs : On jouait avec ce sentiment. En Roumélie Orientale, sous le premier gouverneur général, le parti au pouvoir favorisait cette tendance ; sous le second gouverneur, c'était l'opposition qui s'en était emparée et s'en faisait une arme contre le gouvernement. Un complot militaire en relation avec le parti radical au pouvoir dans la Principauté avait préparé le bouleversement. Le Prince, vassal du Sultan, s'en était fait l'exécuteur. C'est ainsi que s'est produite l'agitation fâcheuse à laquelle nous devons porter remède. Les populations ont été trompées ; on leur avait dit d'abord que les puissances les appuyaient puis que certaines d'entre elles les soutiendraient. Elles se détrompent maintenant peu à peu ».

l'offre que lui faisait la Roumélie et donna beaucoup de publicité à la démission que donnèrent, par ordre, des officiers russes servant dans l'armée bulgare ; mais personne n'ignorait que le mouvement insurrectionnel avait été provoqué et presque conduit par des émissaires russes tandis que le parti militaire bulgare était dirigé par le ministre de la guerre, un russe et par les organisateurs de l'armée bulgare, des russes.

L'attitude du Cabinet de Vienne, dans toute cette affaire fut toujours très correcte, ainsi que celle des autres puissances et de la Porte ; mais la Russie ne mit guère que sur la fin quelque empressement à arrêter l'effusion du sang. La France qui ne cherchait pas dans tout ce conflit, autre chose que les intérêts de l'humanité, ne cessa de conseiller d'abord la prudence et la patience puis la cessation des hostilités.

∴

A Sofia, l'enthousiasme était à son comble. Une réunion de plus de trois mille personnes se tint le 18 sur la place du palais et émit le vœu que le prince de Bulgarie envoyât des troupes bulgares en Roumélie pour la protéger et qu'il demandât à l'Empereur de Russie de lui prêter son appui.

En même temps, les agents consulaires étaient *autorisés* par le Président du Conseil bulgare à faire savoir à leurs gouvernements respectifs que la réunion de la Roumélie à la Bulgarie était accomplie et que le Prince avait accepté et qu'il était parti de Varna pour Philippopoli (1).

C'était en effet sur Philippopoli que le prince se dirigeait en hâte pour que les puissances soient placées devant un fait accompli (2). Le 19 il était à Routschouk, le 20 à Tirnova ;

1. Dépêche de M. Flesch agent et Consul général de France à Sofia, au Ministre des affaires étrangères, 18 septembre.

2. Dépêche de M. Flesch agent et Consul général de France à Sofia, au Ministre des affaires étrangères, 19 septembre.

le même jour il entrait en Roumélie, s'arrêtait quelques heures à Kezanlyk et le 21 il arrivait à Philippopoli à 10 heures du matin. La population lui fit une réception enthousiaste à laquelle assistait seul, des membres du corps consulaire, le personnel du Consulat de Russie, en tenue de ville (1). Un *Te Deum* fut chanté à deux heures, puis le prince adressa des télégrammes aux puissances. Voici celui qu'il envoya à M. de Freycinet, Ministre des affaires étrangères de la République française:

Philippopoli, le 21 septembre 1885.

Le 6 septembre (ancien style), l'ancien Etat la Roumélie orientale ayant cessé d'exister, le peuple, par suffrage universel, m'a proclamé son Prince. Les habitants de la principauté Bulgare m'ont demandé unanimement d'accepter cette nomination. Prenant en considération mon devoir sacré envers mon peuple, je l'ai acceptée par proclamation au peuple bulgare.

Arrivé à Philippopoli, et ayant pris en mains le gouvernement, je déclare, de la façon la plus solennelle, que la réunion des deux Bulgaries se fait sans but hostile envers le gouvernement impérial ottoman, dont je reconnais la suzeraineté. Je me porte garant pour la tranquillité des deux pays et pour la sécurité des habitants, sans distinction de race et de culte. Je m'adresse au Gouvernement de la République, avec la prière de reconnaître ce nouvel état de choses, et je le prie d'intervenir auprès de Sa Majesté le Sultan afin qu'il sanctionne la réunion pour éviter une effusion inutile de sang, car le peuple est décidé de défendre avec sa vie le fait accompli.

ALEXANDRE.

A en croire la dépêche de notre ambassadeur près le

1. Dépêche de M. Boysset au ministre des affaires étrangères du 21 septembre.

« Quirinal (21 sept.) les évènements de Bulgarie auraient « surpris les cours européennes y compris celles de Péters- « bourg et de Vienne et cette surprise aurait été partout « peu agréable ».

Ce qui est certain c'est qu'elle produisit en Serbie une grande agitation patriotique au fond de laquelle on découvrait facilement « un désir unanime de ne pas rester spectateur des évènements de la Bulgarie ». Les ministres déclaraient aux agents diplomatiques des puissances qu'à aucun prix la Serbie ne pouvait admettre l'agrandissement de la Bulgarie. Du reste, la frontière Serbe avait été violée près de Zaïtchar par des bandes bulgares et le gouvernement avait immédiatement envoyé de ce côté deux bataillons d'infanterie et deux batteries d'artillerie (1). Le roi Milan qui rentrait de voyage fut l'objet d'une ovation à la gare (le 21 septembre).

Le lendemain le roi de Serbie déclarait officiellement aux Cabinets européens qu'il ne s'opposerait par aucun acte au *Statu quo ante* dans la presqu'île des Balkans ; mais que si ce *Statu quo* était détruit, il réclamerait pour la Serbie un agrandissement de territoire équivalant à celui que prendrait la Bulgarie. Il leur disait en outre que c'était pour être prêt à toute éventualité qu'il mobilisait son armée, mais qu'afin de ne pas gêner l'action des puissances, il empêcherait autant que possible toute manifestation populaire (2).

Et effectivement M. Marinovitch procédait à la mobilisation de l'armée serbe dans le but, dit-il dans le télégramme qu'il adressait aux puissances, « de mettre la « Serbie en état, aujourd'hui qu'on déchire le traité de « Berlin, de faire tout ce qui serait nécessaire soit pour « maintenir le *Statu quo*, soit pour obtenir que les inté-

1. Dépêche de M. le Marquis de Reverseaux, ministre de France à Belgrad au Ministre des affaires étrangères, du 21 septembre.
2. Du même au même du 22 septembre.

« rêts de la Serbie soient pris en sérieuse considération « pour le cas où il y aurait lieu à de nouveaux règlements « des intérêts dans la presqu'île des Balkans ».

La Porte demandait, elle aussi, le *Statu quo ante* et priait les Cabinets signataires de l'appuyer pour faire exécuter les clauses du Traité de Berlin; mais en même temps elle concentrait des troupes sur la frontière rouméliote.

A Athènes, le premier moment de surprise avait « fait place à un tressaillement douloureux ». On appréhende, écrivait le 23 septembre, le chargé d'affaires de France, que la prépondérance de l'élément bulgare dans les Balkans porte un coup très grave aux aspirations de l'hellénisme. Dès le 27 septembre le roi Georges signait un décret mobilisant deux classes.

La mobilisation se poursuivait activement en Bulgarie. L'état de siège était proclamé à Sofia, la Chambre votait un crédit extraordinaire de dix millions, on envoyait des bataillons armés, de l'artillerie et de la cavalerie à Philippopoli et à Kustendil (1). Le Prince Alexandre partait pour Hermanly et malgré son communiqué du 28 aux agents consulaires (2) la guerre était virtuellement décidée.

Mais la Bulgarie n'était pas prête à entrer en campagne. Les troupes étaient mal équipées, mal armées et sans

1. Dépêche de M. Flesch du 24 septembre.

2. « Communiquez à MM. les agents que le but de mon voyage « d'inspection à la frontière était véritablement de défendre « personnellement à nos avant-postes de tirer sur les troupes « turques ; d'ordonner aux commandants de nos troupes d'ar- « rêter les individus armés qui voudraient passer la frontière « pour passer en Turquie ; de tranquilliser la population turque « en lui donnant l'assurance qu'il n'y aura pas de guerre avec la « Turquie. J'ai retenu, jusqu'à présent, l'ordre de désarmer la « population turque. J'ai assisté aujourd'hui, dans une mosquée, « à Philippopoli, à un *Te Deum* pour Sa Majesté le Sultan ; Enfin, « toute la population turque me reçoit avec enthousiasme (Dé- « pêche de M. Flesch du 28 septembre) ».

chefs (1). Les approvisionnements en vivres et en munitions manquaient et on signalait des cas de désertion et d'insubordination, ce qui n'empêchait pas le prince de continuer la mobilisation.

C'est dans ces circonstances que le roi Milan partit pour Nisch afin d'ouvrir la Skoupstschina. La population l'acclama à son départ de Belgrad. Un membre du parti libéral lui adressa un discours dans lequel il l'exhortait à marcher sur les traces de ses ancêtres et à reconstituer l'ancien empire Serbe, lui promettant le concours de tous les partis. De nombreux cris de : Vivent la Macédoine et la vieille Serbie accueillirent ces paroles (2).

Quel que fut l'entraînement auquel il était exposé (3), le roi Milan fit preuve d'une vraie sagesse sinon d'un ferme désir de paix et il s'occupa plus particulièrement de l'organisation financière de son royaume que des préparatifs d'une campagne. Mais l'opinion le poussait d'une pression irrésistible. La Grèce concentrait des troupes sur la frontière turque, la Skoupstschina, et derrière elle la Serbie tout entière, témoignaient au roi une confiance sans limite et le pressaient de se mettre à la tête de ses troupes.

Milan répondit que s'il ne pouvait obtenir pacifiquement le *statu quo ante*, il prenait l'engagement de ne rentrer dans sa capitale qu'après avoir obtenu un agrandissement de territoire et que si le succès ne répondait pas à son attente, il n'aurait pas à se reprocher de n'avoir pas fait son devoir (4).

1. Lés officiers russes au service de la Bulgarie avaient par ordre, nous ne devons pas l'oublier, donné leur démission.

2. Dépêche de M. de Reverseaux du 30 septembre.

3. Il fut reçu à Nisch avec enthousiasme. De nombreuses adresses lui furent remises, demandant la réunion de la Vieille Serbie à la Serbie.

4. Voici la dépêche de M. de Reverseaux, du 11 octobre, au ministre des Affaires Etrangères :

« Le Roi m'a paru très préoccupé des conséquences d'une mobi-

La Skoupstschina se sépara le 4 octobre après avoir voté par acclamation tous les projets de loi proposés par le gouvernement.

Les représentants des grandes puissances réunis en conférence à Constantinople semblaient n'être point pressés de prendre une résolution et tandis qu'ils recommandaient la patience et le maintien de la paix, les armements et les concentrations de troupes continuaient dans toute la presqu'île Balkanique (1).

« lisation dont il comprend la trop grande hâte. Les charges qu'en-
« traîne la présence sous les armes de 60.000 hommes sont une
« grosse complication pour un pays dont la situation financière est
« déjà embarrassée et dont le crédit est assez limité, sans compter
« que par suite de cette mobilisation, toutes les affaires se trou-
« vent arrêtées, les travaux des champs interrompus au moment
« de la vendange et des semailles, le fonctionnement des caisses
« publiques suspendu ainsi que les appointements de tous les
« fonctionnaires et employés de l'Etat. Ces sacrifices ne sont pos-
« sibles qu'à la condition d'être de courte durée sans quoi ils engen-
« drent des mécontentements et un trouble sérieux dans la
« fortune publique. Déjà une certaine lassitude se manifeste
« dans l'armée, où l'enthousiasme des premiers jours a fait place
« à un désir de rentrer le plus tôt possible dans ses foyers. En
« outre, les banquiers qui viennent de contracter l'emprunt de
« 12 millions et demi, sur lequel ils n'ont versé que 3 millions
« se montrent inquiets de la situation et manifestent déjà leur
« intention de faire valoir leur droit d'option pour les douze
« autres millions et demi, en laissant à d'autres le soin de par-
« faire les vingt-cinq millions votés par la Skoupstschina.

« Cette situation est si grave que je redoute à bref délai un
« coup de tête. Les Conseillers du Roi sont presque tous d'avis
« d'attendre quelques jours encore les décisions de la Conférence
« de Constantinople et d'entrer ensuite, si elles ne sont pas con-
« formes aux intérêts serbes, sur le territoire bulgare. Pour cela on
« trouverait un prétexte dans les incursions des bandes monténé-
« grines et dans la présence des émigrés à portée de la frontière.

1. Dépêche de M. de Freycinet aux représentants de la République française à Berlin, à Londres à St-Pétersbourg.

Ce n'est que le 14 octobre que furent arrêtés les termes d'une déclaration collective qui fut adressée au gouvernement de Bulgarie le rendant responsable du sang qui pourrait être versé.

La réponse du Prince Alexandre à cette communication fut le discours qu'il prononça le 16 en passant la revue d'un bataillon de volontaires. En voici la substance :

« Je remercie le peuple bulgare du dévouement qu'il me « donne dans ces circonstances critiques. Nos frères nous « attendent. Montrons que nous savons mourir pour notre « patrie ». M. Slawerkof (1) prit la parole après le prince et déclara à la nation bulgare que la population de la capitale et de la Bulgarie entière était profondément reconnaissante au prince d'avoir *par ses efforts consacré l'union* et rendu ainsi service à la Bulgarie et à l'Europe. Le Prince répondit : « Les Bulgares du Nord et du Sud réclа- « ment avec raison un même prince et les mêmes lois. « Soyez certains que nous ne cesserons de travailler, le « Gouvernement et moi à établir fortement l'Union ». Et les concentrations de troupes continuèrent de plus belle.

Les grandes puissances continuaient toutefois de conseiller le maintien de la paix à la Serbie et à la Grèce.

L'imminence du conflit n'échappait à personne, la guerre était inévitable. A la frontière les troupes serbes et bulgares se trouvaient à deux cents mètres les unes des autres et leurs commandants respectifs avaient donné l'ordre aux sentinelles avancées de faire feu sur quiconque, armé ou non, essayerait de franchir la frontière. Or, sur plusieurs points les cours d'eau sont limitrophes.

D'autre part, les condamnés serbes réfugiés en Bulgarie et des agents russes tentaient de fomenter des troubles

1. M. Slawerkoff, fils du Président de la commission municipale de Sofia et rédacteur de l'organe gouvernemental « *La Constitution de Tirnovo* ».

dans le royaume et parvenaient à exciter les esprits (1).

Le roi Milan avait refusé de recevoir un envoyé du Prince Alexandre.

Presque toutes les troupes cantonnées à Nisch ou dans les environs avaient été successivement dirigées sur Pirot où se trouvait le gros de l'armée. Enfin l'ordre d'entrée des troupes en Bulgarie avait été donné pour le 25 octobre,

1. Ces émigrés — ou expulsés — serbes ayant à leur tête Radossar Koutitch après avoir assassiné le maire de Lenovatz dans le district de Zrna Reka continuaient leurs incursions sur le territoire serbe où ils étaient vivement mais vainement poursuivis en raison de la proximité de la frontière. Voici la proclamation qu'ils faisaient répandre :

« Chers compatriotes, le moment est arrivé de nous soulever « et de secouer le joug qui menace de détacher la Serbie des au- « tres peuples Slaves; renversez les autorités qui vous ont été im- « posées et remplacez-les par vos élus; empêchez toute communi- « cation par la poste, le télégraphe et les courriers; emparez-vous « des armes et des munitions que vous trouverez ; formez vos « compagnies, vos bataillons et votre armée, dirigez-vous, d'ac- « cord avec le peuple des autres districts vers Belgrade ou vers « Nisch si le roi et le Gouvernement s'y trouvent. Nous passons « la frontière et venons vers vous. Frères, ne perdez pas un seul « instant; le moment propice est arrivé, levez-vous, ne laissez pas « vos fils se rendre à l'armée pour que vos gouvernements s'en « servent contre le peuple ; ne payez pas d'impôts qui facilitent à « vos gouvernants leurs dilapidations; le moment actuel est très « propice ; si vous vous soulevez, il vous viendra des secours de « tous les côtés; l'armée nationale serbe ne peut pas être alliée « des Allemands, elle ne doit pas obéir aux traîtres ni suivre leurs « commandements contre le peuple, contre ses libertés, contre sa « patrie et contre ses frères Slaves ; l'armée doit fraterniser avec « ses frères pour purger la Serbie des tyrans et des traîtres. Ainsi « que Dieu nous soit en aide et que le sort des armes en décide.

« Sur la frontière et sur le territoire serbe, les 15 et 27 septem- « bre 1885. Au nom du peuple Serbe Martyr ».

« Paschitch et Voïewoda Peko Pavlovitch ».

mais, à la nouvelle de la réunion de la Conférence de Constantinople il avait été contremandé.

Enfin, le 15 novembre, M. Garaschanine portait officiellement à la connaissance des puissances que les troupes bulgares avaient attaqué la veille à sept heures et demie du matin les positions occupées par le 1er régiment d'infanterie royale, sur le territoire serbe, dans les environs de Vlassina, et que, regardant cette agression comme une déclaration de guerre, il avait fait notifier à Sofia que le royaume se considérait en état de guerre à partir du samedi 14 novembre, 6 heures du matin.

Le roi Milan prit le jour même le commandement suprême de son armée, et au moment de quitter Belgrad, il adressa au peuple serbe la proclamation suivante :

AU PEUPLE SERBE

Fidèle à la politique traditionnelle des Obrenovitch, et d'accord avec les Représentants de mon cher peuple, j'ai pris des mesures nécessaires, en présence de la violation flagrante du traité de Berlin par la principauté de Bulgarie, afin de montrer clairement et hautement que la Serbie ne peut rester indifférente à l'ébranlement de l'équilibre dans la presqu'île des Balkans, surtout quand cet ébranlement a lieu exclusivement dans l'intérêt d'un Etat qui a profité de son indépendance pour se montrer mauvais voisin et pour ne respecter ni les droits ni le territoire de la Serbie.

Les mesures injustifiables de douanes prises par la Principauté de Bulgarie contre la Serbie, en rompant toutes relations commerciales entre les deux pays, n'ont eu pour but que de nous manifester des dispositions hostiles.

J'ai tout supporté; l'occupation violente et illégale de Brégovo, ainsi que la protection et l'encouragement aux traîtres condamnés par le pays pour leurs tentatives révolutionnaires, désirant en cela faire preuve

d'une patience digne d'un Etat qui a acheté sa liberté au prix de son sang et a progressé avec les sympathies de l'Europe, en respectant les droits d'autrui comme les siens.

Mais le mauvais traitement de nos sujets en Bulgarie, la fermeture des frontières, la concentration des masses de volontaires indisciplinés à ces frontières mêmes, les attaques armées contre les populations et contre notre armée à laquelle est confiée la défense du territoire serbe ; tous ces faits constituent des provocations préméditées que ne me permettent pas de supporter ni les intérêts du pays ou la dignité du peuple, ni l'honneur des armes serbes.

Par ces motifs j'ai accepté l'état d'hostilité déclaré inauguré par le Gouvernement bulgare et j'ai ordonné à ma fidèle et brave armée de passer la frontière de la Principauté.

La juste cause de la Serbie est désormais confiée au sort des armes, à la bravoure et à la toute puissante protection de Dieu.

En m'adressant en cette circonstance à mon cher peuple, je compte avec assurance sur son amour pour la patrie et son dévouement à notre sainte cause.

Nisch le 2-14 novembre 1885.

MILAN

Le premier choc des troupes serbes avec les troupes bulgares commandées par le Prince Alexandre en personne eut lieu le 16 novembre à Slivnitza, en territoire bulgare à moitié chemin de la frontière serbe à Sofia. Les troupes royales furent repoussées et subirent des pertes graves. De son côté, le général Leschjanine qui attaquait Widdin subissait un échec sérieux.

Les Serbes ne tardèrent pas à reprendre l'offensive (1).

1. Le prince Alexandre télégraphiait à son Gouvernement : « Les Serbes reçoivent des renforts, je crains d'être obligé de me « retirer sur Sofia. Mettez les archives en sûreté ».

Ils ne furent pas plus heureux et malgré la bravoure dont ils firent preuve les jours suivants, ils durent se replier en arrière. Un télégramme du 24 novembre, 8 h. 40 du soir envoyé de Tzaribord (ou Tzaribrod) par M. Stamboloff au ministre Karavelow à Sofia disait en effet :

« Aujourd'hui à 4 heures et demie les Serbes ont été atta-
« qués et repoussés des hauteurs de la Nischava vers le
« nord-ouest de Tzaribord. Soixante soldats et un officier
« ont été faits prisonniers. Il n'y a plus de Serbes sur notre
« territoire, c'est la cinquième fois qu'ils essuient des pertes
« considérables. La population a reçu avec enthousiasme
« nos soldats, etc....

Le matin de ce jour, le roi Milan « désirant témoigner de ses sentiments de déférence pour les grandes Puissances (1) » qui lui avaient fait remettre une note collective l'invitant à signer un armistice, donnait aux commandants des divers corps l'ordre de cesser les hostilités et de faire connaître cette décision aux commandants des corps bulgares qui se trouvaient vis-à-vis d'eux ; mais le colonel Nicolaeff avait répondu au général serbe Topalovitch qui lui transmettait cette décision : « Je n'ai reçu aucun ordre « de ce genre de mon souverain et par conséquent je ne « puis arrêter la marche de l'armée. En avant, braves Bul- « gares ! Ne donnez aucun répit à l'ennemi qui nous a si « lâchement attaqués ».

L'armée serbe était-elle donc moins bien commandée que l'armée bulgare ou avait-elle dégénéré ?

Non. Elle faisait bien, il est vrai, la première expérience d'une organisation militaire qu'elle ne connaissait pas encore, mais la force de son adversaire était surtout l'aide que prêtait occaltement à la Bulgarie, la Russie qui avait organisé son armée (2) tandis que l'Autriche qui avait fortement

1. Dépêche de M. Millet ministre de France à Belgrad à M. de Freycinet ministre des Affaires Etrangères, du 25 novembre.

2. Dans une dépêche du général Appert au ministre des Affaires

à craindre de voir entamer la Serbie, si utile à son influence dans la Péninsule, se contentait de déclarer « qu'elle admettrait difficilement que l'Union de la Bulgarie et de la Roumélie se fasse sans compensation pour les Serbes ».

Le 25 novembre, M. Millet donnait ainsi son impression sur l'état de la guerre :

« La face des évènements se modifie de jour en jour, « presque d'heure en heure. Hier les Serbes comptaient « encore sur un retour de fortune pour sauver l'honneur « de leurs armes. Aujourd'hui, ils battent en retraite sur « toute la ligne, et leur frontière se trouve à son tour « menacée. Il ne s'agit plus de savoir si le Roi Milan pren- « dra Slivnitza, mais si le Prince Alexandre dictera ses « conditions à Pirot ou à Nisch ».

Et en effet, le même jour on recevait d'importantes nouvelles. M. Stamboloff télégraphiait de Tzaribord :

« Je me suis rendu aujourd'hui sur le champ de bataille « où l'action d'hier a eu lieu. Plus de cent vingt Serbes « ont été tués, nous n'avons perdu que trente hommes Son « Altesse a également visité cet endroit, elle a salué les « soldats et les a félicités de leur conduite courageuse. « L'armée est en bon état et gaie. Le service sanitaire fonc-

Etrangères, notre Ambassadeur à St-Péterbourg écrivait ceci :

« On est très mécontent ici de l'irruption sur le territoire bul- « gare de l'armée du Roi Milan, et il ne paraît pas impossible que « l'irritation que l'on éprouvait jusqu'à présent contre le prince « Alexandre en fut un peu diminuée ; d'un autre côté les succès « de l'armée bulgare ont été accueillis avec une véritable satis- « faction. M. de Giers m'exposait ce matin que l'*armée bulgare « était leur création, qu'elle avait été formée par leurs offi- « ciers instructeurs et que tous les officiers bulgares sortaient « de leurs écoles et académies militaires* et qu'enfin la tactique « des troupes était celle de l'armée russe, et, c'est pour cela, « ajoutait-il, qu'elle a pu résister à l'armée serbe quoique beau- « coup moins nombreuse qu'elle. (24 novembre) ».

« tionne de la façon la plus satisfaisante. Les blessés sont « bien soignés, on les garde une nuit avant de les expédier « à Sofia. Tout le monde est heureux de la défaite des « Serbes. Aujourd'hui tranquillité complète. Les Serbes se « sont retirés derrière la rivière Nischava. Milan est encore « à Pirot, il craint de rentrer à Belgrad ».

Le lendemain, 26, on apprenait que les Serbes avaient été forcés d'évacuer Tzaribord, Dragoman et Turn.

L'enthousiasme était grand à Philippopoli où venaient d'arriver les prisonniers serbes.

Les Serbes n'avaient cependant point complètement repassé la frontière; ils continuaient à bombarder la ville de Widdin et occupaient d'autres localités sur le territoire bulgare (1) notamment à Acer Palanka, où ils combattaient courageusement, mais inutilement, puisque dès le 27 ils se repliaient en déroute sur Pirot qui le lendemain était au pouvoir des bulgares (2). Le Prince Alexandre y établissait son quartier général.

La diplomatie européenne continuait un échange de nombreux documents et des entrevues aussi fréquentes que stériles avaient lieu entre les agents diplomatiques ou consulaires; mais l'effusion du sang continuait, la Grèce procédait à des armements et des appels de réserves tandis que la Turquie mettait en mouvement des corps importants de troupes. Où allait-on en venir ?

L'Autriche jugea le moment venu d'intervenir et elle le

1. Dépêche de M. Tzanow du 14-26 novembre.

2. Voici en quels termes le Prince annonçait cette victoire :

« Notre armée, divisée en trois colonnes, est entrée ce jour à 7 heure à Pirot. La fusillade et la canonnade ont été très violentes pendant toute la journée; mais le 8e régiment maritime ayant enlevé à la baïonnette les rues de Pirot, l'ennemi s'est retiré en désordre. Après s'être emparées de Pirot nos troupes se sont portées à quelques kilomètres en avant de cette ville ».

« ALEXANDRE ».

fit énergiquement. Elle informa les puissances que du moment où le sol serbe était foulé par l'armée bulgare, l'armée austro-hongroise allait passer en Serbie. Cette communication produisit au camp du prince Alexandre un effet salutaire, voici la réponse qu'y fit le ministre des affaires Etrangères M. Tzanow :

« En réponse, etc.... j'ai l'honneur de porter à votre « connaissance ce qui suit: Prenant d'une part en considé- « ration l'invitation faite au nom de votre Gouvernement, « ainsi que la déclaration de ce jour de M. le Comte de « Khevenhüler, envoyé extraordinaire de Sa Majesté « Impériale et Royale d'Autriche-Hongrie, à savoir que si « le Prince continuait à avancer sur le territoire serbe « l'armée austro-hongroise passerait en Serbie et qu'en « conséquence les troupes bulgares rencontreraient non plus « les troupes serbes, mais l'armée impériale et royale, et « attendu que les troupes princières, en entrant victorieu- « sement dans Pirot, ont sauvé l'honneur de l'armée bul- « gare et assuré sa réputation, Son Altesse le Prince a con- « senti à ordonner aux commandants des troupes bulgares « d'arrêter les hostilités et à aviser ensuite à l'ouverture « des négociations pour les conditions d'un armistice ».

Le 30 novembre, les hostilités étaient suspendues entre Bulgares et Serbes « à Widdin comme partout ailleurs (1)». Toutefois, ce n'était qu'une suspension d'armes : les conditions d'un armistice allaient se discuter entre les belligérants ; c'était là qu'allaient se faire sentir les influences des grandes puissances.

L'Autriche émettait l'opinion que la situation des deux adversaires était égale parce que chacun occupait une égale portion du territoire ennemi, l'un au nord l'autre au sud. Le Prince Alexandre devrait donc se retirer sans compensation ni pécuniaire ni territoriale (2).

1. Dépêche du Consul de France à Sofia.
2. Dépêche du Ministre de France à Belgrad, du 1er décembre.

Cette opinion causa une profonde émotion à Sofia et le Gouvernement bulgare poursuivit la concentration de troupes nombreuses vers Pirot et Widdin. Le Gouvernement Serbe imita cet exemple.

D'autre part, M. Waddington, Ambassadeur de France à Constantinople signalait « un certain revirement d'opinion « en faveur du Prince Alexandre à Berlin et même à « Pétersbourg, d'où on pourrait induire que la Russie con- « sentirait finalement à la réunion des deux Bulgaries sous « le Prince Alexandre ».

Les choses se compliquèrent encore d'une communication de la Porte portant qu'elle ne considérait pas la Principauté de Bulgarie, vassale de l'Empire, comme pouvant conclure la paix, ce droit ne pouvant appartenir qu'au Suzerain (1).

Le 5 décembre on n'était pas encore d'accord sur les bases d'un armistice et le Prince de Bulgarie annonçait qu'il allait fixer un délai de 24 heures à l'expiration duquel les hostilités seraient reprises. Toutefois les diplomates obtinrent que cet ultimatum ne fût pas signifié et les grandes puissances constituèrent une mission militaire, composée de leurs attachés militaires à Vienne, chargée de régler au point de vue technique les conditions d'un armistice. Ces conditions ne furent signées que le 21 décembre, elles portaient en substance que les hostilités étaient suspendues jusqu'à la signature de la paix ou tout au moins jusqu'au 1er mars 1886 ; que les troupes des deux partis belligérants évacueraient sans délai les portions du territoire de l'adversaire actuellement occupées par elles ; que le renvoi des prisonniers faits par les deux partis belligérants devrait s'effectuer immédiatement.

Aussitôt cet armistice signé, le roi Milan licencia le premier ban de son armée, donnant ainsi un gage de son désir

1. Dépêche de M. de Noailles, Ambassadeur de France à Constantinople du 4 décembre.

de voir conclure la paix et le 29 décembre les autorités serbes reprenaient possession de Pirot. Hélas ! que retrouvaient-elles ? Un tableau lamentable. Toutes les maisons saccagées de fond en comble, quelques-unes incendiées, les cloches des églises enlevées etc. (1).

Milan rentra à Belgrad le 4 janvier. Il fut officiellement reçu par la Reine, les ministres et le corps d'officiers de la garnison. Le conseil municipal, au complet avait tenu, de son côté, à se rendre à la gare et, par l'organe d'un de ses membres, protesta de nouveau des sentiments de fidélité et de dévouement de la Capitale pour le Roi et la dynastie. Le Roi répondit. Ses paroles provoquèrent de nombreux cris d'enthousiasme.

Il s'agissait maintenant de discuter les conditions de la paix. Le Roi de Serbie appela à Belgrad M. Myatovitch, son ministre à Londres et lui donna avec ses instructions, les pouvoirs nécessaires. La Porte désigna Madjid Pacha et le Prince de Bulgarie donna ses pouvoirs à M. Guéchof.

Les pourparlers traînèrent en longueur et furent plusieurs fois interrompus. Pendant la période du 10 au 22 février on put même croire que les hostilités allaient reprendre. En effet la Serbie recommença la concentration de ses troupes vers la frontière bulgare ; le gouvernement prescrivit la levée d'une taxe extraordinaire de deux millions pour acheter des chevaux destinés aux transports de montagnes et annonça qu'il allait convoquer le second ban de son armée.

De son côté le Prince Alexandre annonçait aux cabinets de l'Europe qu'il avait décidé de mobiliser son armée pour le 19, et le 16 février un ordre du ministre de la Guerre appelait sous les drapeaux tous les officiers en congé et tous les hommes valides de dix-huit à trente ans.

Il fallut la pression considérable qu'exercèrent les puis-

1. Dépêche du gérant du Ministère des affaires Etrangères de Serbie, du 30 décembre 1885.

sances pour éviter la reprise des hostilités et aboutir à la présentation par le Plénipotentiaire serbe d'un projet composé d'un article unique ainsi rédigé :

« L'Etat de paix qui a cessé d'exister entre la Serbie et « la Bulgarie, le 2 novembre, est rétabli à partir de l'échange « des ratifications du présent traité ». Le Pacha exigea qu'on ajoutât « L'échange des ratifications aura lieu à « Bukarest, dans un délai de trois semaines ou plus tôt si « faire se peut ».

La paix fut signée le 3 mars. Le Roi de Serbie avait, par son énergique ténacité, obtenu qu'il ne serait réclamé par la Bulgarie aucune indemnité de guerre.

La Serbie commença aussitôt à désarmer.

Jamais paix n'avait coûté autant de peine, mais peut-être jamais aussi la diplomatie ne s'était autant ingérée dans les affaires de deux adversaires. Nous ne saurions, toutefois, sans manquer à la justice, nous dispenser de dire que toutes les puissances agirent, tout le temps que dura le conflit comme pendant les négociations, en vue du maintien et du rétablissement de la paix. L'action de la France fut d'autant plus prépondérante qu'elle était entièrement désintéressée et si elle ne put empêcher les fusils de partir entre Serbes et Bulgares comme elle empêcha les canons de gronder entre les Grecs et les Turcs, la faute n'en fut ni à M. de Freycinet ni à ses agents accrédités près de la Porte et près des cours de Sofia et de Belgrad.

La Bulgarie avait obtenu ce qu'elle désirait. L'arrangement qui donnait au Prince de Bulgarie le gouvernement général, au nom du Sultan, de la Roumélie orientale fut signé le 5 avril 1886.

*
* *

A la suite de cette campagne, la Serbie aurait dû goûter la paix et rentrer dans la voie des pacifiques progrès si utiles à son développement ; malheureusement la cour de

Belgrad était divisée. Le parti russophile ou panslave avait à sa tête la reine Nathalie elle-même tandis que le Roi donnait toutes sortes de marques de sympathies au parti pangermain ou austrophile.

La politique de Milan était impopulaire et un courant antidynastique se forma, contre lequel le roi crut réagir avec succès en faisant enlever de force le prince Alexandre à sa mère, tandis qu'il opérait une pression des plus violentes sur le Saint Synode pour obtenir le divorce (1888).

Les élections qui eurent lieu peu de temps après prouvèrent à Milan que sa conduite n'avait pas l'assentiment de son peuple. Il cassa ces élections et en fit faire d'autres qui accentuèrent son premier échec, tandis que la retraite du cabinet Ristitch lui démontrait l'impossibilité dans laquelle il était de gouverner.

*
* *

Le 3 janvier 1889, la Serbie apporta quelques modifications à sa Constitution.

Le 6 mars suivant après avoir porté huit ans la couronne royale, Milan 1er abdiquait en faveur de son fils unique Alexandre 1er, âgé de 13 ans, qui fut proclamé majeur le 13 avril 1893 après avoir régné pendant quatre ans sous la tutelle d'un conseil de régence composé de trois hommes d'Etat désignés par l'ancien roi.

Quelques semaines après son abdication, le roi Milan qui prit le nom de Comte de Takovo, fit un voyage en Terre Sainte puis vint s'établir à Paris, abandonnant les soins de l'éducation de son fils à la Reine Nathalie.

Il fit depuis 1889 de fréquents séjours à Belgrad, et le 15 avril 1891, il s'engagea vis-à-vis de la Régence à ne plus rentrer en Serbie avant la majorité de son fils, à la condition que la présence de la Reine-mère ne serait pas, non plus, tolérée dans le pays.

La Reine Nathalie fut expulsée de Belgrad le 18 mai suivant.

En 1893, le prince devenu roi sous le nom d'Alexandre Ier, obtint un rapprochement sinon une réconciliation entre ses parents ; il fit voter par la Skoupstschina une pension à l'ex-roi qu'il nomma généralissime de l'armée serbe, fonctions que Milan résigna à la suite des dissentiments que provoqua entre lui et son fils le mariage de celui-ci avec Madame Draga Maschin.

Du reste, Milan habitait Vienne depuis l'attentat, ou le pseudo-attentat, dont il avait manqué être victime dans les rues de Belgrad, le 6 juillet 1899.

Milan Ier est mort le 11 février 1901. En annonçant la nouvelle à la Skoupstschina, M. Ivanowitch, président du conseil, a fait un bref éloge du défunt roi dont les services, a-t-il dit, rendront la mémoire à jamais inoubliable en Serbie.

*
* *

Depuis qu'Alexandre Ier est monté sur le trône de Serbie, aucun fait réellement important ne s'est produit dans le Royaume. Des luttes politiques intestines ont cependant absorbé pendant quelques années en de stériles débats les forces intellectuelles de la Serbie et les passions personnelles y ont trop longtemps placé des intérêts privés ou de parti au-dessus de l'intérêt général. Des révolutions de palais qui ont heureusement eu plus de retentissement dans les cercles politiques et à l'étranger qu'elles n'ont produit de troubles dans le peuple, ont été énergiquement réprimées et aujourd'hui — depuis quatre ans — le jeune souverain, après avoir longtemps cherché les hommes capables de se dévouer uniquement à la prospérité de la Nation, paraissait les avoir trouvés pour constituer le Ministère Vladan Georgevitch qui s'était présenté avec un programme de travail. Ce ministère avait encore malheureusement le tort de ne pas avoir une politique vraiment nationale. Le Roi vient d'en former un autre qui promet de continuer l'exécution du programme économique de son

prédécesseur, mais en se soustrayant à toute influence étrangère. Il est aux affaires.

Souhaitons que ce ministère persévère dans ses bonnes dispositions ; qu'il se tienne en dehors des coteries et des compétitions et qu'il profite de l'état d'apaisement des passions qui règne sur la Serbie pour appliquer aux institutions les réformes qui doivent donner au pays la prospérité économique dont il a besoin.

S. M. le Roi Alexandre Ier a vingt-cinq ans. Plusieurs fois déjà on avait formé pour lui des projets d'union qui eussent peut-être rehaussé d'un certain éclat le trône des Obrenovitch ; mais le souverain de Serbie a compris qu'un mariage de ce genre l'inféoderait forcément à la politique d'une puissance étrangère et il a préféré conserver sa liberté et n'aliéner par son mariage ni sa politique ni son bonheur personnel, ni la tranquillité de ses sujets. C'est pourquoi les échos mondains du journalisme annonçaient le mariage du Roi Alexandre de Serbie avec Madame Draga Maschin (prononcer Mâchine) issue d'une famille bourgeoise de Serbie, veuve d'un notable bourgeois et belle-sœur du Colonel Maschin, ancien Ministre de Serbie à Cettinjé (Cettinié).

Agée de trente-trois ans (elle est née en 1867) grande, mince, brune, jolie et d'aspect cultivé, la Reine de Serbie avait plu à sa mère, la Reine Nathalie qui la garda longtemps auprès d'elle comme dame d'honneur.

Le Roi Alexandre avait, paraît-il, remarqué Mme Maschin à Biarritz lors d'un séjour qu'il avait fait auprès de sa mère et sa passion s'est réveillée avec la présence de cette dame à Belgrad.

Aux félicitations que sont venues lui porter de nombreuses députations entre autres celle des commerçants, le souverain a répondu : « Il y a longtemps que j'aime Mme Mas-« chin ; que de fois ne l'ai-je pas guettée jadis à son « passage d'une pièce à l'autre dans les corridors du palais « afin de l'entrevoir ne fut-ce qu'un instant. Il y a longtemps

« aussi que je lui avais promis de l'épouser et de l'élever
« avec moi sur le trône de Serbie. Désormais, d'ailleurs,
« je compte être mon seul maître et empêcher à tout
« jamais ces crises ministérielles si fatales au pays, pro-
« voquées par mon père, par ma mère et par les coteries
« de la cour (1) ».

La cérémonie de l'échange des anneaux des fiançailles eut lieu le 26 juillet 1900 au domicile de Mme Maschin. Le Métropolite officiait. Les membres du Cabinet, l'adjudant du Roi et la famille de la fiancée étaient présents.

Le surlendemain 25, le roi Alexandre fit une promenade en voiture avec sa fiancée. Il a été vivement acclamé.

Ce mariage, quelqu'inattendu qu'il soit, semble avoir l'approbation de tous les Serbes. Les gens du peuple surtout sont enthousiasmés parce qu'ils considèrent le mariage de leur roi avec Madame Maschin comme absolument national, et effectivement, rien dans la Constitution serbe ne s'oppose à sa réalisation.

Le jour même de la cérémonie des fiancailles, les chroniqueurs judiciaires publiaient l'information suivante :

« Belgrad, le 26 juillet 1900.

« Le Roi Alexandre de Serbie, à l'occasion de ses fian-
« çailles, vient de faire acte de clémence.

« Par un Ukase paru hier, les peines prononcées contre
« le colonel Vlajko Nikolitch, contre Pierre Kavatchevitch
« et Michel Dimitch, condamnés à vingt ans de travaux
« forcés pour participation directe à l'attentat dirigé contre
« le roi Milan ont été diminuées de dix ans.

« Les peines de vingt ans de travaux forcés prononcées
« contre l'archiprêtre Milan Gouritch, Louba Zsovkovitch,
« Stoïan Protich, Ivan Pavitchevitch, condamnés pour
« haute trahison, ont été commuées en huit ans de prison.

1. Le mariage du Roi Alexandre Ier avec Mme Draga Maschin n'est approuvé ni par le Roi Milan ni par le parti austrophile.

« La peine des travaux forcés prononcée contre l'ex-
« ministre Kosta Tanschanovitch a été commuée en trois
« ans de prison.

« Tous les autres condamnés à de la prison, parmi
« lesquels les anciens ministres Vesnic et Milanovic, ont
« été complètement amnistiés ».

FIN DU PREMIER VOLUME

Mayenne, imprimerie CH. COLIN.

